
PUNKULTURE 8
NSK
Deprived

Novembre 2020, dans la morosité ambiante dûe au second confinement, Vincent m'appelle pour me demander si j'ai fait l'édito du N° 8 de Punkulture ? Merde !!! On avait vaguement déjà parlé de ça mais... j'avais complètement zappé ! Faut dire aussi que depuis mars dernier, on a de quoi s'occuper le ciboulot avec tout ce déferlement d'infos en continu sur ce putain de virus à la con ! Bon, je vais vous épargner une pseudo analyse politico-sanitaire sur le oui/non, pour qui, pourquoi, chacun son avis, et parfois ça diverge, mais une chose est certaine, sur laquelle tous le monde converge, c'est qu'on est dans la merde et que ça commence sérieusement à nous les briser menu cette sorte d'emprisonnement !

Et la musique dans tous ça ? Oui, cette passion qui nous anime, qu'est-ce qu'elle devient ? Plus de concerts, plus d'échanges, plus de partage... Plus de franche rigolade légèrement potache, plus de bières renversées sur nos pompes, plus de discussions endiablées accoudés aux bacs de disque d'un stand à discutailler sur l'histoire d'un groupe punk polonais éphémère... Plus d'oreilles qui sifflent le lendemain, aussi. Cette passion qui nous tiens aux tripes, elle est pourtant belle et bien là, parmi celles et ceux qui ne baissent pas les bras, ce qui fait que tous les protagonistes de ce fanzine passent leur temps à contacter des groupes pour des interviews, à écouter des skeuds pour en faire des chroniques, à jouer les Sherlock Holmes sur le net afin de retrouver untel ou unetelle qui auraient des photos de tel groupe... Je pense également aux groupes et musiciens qui essayent de répéter, aux labels qui se bougent pour sortir des disques, à ceux qui se démènent pour tenter de faire vivre une émission de radio, et au public qui lira ce zine, achètera des disques, et attend et espère le retour à une vie normale, si vie normale il y a...

Alors voilà, on en est là ! Je ne sais pas quel monde on aura demain, et je ne sais même pas si j'ai vraiment envie de savoir, de peur d'être déçu sans doute... Nul doute qu'il sera différent, mais différent en quoi ? ... no matter, keep hope, keep on living, laughing and singing !

«Est-ce que ça sera la vie facile ? Ou bien une nouvelle guerre civile ? Est-ce que tout sera meilleur, ou tout sera pire ? Est-ce qu'on vivra dans une poubelle ou un empire ?... Quoi qu'il arrive, promis juré, on sera là !» *

Redj

*(Paraphrase explicite et reconnaissable / Copy-right Tango Lima)



Edité par l'asso MASS PRODUCTIONS
11 rue du Manoir de Servigné
35000 Rennes - France
www.massprod.com
mars 2021
ISBN 978-2-9548636-8-9
Anciens numéros :
www.massprod.com/boutique

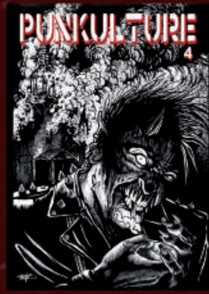
Dessin FUCK COVID de Agnès Aubry

SOMMAIRE















Ont participé à ce numéro : Melvin (couverture), Redj de Malestroit, Olivier Fenestraz maintenant en Bulgarie, Samuel Etienne de Saint-Mâlo, Léo 442 de Sens, Mumu de Béziers, BB Coyotte de Paris, Fredee Dee de Caen, Steph et Marylène de Rambervilliers, Hugauze de Montpellier, Laurent de Bordeaux, Laurent, Myrtille et Léo de Toulouse, Tortue de Sedan, Dr Beer Beer de Cholet, Jean-Noël Levavasseur le Normand, Patsy de Nantes et la clique de Rennes : Bertel et Audrey, Alice, Agnès, Blam-Blam, Ultratarax, Thierry General Strike, Caro, Vincent.
Merci au bureau de la Mass prod' pour leur soutien de fer.
Errata du dernier numéro : photos Punho de Mahin par Antonia Sousa
Merci à tous les distributeurs.





VLAD





Interview Vlad, mai 2020

Il y a des groupes comme ça, malgré leurs grandes qualités, qui n'arrivent pas à décrocher une énorme reconnaissance. C'est malheureusement le cas du groupe parisien The Brigades qui officia entre 1982 et 1989, aux côtés des Bérurier Noir, Nuclear Device, Parabellum, et toute la scène dite « rock alternatif ». J'ai toujours apprécié The Brigades, bien plus que certains groupes de la scène alternative, sûrement parce que ma base est le punk rock anglais. The Brigades se rapproche plus de Stiff Little Fingers, Ruts, External Menace ou encore de Dead Man's Shadow que du festif franchouillard. Il y a des artistes maudits, des groupes non reconnus à leur juste valeur, et The Brigades en fait partie. Interview de Vladimir, son chanteur, sur l'histoire des Brigades, mais pas seulement, un retour également sur son parcours au sein des Bye Bye Turbin, Checkmate, et également de The Informers. Un parcours riche, beaucoup de souvenirs, que Vlad a eu l'amitié de nous faire partager en plein confinement de mai 2020. L'avenir n'est pas très reluisant, mais comme le chantait haut et fort Vlad avec The Brigades : « Empires always fall !! », alors gardons l'espoir....

- Peux-tu te présenter ? Où as-tu grandi ? Tu as été présent dans la scène rock / punk-rock très tôt, comment t'es-tu intéressé au rock, puis comment tu as découvert le punk rock ? As-tu joué dans un groupe avant Bye Bye Turbin ?

Je suis né et j'ai grandi à Paris, j'ai été très tôt bercé par le rock, ayant la chance d'avoir une grand-mère anglaise rebelle qui habitait au nord-ouest de Londres. Je suis venu habiter à Caen en 1974 avec ma compagne parisienne d'alors, et sans y avoir aucune attache familiale. Le punk-rock, je l'ai découvert en écoutant les émissions de John Peel et en me précipitant voir tous les concerts dès que j'allais à Londres (2 à 3 fois par an, et parfois pour un mois entier). Bye Bye Turbin a été mon premier groupe.

- Bye Bye Turbin justement, peux-tu nous raconter l'histoire de ce groupe dont tu as été membre de '76 à '79 je crois ? Pourquoi as-tu quitté le groupe ? Que penses-tu des 45 tours que le groupe a sortis après ton départ ? Et ton avis sur la compilation 33 tours sortie en 2009 par Mémoire Neuve ?

Le point de départ de BBT, au moment où on constatait un reflux des luttes ouvrières partout en Europe de l'Ouest et une désaffection de la jeunesse pour les vieilles organisations politiques, y compris dites révolutionnaires, était d'exprimer une critique sociale au moyen d'une forme de rock qui revenait aux fondamentaux : chansons de 2'30 à 4 minutes maximum afin d'aller à l'essentiel, proximité avec le public, prix des places peu élevé. On disait alors dans les interviews que Bye Bye Turbin était notre organisation politique… Nous avons commencé à répéter à l'automne 1976, et je pense que nous étions vraiment au top point de vue répertoire et following local début 1978. Le séjour commun du groupe à Londres en août 1977, la semaine où meurt Elvis Presley, a été déterminante pour notre construction musicale collective. Mon départ du groupe a été difficile à vivre, et il est dû à une divergence quant à l'évolution du groupe, que souhaitait Eric, Bernard et Cheyenne : chanter en français, mais aussi changer d'orientation musicale en basculant vers un côté plus new wave et festif. Ma démarche restant celle du punk-rock politique dans la veine des Clash, Stiff Little Fingers ou Avengers, Dils et Dead Kennedy's pour les States, il n'y avait plus de place pour moi dans ce nouveau projet. De plus, chanter en V.O (l'anglais étant la langue d'origine du rock'n'roll), permettait d'envisager d'aller tourner en Grande Bretagne notamment, et nous avions d'ailleurs déjà des invitations à tenter l'aventure de la part de copains anglais dès l'été 1977… Ce rêve se réalisera avec The Brigades et, plus encore, avec The Informers.

Je n'ai pas trop d'avis sur les deux 45 tours du new Bye Bye Turbin qui aurait dû, selon moi, changer de nom suite à cette nouvelle orientation musicale. Pour l'aspect musical mixant le rock et le reggae, j'ai bien aimé « Balaie pagaie ». La compilation de 2009 était la bienvenue puisqu'elle comportait aussi des titres de la version originelle et originale du groupe, je la réécoute toujours avec plaisir, même si mes meilleurs souvenirs sont les concerts et les versions live de morceaux comme « Lobotomania » qui est pour moi un « classique » de cette première vague punk.

- Vous avez fait beaucoup de concerts avec Bye Bye Turbin ?

Contrairement à ce que beaucoup doivent penser, non. Mis à part un concert dans un lycée agricole de Coutances (je crois) et le Golf Drouot à Paris, on a surtout écumé la région caennaise et la côte. La 1ère formation a dû faire une douzaine de concerts entre le début 1977 et la fin 1978.

- Ensuite, tu crées Checkmate, qui durera, je crois, une année seulement ? Tu peux m'en faire l'historique ? Il paraît que lors de la session du 45 tours le groupe a enregistré 6 titres en tout, est-ce vrai ?

Checkmate avait pour but de rester dans la lignée de ce qu'avait commencé Bye Bye Turbin, avec une orientation musicale moins « clashienne » et des morceaux racontant aussi des tranches de vie personnelles, en plus des thèmes de critique sociale toujours présents dans nos compos. Philippe, le batteur d'origine de BBT, a rejoint le projet Checkmate construit avec Philippe (ex Break Up). Nous n'avons fait que quelques concerts et aucun en dehors du Calvados. Nous avons enregistré le 45 T à Rouen dans le même studio que les Dogs et les Olivenstein. En revanche, les autres titres ont été enregistrés sur la péniche FR3 de Caen et n'ont pas la même dynamique, la même puissance de son, même s'ils sont intéressants.

- Dans Checkmate, on sent déjà une grande influence de ce que donnerait The Brigades plus tard d'un point de vue musical. Tu composes également ? Quelles étaient tes influences ?

Disons qu'avec Checkmate, l'accent a plus été mis sur la qualité des compos écrites (moins de slogans et plus de tranches de vie), mais sans doute sans la même énergie qu'avait BBT sur scène. Je ne compose pas sur le plan musical, mais parfois les compos ont aussi été bâties à partir des mélodies de voix que je pouvais faire coller à mes textes.



THE BRIGADES

- En quelle année quittes-tu Caen pour Paris ? Comment rencontres-tu Jean-Yves et les futurs membres de Brigades ? Comment intègres-tu la scène punk parisienne ? Pourquoi ce nom de « The Brigades » ?

J'ai quitté Caen pour retourner sur Paris à l'automne 1981. J'ai rencontré Jean-Yves Kid Bravo (devenu Kid Loco ensuite) grâce à sa copine d'alors avec qui nous avions lancé un fanzine du nom de Burning Rome. Notre batteur François (Toni Aigri) était un ami d'enfance de Jean-Yves. Et Xavier sera recruté via une petite annonce suite au départ de notre premier bassiste présent juste quelques semaines. Très vite je me suis intégré à la scène punk alternative, celle des squats du 20ème notamment, via la mouvance politique qui s'y construisait, mais je n'ai jamais eu en revanche de contacts avec la scène punk élitiste parisienne de 1977. Très vite se sont établis des liens solides avec cette nouvelle scène punk qui écumait les squats et MJC. Nous avions des relations avec des groupes comme Guernica, Bérurier Noir, les Electrodes, puis avec Richard III, Ausweis, Laid Thénardier ou avec les Manceaux de Nuclear Device par exemple et bien sûr avec le fameux Marsu...

Le nom The Brigades a été choisi comme un petit clin d'œil aux Brigades Rouges, mais surtout parce qu'il s'écrit presque de la même façon dans bon nombre de langues européennes. Avec The Brigades, nous fonderons notre label Rock Radical Records en 1982. La plupart des autres groupes de cette mouvance appelée « rock alternatif » seront sur Bondage Records, qui sera fondé par Kid Bravo, Marsu et Philippe Baïa, qui nous avait déjà aidé à auto-financer les disques des Brigades de 1982 à 1984…

- On peut, je crois, dire qu'il y a 2 périodes des Brigades avec 2 formations différentes et aussi une musique quelque peu différente. Dans un premier temps, peux-tu me faire l'historique des Brigades période 1982 / 1984 avec un côté presque post punk ?

La 1ère formation avait une base musicale et un look très clashienne aussi, mixant punk rock et reggae dans une première phase. Le deuxième temps, en 1984, verra l'apparition de divergences musicales et tensions dans le groupe, Kid Bravo et Toni Aigri poussant vers une « évolution musicale » plus post punk / power pop, un morceau de cette période faisant par exemple penser à du Big Country….

- Tu peux me parler du split EP entre Propaganda et Living theatre & Co ? C'était qui exactement ces 2 groupes, j'ai jamais trop compris ?

C'était juste des expériences musicales sans groupe vraiment constitué derrière. Cela préfigurait le côté musique expérimentale et changements d'orientation musicale soudains du Kid ayant abandonné les bravos de la scène pour les folies expérimentales en studio.

- En parallèle tu fais partie de l'équipe qui monte Rock Radical records pour produire vos disques. Comment tu vois l'évolution de ce label jusqu'à sa transformation en Bondage records ? Il paraît que vous avez failli sortir un mini album 6 titres du groupe de punk rock Les Brigades de Bordeaux, c'est vrai ? Pourquoi ça s'est pas fait ?

Après avoir tenté notre chance auprès de deux majors (Pathé et Polydor), nous avons pensé que la meilleure solution serait d'avoir notre propre label pour avoir le « complete control ». Nous avions l'intention de sortir d'autres disques et en premier celui de Brigade de Bordeaux avec qui nous nous sommes trouvés des affinités musicales et de pensée. Cela ne s'est pas fait parce que le groupe n'était pas prêt et semblait connaître des dissensions internes, cet enregistrement ne s'est donc pas réalisé, et le groupe s'est séparé. Nous avions aussi un projet avec les Sub Kids de Dunkerque, projet que nous réaliserons bien plus tard avec Negative Records…

- Puis l'historique des Brigades seconde période 1985 / 1989. L'évolution de la musique vers un punk rock à la fois plus « clashien » avec des influences reggae, mais également plus speed.

Si l'explosion punk de 1977 était une des plus belles périodes de ma vie sur le plan politico musical et la période 1982-1984 la plus riche sur le plan affectif, c'est la période 1985-1989 des Brigades qui m'a permis de vivre les moments les plus extraordinaires dans différents pays d'Europe.

Parmi ceux-ci, des concerts avec The Redskins à Hull et à Dundee, notamment en soutien à la grève des mineurs contre Maggie Thatcher l'épicière aux grands ciseaux en 1986. Notamment aussi de fabuleux concerts dans des squats ou des MJC en Allemagne de Brême à Rosenheim et de Francfort à Essen. Sans oublier une tournée en Pologne en septembre 1988, quelques mois avant la chute du mur de Berlin…

Musicalement, oui, The Brigades 2ème formation composera des morceaux plus riches musicalement, plus hargneux souvent et plus speed. Point de vue vitesse d'exécution, ce sont The Informers des années 1999-2005 qui passeront, eux, la 5ème vitesse à l'instar de groupes tels que Bad Religion….

- Le groupe a toujours été très revendicatif. Comment avez-vous vécu l'explosion du « rock alternatif » et de son rapprochement avec le showbiz, assez loin de l'esprit anarcho punk des Brigades ?

Nous n'avons jamais trop eu de sympathie pour la vague des groupes « fun » à la Ludwig Von 88, très populaires dans les lycées parisiens. A l'instar des groupes punks anglais politisés on affirmait notre identité « working class » et on rencontrait plus d'écho

et plus de succès dans les régions ouvrières et/ou de tradition de luttes sociales (Région parisienne, Toulouse, Nantes, Metz,etc…) que dans des villes où le public était essentiellement lycéen ou étudiant…
En revanche, contrairement au Bérurier Noir, Haine Brigade ou d'autres, nous ne nous sommes jamais définis comme anarcho-punk, ni n'avons appartenu à cette mouvance. Notre fil conducteur, la critique radicale du travail salarié qu'on retrouve dans « We hate work » nous rapprochait plus de ce qu'on a appelé l'Autonomie ouvrière en Italie à la suite du mai rampant et jusque dans les années 1980…

- Avec le départ de Kid Bravo vous prenez votre indépendance par rapport à RRR et tu crées un nouveau label Negative Records. Peux-tu me raconter l'histoire de ce label ? Comment vous choisissiez les groupes produits (Dau Al Set, Sub Kids, Électrodes, B-Call, Red London...).

La démarche de départ est la même que pour RRR, la différence étant que nous étions vraiment les seuls décideurs quant au choix des groupes dont nous avons sorti des albums. Les choix se sont faits via des rencontres ici et en Allemagne ou en Grande-Bretagne, des concerts communs et parce que des relations amicales existaient avec ces groupes. Des copains extérieurs au groupe ont aussi contribué financièrement (et sans jamais gagner 1 centime) pour que ces productions voient le jour.

- Le fait de chanter en anglais vous a certainement permis de jouer en Europe (Allemagne, Suisse, Belgique, Pologne,...) vous avez également beaucoup tourné en France, mais bizarrement vous n'avez pas eu le même « succès » que des groupes tels que Bérurier Noir, Parabellum ou autres... Penses-tu que le fait de chanter en anglais a été un élément qui à fait qu'en France vous étiez moins connus ?

Chanter en anglais était pour moi naturel d'autant que j'ai toujours écrit les morceaux directement en anglais et cela nous a donné une ouverture sur toute l'Europe. Le moindre succès en France tient en partie à ce choix de la langue anglaise, mais aussi beaucoup au fait que nous étions perçus comme un groupe très, voire trop politique et pour certain-es pas assez festif sans doute…
Enfin, contrairement à Bérurier Noir, Parabellum ou d'autres nous n'avons jamais tout misé sur le groupe en essayant de vivre de notre musique, en conséquence nous avons aussi fait moins de concerts en France en 7 ans que les groupes que tu cites.
Du coup, nous avons vendu beaucoup plus de disques en Grande-Bretagne et en Allemagne qu'en France. Les louanges quant à la qualité de nos textes et compos sont aussi plus souvent venues, hormis côté fanzines, de journaux anglais comme *Time Out* ou *Melody Maker* ou de *Maximum Rock n'Roll* côté Etats-Unis…

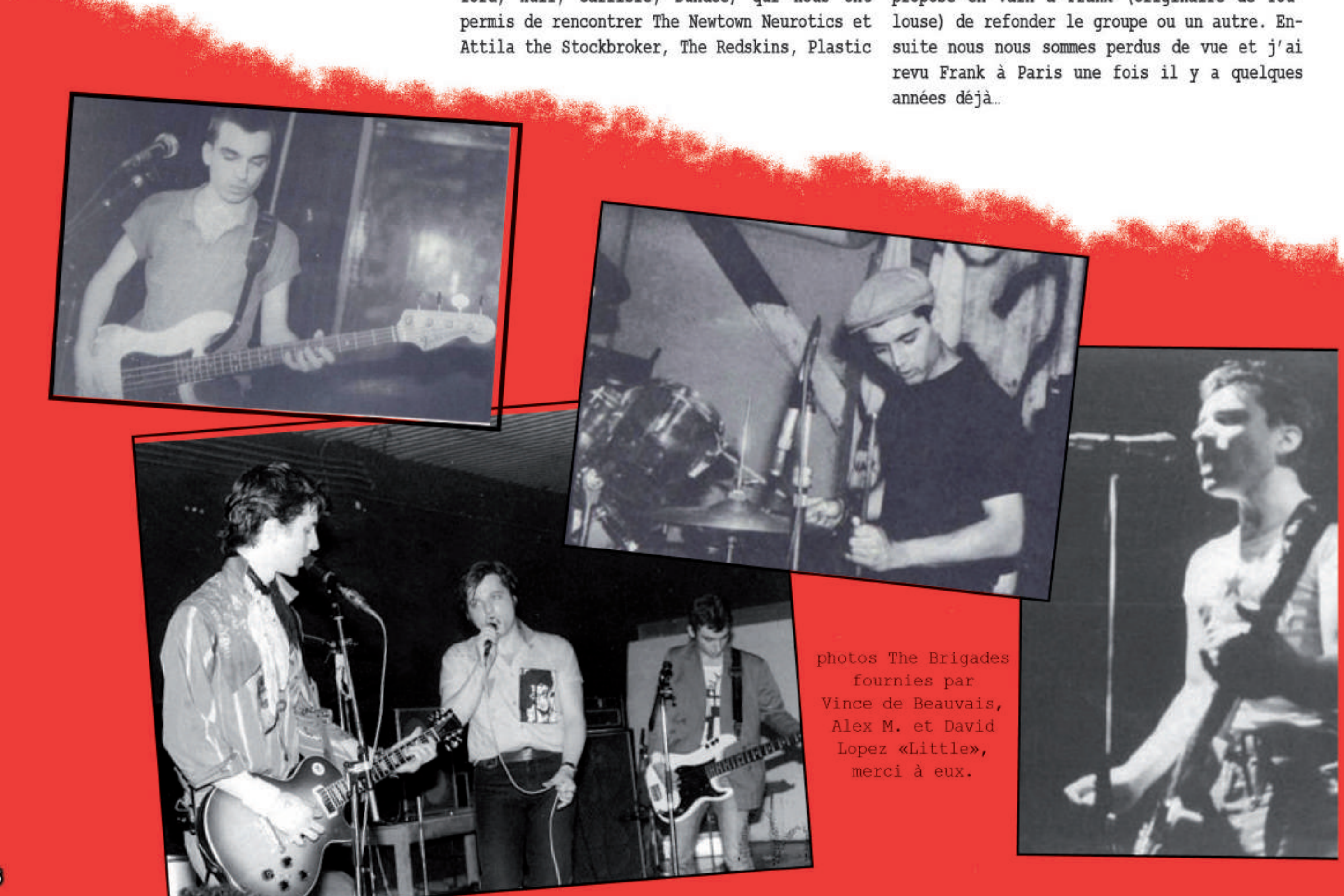
- Quels meilleurs souvenirs gardes-tu de tes concerts avec The Brigades durant la période de 1982 à 1989 ?

Les concerts dans les squats parisiens des Cascades, des Vilins et de Palikao en 1982-83. Les concerts en Angleterre en 1985, après que le maxi 45 T « Ready ready go » ait été classé 48ème dans les charts indépendants en 1984, et ceux de 1986 en Angleterre et Ecosse. Les tournées (Londres, Harlow, Leeds, Bradford, Hull, Carlisle, Dundee) qui nous ont permis de rencontrer The Newtown Neurotics et Attila the Stockbroker, The Redskins, Plastic Surgery (NDLR : le groupe Ecossais de Dundee) et bien d'autres... Tous les concerts à Toulouse au Bikini et surtout ceux avec nos amis de Dau Al Set et de SS20… Toutes les tournées en Allemagne et la rencontre avec The B Call. Le fameux concert pour Réflexe à Mantes-la-Jolie avec Bérurier Noir et Nuclear Device. Les concerts parisiens style « Faire sa fête au travail » à l'occasion du 1er mai, la tournée en Pologne de septembre 1988, et, en bon et mauvais souvenir à la fois, notre dernier concert parisien sous le chapiteau du Cirque Fratellini en 1989.

- Le groupe se sépare donc en 1989. Pour quelles raisons ? Tu revois les anciens membres ?

Deux raisons majeures au split du groupe :
L'appartenance de notre batteur Miguel à un autre groupe (Dirty District) qui était vraiment devenu problématique et qui nous empêchait de planifier des répétitions et organiser des tournées.
La lassitude de certains membres du groupe, principalement Xavier, qui estimait que le groupe donnait beaucoup d'énergie, s'investissait beaucoup dans la scène punk en France, mais n'avait pas assez de reconnaissance du public en France.
Cette déception sera d'autant plus cruelle que les concerts en France qui suivront la géniale tournée en Pologne se feront en province devant des publics peu concernés et peu nombreux : 10 fois moins nombreux qu'en Pologne quelques semaines auparavant !…

Je n'ai aucunement été à l'origine de ce triste choix et cette fin brutale a été très dure à digérer. Je n'ai plus jamais eu de réels contacts avec Xavier et Miguel suite à ce split. J'ai proposé en vain à Frank (originaire de Toulouse) de refonder le groupe ou un autre. Ensuite nous nous sommes perdus de vue et j'ai revu Frank à Paris une fois il y a quelques années déjà…



photos The Brigades fournies par Vince de Beauvais, Alex M. et David Lopez «Little», merci à eux.

- De ton côté, dans la foulée, tu décides de former The Informers. Pourquoi avoir aussitôt remonté un groupe ? Pourquoi ne pas avoir continué sous le nom de The Brigades ? Tu estimes que tu avais encore des choses à faire et à dire ?

Continuer sous le nom de The Brigades aurait été totalement incongru, restant le seul membre originel du groupe. Nous formions un collectif, sa dissolution par abandon signifiait donc de facto la fin de l'histoire. C'est l'ancienne batteuse du groupe Toulousain SS 20 qui m'a beaucoup poussé à reconstruire un groupe. Elle en est devenue la batteuse et a souvent été la mélodiste au niveau du chant principal. Après avoir échoué à convaincre Franck (Cliz dans The Brigades) de participer au nouveau projet, je me suis tourné vers d'autres amis : le guitariste des Sub Kids tout d'abord, puis celui de Richard III. Bob, compagnon de route depuis des années, nous a rejoint à la basse et nous avons cherché de nouveaux membres, y compris au moyen de petites annonces laissées dans des studios de répétition parisiens… L'histoire des Brigades m'a laissé un goût d'inachevé, de gâchis même tant il me semble que nous n'avions pas épuisé notre créativité et notre énergie... Il restait tant encore à vivre...

- Tu peux me faire un historique de The Informers ? Le groupe n'existe plus aujourd'hui je crois ? Fais-tu toujours de la musique ?

L'histoire de The Brigades tient sur 7 années et s'est construite avec 2 formations, celle des Informers qui va de 1990 à 2005 a connu beaucoup (trop) de changements de line up, de guitaristes surtout… Cela a fait que le groupe a connu une histoire hachée faite de stop and go… avec une discographie moins fournie que celle des Brigades.

Nos « heures de gloire » ont été :

Un concert organisé à la MJC de Pontoise en 1990 avec les Dezerter (groupe mythique polonais) et HDQ (groupe hardcore mélodique anglais).

Une fabuleuse tournée des centres sociaux occupés en Italie (Turin, Florence, Rome, Roveretto, Allesandria) en 1991,

Un premier album « Ignorance is malevolence » en 1993 sur Negative Records et VISA, un second « Mondopoly » sorti en 2001 sur Negative Records et Fuxony (England).

De très nombreux concerts dans le circuit alternatif parisien (Réflex Paris, bar associatif de Montreuil, MJC Le Fahrenheit d'Issy les Moulineaux, squat de Montreuil), et en province (Nantes, Dijon, Bordeaux, Rouen…)

Et surtout, 9 tournées en Grande Bretagne (Angleterre, Pays de Galles et Écosse entre 1991 et 2002) avec notamment une participation au Punk Festival d'Edinburgh en 1995, marqué aussi par notre rencontre avec nos amis d'External Menace.

Et lors de notre avant dernière virée en Grande Bretagne en 2000, nous avons embarqué les Burning Heads pour une tournée grâce à nos contacts sur le sud de l'Angleterre (Brighton) et en Écosse (Livingston / Edinburgh).

En 2002, pour notre dernière tournée, nous ferons notamment cause commune à Liverpool avec l'excellent Charlie Harper et ses UK Subs.

Après la fin des Informers en 2006, je n'ai pas retenté de remonter un groupe et je ne suis plus acteur de cette scène. À mon grand regret, les dernières compos du groupe écrites entre 2002 et 2005 n'ont pas fait l'objet d'un enregistrement de qualité. Elles auraient pourtant mérité d'en faire un album, car de grandes qualités…

- Tes textes étaient quasiment tous très engagés politiquement. Penses-tu que c'est indissociable ou que le punk rock peut ne pas être associé à la politique ? Les groupes punks sans paroles politiques, tu en penses quoi ?

Pour moi, le punk et contestation sociale sont indissociables. Toutefois, il y a des groupes punks fort recommandables (The Buzzcocks, par exemple) qui n'ont jamais écrit de textes ouvertement politiques mais qui ont eu une attitude et des textes sur la vie au quotidien et les relations affectives / amoureuses qui portent aussi une critique de notre vie quotidienne de travailleurs / consommateurs passifs. Donc, à côté des paroles « engagées », l'attitude du groupe, sa « street credibility » comme disent les Anglais comptent aussi beaucoup.

- Tu t'intéresses toujours au punk rock ? À la scène underground ? Qu'est-ce que tu écoutes en ce moment ? Quelle musique te fait vibrer ?

Je suis toujours « fidèle » au punk qui n'a pas été qu'un simple mouvement musical mais bien une expression artistique plus globale et une critique sociale qui ont encore toute leur pertinence aujourd'hui. J'écoute toujours beaucoup de rock, celui des années 1960 (The Who, Kinks etc), du rythm'n'blues des années 1960 (Etta James, Aretha Franklin, Chris Farlowe…) et du punk 1977 / 1982 aussi bien que du punk hardcore mélodique des années 1990 / 2000 (Bad Religion, Anti Flag, Snuff…) et du pop punk n'ayant pas la prétention de délivrer un message (Face to Face par exemple). Disons que j'écoute beaucoup plus de musiques rock, soul, reggae différentes aujourd'hui et beaucoup plus de groupes dont la voix principale est féminine. Je ne connais pas trop la scène underground d'aujourd'hui tant elle semble réduite à la confidentialité tant ici qu'en Grande Bretagne et dont le hip hop / rap (hélas !) est devenue la musique urbaine dominante !

- La discographie des Brigades étant assez importante, je trouve incroyable qu'aucun label n'ait encore eu l'idée de te proposer des rééditions dignes de ce nom !! Les vinyles du groupe étant assez rares, même le best of CD n'est pas facile à trouver. Tu serais intéressé, avec l'accord de tous, pour une réédition des albums du groupe ?

La compilation CD était déjà un compromis insatisfaisant pour moi, car laissant trop peu de place aux compositions de la 1ère formation. De plus, le CD a eu une toute petite diffusion, le distributeur d'alors ayant failli et les exemplaires ayant été finalement bradés dans des solderies. Contrairement aux albums vinyles, cette compilation n'a été distribuée ni en Grande Bretagne, ni en Allemagne... Déjà il y a plus de 10 ans, Combat Rock, label indé de Metz fondé par Caps de PKRK, souhaitait ressortir une compilation des Brigades beaucoup plus complète. Malheureusement, il m'a été impossible de récupérer les enregistrements datant de la période 1982-1984 permettant de lancer un tel projet. De plus, les membres du groupe s'étant « perdus de vue », il semblerait assez difficile de se mettre d'accord sur le choix des morceaux à rééditer. Pour ma part, je serais bien sûr favorable à un tel projet, mais quelle diffusion aurait un tel album en 2020 ? Je suis dubitatif sur le sujet…

- Merci Vlad, si tu as quelques choses à rajouter, n'hésites pas !

Keep on fighting, never give up ! Continuez à vous battre, n'abandonnez jamais !



photos Informers par François Apatride



Bonjour Dave, bonjour Excluded, merci d'avoir pris le temps de répondre à mes questions pour le Fanzine Punkulture. Pouvez-vous nous donner la date de création d'Excluded ? Comment et pourquoi avez-vous créé ce groupe ? Quelles étaient vos motivations ?
Excluded a été fondé en 2008 par Dany et Dave, le groupe est né parce que la musique est notre mode de vie et c'était une alternative pour exposer les opinions politiques des membres, un moyen idéal pour parler des problèmes sociaux du Mexique et du monde !

Est-ce facile d'être punk au Mexique ? Est-ce que la scène chez vous est développée ? Est-il difficile de trouver des concerts ? Quand vous venez en Europe, ça doit être différent, pouvez-vous expliquer pourquoi ?
Au Mexique, il est très difficile d'être jeune. Les jeunes ont été historiquement stigmatisés, en particulier dans la culture punk, le mode de vie est difficile, il n'y a pas toujours de travail et l'ignorance des gens souligne toujours ceux qui sont différents. Au Mexique nous n'avons pas le temps pour les blagues ou pour jouer l'adolescent rebelle, ici vous choisissez votre chemin et vous devez le défendre à tout prix. Nous prenons les problèmes de la vie très au sérieux. Il y a beaucoup de jeunes et beaucoup de gens qui assistent à des concerts, des concerts ont lieu partout, dans les villes, dans les maisons, etc. Au Mexique nous avons une très bonne qualité de vie, mais comme je l'ai déjà dit, il est difficile de réaliser et de maintenir une vie digne, et bien sûr, lorsque nous sommes venus en Europe, nous l'avons aimée, en raison du fait de rencontrer beaucoup de gens, de connaître les lieux historiques de l'humanité, mais nous avons essentiellement les mêmes conditions qu'une société européenne, bien qu'il soit évident que les pays d'Europe ont un plus grand pouvoir économique et peut-être une harmonie sociale plus développée.

Pour l'instant, vous avez sorti 3 albums sur CD et un split vinyl 7" avec Anti-Flag sur des labels du continent américain. Là, vous sortez votre nouvel album «Legions of War» en CD au Mexique sur Bam Bam Records et en vinyl gris sur Ronce Records, Potencial Hardcore et Emergency Records. Pourquoi avez-vous demandé à des labels européens de sortir votre vinyl ? Pourquoi avoir choisi ces labels ? Voulez-vous venir plus souvent en Europe ?
Oui, nous avons beaucoup travaillé pendant les 12 années d'existence du groupe, nous avons eu une invitation d'Anti-Flag pour faire ce split 7" et avec Bam Bam Records, c'est une très longue amitié. Nous allons sortir le 4ème album du groupe. Nous sommes très heureux que Ronce Records, Potencial Hardcore et Emergency Records sortent l'album en vinyl pour l'Europe. J'ai contacté Ronce Records pour lui proposer de sortir ce nouvel album en Europe et il a accepté, a coordonné l'ensemble du projet avec les autres labels. Nous sommes très heureux que cela ait été fait. Nous admirons et respectons de nombreux albums chez Potencial Hardcore et chez Emergency Records aussi, leurs belles productions et les groupes qu'ils ont sortis.

Parlez-nous de la conception de cet album. A-t-il été facile pour vous de l'enregistrer ? Le fonctionnement des labels Européens est-il différent de celui des labels Américains ? Etes-vous contents de cette expérience ?
Cet album est très spécial pour nous car nous l'avons composé en deux mois et nous l'avons enregistré en trois jours, c'était très amusant de le faire et nous avons ressenti beaucoup d'excitation, c'est le premier à sortir en Europe. J'adore le sérieux des labels européens avec lesquels nous travaillons depuis quelques mois. J'en suis très heureux.



Il y a forcément des groupes qui vous ont influencés... Qu'est-ce que vous écoutez le plus souvent ? Écoutez-vous beaucoup de groupes européens ? Donnez-nous des noms...
Il y a beaucoup de groupes et de genres qui m'ont influencé tout au long de ma vie. J'écoute beaucoup de musique country, ska traditionnel, hardcore, les cubains de Trova (Musique traditionelle Hispano-Américaine), etc. Pour les groupes européens, j'aime The Varukers, Led Zeppelin, The Rolling Stones, Abba (haha), Oasis, Kaos Urbano, Los Muertos de Cristo, Non Servium, Banane Metalik, The Adicts, Rejected Youth, Evil Conduct, etc.

Le Mexique a un lourd passé révolutionnaire. Est-ce qu'Excluded tient sa rage de ce passé ? Pensez-vous que vous avez un impact significatif sur les jeunes de votre pays ? Les Mexicains semblent vous suivre beaucoup, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?
Le Mexique a toujours été historiquement un peuple violent, de batailles sociales et de contradictions, d'hommes droits et de mouvements révolutionnaires honorables. C'est pourquoi nous ne parlons pas de tout ce qui se passe au Mexique, cela peut être très dangereux ! Excluded a des chansons qui parlent de notre implication dans différents événements politiques et nous transmettons nos idées à travers la musique.

Avez-vous joué dans d'autres groupes avant Excluded ? Ou jouez-vous toujours dans ces groupes, en même temps ? Vous travaillez à côté du groupe, les heures de travail au Mexique sont plus élevées qu'en France, comment faites-vous pour faire de la musique ? Vos journées doivent être bien remplies...
J'ai toujours été dans Excluded, j'ai fait aussi des apparitions dans différents groupes. Au Mexique, nous devons tous travailler. Il est difficile de vivre de la musique seulement, nous travaillons 9 ou 10 heures dans une journée. Ici, ni le gouvernement ni aucun organisme gouvernemental ne soutient vraiment le travailleur, l'assurance chômage est une plaisanterie et difficile à obtenir. Le système économique et politique au Mexique est essentiellement très bon dans ses normes et modalités de distribution des biens sociaux et privés, mais ces systèmes sont dévorés par la classe dirigeante et par les politiciens illettrés qui prennent des fonctions publiques pour soutenir des organisations criminelles principalement.

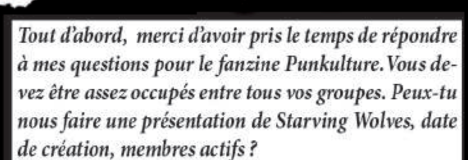
Vous avez sorti un nouveau clip récemment, un extrait de l'album «Legions of War», «Soporte la Lluvia». Pouvez-vous nous dire de quoi parle cette chanson ?
«Soporte la Lluvia» est un chant de ressentiment et de haine envers certains personnages qui se remplissent la bouche de calomnies et de mensonges et, d'autre part, c'est un reflet des situations de la vie où progressivement il n'y a pas d'issue, où vous puisez la force pour survivre et ressusciter.

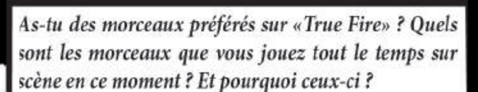
Avez-vous des rêves, des désirs ? Pour le groupe et vous ?
Bien sûr ! Que ma fille grandisse heureuse, que tous mes proches aient une vie bien remplie et digne. Pour le groupe, nous souhaitons faire plus de tournées en Europe et en Amérique du Nord, qu'un jour il y ait une véritable transformation de l'humanité.

Un dernier mot ? Bonjour à quelqu'un ? Merci ? En bref, vous exprimez ce que vous voulez...
Merci à tous ceux qui lisent cette interview. J'envoie un salut rebelle et solidaire du Mexique, un grand merci à Tortue de Ronce Records de nous avoir soutenus pour le nouvel album, à Fernando de Potencial Hardcore et à Michal d'Emergency Records, à notre maison de disques au Mexique, Israel de Bam Bam Records.
Un spécial salut et merci à Raoul de Toulouse, chanteur des Silly Walk qui nous a beaucoup aidés lors de notre tournée en 2019. À tous nos followers, merci beaucoup ! Nous nous reverrons à la fin de 2021 ou au début de 2022 en Europe... Prenez soin de vous et de vos familles !

Merci à Excluded d'avoir répondu présent ! Tortue.
excluded77@hotmail.com ou Facebook d'Excluded.
Ronce Records : www.roncerecords.net/
Emergency Records : emergency-rec.cz/
Potencial Hardcore : www.potencialhardcore.org/
Facebook de Bam Bam Records

STARVING WOLVES





Tout d'abord, merci d'avoir pris le temps de répondre à mes questions pour le fanzine Punkulture. Vous devez être assez occupés entre tous vos groupes. Peux-tu nous faire une présentation de Starving Wolves, date de création, membres actifs ?

Starving Wolves a commencé en 2015. Zach Volta, Josh et moi, nous avions tous joué dans le groupe Krum Bums. Après cela j'ai pensé que j'en avais fini avec la musique pendant un moment mais Zach et Josh ont contacté Kevin, notre vieil ami de San Diego qui jouait dans Evacuate. Les trois m'ont convaincu de continuer. J'avais quelques idées dans un coin de ma tête sur la façon dont je voyais un nouveau groupe. J'entends par là comment nous travaillerions ensemble et quels seraient nos objectifs. Après avoir été dans Krum Bums pendant quinze ans, je devais essayer quelque chose de différent, j'avais besoin de prendre un autre chemin. Donc une fois que nous avions tous compris comment nous allions composer ensemble, Joey, ex-batteur de Lower Class Brats, qui nous accompagnait, a décidé d'arrêter et April de Sniper 66 a pris sa place. Avec son emploi du temps encore plus chargé que moi, nous nous sommes séparés. En raison de nos besoins de tourner, nous avons rapidement trouvé Reeve, un excellent batteur qui est actuellement avec nous. Donc en bref, Starving Wolves c'est Zach Volta, Josh, Kevin, Reeve et moi, David.

Les membres du groupe sont ou ont été actifs dans d'autres groupes, peux-tu nous les citer ?

Moi (David) : Krum Bums, The Casualties.
Kevin : Sayaka, Evacuate.
Josh : The Bulemics, The Stiffs, Krum Bums. (Josh est un incroyable guitariste soliste, il compose actuellement un album acoustique avec de nombreux amis d'autres groupes).
Zach Volta : The Ghouls, Krum Bums.
Reeve : Ass

Vous aviez déjà sorti un vinyl 7" sur Boulevard Trash, un label américain, mais vous venez de sortir un album «True Fire» sur de nombreux labels internationaux. Vous en êtes contents ? Avez-vous eu de bons retours à ce sujet ? Avez-vous mis beaucoup de temps à le faire ?

Et bien le processus d'enregistrement a pris du temps. Une fois que nous en avons eu assez d'attendre après les labels, nous avons décidé de sortir le premier pressage nous-même. Il était logique de le sortir comme ça. Je pense que c'était la meilleure solution que nous aurions pu prendre. Maintenant, avec internet et les téléchargements numériques, les maisons de disques ne veulent pas vraiment faire de sorties internationales. Pour nous, il est très important de sortir des disques dans autant de pays que possible. Je pense que cela montre également un signe de respect envers notre public, ce qui est l'objectif principal du groupe. Nous sommes très chanceux de faire ce que nous faisons. Starving Wolves étant en mesure de tourner afin de pouvoir réaliser nos objectifs, parce que notre public soutient ce que nous faisons, nous ressentons un sentiment d'humilité. Dans l'ensemble, nous recevons continuellement de bons retours. Malheureusement pour nous tous, le Coronavirus a vraiment gâché la sortie du disque qui allait se poursuivre par une tournée aux USA et à l'étranger.

As-tu des morceaux préférés sur «True Fire» ? Quels sont les morceaux que vous jouez tout le temps sur scène en ce moment ? Et pourquoi ceux-ci ?

Je les aime tous, honnêtement. Je pense que ces chansons m'ont sauvé la vie. J'étais dans une passe très sombre avant Starving Wolves. L'écriture de «True Fire» m'a donné un but et m'a sorti de ma spirale descendante. J'adore lorsqu'on joue «The Proposition» et «Broken Arrows». Ces morceaux comportent tous les deux des breaks et un son qui vous frappe au cœur. «The Proposition» traite du racisme qui doit être abordé tous les jours et «Broken Arrows» parle à votre force intérieure, votre esprit, de la perception qui vient de l'esprit amérindien, ne jamais abandonner ou céder.

Êtes-vous en train de composer des morceaux pour un nouvel album ? Est-ce que vous profitez, comme beaucoup de groupes, de cette crise du COVID-19 pour travailler sur de nouvelles chansons ? Est-ce que vous réussissez encore à jouer aux USA malgré cela ?

Et bien, malheureusement, personne ne tourne actuellement, ce qui est une bonne chose pour la santé de tous. Nous prenons le temps de composer pour sortir un nouvel album rapidement. Nous espérons être prêts à entrer en studio et à enregistrer début 2021.

Envisagez-vous une tournée européenne ? Y travaillez-vous déjà ? Vous avez déjà traversé beaucoup de pays d'Europe avec vos groupes respectifs, quels sont les pays dans lesquels vous souhaiteriez donner des concerts avec Starving Wolves ?

Oui, nous ferons une tournée en Europe dès que les groupes recommenceront à tourner. J'adore jouer partout. J'ai passé beaucoup de temps en Allemagne et j'ai hâte de revoir beaucoup de mes amis là-bas, ça c'est sûr !

J'ai vu que le groupe jouait assez régulièrement des concerts de soutien, donc vous avez une vraie dimension politique. Dans la vie, êtes-vous militants dans des organisations ?

Nous aimons rester actifs dans le mouvement antifasciste. Notre groupe milite pour la liberté de tous. Nous nous sommes impliqués dans les droits autochtones, pour que les Amérindiens aient un accès à l'eau potable. Black Lives Matter suite au décès de George Floyd, l'égalité des droits pour les personnes transgenres, des concerts de soutien après des catastrophes naturelles et bien d'autres... En tant que groupe, nous savons que nous avons la capacité et l'opportunité d'atteindre un grand nombre de personnes et si nous pouvons faire des actions positives, nous le ferons.

L'élection de Donald Trump a-t-elle fait changer beaucoup de choses pour vous, et la culture punk aux USA ? Est-ce que c'est devenu différent ? Y a-t-il une réelle oppression de l'État envers tout ce qui n'est pas d'accord avec lui ? Que pensez-vous de ce président ? (Interview réalisée avant les résultats des élections aux USA).

Donald Trump est un tyran et une marionnette pour les porcs capitalistes égoïtes. Je pense qu'il a fait ressortir le pire des personnes facilement manipulables. Il y a une énorme oppression en cours dans tous les États et si nous ne le destituons pas, il y aura une oppression beaucoup plus grande dans le monde. D'autres tyrans s'uniront à lui, comme ça se passe déjà avec le Brésil et la Russie par exemple.

Vous aimez forcément des groupes punks. Quels sont vos préférés ? Avec qui aimez-vous partager la scène ? Des amitiés se créent au sein de notre mouvement, vous avez forcément des favoris ?

J'aime toutes les musiques et j'aime les groupes qui ont l'esprit ouvert et qui poussent à la positivité. C'est mon opinion et comment j'aime vivre. J'adore jouer avec Call The Cops d'Italie, Monster Squad de Californie. Il y a de supers groupes avec des styles différents. J'ai hâte de jouer avec Gag Order de Salt Lake City (Utah) et aussi, avec un groupe incroyable qui s'appelle Sadist. J'ai vraiment envie que Starving Wolves se rende en Europe et en Asie. Je sais que nous nous ferons de nombreux amis sur la route.

Un dernier mot ? Bonjour à quelqu'un ? Merci ? Bref, exprime-toi sur ce que tu veux...

Starving Wolves est là pour grandir et profiter de la vie avec le public et nous sommes impatients d'écouter vos histoires et de créer des amitiés durables. Nous espérons qu'une fois que ce fléau de virus sera traité, nous ne retournerons pas à la situation actuelle mais que tout ira mieux. Nous avons tous l'opportunité de changer ce monde maudit. Nous faisons tous les choses différemment, mais peut-être pouvons-nous, tous, viser un objectif commun de paix. De cette façon, nous pourrions tous vraiment voir ce qu'est la vie...

Merci à David Tejas Rodriguez.
Tortue.

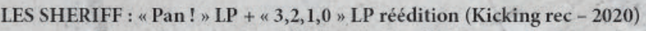
CHRONIQUES DISKS REDJ





TRAVELERS ALL STARS : « Don't give up / Sabata » SP (Del Corazon - 2020)

Ce groupe nous vient de Mexico et pratique une musique rocksteady, skinhead reggae 100% instrumentale, basée sur une rythmique chaloupée et des mélodies à l'orgue Hammond. J'ai pas été assez rapide pour choper l'édition française de leurs 1er 45 tours sortie chez Cigale records de Brest. Je me suis donc rabattu sur la version du label californien Del Corazon, sans pochette (à l'ancienne) mais en version couleur & splatter ! Côté musique, la face B est différente (Another life est remplacé par Sabata), mais l'important c'est la face A avec cet excellent tube « Don't give up », terriblement entraînant ! À noter que Cigale vient de sortir un second 45 tours, on va essayer d'être plus réactif ce coup-ci !



AUSWEIS : « Anthologie 1982/1988. » DCD (Infrastition rec - 2013)

J'étais un peu passé à côté de la réédition de ce vieux combo parigot des 80's, étant donné que j'avais déjà toute leur discographie en vinyl, puis je l'ai trouvé neuf à quasi rien ! On a donc droit à un double CD sur lesquels on retrouve le 1er album de 1984 ainsi que le maxi « Victimes » de 1985. Sur le second CD s'enchaînent le maxi « Jour de haine » de 1986 ainsi que l'ultime 45 tours de 1987. On y retrouve également en bonus quelques inédits tirés de compilations et de démos. Un épais livret avec textes, photos et bio accompagne cette superbe réédition de cet excellent groupe original avec sa mixture punk – post-punk – cold-wave-indus !



O.T.H. : « Collectors » mini LP réédition (Kicking rec – 2020)

Kicking continue son travail de réédition vinyl de la discographie d'O.T.H. Et c'est au tour du mini LP 10" sorti à l'origine en 1989 d'avoir son coup de jeune ! La pochette est légèrement retouchée, et le vinyle est cette fois-çi d'un jaune éclatant ! Le titre « Animal fatal » a été rajouté, tant qu'à faire on aurait aimé la seconde version de « Musique atteinte » enregistrée en 1989, dommage !



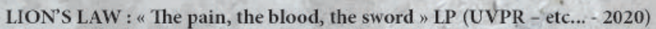


LES SHERIFF : « Pan ! » LP + « 3,2,1,0 » LP réédition (Kicking rec – 2020)

On continue avec les rééditions de chez Kicking avec les 2 premiers albums des Sheriff. « Pan » sort en vinyle rose, alors que « 3, 2, 1, 0 » est en vinyle vert. Pas de retouche graphique particulière, les pochettes et les inserts sont identiques. Des rééditions bienvenues et de qualité pour ceux qui recherchent ces disques à prix correct, les collectionneurs s'y retrouveront également avec la variante des disques couleurs !

FACTION S : « Noyau dur » EP (Primator Crew – 2020)

Après une première démo peu convaincante, les Parisiens de Faction S (avec des membres de Lion's Law / Rixe / Squelette / Outreau / Tchernobyl) sortent leur 1er EP sur le label rennais de Bertel, et quel EP !!!! Auto-intitulé « Negative Oi », le groupe nous balance à la gueule 3 titres d'une musique à la croisée de la Oi et du Hardcore (Noyau dur?!), et c'est terriblement efficace ! Les textes sont effectivement loins d'être positifs, mais vu le contexte actuel, rien d'étonnant. Le dernier titre « Vivre ou mourir » avec son final apocalyptique est mon titre préféré. C'est pour moi la grosse claque de cette année ! Le groupe doit prochainement sortir un split EP avec un groupe US je crois. Hâte d'écouter ça !







LION'S LAW : « The pain, the blood, the sword » LP (UVPR – etc... - 2020)

Pas moins de 10 labels (France, USA, Allemagne, Brésil, Espagne...) et 11 versions différentes (!!!) pour la sortie du 4ème album de Lion's Law avec un titre qui serait presque un hommage à Sick Of It All ! Et du Hardcore il y en a dans ce nouvel opus, résolument plus agressif que leurs précédentes productions, même si le 45 tours précédent « Get it all » annonçait la couleur ! Les amateurs de pure Oi basique seront sûrement déçus, pour ceux qui sont un peu plus ouverts, ils y trouveront leur compte. Hormis le premier titre « PBS » bien Oi, ainsi que les 4 titres en français également dans la même lignée, le reste est plutôt street-punk (Reaper / Escape / Revenge / Ennemy), hardcore (Rose & Fire avec Scott Vogel chanteur de Terror en invité / Pathfinder / Destined to fall) voir même punk-rock avec ses choeurs très mélodiques (Damaged heart). Au final, un album plutôt varié et très agréable à écouter, même si je sens que ça va en dérouter plus d'un ! Personnellement j'ai trouvé cet album très bon dans son ensemble, et on espère voir rapidement le groupe en concert roder ses nouvelles compos !

TCHERNOBYL : « Consumé par le feu » EP (Une Vie Pour Rien - 2020)

À l'instar de Faction S, Tchernobyl avait sorti une démo qui ne m'avait pas tellement stimulé, mais tout comme les pré-cités Faction S, dont 2 membres jouent également dans Tchernobyl, la sortie de ce premier EP 3 titres est une vraie réussite ! Une musique Oi agressive avec un gros son, textes sombres et personnels. Le 3ème titre qui donne son nom au disque est un véritable uppercut ! Mon deuxième coup de cœur de 2020 !!





COLLISION : « Immortels » SP (Une Vie Pour Rien – 2020)

Premier 45 tours pour ce groupe nantais avec 2 titres punk-rock très mélodiques, avec un chant très pop et mélodique et qui a bien progressé depuis la démo. Difficile de trouver un groupe ressemblant pour faire une comparaison, mais un Anglais m'a dit que ça lui faisait penser à une sorte de Cock Sparrer en Français !!! Rien que ça ?!

DROPKICK MURPHYS : « Smash it up ! » SP (Born & Bred rec - 2020)

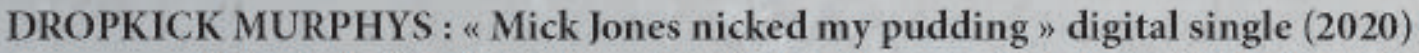
Les Bostoniens, dont je suis plutôt assez fan, m'avaient vraiment déçu avec leur album précédent (11 stories of pain & glory) mais là, force est de constater que le groupe revient dans mon estime avec cet excellent single couché sur un 12 pouces. La face A est tout simplement magnifique, digne des hymnes dont le groupe nous avait habitués, la face B est également bien gaulée, du punk rock celtic sur une rythmique bien speed comme au bon vieux temps ! Dropkick Murphys est de retour ! Cool....... !!





DROPKICK MURPHYS : « Mick Jones nicked my pudding » digital single (2020)

Dans la foulée du single « Smash it up ! » nos Americano-Irlandais balancent 2 nouveaux titres uniquement disponibles en digital cette fois ! Le premier titre (qui semble être une private joke avec le guitariste des Clash) est bien terrible et nous rassure sur le retour en force du groupe ! Le second morceau « James Connolly » parle du célèbre syndicaliste révolutionnaire marxiste irlandais, et c'est un très bon morceau également. Ça donne clairement envie d'écouter le prochain album du groupe, dont la sortie a été repoussée à cause de ce connard de covid !















BURNING HEADS : « Under their influences » digital album (2020)

Pour ceux qui ne sont pas encore au courant (ils doivent pas être nombreux) Pierre le chanteur guitariste des Burning Heads a quitté le groupe en 2018, et l'on ne donnait pas cher de l'avenir du groupe d'Orléans... C'était sans compter sur la tenacité de Thomas, Jyb et Mikis qui ont pu compter sur le retour de l'ancien guitariste Philippe ainsi que l'arrivée de François au chant (ex- chanteur de Ravi). Histoire de faire patienter et de se rôder un peu, le groupe a décidé d'enregistrer 19 reprises avec 19 chanteurs différents, un tribute album dans lequel le groupe reprend des (presques) standards du punk rock, essentiellement ricain : Descendents, Dag Nasty, Grey Matter, Bad Religion, Naked Raygun, Bad Brains, Adolescents, Pennywise, Good Riddance, Face To Face, D.I., mais aussi 4 anglais : The Clash, UK Subs, Guns' & Wankers et le groupe Mods The Lambrettas, ainsi que Spermbirds (Ger) OTH (Fra) Adhesive (Swe) et Hard-Ons (Australie) avec en invités les chanteurs de Sixpack, Lion's Law, Seven Hate, King Phantom, Not Scientists, The Mercenaries.... L'album est sympa, mais honnêtement ne casse pas des briques. On aurait certainement aimé voir Burning Heads prendre un peu plus de risques dans ses choix de reprises (quasiment que des groupes de punk rock mélodique), d'autant que le choix de certains titres/groupes peut paraître surprenant...

SORDID SHIP : « Vague digitale » digital album (2019)

Après avoir sorti un excellent premier album sous format vinyle, les Lorientais remettent le couvert avec 7 nouveaux titres disponibles uniquement en format digital, d'où le titre de l'album ! On retrouve ce son de guitare surf-punk et les très bons textes de Doug toujours imagés par le milieu de la mer. Le changement provient plutôt du côté des rythmiques très dynamiques et ultra mécaniques, j'ai même cru à une boite à rythme au début !! Certains passages de batterie me font penser au batteur d'Happy Drivers pour son côté sec et rapide... bizarre car aucun rapport musical entre les 2 groupes !!! Même pas sûr que les gars aient écouté les Happy une fois dans leur vie, ah ! ah ! En tous cas, 7 nouveaux bons morcifs, dommage que ça ne sorte pas en vinyle.... !! Labels : à vous de jouer ! (moi j'ai plus l'temps!!)

IRMO : « Demo 2019 » EP (2020)

Irmo est un groupe Oi espagnol avec des anciens membres de groupes plutôt connu de l'autre côté des Pyrénnées : Orreaga 778, Hawking Thugs, Aggressive Combat ou Oldarkor. Le groupe a enregistré 5 titres dans la même veine musicale que les groupes précités, dont une reprise/adaptation de « Futur pour tous » de Reich Orgasm, et c'est le label basque Mendeku Diskak qui a décidé de la sortir en format EP avec une pochette signée Alteau ! Bonne réalisation pour un premier skeud.

HELTER SKATER : Demo K7 (Sorry Hombre rec 2020)

Cassette 3 titres de ce groupe polonais en provenance de Cracovie, dans un style punk-rock / power-pop / skate & surf ! Des morceaux courts, incisifs et sucrés, ça me rappelle un peu Autistic Youth ou Iron Chin pour ceux qui connaissent. Une préférence pour le second titre et son rif de guitare bien surf. Un enregistrement bien foutu et agréable ma foi !







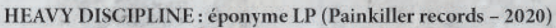


LES ATLANTES : « Marée haute » EP (Spirit of the Streets – 2019)

3ème EP de ce groupe / side project franco-portugais dans lequel officie Wattie de Lion's Law. J'ai pas de comparaison à faire avec les 2 premiers car je ne les connais pas. Pour celui-ci, on a 3 titres Oi avec un p'tit côté heavy dans les guitares. J'ai bien aimé le premier titre « Amour Néreide » les 2 autres étant un peu plus basiques.

BAGARRE : Demo K7 (Thrashzone Tapes – 2019)

Avec un nom comme ça... ça promet !! Bagarre vient de Lille et sort une p'tite K7 4 titres d'un punk-hardcore limite crossover Oi, avec une grosse voix d'outre-tombe ! Ça bastonne grave, même si ça tourne parfois au « bourrin basique » ! Le groupe est apparement en stand-by après un changement de formation et cherche un chanteur ou chanteuse.... Ami(e)s nordistes, vous êtes prévenus !



HEAVY DISCIPLINE : éponyme LP (Painkiller records – 2020)

Pittsburgh, Pennsylvanie, 2019 : 4 rejetons de la société américaine enregistrent ces 12 brûlots de punk-hardcore brutal et agressif, dans la ligné d'un S.S.Decontrol ! Les textes parlent du chaos ambiant actuel aux States, mais niveau musique c'est back to 1982 !! Les enfants auront leur mot à dire ? Ouais sûrement !... leurs p'tits enfants aussi apparemment !!!

BUGGY : Demo K7 (War records - 2020)

Buggy débarque du New Jersey avec une première K7 de 5 titres punk-hardcore qui n'a absolument rien d'original, mais bordel que c'est bien fait !!! Si t'aimes Negative Approach (dont ils reprennent d'ailleurs « Why be something... »), Necros ou Koro, c'est pour toi !!

THE GIFT : « Runing around this time » LP (Time for action rec. - 2018)

The Gift viennent de Nantes, formé par des ex-Headliners et Janitors entre autre. Après un premier EP en 2015, le trio a sorti son premier album 10 titres d'un punk-rock millésimé 77 aux accents power-pop / mods, dans une veine Chelsea/Jam/Chords/Adverts avec un p'tit côté revival. C'est rempli de petits tubes très « British style » tel que le superbe « No time to wait ». Un excellent album découvert un peu tardivement pour ma part, mais il n'est jamais trop tard pour de la bonne musique !

HARDMIND : « Corrupted souls » LP (Mass Prod' / Do Or Die rec / Fresh Blood Series - 2020)

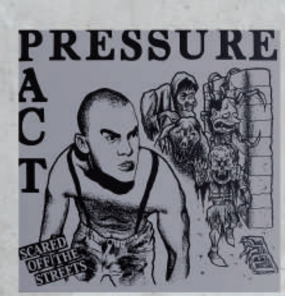
Après 2 EP's, les Rennais de Hardmind ont sorti leur premier album en format CD en 2019 sur le label allemand « Filled With Hate » et le sort en format vinyle grâce à quelques labels français. 8 titres + 1 intro d'un hardcore beatdown métal destiné à faire swinger les mosh pit !!! Gros son à l'américaine, guitares tranchantes, rythmique digne d'un Fury Of Five ou Next Step Up, ça bastonne du début jusqu'à la fin, pas de répit !

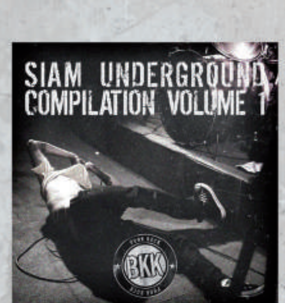












KLASSE KRIMINALE & GHETTO 84 : « Italian Oi tribute to NYHC » EP (Skinhead Sounds rec - 2019)

Deux des groupes les plus populaires de la scène punk/Oi Italienne s'associent pour rendre hommage à deux monuments du New York Hardcore ! K.K. reprennent le mythique « Sound of revolution » des non-moins mythiques Warzone, reprise bien faite, classique. Quant à Ghetto 84 c'est le titre « Step down » de Sick Of It All qui est repris, là aussi, bien exécuté. Sur la face B, K.K. propose un inédit intitulé « Oi ! Tribute to NYHC » qui reprend certains hymnes de la scène new yorkaise (même si ça fini en reggae dub!). Un p'tit split sympa mais sans grande originalité, loin d'être indispensable, mais pas désagréable.

LANDFILL CREW : éponyme Double SP (Pirate Press rec – 2019)

Enième side project de Tim Armstrong de Rancid ! Cette fois-çi il est accompagné par Anthony « Tippa Lee » Campbell, célèbre chanteur jamaicain de reggae/dancehall pour 4 titres de punk-rock / reggae avec double chant + toast. Le duo est accompagné des frères Bivona (encore eux!!) et des zikos de Hepcat ou Joey Castillo (Queen Of The Stone Age / Eagles Of Death Metal) par exemple. Un résulat plutôt réussi pour ceux qui aiment les titres ska / reggae de Rancid.

LEBEL : « Guerre de position » digitale (2020)

Encore un groupe Oi parisien dont je n'avais pas trop accroché à la démo K7, depuis réédité en EP. Le groupe revient avec 6 nouveaux titres (qui devraient sortir en maxi sur Common People si j'ai bien compris). C'est un peu plus abouti, mais ça reste toujours un peu approximatif et trop basique à mon goût. Les textes parlent de la guerre, des problèmes du quotidien et du trip Oi. À vous de voir.

OFFENSIVE : Demo Digital (2020)

Nouveau combo hardcore en provenance des alentours de Montaigu qui balance sa première démo 5 titres + 1 intro. C'est très N.Y. HC dans l'esprit, musicalement à la croisée du punk/Oi et du old school Youth Crew. C'est bien foutu, ça manque sûrement encore un peu de maturité et de rodage, mais c'est très prometteur en tous cas. À noter que ça devrait sortir en version officielle en CD et K7 (ça sera sûrement sorti quand vous lirez ces lignes !)

PRESSURE PACT : « Scared off the streets » LP (Wolves of hades rec – 2019)

Premier album pour ce groupe hollandais, et c'est un véritable bourre-pif ! 12 titres d'un punk-HC-Oi dans la lignée de Boston Stranglers, All In Brawl ou Violent Reaction par exemple. J'aime aussi beaucoup la pochette avec son mix street/morbid ! À noter qu'il y a une édition limitée en version vinyle orange. Pour ceux qui suivent un peu, il y avait un interview du groupe dans le précédent Punkulture, pour les autres à vous de vous le procurer pour en savoir plus sur cet excellent groupe hé hé !

v/a « Siam Underground » digital (2018)

Le lien de cette compilation regroupant le gratin de la scène punk HC thailandaise m'a été envoyé par un ami vivant là-bas. Je ne connaissais aucun des ces groupes qui, si j'ai bien compris, sont tous originaires de Bangkok. Tous les styles y sont proposés : hardcore avec Can't Break et Die Hards, métal avec Depressed et Strive For Nothing, punk-HC avec God Hate Me, Sandon, License To Kill, Punk82 avec Chaos Of Society et The Lunatix, Crust avec Lowfat, old school SxE avec Monument X, punk-Oi avec Foolish The Bastards, rocking-post HC avec Cold Black Vines et punk-rock-HC mélo avec The Greed ! C'est chanté soit en anglais soit en thai (ça peut parfois un peu surprendre le chant thai sur ce genre de musique) et tous les groupes ont un très bon son ! Belle découverte en provenance du pays du sourire : welcome sawat dii khrap !

WARRIOR TRIBES : « The con. » K7 (Hex Enducer Tapes – 2020)

Warrior Tribes est un trio hardcore de Chicago fondé en 2012 et qui a splitté récemment en 2020 juste après avoir sorti cet ultime album. 15 titres mixant punk / Oi / hardcore à la manière de Fatigue par exemple, avec un p'tit côté NYC Headhunters aussi parfois... vraiment un album excellent, en espérant une sortie en vinyle !!



MORGANA : Demo (2020) digital

Fan de post punk / new wave avec chant féminin ? Ce groupe italien de Florence est pour vous ! 4 titres plutôt rythmés, avec une guitare sans disto, un chant mélodique, un p'tit côté Litovsk évidemment, mais le chant en italien change et se prête bien au style, même si le 3ème titre semble bien être en français (j'dis semble, car avec l'accent, c'est pas évident) Une préférence pour le premier titre. Le tout me parait être un p'tit peu toujours pareil.



SLIME CITY : Demo (Can I Say records - 2020)

Nouveau groupe nantais avec des ex-Justine(e) / Trouble Every Day / Poésie Zéro / Headliners, donc pas des perdreaux d'la dernière averse ! Le trio envoie 4 titres d'un punk rock hardcorisé et quelques influences surf/rock (à l'instar de ce que fait Sordid Ship par exemple). Le son est un peu juste pour le style qui mériterait peut-être un peu plus de définition, mais finalement on s'en tape un peu, vu que ça joue et que c'est bien foutu !



BOBBY SINGER : « Salvation » CD ou LP (Fresh Outbreak / Crapoulet / Wacky Cats – 2020)

Je ne reçois plus beaucoup de disque promo faut bien l'avouer, internet, tout ça quoi... et pourtant certains décident de fonctionner encore à l'ancienne (merci à toi Olivier) et ça me touche ! Mon côté vieux schnock sans doute...! Bref, je connaissais pas du tout ce groupe, ou plutôt ce one man band du nom de Bobby Singer, et c'est vraiment pas mal du tout ! Incroyable que le gazier arrive à faire tout ce barouf à lui tout seul ! Comme quoi... Bobby Singer c'est donc du rock avec des influences punk, post HC, émo/screamo, quelques soupçons de sonorités 90's, un album sensible et ténébreux, toujours sur le fil du rasoir, à la croisée des chemins. Même si c'est pas forcément ce que j'écoute le plus comme style de zik, j'ai pas eu l'temps de m'ennuyer durant ces 9 titres ! Pour le jeu des comparaisons, je dirais un mix entre Amanda Woodword et Nightwatchers. Bonne découverte !







KING PHANTOM : « True sign of madness " CD/LP 2020 (Mass Prod' / Frog Manchu / Perkins / Warrior Pillow records)

Après avoir sorti 2 EP's, le groupe parisien, emmené par Tramber AKA Johnny Rival et ses acolytes, balance enfin leur premier album. Derrière une superbe pochette signé Denis Grrr (coupable déjà de nombreuses pochettes plutôt dans le hardcore/métal avec M.S.T./Madhouse/Massacra/Noxious Enjoyement... entre autres), on trouve donc pas moins de 14 titres d'un rock/punk calibré par de très larges influences inspirées des Anglais de Motorhead. Le son est énorme et les compos s'enchainent impeccablement. Pas de « hits » mais un vrai disque de pur rock'n'roll high energy !!! Le zine américain Maximum R'n'R les a comparés aux Thugs... mais là franchement j'vois pas...!

SQUELETTE : « Tentative d'homicide / Passagers » SP 2020 (Bigorna records)

Tout nouveau single du groupe Oi parisien qui progresse de prod en prod ! Le premier morceau est assez speed avec un refrain plus posé, mais dans la grande tradition Oi. La surprise provient surtout de la face B, avec un titre plus mid-tempo et un chant moins « à l'arrache » et des chorus qui font « ohohoh » pour un style très 80's. Le skeud est sorti sur un label portugais qui soigne particulièrement son emballage avec une très belle pochette et les lyrics imprimés sur un insert représentant un cercueil ! Le 45 tours est sorti à seulement 369 exemplaires (123 en pochette noir, 123 en bleu et 123 en rouge) et a été sold-out en seulement quelques jours...!!! Ça laisse rêveur...!





ANTI CLOCKWISE : « Riot ! » LP 2020 (Mass Prod' / Maloka)

Nouvel album pour ce groupe keupon internationaliste basé à Montpellier. C'est le 4ème album et on ne change pas une formule qui gagne ! 10 titres punk HC dans la lignée d'un Varukers ou In The Shit, des titres coups de poing (Fuck You) avec des rythmiques tout terrain (Our desire) ou encore avec des mélodies qui restent en tête (Kick in the door, le p'tit tube de l'album), tout ça couché sur un beau vinyle rouge (dommage que l'insert soit pixélisé). Bref, un très bon album pour les amateurs de speed punk.

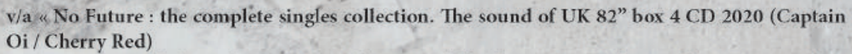
THE CHISEL : « Deconstructive surgery. » EP 2020 (La Vida Es Un Mus)

Excellent nouveau combo anglais ! On pense à Blitz ou the Ejected et plus récemment à Rixe ou Criminal Damage, tu vois ?! Et comme par hasard on y retrouve encore ce bon vieux Chubby Charly à la guitare (Violent Reaction / Crown Court / Chubby & the Gang). Ce mec est dans tous les bons groupes anglais depuis 5/6 ans ! EP 6 titres sorti en vinyle noir ou vert. À toi de voir, mais c'est un skeud à avoir !



Oi POLLOI : « 100% antifascist streetcrust. » CD digipack (Mass Prod' / Fire & Flames rec)

Pour être honnête, ça faisait très longtemps que je n'avais pas écouté un nouveau skeud des Écossais de Oi Polloi... probablement depuis la compilation CD des singles des 90's sortie début 2000/2001 par là ! Une éternité donc, car, comme j'ai pu m'en apercevoir, le combo a depuis sorti pas moins de 5 albums et plusieurs EP's !! Bref, me voilà donc avec ce nouveau skeud entre les mains qui n'est autre qu'une petite compilation / réédition CD du single « Donald Trump fuck you » sorti en 2017 ainsi que le mini album « Blame it on the system » sorti en 2020. Si on retrouve des titres speed punk (limite crust hardcore par moment) on a aussi droit à un certain retour aux sources avec des titres Oi avec un gros son comme ils le jouaient déjà en 1984 ! Une excellente re-découverte pour ma part.



v/a « No Future : the complete singles collection. The sound of UK 82" box 4 CD 2020 (Captain Oi / Cherry Red)

Les 2 labels anglais continuent leur travail d'archivage / compilation / documentation historico-sonore avec cette fois-ci un coffret de 4 CD's (avec un gros livret explicatif) comprenant la totalité des singles sortis par No future records entre 1981 et 1984, label pionnier et emblématique de la scène punk/Oi British des 80's. Aussi bien pour les novices qui veulent découvrir et se faire une discographie pour pas cher, que pour ceux qui ont déjà les EP's, avoir tous ces sons sur un support CD, c'est pas négligeable ! Bon, moi, perso, je suis un grand fan de tous ces groupes (Partisans, Blitz, Peter & TTB, Red Alert, One Way System...) donc je suis plutôt client de ce genre d'initiative, donc forcément pas très objectif... Certains diront que c'est une énième compilation de vieilleries... soit, mais quand c'est bon, faut pas s'en priver !! « We don't give a shit, what's wrong or what's right ! »



THE REAPERS : "Rip it up." CD/LP 2019 (Rebellion records)

Ce combo hollandais formé en 2016 suite au split de Discharger a sorti son premier album de 14 titres d'un punk-rock Oi avec un côté très rock'n'roll, une voix bien virile et des gros chœurs de hooligans. On pense à Evil Conduct, Savage Beat ou encore Discipline. Rien d'exceptionnel mais c'est bien interprété, ça s'écoute sans problème. Une p'tite préférence pour les titres « Always the underdog » et « Alcohol » qui sortent quand même bien du lot. Sous la très belle pochette, la version vinyle est à 350 exemplaires en blanc et 150 en noir... plus de chance de choper la version CD à 500 exemplaires.



v/a « Girlz disorder volume 1 : An international FemiPunk compilation" CD/LP 2020 (Mass Prod' / Fire & Flames records)

Derrière cette très belle pochette, on découvre pas moins de 24 groupes internationnaux 100% féminins. Tous ces groupes m'étaient totalement inconnus, je dois bien l'avouer, et je m'attendais à beaucoup de groupe crust... puis finalement pas tant que ça, tant mieux ! Le premier groupe Plüssnapalm est hongrois et me fait penser à divers groupes punk rock d'Europe de l'Est des 90's, pas mal du tout. S'en suit plusieurs styles, ça va du punk rock mélodique au HC en passant par le crust... Trholz, le seul groupe français a un côté Heyoka, j'ai bien aimé également le punk HC de Bertha Lutz (Brésil) et le post punk des Finlandaises de Sister Disaster. Le groupe Radigals de Singapour balance du très bon hardcore old school bien agréable tandis que les Espagnoles de Munekas Jintxables copient allègrement the Violators ou alors c'est un hommage, en tous cas, c'est très similaire ! Les derniers groupes étant plus dans un trip crust/bourrin, j'ai moins été attentif sur ces derniers combos. En tout cas une bonne compilation qui met bien en avant la scène féminine ou plutôt les femmes dans la scène.



THE DAMNED

Première partie de la (très longue) saga des Damned...

De tous les groupes punks anglais issus de la première vague de 1976-1977, les Damned ont défié toutes les lois du genre, notamment en multipliant les premières. Un groupe plutôt attachant qui, à titre personnel, reste l'un de mes préférés de cette courte période punk originelle. À l'époque de sa sortie, j'ai abusé de l'écoute intensive de leur premier album, une méchante claque salvatrice dans un océan d'insignifiance musicale, à quelques exceptions près (le pub-rock, quand même). Comme pour le Clash, le discours des Damned va évoluer au fil du temps, passant du punk originel, avec de féroces racines rock'n'roll, au rock gothique qui est toujours plus ou moins d'actualité aujourd'hui, en passant par le post-punk très second degré. Une vraie mosaïque musicale pleine de bruit (souvent), de fureur (parfois) et d'humour, cet humour surréaliste typiquement anglais. Au fil d'une histoire chaotique, alternant séparations et reformations, changements de personnel, sens exorbitant de la démesure, les Damned ont su, malgré tout, surmonter les obstacles qu'ils ont souvent eux-mêmes dressés sur leur route. Pas si mal pour des punks, même s'ils n'ont jamais adhéré au « No future » ambiant, espèce de mot d'ordre intangible qui n'a jamais voulu dire grand-chose, le fait même d'enregistrer un disque ou de programmer un concert étant en soi une matérialisation du futur, quel qu'il soit. Aujourd'hui, les Damned font même figure de survivants, après plus de quarante ans passés à défendre une certaine idée d'un art de vivre absurde, extravagant et irrévérencieux.

DAMNED

Londres, juin 1976. Depuis quelques mois, la ville est en ébullition, d'autant que, du côté de la météo, on entre dans l'un des étés les plus chauds qu'on ait connu depuis longtemps. Des groupes se forment (et se défont) un peu partout, en une sorte de génération spontanée aussi confuse que dilettante. Le concept punk, apparu à New-York une paire d'années auparavant, n'a pas encore été jeté en pâture aux médias et au public. Dans ce grand bouillon de culture incontrôlable, au printemps 1976, deux musiciens décident de former un groupe, un de plus. Le batteur Rat Scabies (de son vrai nom Chris Millar, né en 1955) et le guitariste Brian James (de son vrai nom Brian, Robertson, né lui aussi en 1955) se sont rencontrés quelques semaines plus tôt quand le premier a auditionné, en vain, pour devenir le batteur des London SS, dans lequel jouait le second (aux côtés de Mick Jones, futur Clash, ou Tony James, futur Generation X). En août 1975, Brian James avait formé son premier groupe « sérieux », bien que son nom ne le fut pas, Bastard, influencé par le MC5, les Stooges ou les Pretty Things. Un groupe punk avant l'heure selon ses dires. C'est à cette époque qu'il prend le pseudonyme de Brian James, pour ne pas être confondu avec un autre Brian Robertson, le guitariste du groupe irlandais Thin Lizzy, et, plus tard, de Motörhead. S'il choisit ce « nom » de James, c'est en référence aux Stooges de la période « Raw power », James étant le vrai prénom d'Iggy Pop et celui du guitariste James Williamson. Pour ce qui est de Rat Scabies, l'origine de ce pseudonyme est nettement moins glamour. Selon Mick Jones, quand Chris Millar est venu auditionner pour les London SS, il avait une affection de la peau qui laissait penser qu'il avait la gale (« scabies » en anglais). De plus, ce jour là, quand il s'est installé derrière la batterie, un rat traînait autour, le groupe répétant dans une cave plutôt insalubre. De quoi alimenter la légende punk. Le courant étant plutôt bien passé entre Scabies et James, les deux hommes décident donc de se lancer dans une nouvelle aventure. Mais un guitariste et un batteur, ça ne suffit pas (la mode des duos guitare-batterie n'émergera que bien plus tard), ils commencent par enrôler un bassiste, Captain Sensible (de son vrai nom Raymond Burns, né en 1954). Lui et Rat Scabies se connaissent de longue date, ayant partagé quelques petits boulots par le passé, et ayant joué dans le même groupe, les Masters Of The Backside, dans lequel on trouvait aussi Chrissie Hynde (future Pretenders), et Dave Vanian (de son vrai nom David Lett, né en 1956), fossoyeur dans le « civil », qui est bombardé chanteur de cette nouvelle formation (au détriment d'un certain Sid Vicious, qui n'a pas daigné venir passer son audition, rien d'étonnant au vu de son futur parcours). Le pseudonyme de Vanian vient de la contraction de « transylvanian », en référence au personnage fictif de Dracula, dont s'inspire le chanteur pour son look de vampire, créé par Bram Stocker, originaire de Transylvanie, une région des Carpates. Accessoirement, quelques temps plus tard, il fera officiellement changer son nom en David Lett Vanian. The Damned viennent de voir le jour, empruntant leur nom au film éponyme de Luchino Visconti, avec Dirk Bogarde, sorti en 1969, à l'atmosphère décadente, dont l'action se situe durant les premières années de pouvoir nazi en Allemagne. D'emblée, ils se présentent comme le groupe punk le plus robuste, Brian James étant, de loin, le plus expérimenté de la bande. Ils donnent leur premier concert le 6 juillet, au 100 Club, en première partie des Sex Pistols (formés à l'automne 1975). En août, ils sont au programme du premier festival punk de Mont-de-Marsan, organisé par Marc Zermati. C'est à cette occasion que Raymond Burns est surnommé Captain Sensible par Larry Wallis, le guitariste des Pink Fairies, à cause d'une des nombreuses facéties du bassiste, qui, dans le bus transportant les groupes anglais à Mont-de-Marsan, joue le rôle d'un pilote de ligne assurant les passagers que tout est sous contrôle alors que leur avion virtuel est en train de se crasher. En tournée, la route est parfois longuette, on s'occupe comme on peut. Les Damned rejoueront à Mont-de-Marsan l'année suivante, pour la deuxième et dernière édition du festival. En septembre, ils sont à l'affiche du 100 Club Punk Festival (avec Subway Sect, Siouxsie and the Banshees, le Clash, les Sex Pistols, les Stinky Toys, les Vibrators & Chris Spedding, et les Buzzcocks, à part pour les glaviots, mode peu ragoûtante qui accompagnera les Damned une bonne partie de leur carrière. On aurait aimé y être). Le 22 octobre 1976, les Damned sont le premier groupe punk anglais à sortir un single, sur le label indépendant Stiff Records, produit par Nick Lowe, une figure de la scène pub-rock (ex Brinsley Schwarz ou Rockpile, entre autres). La face A propose le premier classique du groupe, « New rose », tandis que la face B offre une reprise atomisée de « Help ! » des Beatles. Preuve que le « No Elvis, Beatles or the Rolling Stones » du Clash n'était pas forcément partagé par tous les punks anglais, ni, d'ailleurs, par le Clash lui-même, comme on s'en apercevra plus tard. Mais un bon slogan fait toujours mouche. Ce single décroche le titre de « single of the week » du magazine *Sounds*. En décembre, les Damned sont engagés pour participer à l'« Anarchy Tour », avec les Sex Pistols, le Clash et les Heartbreakers de Johnny Thunders. Une tournée qui se retrouve vite plombée par les frasques médiatiques des Sex Pistols, quelques jours seulement avant la première date. Ce qui n'affectera guère les Damned, puisqu'ils sont éjectés de la tournée par Malcolm McLaren peu après le démarrage, le manager des Sex Pistols leur reprochant de ne pas être assez punks. Clochemerle en pays keupon.

Le 18 février 1977, les Damned accrochent une autre distinction à leur boutonnière, en étant le premier groupe punk à sortir un album, au titre marteau-pilon de « Damned Damned Damned ». Le disque est produit par Nick Lowe, considéré comme le cinquième Damned à cette période. L'album inclut la plupart des titres joués sur scène à ce moment là, dont un nouveau standard, qui sort également en single, « Neat neat neat ». Les Damned aiment bien le comique de répétition apparemment. Il se conclut par une reprise adéquate du « 1970 » des Stooges (sur leur deuxième album, « Fun house »), retitré « I feel alright ». Ce disque est une tuerie, qui démontre tout le sens mélodique de Brian James, qui signe tous les originaux, à l'exception de l'épileptique (1 minute et 3 secondes, tocante en main) « Stab your back », dû à Rat Scabies. Le disque se classe n°36 du top 40 anglais. Le punk des Damned est largement empreint de rock'n'roll, puisé chez des groupes comme les New York Dolls ou le MC5. C'est peut-être ce qui fait que Marc Bolan s'intéresse à eux, et les embarque, en mars, en première partie de la nouvelle tournée anglaise de T. Rex, le combo phare de la scène glam anglaise. Lors du dernier concert de la tournée, au Locarno de Portsmouth, le 20 mars, les Damned rejoignent T. Rex sur scène pour un « Get it on » d'anthologie de près d'un quart d'heure. Pour la petite histoire, c'est la dernière fois que Marc Bolan se produit sur scène en Angleterre, puisqu'il meurt dans un accident de la route le 16 septembre suivant. En avril, les Damned se signalent à nouveau à la postérité en devenant le premier groupe punk anglais à tourner aux Etats-Unis. D'aucuns prétendent, notamment Brendan Mullen, le patron du club The Masque, à Los Angeles, que les Damned, qui jouent à une vitesse supersonique sur scène, auraient inspiré nombre de jeunes spectateurs qui, peu après, auraient formé les premiers groupes hardcore de la Côte Ouest. Mais il faut toujours se méfier de ce genre de déclarations, souvent apocryphes, et pas toujours très raccord avec la réalité. Néanmoins, la légende est belle, alors, imprimons-la. Le 3 juillet 1977 paraît le nouveau single des Damned, « Stretcher case baby »... Introuvable en magasin. Produit par Shel Talmy (légendaire producteur des premiers disques des Who ou des Kinks, dans les 60's), les 5 000 copies du single sont d'abord distribuées aux spectateurs des concerts du Marquee Club, pour le premier anniversaire du groupe, une autre partie du pressage est donnée aux membres du fan club, et les 250 dernières copies sont distribuées aux gagnants d'un concours organisé par le *New Musical Express*. En août 1977, le quatuor devient quintet, en engageant un second guitariste, Robert « Lu » Edmonds (né en 1957). Un type qui a tellement bourlingué avec ses parents étant gosse qu'il est capable de parler français, espagnol, russe, turc et mandarin. Un interprète de l'ONU à lui tout seul. S'apprêtant à enregistrer leur deuxième album, les Damned tentent de convaincre Syd Barrett, le fondateur, et l'unique vrai créateur de Pink Floyd, de sortir de sa retraite pour le produire. En pure perte. Barrett vit reclus depuis 1972, et le premier album de Pink Floyd, le seul sur lequel il joue, est aussi le seul disque écoutable du groupe, avec les premiers singles. Malheureusement, cramé aux acides, il ne réapparaîtra jamais en public jusqu'à sa mort en 2006. En désespoir de cause, c'est vers un autre membre de Pink Floyd, le batteur Nick Mason, que se tournent les Damned. Un choix pour le moins surprenant, encore plus, en tout cas, que celui de Sandy Pearlman, le producteur de Blue Öyster Cult, qui produira, l'année suivante, le deuxième album du Clash. Nick Mason, focalisé sur ses motos et ses voitures (il a participé à de multiples reprises aux 24 heures du Mans, comme pilote), se désintéresse complètement de ce que font les Damned, les laissant, de fait, se débrouiller seuls, avec l'ingénieur du son Nick Griffiths. « Music for pleasure » paraît le 18 novembre 1977, et il en désoriente beaucoup. Certes un peu différent du premier, le disque recèle pourtant de nouveaux titres énergiques, « Problem child », « Don't cry wolf » (qui est extrait en single, avec un premier pressage en vinyl rose du plus bel effet), « Stretcher case ». Si Brian James reste le principal auteur-compositeur, il laisse un peu de place aux autres, Rat Scabies co-signant trois titres, Dave Vanian et Captain Sensible un chacun. En fait, ce qui laisse perplexe de nombreux critiques, c'est la présence, sur « You know », du saxophoniste Lol Coxhill, un vétéran (né en 1932) du free jazz, de l'improvisation et de la musique d'avant-garde. Pourtant, avec ce titre, les Damned s'inscrivent dans la même démarche que les Stooges sur leur deuxième album, « Fun house », quand ils avaient invité le saxophoniste Steve MacKay à improviser sur « L.A. blues », un titre très free jazz. Malgré le fait que « Music for pleasure » est loin d'être aussi mauvais que beaucoup l'ont dit à l'époque, l'album est un échec commercial. Ce qui amène Stiff Records à se séparer des Damned. Rat Scabies lui-même, fort mécontent de l'album, quitte le groupe peu après son enregistrement, au beau milieu d'une tournée européenne, pour former les White Cats. Pour finir la tournée, il est remplacé par Dave Berk, de Johnny Moped, l'un des premiers groupes dans lequel a joué Captain Sensible, puis par Jon Moss (né en 1957), qui fut l'un des premiers batteurs très éphémères du Clash, et qui deviendra, par la suite, celui de Adam and the Ants et Culture Club. Mais cette formation des Damned vole vite en éclats, le groupe se séparant en février 1978. Pour ce qui est de Lu Edmonds, on le retrouvera plus tard avec Public Image Ltd ou les Mekons.







Brian James forme d'abord Tanz Der Youth, puis les Lords Of The New Church (trois albums au début des années 80), avec Stiv Bators, l'ex chanteur des Dead Boys, et Dave Tregunna, l'ex bassiste de Sham 69, et enfin le Brian James Gang (cinq albums entre 1990 et 2015). Dave Vanian se joint brièvement aux Doctors Of Madness pour la tournée d'adieu de ces derniers. Quant à Captain Sensible, il retrouve Johnny Moped pour quelques temps, puis se joint au groupe néerlandais the Softies, formé par un ancien roadie des Damned, Big Mick. Avec les Softies, il enregistre « Jet boy jet girl », version anglaise de « Ça plane pour moi », qui paraît peu après aux Pays-Bas et en Allemagne. C'est le premier disque solo de Sensible. De retour en Angleterre quelques mois plus tard, il forme King, avec Henry Badowski, le clavier du groupe de Wreckless Eric.

DOOMED DAMNED

En août 1978, Rat Scabies, Captain Sensible, qui délaisse la basse au profit de la guitare, et Dave Vanian reforment les Damned. Mais, pour éviter d'éventuels problèmes juridiques avec Brian James, qui possède les droits sur le nom, et pour dissocier les deux groupes, puisque James ne fait pas partie de cette nouvelle formation, ils décident de se baptiser the Doomed. Ils étaient déjà damnés, les voilà désormais condamnés, au moins ne sont-ils pas superstitieux. Sans bassiste, le nouveau groupe demande à un de leurs « vieux » amis, Lemmy Kilmister, de leur filer un coup de main, malgré son emploi du temps chargé avec Motörhead. Dans cette configuration, the Doomed donne un unique concert, Lemmy étant vite obligé d'abandonner ce projet. Il est remplacé par Henry Badowski (né en 1958), le clavier de King, qui, avant ça, avait été bassiste de Chelsea. Cette nouvelle formule effectue une tournée anglaise d'une dizaine de dates. En novembre, Badowski est remplacé par Alisdair « Algy » Ward (né en 1959), ex bassiste des Saints, dans leur formation anglaise. Durant une courte tournée écossaise, en décembre, Gary Holton (né en 1953), ex Heavy Metal Kids, mais aussi acteur (on pourra le voir, notamment, en 1979, dans « Quadrophenia », de Franc Roddam, d'après l'opéra-rock des Who), remplace Dave Vanian, littéralement devenu introuvable au moment de quitter Londres. Ce même mois de décembre, the Doomed enregistrent quelques démos, faisant paraître deux de ces chansons, « Love song » et « Burglar », sur un single « white label » hors commerce. 250 copies, signées par le groupe, sont données aux premiers spectateurs du dernier concert de l'année, à l'Electric Ballroom, le 23 décembre, 250 autres sont données, en janvier 1979, aux spectateurs d'un concert au Greyhound de Croydon, tandis que les 500 copies restantes sont vendues par correspondance directement par le groupe. Le jour de Noël 1978, the Doomed redeviennent officiellement the Damned, Brian James, dans un élan de générosité opportun en ce jour où tout n'est censé être que paix et amour, leur ayant donné sa bénédiction pour réutiliser ce nom.

En mars 1979, le groupe signe avec le label Chiswick, faisant paraître deux singles, « Love song » et « Smash it up ». Le pressage initial de « Love song » (nouvelle version, différente du single de décembre 1978, produit ici par Ed Hollis, le manager de Eddie and the Hot Rods) est en vinyl rouge et sort sous quatre pochettes différentes, chacune proposant le portrait d'un des musiciens. « Love song » atteint la vingtième place des charts anglais. Pour sa part, « Smash it up », avec ses paroles à tendance très anarchique, une exception dans le répertoire des Damned, qui ne parlent que très peu de politique dans leurs textes, se voit appliquer le boycott de la très frileuse BBC Radio 1, ce qui ne l'empêche pas de se classer à la trente-cinquième place en Angleterre. Le 7 novembre 1979 paraît le troisième album des Damned, « Machine gun etiquette ». L'album reprend les face A des deux singles précédents, et propose une reprise de « Looking at you » du MC5. Avec ce disque, le groupe s'éloigne lentement du punk de base, pour se tourner vers d'autres sonorités, comme certaines parties de guitare, à la limite du heavy metal, ou le garage, avec l'usage d'un orgue Farfisa vintage, tenu par Captain Sensible. Pour la première fois, Dave Vanian apporte un cadre gothique aux Damned, avec « Plan 9 Channel 7 », une chanson qui rend hommage à Vampira (de son vrai nom Maila Nurmi), la très sexy présentatrice de télévision américaine, qui a vécu une courte romance avec James Dean, et qui a joué dans le cultissime « Plan 9 from outer space » d'Ed Wood (1959). Début 1982, lors d'une tournée américaine des Damned, Dave Vanian finira par rencontrer Vampira, cette dernière ayant entendu « Plan 9 Channel 7 », et ayant apprécié l'attentif intérêt que le chanteur lui portait. Il n'y a pas d'âge pour être fan. Sur « Noise noise noise », en tendant bien l'oreille, on peut entendre Joe Strummer et Topper Headon, du Clash, faire des choeurs, en compagnie d'Henry Badowski, tandis que sur « Machine gun etiquette », la chanson, Strummer et Paul Simonon (Clash connection again) tapent dans leurs mains pour soutenir leurs petits camarades. Les deux groupes se retrouvent en même temps dans les studios Wessex durant l'enregistrement, le Clash y mettant en boîte « London calling ». « Machine gun etiquette » atteint la trente-et-unième place des charts anglais et permet aux Damned de décrocher un improbable disque d'argent. Une semaine plus tard, le 14 novembre, paraît le single « I just can't be happy today », extrait de l'album, n°46 anglais, qui vaut surtout pour sa face B, la reprise de « Ballroom blitz » de Sweet, avec Lemmy à la basse, sous le nom de Motordamn. Avant la fin de l'année, les Damned décident de se séparer d'Algy Ward, officiellement à cause de sa dépendance à l'alcool, un faux prétexte (tout le groupe picolant sec depuis le début, sans parler d'autres substances moins « légales ») masquant surtout l'incompatibilité d'humeur entre le bassiste et Rat Scabies. Ainsi en va-t-il de la vie d'un groupe.

En février 1980, le remplaçant d'Algy Ward est connu, c'est Paul Gray (né en 1958), le bassiste d'Eddie and the Hot Rods, qui quitte donc le groupe de ses débuts pour rejoindre les Damned, étant ami avec Captain Sensible et Rat Scabies depuis longtemps. Ce recrutement a un côté assez savoureux quand on sait que, sur le premier pressage de « Damned Damned Damned », Stiff avait délibérément commis une erreur sur la pochette, en faisant figurer, au verso, une photo d'Eddie and the Hot Rods, créant ainsi de toute pièce un futur collector. Sur les pressages ultérieurs, c'est bien une photo des Damned qui retrouve une place qu'elle aurait toujours dû avoir. Le premier disque des Damned sur lequel apparaît Paul Gray est le single « White rabbit », reprise de Jefferson Airplane, qui les éloigne encore un peu plus du punk pur et dur, Dave Vanian, avec sa voix de baryton, démontrant une inattendue capacité à jouer les crooners de drugstore. Même si le groupe n'est pas franchement satisfait du résultat, ce single s'inscrit durablement dans leur politique de reprises iconoclastes et déroutantes. Les Damned refusent de faire paraître le disque en Angleterre, il ne sort donc qu'en France et en Allemagne au printemps 1980, disponible uniquement en import outre-Manche.



DAMNED NIGHTMARES PHANTOM

C'est avec Paul Gray que les Damned enregistrent « The black album », qui paraît le 17 novembre 1980 sur Chiswick, précédé du single « History of the world (part 1) », réalisé le 22 septembre, 45t boudé par les fans, n° 51 des charts anglais. « The black album » est un double, dont la face C est entièrement dévolue à un seul titre, le théâtral, torturé et distordu « Curtain call », de près de 18 minutes, une chanson écrite par Dave Vanian, incluant un extrait de « Scheherazade », de Nikolaï Rimski-Korsakov, tandis que la face D est live, avec des extraits d'un concert donné dans les studios Shepperton pour les membres du fan club, à l'occasion du quatrième anniversaire du groupe. Si on trouve encore du punk sur « The black album », on découvre surtout les sonorités gothiques qui vont désormais faire le quotidien des Damned, suivant l'évolution des textes de Dave Vanian, de plus en plus sombres, inspirés par le cinéma d'horreur gothique, qu'il affectionne particulièrement. N'oublions pas que le chanteur était fossoyeur avant d'intégrer les Damned, le genre de métier qu'on ne fait pas par hasard. La pochette du disque, conçue par Vanian, est elle-même un hommage à cette culture gothique, avec une sorte de stèle funéraire, entourée de lierre, sur laquelle est gravé le nom « Damned ». Ambiance gothique renforcée par le titre « Wait for the blackout », écrit par les quatre membres des Damned, avec un certain Billy Karloff. Une private joke saluant la mémoire du grand Boris Karloff, immortel interprète de la créature de « Frankenstein » ou de « La momie », deux grands classiques des studios Universal. Billy Karloff (John « Billy » Osborn de son vrai nom) étant un chanteur et guitariste londonien sur la brèche depuis 1977, avec Billy Karloff and the Goats, devenu Billy Karloff Band, puis Billy Karloff and the Supremes, et enfin Billy Karloff and the Extremes, après que le management des Supremes, le groupe vocal de la Tamla Motown, les a empêchés d'utiliser ce nom. Pour l'anecdote, le groupe de Billy Karloff est alors managé par le père de Rat Scabies, John Millar. « The black album », bien que double (mais vendu au prix d'un simple, sur l'insistance du groupe, comme le Clash qui avait réussi à imposer la même chose pour « London calling » et le triple « Sandinista »), se hisse à la vingt-neuvième place des charts. Outre « History of the world (part 1) », trois singles en sont extraits : « Dr Jekyll & Mr Hyde » (gothique je vous dis), « Wait for the blackout » et « Lively arts ». Entre l'album et la parution de ces trois singles, les Damned réalisent l'un de leurs vieux rêves, en sortant un disque de Noël, du moins façon Damned. Le single « There ain't no sanity clause » paraît le 25 novembre 1980. Le titre de la chanson, enregistrée durant les séances de « The black album », non incluse sur ce dernier, est à double sens. « Sanity clause » joue sur sa presque homophonie avec « Santa Claus », le Père Noël dans les pays anglo-saxons, s'inspirant d'un extrait de dialogue du film de 1935, « A night at the opera », de Sam Wood, avec les Marx Brothers, quand Groucho tente d'expliquer à son frère Chico les subtilités d'un contrat d'affaires, mentionnant la « clause de bon sens » (« sanity clause »), Chico lui répondant de ne pas le prendre pour un idiot, que le Père Noël n'existe pas (« You can't fool me. There ain't no Santy Clause ! »), un bel exemple de l'humour absurde des Marx Brothers, dont les Damned sont de dignes héritiers, avec leur sens de la dérision tout aussi décalé. Avec ce single, les Damned espéraient bénéficier un peu de la très mercantile période de Noël, c'est un échec, le disque ne se classant même pas dans les charts. En même temps, associer les Damned, et leur inspiration gothique de plus en plus prononcée, et Noël, ça n'était pas gagné, il eut mieux valu s'attaquer à Halloween, quitte à faire dans le disque de saison. « The black album » est le premier album des Damned à paraître aux Etats-Unis, mais en version simple, excluant « Curtain call » et la face live. En revanche, ce pressage américain reprend le principe de la pochette entièrement noire, telle qu'initialement souhaitée par le groupe, en contrepoint de la pochette entièrement blanche du double album « The Beatles », en 1968, les Damned se présentant donc comme des Beatles en négatif. Souvenons-nous de leur reprise de « Help » en face B du single « New rose ». Peu après la parution de l'album, les Damned apparaissent sur scène en quintet, avec le clavier Paul « Astroturf » Scott, ex guitariste des Irritators.



Début 1981, les Damned n'ont plus de manager, un poste très usant compte tenu de la folie du groupe en tournée, qui détruit chambres d'hôtels et loges des salles où ils sont programmés (ce qui leur vaut régulièrement d'être bannis de telle ou telle ville) avec la constance des Huns d'Attila déferlant sur l'Europe, un comportement destructeur qui engendre inévitablement de sérieux problèmes financiers, le groupe n'ayant jamais un shilling en poche. Des problèmes financiers que les Damned mettent aussi sur le compte de Chiswick, reprochant au label de ne pas promouvoir suffisamment leurs disques, oubliant au passage que Chiswick est un label indépendant qui n'a évidemment pas les moyens d'une major. Du coup, la séparation groupe-label est inévitable. Le traditionnel cercle vicieux de relations conflictuelles. Une séparation prise en charge par John Millar, le père de Rat Scabies, qui devient le nouveau manager des Damned. Il lui faudra neuf mois pour racheter le contrat Chiswick, le temps de réunir assez d'argent. Une pause forcée qui permet à Dave Vanian et Captain Sensible d'enregistrer leurs premiers efforts solo. Pour Dave, c'est une courte pièce de soixante secondes, « Night touch », pour une compilation intitulée « Miniatures ». Un morceau très sombre, inspiré par la musique d'un film d'horreur gothique des années 30. Ce qui n'a rien d'étonnant. Pour Captain Sensible, il s'agit d'un EP, « This is your Captain speaking », enregistré avec Penny Rimbaud, le batteur de Crass, le disque paraissant sur le label du groupe anarcho-punk, après que Sensible a intégré un temps la communauté Crass. Du côté des claviers, c'est la valse. En juillet, Paul Scott n'ayant plus le temps de jouer avec les Damned, il est remplacé par Pete Saunders (né en 1960), ex Dexys Midnight Runners, lui-même remplacé, en septembre, par Micky Broadbent, ex Bram Tchaikovsky, qui ne donne qu'un seul et unique concert avant d'être viré sans ménagement. Aucun de ces trois musiciens n'apparaît sur disque avec les Damned. Après avoir quitté Chiswick, le groupe signe avec NEMS Records, label sur lequel il fait paraître le EP « Friday 13th EP », qui sort, forcément, le vendredi 13 novembre 1981. Un disque qui propose trois originaux inédits, dont « Disco man », et une reprise de « Citadel » des Rolling Stones, initialement paru sur l'album « Their satanic majesties request », en 1967. Ce EP, le seul disque à paraître sur NEMS, se classe n° 50 en Angleterre. Au moment d'entamer une tournée anglaise de promotion de ce disque, les Damned trouvent enfin leur clavier, en la personne de Roman Jugg (né en 1957), ex Victimize, un groupe punk gallois, et Missing Men, plus psychédélique. Faire du rock gothique sans clavier attitré, c'est un peu comme regarder la mer uniquement à travers un hublot alors qu'on est sur un bateau. En studio, jusque-là, c'est Captain Sensible qui jouait des claviers, mais, sur scène, il ne pouvait pas tout faire, d'où l'incorporation de Jugg.

En 1982, le groupe signe avec Bronze. À cette date, les Damned connaissent une audience accrue, en grande partie grâce aux succès solo de Captain Sensible. En cette année 1982, il connaît deux gros hits, sur A&M, avec « Happy talk », en juin, qui atteint carrément la première place des charts anglais, et « Wot », qui ne se classe que n°26 en Angleterre, mais qui cartonne un peu partout en Europe, avec, notamment, des troisièmes places en Belgique, France et Suisse, mais aussi des top 10 en Autriche, Allemagne et Italie. Ces disques sont assez anecdotiques, mais leur succès donne un sérieux coup de pouce médiatique et public aux Damned. Le groupe inaugure son nouveau contrat avec Bronze avec le single « Lovely money », qui paraît le 4 juin, en vinyl noir traditionnel, et en picture-disc. Un truc étrange, très pop-disco, qui n'est pas sans rappeler les succès solo de Captain Sensible. Pas ce que les Damned ont fait de mieux. D'ailleurs, le disque ne se classe que n°42 des charts anglais. Le 17 septembre paraît le single « Dozen girls », extrait du futur album, une chanson à l'atmosphère 60's pop, à la Beatles. « Strawberries », le nouvel album, paraît le 1er octobre. L'enregistrement fut assez tendu, des dissensions apparaissant entre Paul Gray et Rat Scabies, à cause de problèmes de management et de songwriting. Sur ce disque, Dave Vanian se révèle plutôt prolifique. Initialement, l'album devait s'intituler « Strawberries for pigs » (l'équivalent anglais de notre « donner de la confiture à un cochon »), histoire de fustiger l'attitude de certains des premiers fans qui acceptent mal les nouvelles orientations musicales du groupe. De fait, « Strawberries » marque un nouveau pas vers une musique plus pop avec ses morceaux très mélodiques et ses harmonies vocales. Sous l'impulsion de Captain Sensible, on y entend même des instruments comme du sitar ou du violoncelle (ce dernier étant tenu par la petite amie de Sensible, Rachael Bor, du groupe pop Dolly Mixture, groupe ayant accompagné le Captain sur ses disques solo). Les sonorités gothiques ne sont pas oubliées grâce à la persévérance de Dave Vanian, tandis que le punk reste sous-jacent : un mix plutôt agréable à l'écoute. À la sortie de l'album, Bronze fait paraître une édition limitée, contenant un insert avec les paroles, parfumé à la fraise, une idée de Dave Vanian. Une fragrance assez immonde si l'on en croît les rares chanceux ayant pu mettre la main dessus à l'époque. Quoi qu'il en soit, grâce au succès solo de Captain Sensible, et à la musique plus accessible des Damned, « Strawberries » se classe n°15 en Angleterre. Outre « Dozen girls », nouveau titre co-écrit par le groupe et Billy Karloff, « Generals » est extrait en single, morceau sur lequel on peut entendre le saxophoniste et trompettiste Simon Lloyd des Members (groupe qui, plus tard, verra passer dans ses rangs Rat Scabies et Paul Gray). À peine « Strawberries » dans les bacs, il apparaît que la situation financière de Bronze n'est pas des plus florissantes. De fait, le label ne s'occupe plus des Damned et mettra la clé sous la porte en 1986. Enième retour à la case départ pour le groupe qui se retrouve une nouvelle fois sans label. Ça commence à devenir une habitude.

THE DAMNED
STRAWBERRIES – DELUXE EDITION

En février 1983, les tensions nées durant l'enregistrement de « Strawberries » conduisent Paul Gray à quitter le groupe, après que le groupe de hard-progressif UFO lui ait demandé de remplacer son bassiste récemment parti. L'atmosphère étant particulièrement tendue entre Paul Gray et Rat Scabies depuis plusieurs mois, Paul n'a pas mis longtemps à prendre une décision en fait déjà longuement mûrie. La demande de UFO a juste été l'élément déclencheur de son départ. Il est remplacé par le bassiste Bryn Merrick (né en 1958), ex Victimize, comme Roman Jugg. Pour autant, l'avenir reste incertain pour les Damned qui n'ont plus de label. De plus, Captain Sensible reste très pris par sa carrière solo, ce qui le rend souvent indisponible pour tourner avec le groupe. En conséquence, en avril, Dave Vanian, Rat Scabies, Roman Jugg (à la guitare) et Bryn Merrick, sans Captain Sensible, décident de se faire une petite récréation en donnant quelques concerts sous le nom de Naz Nomad and the Nightmares. Un nom pas tout à fait inconnu, puisque déjà utilisé, quelques semaines auparavant avec Captain Sensible et sans Bryn Merrick pour une compilation, « The whip », sur Kamera Records, compilation censée être la bande originale d'un film qui n'a jamais existé, pour laquelle Dave Vanian a composé deux titres, l'un sous son seul nom, l'autre, « Just call me Sky » (un évident hommage à Sky Saxon, le chanteur des Seeds), sous ce nom de Naz Nomad and the Nightmares. Trouble mélange patronymique, tant pour le groupe que pour ses membres qui, tous, prennent un nouveau pseudonyme pour l'occasion. Dave Vanian devient Naz Nomad, Rat Scabies Nick Detroit, Roman Jugg Sphinx Svenson (quand il joue de la guitare, et Ulla quand il joue des claviers), et Bryn Merrick Buddy Lee Junior ; Naz Nomad and the Nightmares personnifiant un imaginaire groupe garage sixties. Ce groupe parallèle donne une paire de concerts au Greyhound de Fulham, à l'ouest de Londres, au cours desquels ils ne jouent que des reprises fifties et sixties, de Bo Diddley aux Beatles, en passant par les Surfaris ou les Monkees, consacrant néanmoins les rappels à trois titres des Damned.



Texte : LEO442 Photos : Denis Charmot

Suite et fin dans le prochain numéro de Punkulture

Peux-tu nous présenter CRUSTATOMBE ? L'asso a été créée quand ? Pourquoi avoir créé cette asso ? Qui a trouvé ce jeu de mots : Creuse ta tombe/ Crustatombe ? Vous êtes combien ? Qui fait quoi ?

Hey, salut à l'équipe DEVIANCE et aux personnes qui lisent le zine !

Du coup, moi je suis Mounet et j'ai la lourde tâche de répondre à vos questions.

Crustatombe est à la base un collectif composé de 6 potes, créé en 2007 ou 2008 qui organise des concerts punk, hxc, crust, grind, sludge dans les Hautes Vosges. On organise depuis qu'on a 16/17 ans des petits concerts dans les bars et surtout avec l'association OK CHAOS qui nous a appris pas mal de choses.

On a dû se déclarer en asso 1901 par rapport à certaines démarches administratives et en ce moment je galère pour ouvrir un compte bancaire.

Depuis le début, notre délire est d'organiser de façon indépendante et si possible d'en déclarer le moins possible, mais pour l'activité du label, avoir un compte bancaire ce sera plus facile.

Le jeu de mots est drôle. De souvenir c'était un punk un poil chaos qui disait à son chien «creuse ta tombe» et on a dû trouver ça sympa et bien entendu on aimait déjà le crust à l'époque.

Pour les concerts, on est entre 5 et 7 personnes, et pour le festival, plutôt 15. Forcément ça varie suivant la date et les besoins de l'endroit.

Je vais pas faire la liste de qui fait quoi, ça va créer des histoires, mais entre la programmation, l'organisation en amont, la cuisine, le son, la fête, la gestion des sites, le label, la distro, il y a de quoi faire.

Votre asso avait été créée en parallèle de KILLJOY (groupe raw-punk) et DOOMSISTERS (crust/grind) dont certains membres de CRUSTATOMBE faisaient/font partie. D'ailleurs l'album de KILLJOY a été la toute 1ère prod du label CRUSTATOMBE. L'asso avait été créée pour gérer le/ les groupes ou c'était vraiment un projet à part entière ?

Oui, on a commencé l'orga concert et la distro (créée à la base par Arno Unlogical Feeling) autour du groupe KILLJOY. On a sorti un CD en 2009 et on s'est lancés dans la grande aventure de label, et avec la distro, le début des échanges, distro fanzine aussi de Maude… puis 2ème co-production avec l'excellent LP une face de CHIENS.

Donc oui, tout est lié, le label est un soutien des groupes, mais l'asso ne représente pas vraiment les groupes. Avec KILLJOY, on avait une asso qui s'appelait Tristesse la dég'haine.

Le CD de KILLJOY est sorti en 2010 et depuis vous avez co-produit une bonne 40aine de groupes. Vous pouvez nous en toucher quelques mots ? Quel est votre disque coup de coeur sorti avec votre label ?

En 2009, je crois .

On sort la 40ème co-prod cette année. Quand on a commencé l'aventure, il n'y avait pas spécialement d'ambition, et bien ça n'a pas changé. On participe de façon modeste, mais c'est notre manière de soutenir les groupes qu'on aime bien et qui galèrent à sortir des disques. La plupart des groupes sont des amis, mais il y a régulièrement des demandes faites par mail de groupes qui viennent de partout dans le monde. C'est rigolo, en tout cas, ça fait toujours plaisir, même si je refuse quasi toutes les propositions. Maintenant je privilégie les gens que l'on connait. Soutenir la scène locale est important, pour la faire vivre encore et toujours.

Sachant les finances et nos peu de ventes, il faut limiter le nombres de sorties : 3 ou 4 par an c'est très bien.

Beaucoup de coups de coeur, tous les disques sont cools, mais le premier CHIENS, le premier GERANIÜM ou cette année le VERBAL RAZORS sont des disques qui sont importants et que j'aime écouter. Niveau pochette, le visuel du split AFFRES/CONGREED.

Au niveau du label, comment se passe le choix des groupes ? Etes-vous en charge du pressage ? Comment faites-vous la promo etc... ? En gros, comment gérez-vous le label ?

C'est pas facile de choisir les groupes. Bon pour le moment aucun ne nous a enrichis.

La plupart du temps, comme je l'ai déjà dit, les groupes sont des potes qu'on a déjà fait jouer et d'autres par contacts mails, mais l'essentiel reste la démarche du groupe : choix d'indépendance, DIY et des bases anarchistes. L'éthique et le gros son, quoi !!!

Mais sinon j'aime beaucoup les labels internationalistes qui soutiennent les groupes du monde, sans distinctions. J'ai découvert pleins de supers groupes d'Amérique latine, d'Asie, d'Orient… grâce à certains labels français.

On ne s'occupe jamais du pressage, certains le font déjà très bien. J'aime assez quand les groupes gèrent cette partie, mais c'est effectivement du taf et de l'organisation. Je trouve que le DIY passe par là, en se faisant aider bien entendu car entre les demandes de devis de pressage, les autorisations, trouver les labels en expliquant le projet, les montants, les artworks, la distribution… il y a de quoi s'occuper 6 mois.

On s'occupe du pressage et de tout pour DOOMSISTERS, car on fait partie du groupe et de l'asso.

La plupart du temps on adhère au projet, on annonce notre financement qui nécessite toujours des co-prods avec d'autres labels. On envoie les infos (site, logo, contact) et on suit le processus, on file notre point de vue si besoin, mais le groupe est libre de sa création. Ensuite on reçoit une quarantaine de copies en rapport avec l'argent donné, beaucoup d'échanges par la poste avec des distros de France et d'Europe, un peu de ventes en direct, puis voilà, en général en 2 ans il n'y a quasi plus de copies, tranquilou. Niveau promo, on n'est pas des experts, site Internet (qui est un peu obsolète par ailleurs), bandcamp, mails, flyers, mais pas de facebook. Depuis peu, on peut trouver en vente l'ensemble de la distro sur discogs.

Vous avez organisé également pas mal de concerts depuis le début de l'asso. Vous en êtes à combien exactement ? Vous avez fait passer combien de groupes ? Lesquels ? Quel est votre meilleur et pire souvenir en tant qu'organisateurs ?

Ça m'a demandé du taf, de compter les concerts.

On a dû organiser quasi 50 concerts/festivals, pour 160 groupes (j'ai pas compté ceux qu'on a fait plusieurs fois). J'avais la flemme de les compter, mais en fait je suis content, ça fait déjà pas mal de groupes. Ça va prendre de la place dans l'interview de tous les citer, mais avoir organisé pour Hellshock, Blockheads, Agrotoxico et tellement d'autres, c'est quand même cool.
La meilleure soirée, il y en a tellement eu, c'est quand les groupes sont contents de l'accueil, de leur soirée et qu'on se quitte le lendemain avec le sourire et espérant se revoir, c'est déjà chouette.
Ce sont des émotions tellement variables suivant les personnes, mais des bons moments il y en a eu à la pelle ! Le jour de la naissance de mon fils, l'asso organisait un concert, que j'ai rejoint après la maternité, bah c'était beaucoup d'émotion. Quand on organise le fest et qu'il y a plein de monde, c'est toujours cool.
Des moments de merde, je dirais l'année où les keufs ont mis la pression pour qu'on arrête la power violence trop tôt pour nous et pour le groupe, les années où les fafs descendaient dans nos soirées (on a toujours réussi à les repousser), quand le groupe Wormrot de Singapour arrive à minuit, joue 15 min et repart quasi aussitôt pour le concert du lendemain.
Des embrouilles, des bastons, des comportements de relous lors des festivals, un grand classique des concerts, malheureusement.

Vous avez fait passer des groupes de différents lieux : bars, salle, à la «CrustyGrange» et derniérement au squatt «La Courgette» à Epinal. Dans quels lieux vous vous sentez le mieux ? Pourquoi ? Quel(s) lieu(x) pour vous est la meilleur place pour organiser un concert punk ?

Malheureusement le squat de la Courgette vient d'être expulsé, du coup on a plus vraiment d'endroit pour poser la sono, c'est agaçant. On a organisé dans pas mal d'endroits différents, mais à chaque fois on cherchait des endroits où on était libres, sans





grosses contraintes matérielles ou financières et des endroits qui respectent nos valeurs. Les bars sont des lieux cool si les gens sont respectueux, ça fait moins de taf pour organiser. A la Crustygrange c'était super, quand tu gères tout de A-Z, mais il faut vite pas mal de temps pour l'organisation, pareil pour la Courgette. On se sent naturellement mieux dans les espaces libres.
Tout dépend de la taille de l'organisation, du matériel et du temps qu'on veut y passer. Quelqu'un de seul préférera un bar où tu gères que la bouffe, les groupes et la sono. De notre côté on a tout ce qu'il faut, donc on se pose partout où il y a une prise de courant.
En vieillissant, je vois les choses un peu autrement. Malheureusement moins de temps, donc il faut faire différemment.
On a organisé dans les bars : Chez Fat au Thillot, au Rupt'Stick à Rupt/Moselle, au Gai Luron à Saulxures/Moselotte et au SOAPBOX Club à Nancy. A la Crustygrange, dans une grange chez des potes, dans un chalet au Ménil, au chalet des AFN à Fresse/Moselle, à la brasserie du Roulier au Val d'Ajol et dernièrement au squat de la Courgette.



CRUSTATOMBE commence à avoir une certaine renommée grâce notamment à votre festival, «ANTINATIONAL FEST», qui a vu 12 éditions en 12 ans ! Pouvez-vous nous en parler ? Comment le festoche a vu le jour ? Combien de groupes invités ? Lieux de l'organisation etc. Quel est votre meilleur/pire souvenir ? Pourquoi avoir décidé d'arrêter ce festoche qui marchait pourtant bien ?

Oui l'ANTINATIONAL FEST est un événement qui est attendu tous les ans par bon nombre de punks de l'Est, et ça fait grave plaisir. On a décidé d'arrêter dans le dernier lieu pour cause que je tairai ici, mais certaines choses nous ont dérangées. C'est un sujet relativement brûlant au sein de l'asso. Si on retrouve un lieu, on est chauds pour relancer la machine. L'organisation n'est pas un long fleuve tranquille, surtout dans la durée.
On a créé le festival sur la base de la soirée «Anarcho punk party» en avril 2008 avec RICHARD DURN, ROSA PARKS, JOLLY ROGERS, MESRINE, KILLJOY, LES PATATES VOLANTES ET

LES GLAVIOS (FLIKICIDE). On organisait déjà des concerts dans les bars et on s'est dits qu'une soirée sauvage serait une bonne idée, on aimait les concerts dans les squats, les soutiens pour les causes anarchistes comme l'Anarchist Black Cross fest, on était là-dedans.
On a fait le fest 8 années dans un chalet à Fresse/Moselle, en le louant pour une fête d'anniversaire. On a déjà tenu bien longtemps sans trop se faire emmerder, le coin était vraiment chouette, puis nous avons organisé 4 éditions à la Brasserie du Roulier, Val d'Ajol. Le lieu est lui aussi parfait pour organiser, l'espace, les personnes, top.
On est restés sur la date autour du 14 juillet (à 1 semaine près), weekend contre l'Etat, son oppression, sa police et toutes ses dérives qui nous font vomir. Allier musique punk, projection, soutien et amitié. On a aussi créé une bonne complicité avec les gens de la bouffe qui viennent chaque année. C'est pour ça que le fest est cool, car nous sommes nombreux à se connaître depuis 10 ans.
L'organisation d'un festival de 2 jours avec 15 groupes, ça prend du temps. On commençait en général en novembre pour le festival en juillet, 8 mois de préparation sur les dernières éditions. C'est pas mal de stress, mais on s'est jamais retrouvés dans la merde, car on a toujours fait les choses correctement sans flamber sur les groupes, ni les cachets/défraiements.
J'ai compté, ça fait 137 groupes en tout (certains ont joué plusieurs fois).
Mitch : Moi je suis vachement fier d'avoir réussi à faire un festival qui prouvait qu'on pouvait rester totalement DIY et obtenir un résultat : plein de monde, joie, bonne humeur et groupes mortels. Ce festival c'est (c'était?) la puissance du collectif, chacun amenait sa pierre à l'édifice !
Mon meilleur souvenir c'est évidemment d'avoir fait jouer Mon Dragon, dans de chouettes conditions.
Le pire, c'est un mix d'orages, de groupes qui arrivent avec 14 heures de retard et de batteurs trop bourrés pour jouer, mais avec le recul, il me reste beaucoup plus de bons souvenirs que de mauvais !

Vous animez également une émission de radio «Memento Mori» sur «Radio Gué Mozot». Vous pouvez nous en toucher quelques mots ?

En parlant radio, j'ai écouté les émissions Avis d'Ordure et La Soupe aux Punxs spécial crust, pendant l'écriture et la réflexion de cet interview.
Certains membres de Memento Mori font effectivement partie de Crustatombe, mais de base c'était les 3 de DOOMSISTERS. Finalement David a arrêté, repris par Arnaud Maniak, un pote qui est dessinateur et qui nous a fait quelques belles affiches du festival avec Simon Cold Mind.
Donc l'émission de radio est une idée de Mitch. On a tout de suite été emballés, on passe 2 heures de musiques plutôt variées un jeudi par mois (punk, hxc, crust, grind, métal, black, nois(z)e, sludge, doom voire hip hop) en direct dans les locaux de radio Gué Mozot, un vieille radio associative à Saint-Etienne-les-Remiremont. On se marre bien, on boit l'apéro et on mange du guacamole dans le crâne de nos ennemis.
Une pensée pour notre ami Marcus, notre ami qui gérait la technique qui est décédé en août 2020.
En ce moment on se fait des émissions à la maison, c'est moins drôle, mais les autres font preuve d'imagination pour me/nous faire rire.
En tous cas faire de la radio c'est cool, vous pouvez écouter les podcasts ici :
http://mementomori-radio.com

Les gens de CRUSTATOMBE sont très très actifs puisque vous vous êtes lancés également dans un projet FOOD NOT BOMBS sur Epinal. Pourquoi ? Comment ce projet est-il né ? Qui y participe ? Comment vous vous organisez car vous n'habitez pas à Epinal ? Cela fait partie des activités Crustatombe ou est-ce un projet en parallèle ?

C'est comme pour la radio, finalement c'est juste qu'on est proches, du coup on fait des trucs ensemble.
Le FOOD NOT BOMBS n'a rien à voir avec Crustatombe, même si on utilise le matos vaisselle.
Le collectif est né dans la mouvance du squat de la Courgette à Epinal. On a commencé en décembre 2019, mais actuellement sans le squat, on ne sait pas comment l'action va pouvoir continuer. Sans cuisine ni lieu de stockage collectif, on pense qu'on a perdu le sens du truc, c'est dommage. Les gens du squat faisaient énormément de récup de bouffe, alors on s'est dit qu'on allait cuisiner tout ça et distribuer gratuitement dans la rue. On a trouvé un kiosque, des tables et c'était parti. De manière sauvage et libertaire. On est 5 ou 6 dans le collectif et c'est vrai qu'on habite pas tout près d'Epinal, donc faut qu'on se pose et qu'on décide du futur...
Info toute fraîche : le FNB se relance, mais maintenant à Remiremont.

Vous avez gentiment accepté cette interview pour le zine PUNKULTURE. Lisez-vous beaucoup de fanzines ? Si oui lesquels ? Quelle serait la scène sans les fanzines selon vous ?

Oui perso j'adore les fanzines, j'ai lu quelques numéros de PUNKULTURE, que j'ai aimés.
Je suis l'actualité des sorties via le Punx Forum, mais malheureusement on ne trouve pas beaucoup de zines dans les concerts et j'achète pas trop à distance.
Je viens quand même de recevoir le Ratcharge « entre un néant et un autre » et le Psycho Disco de Lyon, j'ai commencé le Demain les flammes 4, le Rotten Eggs Smell Terrible 37, et puis des feuilles d'infos anar. Et il faut que je fasse un tour dans votre bac zine la prochaine fois qu'on se verra :).
Aussi plein de romans ou de la détente avec les Fluides Glacial ou anciennement AARRG.
Il y a encore pas mal de monde qui écrit des zines, mais sûrement beaucoup moins que dans les années 90, Internet y est pour beaucoup.
Je ne peux pas dire comment serait la scène sans fanzines, car ce n'est pas le cas, mais ce dont je suis sûr, c'est que maintenant il n'y a quasi que des webzines. C'est le même principe, chroniques, interviews, news, donc le fond est le même, mais perso ça me plaît moins. Je suis attaché au format papier, comme les anciens.

CRUSTATOMBE fête ses 10 ans d'existence cette année. Un festival pour fêter les 10 ans ? D'autres projets ?

Hey oui, les 10 ans du label (car le collectif à 13 ans en 2021) et du groupe DOOMSISTERS, du coup on avait prévu une grosse soirée le 14 novembre 2020, qu'on a bien entendu annulée. On part sur 6 ou 7 groupes qui sont des potes et dont on a participé à une sortie de disque, dans une salle au Thillot (là où tout a commencé), on définira une date quand toutes les mesures sanitaires seront levées.
Et on est en train de faire une compilation CD avec tous les groupes qu'on a co-produits, ça sortira bien un jour, avec le Covid, j'ai un peu laissé trainer.
Et merci pour l'intérêt que vous nous portez et longue vie à PUNKULTURE.

Interview réalisée par Steph et Marylène (Déviance Rds)

Les labels du Pere Hugauze

Ces dernières années, le numérique et la dématérialisation de la musique ont permis à un nombre pléthorique de groupes de sortir des albums auto-produits sous divers formats et ce pour un budget réduit, quitte à ce que ces productions soient noyées dans un océan musical toujours plus vaste et sur lequel l'auditeur surfant entre les vagues a parfois bien du mal à se retrouver !

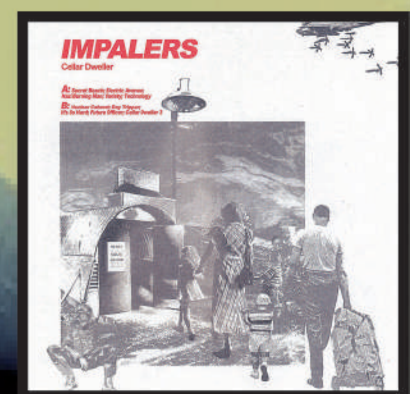
L'économie de l'industrie des majors du disque s'est en grande partie écroulée : il suffit de regarder sur les disques des 70's au 90's pour trouver les noms de labels aujourd'hui disparus. Cela a bien entendu bouleversé le paysage musical, que ce soit pour la production, entrainant la fermeture d'un grand nombre de studios d'enregistrement, de la distribution ou de la communication.

Cependant, en ce qui concerne les labels indépendants, il est étonnant et réjouissant de voir que des labels comme Alternative Tentacles, Sub Pop, Touch & Go, Merge, Roir, Amphetamine Reptile, SST ou Dischord existent toujours, même si certains d'entre eux sortent peu ou pas de nouveautés et se contentent de vivre sur leur catalogue historique.

S'il reste important de continuer à soutenir ces labels, il l'est tout autant de chercher de nouveaux pourvoyeurs de talents et de les aider en achetant leurs disques : en ce qui me concerne, après 43 ans passés à essayer de dénicher des perles à ajouter à ma collection de vinyles, mon plus grand plaisir reste de découvrir par moi-même mes nouveaux labels et groupes préférés !

Cela dit, pas facile de s'y retrouver aujourd'hui parmi le nombre de groupes plus ou moins médiocres, mais passer des heures sur Bandcamp ou divers sites musicaux m'a néanmoins permis de découvrir d'excellents labels, pour la plupart très obscurs : je vais partager avec vous les meilleurs albums que je leur ai commandés et je vous encourage vivement à aller traîner sur leurs sites Internet, certains de ces labels faisant également du mail-order... à des prix bien plus intéressants que ce qu'on peut trouver ailleurs ! Bande de veinards, je vous mâche tout le boulot ! Certains albums que je cite sont sortis en co-production avec d'autres labels, mais je vous épargne les détails.

Bien entendu, cette liste non-exhaustive et totalement subjective ne demande qu'à être complétée !





Royaume-Uni :

A tout seigneur, tout honneur : **Boss Tuneage** existe depuis 30 ans et son catalogue est remarquable. HDQ, Stupids, Hard-Ons, Spermbirds, Proletariat, sans oublier les fabuleux derniers albums de Spoilers et de mes dieux Moving Targets. Seul bémol : il faut faire vite car les disques sont sold-out en 2 mois... Ils distribuent également l'excellent zine Artcore.

Static Shock m'a régalé avec les albums de Chubby & the Gang, Beta Blockers, le troisième Career Suicide, « Cellar Dweller » des furibards Impalers (une bombe !) et surtout, les fabuleux LP et EP des Number Ones, dignes descendants des Undertones, des pop-songs à chialer !

La Vida es un Mus, vraiment axé punk, a sorti les récentes tueries de Ratcage et Khiis, sans oublier Limp Wrist et sa fabuleuse pochette !

Drunken Sailor est sans doute le label dont j'ai acheté le plus de prods, dans des styles très variés :

du punk mélodique (Cheap Whine, Baby Ghosts, Hakan), du punk 77 (Kuken, Dark Thought), du garage déjanté (Booji Boys), du rock couillu (First Base), du hardcore énervé de haute volée (Chain Whip, ma découverte 2020) et surtout ces 2 albums de pop fuzz absolument fabuleux de Marvelous Mark, véritable usine à tubes, qui n'a strictement rien à envier à Dinosaur Jr, Nirvana ou Buzzcocks, dont on ressent les diverses influences dans ces démos enregistrées seul chez lui ! Must have malgré les pochettes nulles !

Just Say no to Government Music, le label de mon pote Andy Higgins, activiste de longue date de Blackpool (il écrivait des scene report pour Maximum Rock'n'Roll dans les 80's), lui permet de sortir ses excellentes projets (Erase Today, Litterbug, In Dire Fucking Straits ou son projet solo Higgins) ainsi que d'autres combos comme Great St Louis ou Four Letter Word, sans oublier les compilations essentielles des groupes bookés au festival Rebellion.

TNS est exclusivement dédié à la scène punk anglaise récente : Grand Collapse, Domestics et surtout Revenge of the Psychotronic Man feront le bonheur des plus énervés d'entre vous !

Bombed Out, qui a apparemment arrêté ses activités, a sorti 4 albums de Peachfuzz, dont le dernier « Raise high your bright halo of stars » est une pure merveille de bout en bout. Quelle voix et quelles compos, un croisement entre Bob Mould et Mike Ness !

Brassneck, label cousin de Boss Tuneage, a sorti le premier Spoilers et l'excellentissime LP des No Marks, dans une veine Doughboys/Mega City 4 : 2 albums à avoir absolument.

Soul Jazz, spécialisé dans les rééditions... soul (!), jazz (!) ou reggae, est également connu pour ses excellentes compilations punk 45 dont je me suis procuré les exemplaires sur LA et Cleveland, très bien documentés.

Restless Empire, lui aussi spécialisé dans les réédition de classiques du punk (Drones, Defects, Chelsea, Blitz, 999 ou DOA) qui sont facilement trouvables à bas prix chez nous, puisque édités en collaboration avec **Destructure**, un label bien de chez nous !





Allemagne :

Alien Snatch a plus de 100 références au compteur, dont les excellents albums d'Impo & the Tents (Pop punk) et surtout le 1er LP de TV Crime, machine à tubes Punk 'n' Roll.

Spastic Fantastic propose régulièrement des packages de ses prod (genre 70 € pour 8 LPs et 4 singles !), l'occasion de choper des perles de hardcore brutal sortant des sentiers battus comme Abriss, Twin Pigs, Sniffing Glue ou le split Dismal Fuckers/High. Mais leur perle, c'est ce second LP 32 titres (après un premier CD 31 titres !) de TV Eye, combo suédois entre Zero Boys, Angry Samoans et Dickies, qui revisite ces influences en y ajoutant une énergie, du fun et des compos mortelles, un must !

Wanda a lui aussi une longue liste de sorties (plus de 150), dont les excellent Los Pepes et Radio Hearts, tous deux dans une veine power Pop Punk 77. Il faut que je creuse un peu la question sur ce label, qui a également du Outcasts et du Channel 3 au programme.

Hardware, c'est la Mecque du hardcore, et de l'excellent qui plus est ! Les vinyles de Concealed Blade, Red Death, Jackals, Sickoids, Snob ou Omegas, complétés par ceux de Crusades et Blank Pages (punk mélodique) ont fait le bonheur de mes chastes oreilles. Mais leurs 2 meilleurs groupes, splittés tous les deux, étaient les Belges déjantés d'Imaginary Dictionary, auteur d'un LP et d'un EP énervés tout bonnement excellents, et des russes furibards Reptiloids, auteur d'un unique EP 6 titres qui est une véritable bombe atomique, hurlé dans leur langue natale ! Encore plus terrifiant que la tronche à Poutine !

ETT (pour Erste Theke Tontraeger) a sorti des trucs aussi variés que Powerplant (electro punk), Bib (psyche punk) et surtout le second single des punks américains Tarantüla, produit par le légendaire Geza X. Ce groupe n'aura sorti que 3 excellents singles avant, hélas, de splitter.

Taken by surprise a sorti le très bon second LP d'Hysterese (punk super original avec 2 chants masculin/féminin simultanés et différents) et plusieurs LPs des Canadiens de No Problem.

Sabotage compte parmi ses références Low Culture, Sonic Avenues, Silent Era (super chanteuse) ou Cult Values (super son de guitare).

This Charming Man, plutôt orienté hard/stoner/rock, compte quand même les 2 premiers LPs des Australiens de Clowns dans son catalogue, les 2 premiers LPs de Heads (excellent croisement Unsane/Nick Cave), le dernier LP d'Hysterese ou encore les démos the Tidal Sleep.

La Familia compte dans ses rangs Wasted Time, Impalers (compile de singles) et 2 albums des fabuleux Wolfbrigade.

P-Trash ne saurait être oublié. Peter, le fondateur, a disparu suite à un accident de voiture, après que son label eut sorti plus de 200 références, dont Fear of Lipstick ou les excellents Norvégiens de We Live in Trenches (lignée Unsane).


Tarantula









Danemark :

Adult Crash, là aussi, il faut que je creuse ce label, car les albums de Damage Head et Deformation sont des monuments de violence hardcore !

Italie :

Radiation est un shop romain et un label spécialisé dans les rééditions de classiques du punk, comme les 2 excellents LPs des Kids belges, de Blitz, Discharge ou Eater.

France :

Kicking Records a eu la bonne idée d'inclure les excellents Hollandais de Cooper, les Anglais de Baby Chaos ou les légendaires DOA parmi la longue liste de ses productions.

Dangerhouse Skylab, dont les sorties de Scaners (Devo punk), Sirens (Detroit glam rock'n'roll), Grindhouse et Bits of Shit (punk déjanté australien) m'ont régalé, est le petit label qui monte, fondé par l'équipe qui gère de main de maître la boutique lyonnaise Dangerhouse depuis quelques décennies.


Specimen Box





Voilà, vous avez maintenant de quoi vous occuper jusqu'au prochain numéro de Punkulture !

USA :

Ma liste est volontairement courte, étant donné les coûts élevés des frais de port pour commander aux USA aujourd'hui...

Southern Lord sort régulièrement des perles de musique extrême depuis quelques années : Wolfpack/Wolfbrigade (ça fait très mal !), Halshug (terrifiant trio danois, dark au possible), Primals (pure tuerie), Baptists, Unsane, Burning Love, Sarabante, Asschapel, Goatsnake, Obliterations (un des meilleurs albums de ces dernières années), sans oublier les rééditions d'albums de Blast, Scream, Poison Idea, Ruin ou Offenders... label incontournable, avec une antenne européenne !

Grave Mistake a sorti quelques albums pas piqués des hannetons, comme celui des Earth Girls (des mélodies à la Buzzcocks pour ce trio emmené par une guitariste/chanteuse), Tenement (indie punk excellent), Government Warning (hardcore furax, batteur incroyable) et surtout, ce que je considère comme un chef-d'oeuvre du punk américain, la réédition de l'album des Suspects, « Voice of America », sorti en 94 et sur lequel on trouve de véritables hymnes... ainsi que le premier batteur des légendaires Scream ! A noter que certains albums sortent en co-prod avec Sorry State, label et magasin de disques.

Valley King est géré par 2 artistes talentueux qui réalisent des posters pour les Melvins ou Faith No More. Du coup, leurs productions ont droit à de superbes packaging, comme ces 3 picture disks d'Altamont (excellent groupe emmené par Dale Crover, batteur des Melvins), Frisco (stoner) ou encore Specimen Box, tout nouveau projet de Larry Boothroyd, bassiste de Jello Biafra, sur lequel on retrouve le Jello en question, en compagnie de... 111 autres musiciens de Nomeansno, Victims Family, Alice Donut, Butthole Surfers, Primus, Scratch Acid, Stooges... ainsi que votre humble serviteur sur un court passage de 30 secondes, quel honneur et quel plaisir !



Samiam

Une bouffée d'humanisme par Hugauze

Mettons d'entrée les points sur les T et les barres sur les I : écrire ce papier a été super émouvant pour moi !
En effet, il est peu commun, étrange et excitant de pouvoir suivre sur quatre décennies l'évolution d'un groupe de ses amis, a fortiori américain, devenu progressivement un groupe culte de la scène. Au fur et à mesure de l'avancée de leur carrière, Samiam est également devenu un de mes groupes préférés, d'un pur point de vue musical, sans que cela ne soit dû exclusivement à des liens d'amitié.

Entre sa première démo K7 sortie en 1989 jusqu'à ses récentes tournées européennes, la carrière et l'histoire de Samiam mériterait assurément qu'un bouquin ou un film lui soit consacrée, à l'instar de leurs amis de Green Day ou Jawbreaker, même si Samiam n'a jamais eu le succès à divers degrés de ces deux groupes.
Qu'à cela ne tienne, cher lecteur, en lisant ce qui suit, tu vas pouvoir en partie combler tes connaissances sur le sujet ou tout au moins découvrir l'un des groupes les plus attachants qui soit !

Ma petite histoire avec Samiam commence à l'été 1987. Parti pour un road trip US de 2 mois avec mon ami Cyril Deluermoz (futur journaliste de Rock & Folk en charge du stoner rock, entre autres), nos aventures mémorables de l'été vont passer, pour une dizaine de jours, par la Bay Area de San Francisco, où je fais la connaissance en chair et en os d'un certain Jim Brogan avec lequel j'ai échangé quelques courriers d'avant-voyage. Dans le but de rencontrer quelques-uns de mes groupes hardcore préférés de l'époque, j'ai écrit à un certain nombre d'entre eux, pour ne recevoir au final que 2 réponses : l'une du chanteur de Scream et l'autre de cet affable Jim Brogan, guitariste des excellents et trop méconnus Social Unrest, responsables de 4 albums et d'une paire de EPs entre 1982 et 1988, tous des classiques.

Après un premier contact dans un bar, Jim nous invite chez lui et nous offre l'hospitalité pour toute la durée de notre séjour, tu parles d'un mec cool ! Pour ne rien gâcher, Jim a un sens de l'humour aussi débile que le mien, c'est donc bel et bien le début d'une longue et belle amitié qui dure encore aujourd'hui malgré le temps et la distance. J'ai la joie de pouvoir assister à une répétition de Social Unrest dans des locaux qui sont également ceux où répètent certains Metallica !
Cyril et moi assistons également à un concert de Social Unrest, à l'affiche d'un line-up de rêve : les débutants Neurosis (!), Victims Family, Mr T Experience, Capitol Punishment, Fang et Verbal Abuse au légendaire club the Farm. Nous y observons ce qui est alors un improbable spécimen de Skinhead nazi chauve avec une barbe d'instituteur, en train de tourner en rond de manière ridicule en distribuant des torgnoles : on s'est beaucoup amusé en l'imitant dans le salon de Jim... et on rit encore 33 ans plus tard de cette légende du « Skin barbu » !

Deux ans plus tard, Jim m'envoie la première démo de son nouveau groupe dont il m'a parlé dans des lettres précédentes et dont il a l'air plutôt fier : Samiam.
Excité à l'idée de découvrir les nouvelles aventures musicales de Jim, je ne suis pourtant pas emballé plus que ça à la première écoute par les 7 titres, m'attendant à quelque chose d'aussi puissant, rapide et énergique que Social Unrest. Néanmoins, la qualité des compositions me gagne petit à petit et mes chastes oreilles se mettent à apprécier des titres comme « Speed » ou « The Bridge ».

En fin d'année 1989, je retourne passer 15 jours à San Francisco, excité à l'idée d'assister à un éventuel concert de Samiam. Jim est venu m'attendre à l'aéroport avec un pote à lui qui a une bonne tête sous ses dreadlocks : je fais la connaissance de Sergie Loobkoff, le second guitariste de Samiam !
Je rencontre le reste du groupe au cours d'une répétition à laquelle m'embarque Jim : le chanteur Jason Beebout, le bassiste Martin Brohm (tous les deux faisaient partie des légendaires et bordéliques Isocracy) et le batteur Mark Mortensen, tous très accueillants avec le brave touriste français que je suis !

Et j'ai de la chance : Samiam a un concert prévu au mythique club Gilman Street Project, en ouverture des légendaires Angry Samoans, que je suis trop heureux de voir pour la première fois !
La salle est bondée, le public est jeune et réceptif au set de Samiam et moi, je me régale sur les morceaux de la démo, en espérant que le premier album ne tarde pas trop !
Je fais également connaissance avec Sasha Loobkoff, le jumeau de Sergie, qui est un peu le 6ème membre du groupe et qui va également devenir un super pote au fil des années.

De retour en Europe, je tombe sur le 1er single de Samiam au cours d'un séjour professionnel en Suisse début 1990: « I Am », sorti sur le label Lookout, propose 2 nouveaux titres ainsi qu' « Insightful », tiré de la démo.
Au printemps 1990, le père Jim me renvoie un colis : c'est le premier album de Samiam, 16

perles de pop punk de derrière les fagots, gravés sur un magnifique vinyle de couleur pourpre. Je suis touché de voir mon nom dans les remerciements, c'est la première fois que ça m'arrive ! C'est New Red Archives, le label de Nicky Garratt, l'excellent guitariste des UK Subs expatrié aux US, qui sort l'auto-titré « Samiam », le début d'une longue collaboration entre eux.

Qui dit album dit tournée européenne et qui dit tournée européenne dit concert obligatoire à Lyon, ma ville de l'époque !
Ayant organisé quelques concerts à succès avec l'association Silly Hornets (Nomeansno, Fugazi, Victims Family...), je contacte Jim pour booker leur venue à Lyon en septembre 1990. Samiam amène dans ses bagages un groupe hardcore de St Louis, Ultraman, dont j'ai déjà le très bon album. Mais ces 2 groupes étant alors relativement peu connus, mon groupe d'alors, Parkinson Square, est rajouté à l'affiche afin de faire venir du public (on avait un bon petit following local)... et aussi pour se taper une bonne tranche de fun ! C'est vraiment trop cool de retrouver les potes californiens, même si leur batteur Mark a quitté l'aventure, remplacé par Dave Ayer.
Les mecs d'Ultraman ne sont pas venus faire de la figuration : en plus d'avoir l'air plutôt sympa et rigolo, ils foutent un putain de feu sur scène avec leur hardcore incandescent ! Du coup, Samiam rame un peu derrière et je dois choper un mec au cou qui était en train de cracher sur le groupe !

Après le set de Parkinson Square, direction une grande maison de campagne pour y passer la nuit... après une bonne bringue il va sans dire.
Le lendemain je vois tous mes potes américains préparer le départ pour la date suivante à Bourges.
En les menant sur le chemin de l'autoroute, je me dis soudain que je ne sais pas quand je les reverrais, que la vie est trop courte et l'occasion trop belle : je fais un crochet fissa par chez moi, histoire de récupérer slips, chaussettes et T-shirt et je rejoins rapidement le van des yankees hallucinés de voir ma R18 les doubler !
Evidemment, la soirée et le concert à Bourges sont tellement cools qu'on ne peut pas en rester là : le lendemain, direction Poitiers et le Confort Moderne pour un concert plein de conneries ! 3 membres d'Ultraman jouent quasi à poil et envoient la bûche comme jamais : ce groupe est une tuerie en live.
Pendant le concert de Samiam, ils se radinent à poil au balcon et les arrosent, avant de finir ensemble dans la baignoire des loges !

Cette tournée, c'est comme un vrai euphorisant : quand on y a goûté, pas question de s'arrêter ! Donc direction Joué-les-Tours pour un nouveau grand set des 2 groupes, avant mon retour de nuit en bagnole sur Lyon et un repos bien mérité. Quelques jours plus tard, la fine équipe de Yankees me rejoint à Lyon, j'en prends 4 à dormir à la maison avant la dernière date au Club 3000 de Clermont-Ferrand pour une dernière soirée inoubliable, avant des au-revoir chaleureux et émus !

Il me faudrait toutes les pages de ce numéro pour décrire les conneries et les grandes parties de rigolade de cette semaine de tournée.... mais certains secrets resteront gardés !
Même si je n'ai pas revu les membres d'Ultraman depuis, nous sommes toujours restés en contact, en atteste le split 10 pouces auxquels ils ont participé en 2013 avec mon groupe Dot Dash !.

Samiam va enchainer cette première tournée européenne par une grande tournée US avec Snuff, que j'aurais volontiers faite avec eux si les planètes avaient été bien alignées.

Qu'à cela ne tienne, au mois de mai 1991, je m'envole de nouveau pour San Francisco mettre mon projet à exécution : je tente la grande aventure, partir au moins un an pour essayer de trouver un groupe, enregistrer et tourner. Jim, comme toujours, est un seigneur : il m'a prévenu que je pouvais vivre chez lui « aussi longtemps que tu veux » !Jim et Sergie m'accueillent à l'aéroport et ni une ni deux, m'embarquent directement dans une super baraque dans le centre de San Francisco : Samiam joue dans une fête ! Je me retrouve donc avec mon gros sac, après 15 heures de voyage et un jet-lag, la tête dans le cul, à retrouver toute la bande pour assister à mon 7ème concert de Samiam : mon séjour débute sous les meilleurs auspices !

Quelques jours après mon arrivée, j'accompagne Sergie et son jumeau Sasha, que je suis heureux de retrouver, pour récupérer un colis : ce sont les exemplaires vinyles, K7 et CD de « Soar », le deuxième album de Samiam. Sergie m'offre le CD et la K7, le produit ne peut pas être plus frais, direct du producteur au consommateur !
« Soar », dont je connaissais les titres pour les avoir entendus pendant la tournée française, va être la bande-son de mon séjour californien. Pour cette raison, cet album me rappelle encore aujourd'hui mille souvenirs et situations, il reste donc particulièrement important pour moi.

Sasha, aussi doué à la guitare que son frangin, me propose de monter un groupe ensemble avec leur ami Rich Bucher, qui sévissait avec Sergie dans Soup (le premier groupe à avoir joué à Gilman !) puis dans Sweet Baby Jesus (un album sorti sur Slash !).
Nous appellerons le groupe Prick, pour lequel j'achète la batterie de Dave Ayer à un super prix. Rich joue également dans Jüke (un single sur Lookout), un groupe avec lequel je donnerais quelques concerts dont 2 à Gilman, grand souvenir pour moi !
Plus tard, Rich dessinera la pochette d'un célèbre album : « Dookie » de Green Day !

Au cours des 4 mois que je passe en Californie, j'ai l'occasion de côtoyer nombre de gens cools et de groupes et d'assister à un bon paquet de concerts, dont 2 autres de Samiam.
Le premier, dans un bar, voit Sergie casser par accident sa belle Gibson SG rouge, qu'il finit par immoler dans sa cheminée ! Je récupère en souvenir le tag de sa guitare... que j'ai toujours aujourd'hui ! Le second se passe à Gilman, en compagnie des fabuleux Jawbreaker, leur groupe « frère », que j'avais rencontré à New-York 2 ans auparavant et avec lesquels je traine un peu sur Mission, le quartier Latino. Un soir, Jawbreaker organise une fête dans leur immense appartement, j'y retrouve toute la bande, morte de rire en voyant le « french stud » débarquer en compagnie de 4 jolies filles : je me fais charrier par tous ces jaloux ! Cette fiesta a été immortalisée dans le morceau « West Bay Invitational » sur le 3ème LP de Jawbreaker, « 24 hour revenge Therapy ».



Jim - Bourges 1990

Martin, Jason, Sergie
Bourges 1990

Je profite de ce séjour pour négocier la sortie d'un mini-LP de Samiam sur Jungle Hop, le label de mes potes de Paris. A la maison, j'entends Jim composer, ça me fera bizarre plus tard de retrouver ces riffs sur disque !
Tout à l'air OK avec Jungle Hop, je pars 10 jours pour Seattle donner 3 concerts avec un autre groupe, Dumbhead, mais à mon retour, Sergie me dit qu'il n'a plus de nouvelles du label.
J'appelle les mecs de Jungle Hop qui m'apprennent que le label arrête : ce 7 titres sortira finalement sur Beri-Beri, un label allemand, sous le titre..... « Beauf » ! Qui était le prof de français à votre avis ?!
Et je suis touché de voir mon nom en premier dans les remerciements...

Comme un boulot m'attend en France et que les finances s'amenuisent, je décide de rentrer plus tôt que prévu. Mais nous décidons néanmoins d'enregistrer quelques titres avec Prick et avons le plaisir et l'honneur de le faire avec Cinder Block au chant, dont la voix extraordinaire fera par la suite le bonheur de Tilt pour 4 albums sur Lookout et Fat Wreck.
A mon retour en France, Sasha m'envoie la démo mixée ainsi qu'un flyer d'un concert de Prick avec Jawbreaker et Samiam... et ma trombine sur le flyer, mort de rire ! Quand j'ai entendu la démo la première fois, j'ai failli pleurer et reprendre le premier vol pour San Francisco...

Mais retour à Samiam : « Billy », le troisième album, sort en 1992 et reprend quelques titres sortis sur « Beauf », réenregistrés pour l'occasion.Les tempos sont un peu retombés et la production, plus soignée, est un peu trop lisse à mon goût. Le 10 pouces « Don't Break me », sorti peu avant, est le tube de l'album.
Pour sa tournée US de 1993, Samiam fait imprimer un T-shirt avec un de ces personnages rigolos dessinés par Sergie, auquel il a rajouté une bulle demandant « Where did you get your bag ? ». La réponse à la question se trouve en bas du T-shirt : « In Vraaaanze ! », suivi de la mention « Haiku by Hugo » : c'est un souvenir d'une situation cocasse qu'on avait vécu ensemble dans une rue de Berkeley impliquant un beauf américain. Ça me fait marrer que Sergie en ait fait un T-shirt, c'est trop d'honneur !
J'ai gardé précieusement ce T-shirt dans mon placard, juste à côté de ce sweat de « Beauf » qui fait toujours son effet quand je le porte en France !

En juin 1993, Samiam revient à Lyon jouer au Local (le local du groupe Carte de Séjour, qui accueille beaucoup de concerts à l'époque). Trop cool de retrouver les potes, je les invite dans un bon bouchon lyonnais déguster une grosse entrecôte... j'ai juste oublié que Jim est végétarien depuis 10 ans ! Et une hallucination pendant le concert : je tombe nez à nez avec Tim, guitariste de Jüke, en vacances en Europe !

Grâce à « Billy » et à l'effet Nirvana/ Green Day/Offspring des 90's, Samiam finit par signer avec une major, Atlantic.
Jim m'envoie une démo 3 titres franchement excellente, laissant présager d'un super album.
Lorsque « Clumsy » paraît en 1994, c'est le choc : le groupe a évolué de manière stupéfiante ! Les petites approximations techniques des débuts ont disparu et la production énorme de Lou Giordano (ingé-son d'Hüsker Dü et Moving Targets, 2 groupes dont les Samiam sont ultra-fans) sert parfaitement les tubes pondus par Sergie et Jim : « Stepson », « Capsized », « Bad Day »... Samiam change d'univers en même temps que de line-up : Martin est remplacé par l'ex-Mr T Experience Aaron Rubin (mon ancien voisin de Berkeley avec lequel j'avais fait une émission de radio) et Victor Indrizzo, un batteur professionnel, remplace le revenant Mark Mortensen, qui avait repris les baguettes suite au départ de Dave Ayer (ce dernier formera Porch avec un ancien Primus, avant de rejoindre les UK Subs !).
Les clips de « Stepson » et « Capsized » sont diffusés sur MTV et Samiam se fait la tournée des stades en compagnie des grungy Creed et de Green Day, toujours prêts à tendre la main aux potes des débuts : Samiam et Green Day se font 3 semaines ensemble au Japon devant des foules de 15 000 personnes !

Je me prends alors à rêver d'un grand succès commercial pour mes amis, même si je ne me fais pas trop d'illusions : leur musique, superbe mais mélancolique, est beaucoup moins « teenage » que celle de Green Day...
Cela n'empêche pas « Clumsy » de rester encore aujourd'hui un énorme classique des 90's, considéré par beaucoup comme un album-culte et dont énormément de groupes reconnaitront l'influence les années suivantes.
Je demande à Sergie s'il serait partant pour sortir un split-single avec mon groupe de l'époque, Garlic Frog Diet, et à ma grande joie il est OK ! Il m'envoie un CD d'une session radio en me disant de choisir 2 titres : en 1996, « Ping-Pong Gods » sort sur le label français Pakalolo, spécialisé dans les splits-CD. Vraiment trop cool de faire un truc ensemble après toutes ces années...

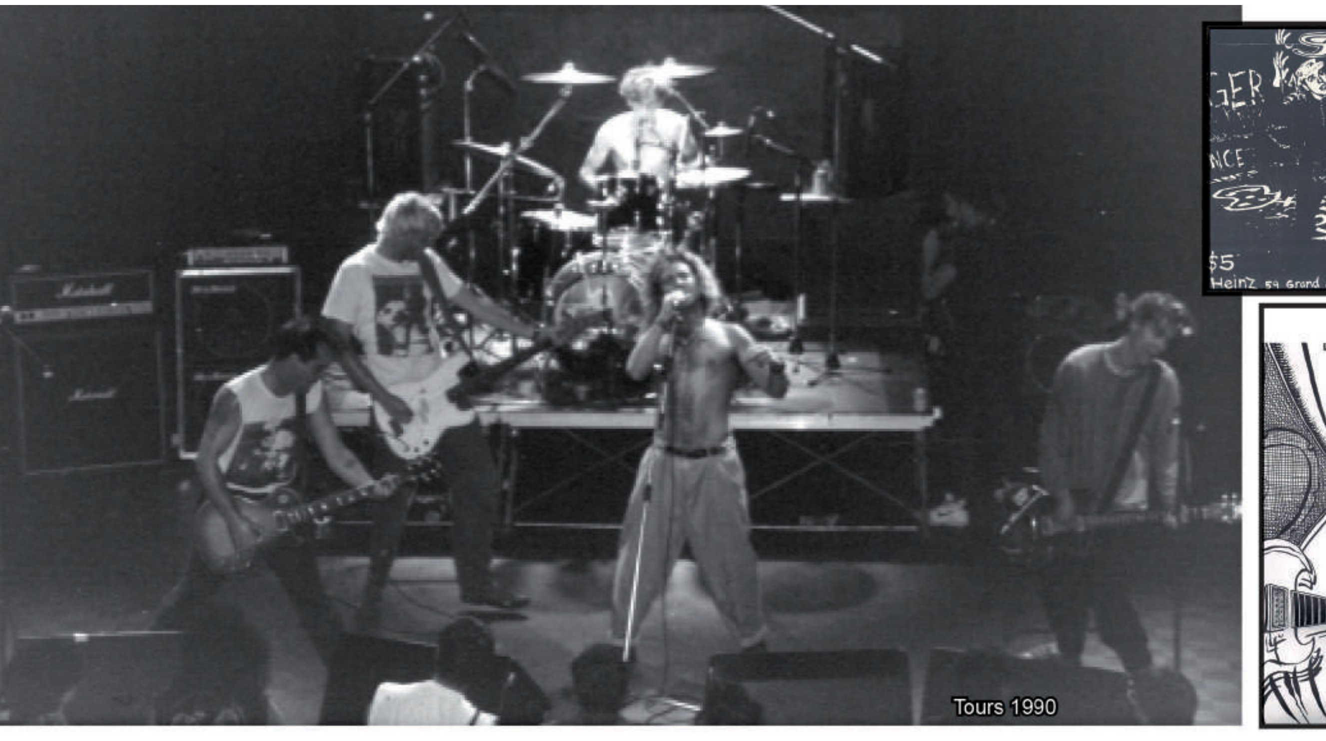
Puis, lâché par Atlantic, le groupe se retrouve alors bloqué pendant presque 2 ans avec son nouvel album qu'il lui est impossible de sortir, ce qui amènera presque le groupe à se séparer. Heureusement, un arrangement est trouvé avec le label suédois Burning Heart pour une sortie exclusivement européenne : « You're freaking me out », sans doute mon album préféré avec « Soar », est une suite largement à la hauteur de « Clumsy » et qui confirme les immenses talents de chanteur de Jason Beebout, sans aucun doute l'une des plus belles voix du genre. La production de Steven Haigler, auquel on doit des albums des Pixies, Bob Mould ou Quicksand, met vraiment en valeur les 12 excellentes compositions de l'album.

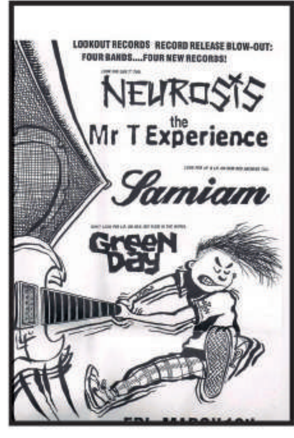
A la demande du groupe, je numérise sur DAT les 2 titres restants de la session radio que j'envoie à Burning Heart, pour figurer sur le single tiré de l'album, « She found you ».

La tournée européenne de 1996 passe de nouveau par Lyon, où un nombre de fans grandissants ont adopté la musique et la cool-attitude du groupe.
C'est un grand plaisir de revoir Samiam, qui se produit en tête d'affiche d'un package comprenant Gameface, Sensefield et Texas is the Reason... Je rate tous ces groupes (hélas !) car j'ai emmené mes potes américains en balade dans le centre-ville de Lyon pour prendre des photos ! Je fais connaissance avec leur excellent nouveau batteur MP, ancien membre de Filter, groupe dont je suis fan.



Jason et John Ultraman - Poitiers 1990


Tours 1990



Ce line-up a une énergie terrible et donne ce soir-là ce qui est sans doute le meilleur des 15 ou 16 concerts que j'ai vus de Samiam. Dans la foulée, le groupe sort sur le label Erase Your Head un autre split-single avec Six Pack, un groupe de potes de Saint-Etienne. On y trouve un texte très cool signé Sergie qui évoque la première date lyonnaise de 1990 et remercie toute la raya locale.

A l'automne 97, Samiam revient de nouveau en Europe avec Shades Apart, un groupe que j'apprécie énormément. Un excellent concert se déroule au mythique Pezner de Lyon suivi d'une date parisienne à laquelle je monte assister pour une bonne raison : mon groupe Garlic Frog Diet assure la première partie des 2 groupes, c'est l'occasion de partager de nouveau la scène !

Il faut attendre trois ans pour la sortie de l'album suivant, « Astray », toujours sur Burning Heart, avec une nouvelle section rythmique : Johnny Cruz à la batterie et Sean Kennerly à la basse, un vieux pote de Sergie. Cet album me demandera un peu plus de temps pour l'apprécier que « You're freaking me out », peut-être à cause d'une production moins léchée... mais les tubes imparables que sont « Sunshine », « Mexico » ou « Dull » font vite oublier ce très léger désagrément !

Et encore une date lyonnaise en 2001 pour Samiam, en compagnie d'At the Drive-In, d'où une salle comble !
Mais alors que je me fais une joie de retrouver mon vieux Jim, Sergie m'apprend qu'il a quitté le groupe peu avant la tournée et que le groupe va jouer en quatuor ! Stupéfaction et déception ! Même si le groupe assure un bon set, en particulier Sergie qui doit arriver à jongler seul avec les parties de guitare, je ressens un vrai manque auditif et visuel sans Jim, la complémentarité de son jeu avec celui de Sergie étant pour beaucoup dans le son original de Samiam.

Le groupe redevient quintette avec le passage de Sean Kennerly de la basse à la guitare (son instrument de prédilection) et l'arrivée de Jeremy Bergo à la basse, pour un nouveau concert lyonnais en 2005, auquel je me rends en train, ayant quitté la capitale des Gaules depuis quelques années.
C'est encore une fois très cool de retrouver non seulement les Américains, mais aussi tous les vieux potes lyonnais. Le concert du Ninkasi fait le plein et le nouveau line-up tient la route. Après le concert, on se fait une bonne petite nouba des familles et je squatte une des piaules du groupe avant de prendre la route de l'Espagne dans leur van le lendemain. J'aurais bien fait tout le trajet avec eux pour leur concert aux Baléares comme ils me le proposent, mais hélas, le boulot m'attend : arrivés à Montpellier, ils me posent juste devant ! Impossible de me rappeler si je suis allé taffer directement, mais c'est fort possible !

Mais l'Espagne avec Samiam, ce sera pour bientôt : en novembre 2006, direction Barcelone pour retrouver le même line-up pour un concert plutôt intimiste mais néanmoins excellent, suivi de la tournée des boites de la Rambla ! Les retrouvailles avec Jason sont chaleureuses : il m'offre immédiatement un affreux t-shirt souvenir de Barcelone qu'il venait juste de s'acheter ! Samiam vient de sortir « Whatever's got you down », son premier album depuis 6 ans, mais la production est plutôt déroutante et ne présente pas le groupe sous son meilleur jour malgré la qualité de certains titres : le problème sera résolu 7 ans plus tard lorsque Jason refait ses parties de voix et que l'album est remixé pour enfin rendre justice au groupe !
2006, c'est également l'année où je fais la connaissance de l'unique grand fan montpelliérain de Samiam, un certain Guillaume Circus, acteur de la scène punk française via son émission de radio « Joining the Circus » et qui se demande quel est cet autre Français qui se trouve en photo parmi les 8 meilleurs amis sur la page Myspace de Samiam ! Guillaume est lui aussi présent au concert de Barcelone mais on ne discutera de l'éventualité de monter le fan club français qu'une fois après s'être rencontré à Montpellier !

Par la suite, Samiam va passer en mode alternatif : le groupe ne tourne quasiment plus aux US, les membres vivent tous dans des villes différentes, mais ils se libèrent pour tourner en Europe ou en Amérique du Sud.
Au cours des années, pour meubler son temps libre pendant les périodes d'hibernation de Samiam, Sergie multiplie les projets : il tient la seconde guitare dans Knapsack ; monte le projet Felled Trees, qui reprend l'album « Where you been » de Dinosaur Jr en entier avec l'aide de plusieurs chanteurs (dont Jason Beebout) ; enregistre quelques titres pour Billy No Mates, projet de Duncan Redmonds de Snuff ; en 2017 il sort un LP avec Racquet Club et plus récemment un album avec son dernier projet Ways Away. Mais le projet de Sergie que je préfère en dehors de Samiam, c'est Solea, groupe qu'il a monté avec Garrett Klahn, le chanteur de Texas is the Reason : les 2 albums « Solea » et « Finally we are Nowhere » sont excellents.
Et comme si la musique ne l'accaparait pas assez, Sergie est un graphiste talentueux et réputé, responsable de toutes les pochettes de Samiam bien sûr, mais également d'une énorme partie du catalogue Fat Wreck, de certains albums pour les labels Epitaph, Rise, Hopeless... La liste impressionnante de son travail est disponible sur Discogs. Il me semble même me souvenir qu'il avait gagné un prix pour la pochette d'un album des Ataris, certifié Disque d'Or...

Je profite des talents de dessinateur de Sergie pour la pochette d'un CD compile de Garlic Frog Diet, ainsi que de la couverture de mon livre « Travail, Famille, Batterie » (sorti qu'en E-Book, va falloir que je le sorte sur papier un jour !)... et un de ses dessins originaux trône fièrement dans son cadre au-dessus de ma collection de vinyles !
Jim, de son côté, auto-édite un bouquin sur ses 18 années de tournée avec Social Unrest et Samiam, dans lequel il écrit un truc super touchant sur notre amitié. Il a utilisé une photo du groupe que j'ai prise et m'a envoyé un exemplaire en remerciement... Hélas, j'ai prêté ce bouquin, qui ne m'a jamais été rendu et qui est bien entendu introuvable ! Dommage que Jim ait définitivement raccroché sa guitare au mur après son départ de Samiam...



Martin, Sergie, Jason San Francisco 1991

Sergie, Hugauze, Jim - San Francisco 1991

Sean, Jason, Sergie, Hugauze - Paris 2007

A l'été 2007, Samiam joue à Paris au Batofar : une excellente occasion pour leur présenter mon fils Léo, alors âgé de 11 ans, qu'ils ne connaissent pas et qu'ils adoptent très vite !
Je fais connaissance avec leur nouveau bassiste, le très sympathique Billy Bouchard, et je retrouve un paquet de vieux potes que je n'ai pas vu depuis trop longtemps, comme Frank Frejnik du fanzine Violence ou Eric, le chanteur des Thugs, que j'ai grand plaisir à revoir après 8 ans. En 1991, Samiam avait ouvert pour les Thugs à San Francisco, leur sortant toutes les expressions débiles en français que j'avais eu la bonne idée de leur apprendre !
Malheureusement, ce soir, le set de Samiam va se révéler quelque peu... catastrophique ! Jason a légèrement forcé sur le vin, il est bourré et la sono étant défaillante, il ne gère rien et on ne l'entend pas de tout du concert, au grand dam d'un public dépité...
Je ne le sais pas encore, mais ce concert reste le dernier que je verrais de Samiam, ce qui, avec le recul, me laisse un goût quelque peu amer !
Après le concert, mon fiston file un coup de main à Jason au stand de merch : pour le remercier, Jason file un billet de 50€ à Léo, qui tout souriant mais gêné, ne sais pas quoi dire ! Je lui dis de rendre le billet à Jason, qui est un peu « fatigué » et ne sais plus ce qu'il fait !
Après le concert je passe un moment à discuter avec Jason. Il est dépité de la tournure de la soirée et de ne pas avoir pu donner ce que le public attendait... Jason est un vrai nounours, l'anti-star par excellence, pas poseur pour un sou sur scène : on le prendrait presque pour un mec du public monté sur scène par hasard... jusqu'à ce qu'il se mette à chanter les tubes de sa superbe voix !

Si je n'ai plus eu l'occasion de revoir le groupe sur scène depuis 2007, j'ai quand même recroisé les routes de Jim, Sergie, Sasha et Jason au cours de mes voyages californiens de 2009, 2011, 2013 et 2015, pour des séjours, des balades ou des barbecues chez les uns ou les autres.

En 2009, après un séjour d'une semaine chez Jim (et une visite de l'ile d'Alcatraz au milieu des touristes !), celui-ci nous rend la politesse quelques mois plus tard et vient passer quelques jours à Montpellier, pour le plus grand plaisir de la scène punk locale et pour toujours plus de conneries et de fous-rires (ha, ce mélange bière-camembert dans un bar, digne de Tchernobyl !).

En 2011, Jason nous emmène, mon fiston et moi, dans un grand parc d'attraction à Santa Cruz pour une superbe journée : sur la route, il me fait écouter le futur album de Samiam, « Trips », qui sortira quelques mois plus tard.
Dès les premières notes, avec le paysage californien qui défile sous les yeux, j'ai la chair de poule : les titres sont excellents, la production énorme et Jason n'a jamais aussi bien chanté. Une fois sorti, « Trips » va tourner en boucle sur ma platine pendant de longs mois et il reste aujourd'hui un de mes albums préférés de la décennie. À noter qu'il a été enregistré dans le studio personnel de Green Day, qui l'a mis gracieusement à disposition de Samiam...
En 2015, ce sont Sasha et Nick, chanteur de Jüke (groupe avec lequel j'avais donné 3 concerts aux US), qui débarquent à Montpellier pour le grand bazar de mon demi-siècle : un concert de 11 groupes avec tout un aréopage de musiciens avec lesquels j'ai joué dans un passé proche ou lointain. On profite de l'occasion pour rejouer du Jüke avec Nick et quelques covers avec Sasha.
Je retrouve les deux compères quelques semaines plus tard au cours d'un road trip californien avec ma compagne, l'occasion de revoir également Jim, Sergie et Jason pour ce qui sont à ce jour mes dernières rencontres avec eux... mais le contact perdure via les réseaux sociaux !

Stabilisé par les arrivées du bassiste Chad Darby en 2013 et du batteur Colin Brooks en 2015 et rodé par plusieurs tournées européennes que je n'ai hélas pas pu suivre, Samiam, à l'heure où j'écris ces lignes, prévoit l'enregistrement d'un nouvel album dans les meilleurs délais. Cet album serait sans doute déjà sorti sans l'apparition du « connard de virus » (comme dirait l'autre). Nul doute qu'il sera à la hauteur de l'attente et de la réputation de ce groupe phénoménal !

En attendant ce neuvième album studio, je bénis le Petit Jésus, Satan, Big Foot, Homer Simpson ou n'importe quel truc de m'avoir fait croiser ces mecs aussi cools, drôles, humbles, humains et fidèles en amitié qu'ils sont talentueux. Tous ces moments passés avec eux ainsi que leur musique ont embelli ma modeste existence et sont gravés à vie dans le disque dur de mon cerveau. Ecrire ce papier m'aura permis de me replonger dans des souvenirs ô combien joyeux... même si j'ai gardé pour moi pas mal de conneries irracontables et embarrassantes, haha !
Miss you guys ! Chouffe le Beauf !

Discographie :

ALBUMS

- Samiam (1990-New Red Archives)
- Soar (1991-New Red Archives)
- Billy (1992-New Red Archives)
- Clumsy (1994-Atlantic)
- You are Freaking me Out (1997-Burning Heart)
- Astray (2000-Hopeless)
- Whatever's Got you Down (2006-Hopeless)
- Orphan Works (2010-No Idea)
- Trips (2011-Hopeless)

SINGLES / EPs

- I am (1990-Lookout)
- Underground (1990-New Red Archives)
- Beauf (1991-Beri Beri)
- Live (1992-Your Choice)
- Don't Break Me (1992-New Red Archives)
- Stump (1992-Blackbox)
- Ping-Pong Gods split w/ Garlic Frog Diet (1996-Pakalolo)
- Glow split w/ Six Pack (1997-Erase your head)
- She found You (1997-Burning Heart)
- Factory (1997-Burning Heart)
- Your Choice split w/ Texas is the Reason (1999-Your Choice)
- Search & Destroy (1999-Burning Heart)
- Complete Control (2012-Side One Dummy)

PETER HOOK

RENCONTRE FREDEE DEE

Après des débuts punk sous le nom de Stiff Kittens et surtout Warsaw, Joy Division écrira les plus belles pages du POST-PUNK avec l'album «Unknown Pleasures» et son successeur : «Closer». Lorsque Ieur chanteur Ian Curtis se suicide le 18 mai 1980, les membres restant continueront sous le nom de New order avec le succès que l'on connaît. L'univers de Joy Division c'est une ville: Manchester en Angleterre, un label : Factory, un ingénieur du son : Martin Hannett, et un jeu de basse unique assuré par Hooky, alias Peter Hook, que la rédaction de Punkulture avait rencontré au BBC à Hérouville Saint Clair près de Caen en 2011 lors du passage de son groupe Peter Hook and the Light...

Fredee Dee (FD) : Lorsque l'on voit les vidéos (Youtube/Facebook) live de Peter Hook and the Light, le public est parfois très très jeune. Comment expliques-tu que l'album «Unknown Pleasures» de Joy Division par exemple ait toujours autant de succès ?
Peter Hook (PH) : Et bien tout simplement la bonne musique est éternelle. L'impact culturel de Joy Division grandit au fil des décennies, cela est dû à notre travail d'équipe avec Bernard Sumner (guitare), Stephen Morris (batterie) et Ian Curtis (chant, décédé le 18 mai 1980) et moi-même. On ne saura jamais l'expliquer je crois.

FD : Rowetta, chanteuse des Happy Mondays a chanté dans Peter Hook and the Light sur certaines dates. Pourquoi avoir choisi une chanteuse plutôt qu'un chanteur ?
PH : Rowetta est une vieille amie, et je l'ai engagée parce qu'à ce moment-là, je voulais juste jouer de la basse et ne pas m'occuper du chant. On avait demandé à un chanteur assez connu d'être notre vocaliste mais il avait peur des critiques et d'être tout le temps comparé à Ian Curtis. Rowetta à ce moment-là était la seule à accepter le défi et elle était parfaite pour le job.

FD : Vous avez sorti un 4 titres sur ton label (Hacienda Records), est-ce que tu peux nous en dire un peu plus sur la nouvelle chanson entre guillemets «Pictures in my mind» ?
PH : Ha, Ha! oui en effet ce titre est en fait un inédit de Joy Division, une chanson inachevée que nous n'avons jamais sortie, et un fan aux States en possédait un enregistrement et me l'a envoyée. Ian Curtis (chanteur de Joy Division) avait l'habitude de dire que tu dois toujours finir ce que tu as commencé, ce que nous avons fait avec Peter Hook and the Light pour ce titre. Et en fait l'idée c'est que lorsque j'ai ouvert mon club à Manchester, la Factory (d'après le nom du label qui a sorti les albums de Joy Division), j'avais envie de jouer des classiques de Joy Division pour l'inauguration mais aussi proposer quelque chose d'inédit, d'où «Pictures in my mind».

FD : Dans cet endroit même, au BBC à Hérouville-Saint-Clair, il y a des années de cela, j'ai interviewé Jean-Jacques Burnel (bassiste des Stranglers, voir interview de JJ dans le Punkulture n°6). C'est quoi ce truc avec l'Angleterre ? Il y a un climat spécial pour les bassistes ? Vous avez eu John Entwistle (The Who), Jah Wobble (PIL), Lemmy (Motorhead), toi-même avec Joy Division et New Order. Pourquoi tant de bons bassistes viennent d'Angleterre ?
PH : Ha Ha Ha ! Et bien c'est vrai que j'ai été vachement influencé par Jean-Jacques Burnel quand j'ai commencé. J'adore son album solo «Euroman Cometh», c'est vraiment l'un de mes albums préférés de tous les temps, et pour te dire quand j'ai fondé le groupe Three Bass avec Andy Rourke (bassiste des Smiths) et Mani (bassiste des Stones Roses puis Primal Scream) j'ai carrément tout pompé à cet album, «Euroman Cometh». Quant à Jah Wobble, le bassiste de PIL (Public Image Limited) c'est un bassiste fantastique, et puis John Entwistle (The Who), c'est juste notre papa à tous.

FD: Puisque l'on parle de basse, tu as un jeu, un style vraiment unique. Le bassiste de Bloc Party dit que lorsque l'on entend une ligne de basse jouée avec une corde à vide qui résonne et la corde d'en dessous qui fait des mélodies, c'est vraiment LA signature Peter Hook. D'où te vient cette façon de jouer ?
PH : Et bien tu vois, mon son de basse a beaucoup évolué pendant Joy Division. Simplement déjà je n'avais pas un très très bon matériel, mon ampli était pourri et quand je jouais dans les graves on ne m'entendait pas, alors que quand je jouais dans les aigus, j'arrivais à passer par dessus la masse sonore, et Ian Curtis adorait ce son et m'encourageait à poursuivre dans cette voie et ça a produit de belles lignes de basse tu vois ? «New dawn fades», «Twenty four hours»... la liste est longue.

FD : De l'album «Unknown Pleasures» (Joy Division), quelle est le morceau le plus difficile à interpréter en live ?
PH : Celui qui me donne du fil à retordre au niveau du chant c'est «I remember nothing».

FD : Dernière question, tu as publié des livres («L'Haçienda, la meilleure façon de couler un club», «Unknown Pleasures, Joy Division vu de l'intérieur», «Substance, New Order vu de l'intérieur»), ouvert un club, tu t'occupes de Peter Hook and the Light, qu'est-ce que tu fais de tes jours off ?
PH : Ha ha ha ! Et bien je promène mes chiens, je continue d'écrire pour de futurs livres, et je fais le DJ à travers le monde, donc je n'vois pas ce que je peux demander de mieux !

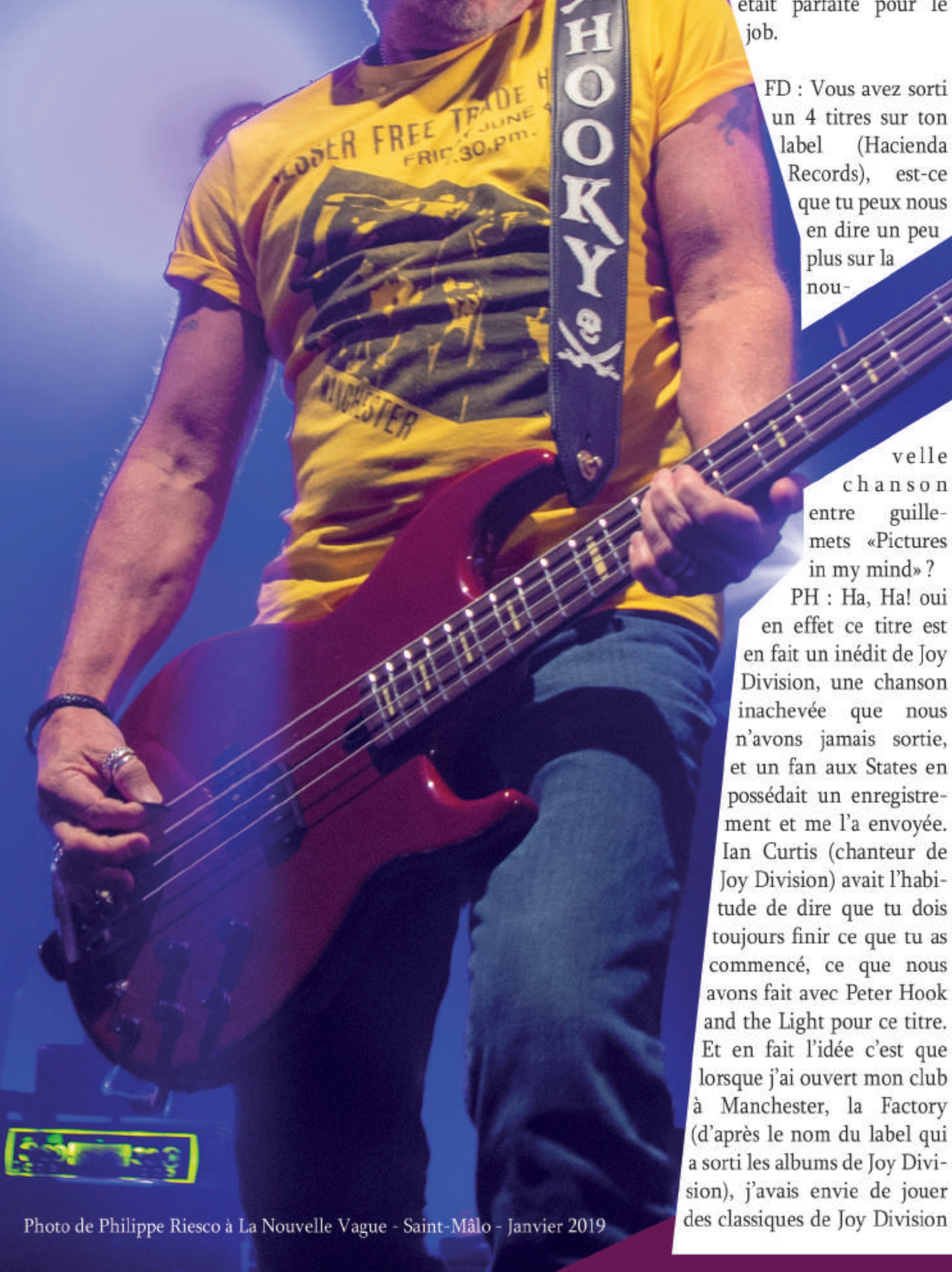


Photo de Philippe Riesco à La Nouvelle Vague - Saint-Mâlo - Janvier 2019



Salut David, voici donc ma proposition d'un échange destiné à sortir sur papier pour le Punkulture 8 début 2021, nous avons donc du temps, mais bon, je trouve que certaines questions sont un peu intemporelles, pour les autres, on pourra relire dans quelques mois...
Je te balance quelques questions qui me viennent naturellement. Suivant tes réponses, j'en rajouterai d'autres peut-être...

Peux tu nous raconter la formation du groupe ? En quelle année c'était ? Etait-ce une formation d'amis d'enfance, avec un côté pratique géographiquement ou bien des rencontres dans le milieu ? Où ? Quand ? Comment !? Aviez-vous joué dans des groupes auparavant ?
Sty : Salut Vince. Ça va être long, tu es bien assis ? Fin 80', début 90' on avait un groupe punk, 'Scramble' , on l'a monté avec Philippe 'Bloodi' que j'ai rencontré en flânant au Père Lachaise, sur la tombe de Morisson. Il était venu me demander si j'avais pas une boulette à vendre. Je n'avais rien à vendre, juste à partager, on est devenu des supers potes. On a monté Scramble, il chantait, j'étais à la guitare, quelques amis et amies avec qui on traînait sont venu-e-s y jouer, jusqu'à Keufran à la batterie, et Flo à la basse. On s'éclatait bien, je me lachais à la guitare et parfois trop. J'avais envie de composer des rythmes et riffs différents, pas forcement poum-tchak-poum-tchak même si j'adore ça bien sûr mais le besoin de jouer autre chose. Vu que certaines nouvelles compos ne collaient pas forcément pour Scramble, on a commencé avec Toto, un ami bassiste, à maquetter des musiques chez lui sur un 4 pistes. On avait déjà eu ensemble un groupe de reprise bien rock'n roll, Very Hot, on jouait de temps en temps au Gibus, on était des jeunes déglinguos à faire des reprises de vieux rock et punk standard avec plein de soli de guitare, ça plaisait. Toto était ami avec Fred Ordure, chanteur crooner et rockeur parisien qui avait joué dans Les Monstres et Les Proscrits. Après Stygmate, Fred a été chanteur des Koyotes. Mais ne nous emballons pas !
Donc avec Toto, Fred et François à la batterie, un pote que j'avais rencontré dans une école de son, on a commencé à répéter en catimini dans les caves de Paris, pendant qu'à côté Scramble continuait sa route dans les squats et les bars. On n'avait toujours pas de nom. C'est Fred qui est venu un jour à la maison avec une liste de nom de groupe sur un morceau de papier déjà bien usé par la vie. Le papier bien sûr. Au milieu de tout ces noms, il y avait Stygmate avec cette faute d'orthographe qui plaisait beaucoup.
On en a parlé, on a bu, on en a reparlé et on a gardé ce nom, ça voulait dire plein de choses à la fois. Avant de faire des concerts, on a d'abord fait un enregistrement studio d'une démo de 6 titres, qui n'est sorti qu'autour de nous et en K7. On a un peu fait les choses à l'envers mais on s'en foutait. On avait un bon copain, Dorian, qui avait un très bon studio, il bossait bien, on profitait des bonnes occasions. Juste après cet enregistrement, François (batterie) est parti du groupe. On a demandé au batteur des Gastéropodes Killers, Françis (RIP), de venir jouer avec nous, il a accepté direct. Françis avait aussi joué avec Bernadette Soubirou Et Ses Apparitions, il était rodé.
On jouait souvent avec les Gastéropodes Killers, La Bande Velpo, In Vitro (que j'ai intégré à la guitare par la suite), etc. les groupes punks parisiens de l'époque. À partir de là, on a commencé à faire quelques concerts dans des bars, squats, dans les catacombes même, enfin partout où on pouvait jouer avec les groupes qui nous entouraient. Notre première grosse 'première partie' en 1995 à Beauvais avec Les Thugs, un grand moment ! Fred a quitté le groupe peu de temps après, Toto peu de temps avant et on se retrouve donc Flo (bassiste Scramble), Françis (batterie) et moi (chant/gratte).
On jouait dans les bars et squats d'ici et là mais sans faire beaucoup de route, on était plutôt à se la couler douce et profiter des produits qui nous tombaient sous la main.
De mon côté j'avais intégré In Vitro à la guitare, on travaillait sur un Opera Rock qui est finalement sorti 20 ans plus tard en très peu d'exemplaire.
En 1997 Françis est parti du groupe et on a demandé à Keufran (batteur Scramble) de venir pour enregistrer notre 'vrai' premier album. On sentait qu'une aventure venait de se terminer et qu'une autre allait commencer. On avait besoin de mettre les choses au clair et de marquer cette période un peu folle du début du groupe, et de notre vie par la même occasion.
De là est sorti l'album « Scramble Dans Ta Gueule », référence bien sûr à notre ancien groupe.
En 1998, Roxane est née, une magnifique fille que nous avons eu, Flo (bassiste Scramble/Stygmate) et moi. Son arrivée a bien sûr changé notre vie, que du bonheur ! On a fait une pause d'environ 3 ans pour nous occuper de Roxane. On continuait les répètes, mais pas trop ; on continuait les concerts mais pas trop.
On a continué comme ça jusqu'en 2002 avant de vouloir faire de la nouveauté, j'avais écrit des textes à rallonge depuis tout ce temps, il y avait de la matière. Les batteurs allaient et venaient et un jour Flo a aussi voulu voir d'autres horizons.
Il y eu un léger moment de latence pour Stygmate et c'est en 2004, lors d'un concert où je jouais avec In Vitro, que j'ai recroisé Laurent et Bilouz, bassiste et batteur de La Bande V.E.L.P.O. Leur groupe était aussi en latence alors on a décidé de remonter Stygmate ensemble. J'avais pratiquement un album déjà écrit et arrangé, il n'y avait plus qu'à.
On a beaucoup répété, Bilouz est parti avant le premier concert de réformation et Fred Loupy (batteur de Sens Interdit) est venu le remplacer pour quelques années.
On a fait beaucoup de concerts ensemble jusqu'en 2007 où on a enfin décidé d'enregistrer un nouvel album plutôt que des démos chez les potes.
L'album « Seuls Les Loups Sont Bons » est sorti de tout ça en 2008, enregistré à Liberty Rock, studio maintenant fermé de Porte de Montreuil. La pochette de cet album a d'ailleurs été illustrée par le grand Pierre Ouin (RIP) et 13 dessinateurs ont aussi illustré les chansons de cet album dans un beau livret.
Peu avant la sortie de l'album, Fred est parti du groupe (décidément vous allez dire, pas facile de faire de la zik avec moi ha ha) et c'est là que j'ai croisé la route de Paul Péchenart, un jeune batteur fou, excellent technicien, qui jouait avec son père (Paul Péchenart senior, fondateur du groupe Les Dogs), sa sœur Capucine et son meilleur ami Esteban.
Sans trop y croire je lui ai demandé de venir jouer avec Laurent et moi. Il a dit oui pour un essai, un dépannage, et ça l'a fait direct. Comme si on avait toujours joué ensemble. Paul a commencé à jouer de la batterie dans Stygmate en 2008.
Il y a encore eu quelques changements de line up sur les deux albums suivants, Esteban (bassiste et meilleur ami de Paul) et Antoine (batteur Les Skalopes, Union Jack) sont arrivés, on a sorti « Sous Tes Yeux » (Paul s'était mis à la guitare), Antoine est parti, Paul s'est remis à la batterie le temps d'enregistrer l'album suivant « Sans Couleurs Fixes », Esteban est parti,Théo est entré à la batterie dans le groupe en 2017 pour défendre avec nous ce nouvel opus et Paul s'est mis à la basse (il sait tout jouer !). Quand Paul n'est pas disponible pour un concert, Esteban vient le remplacer, on a gardé de bons contacts avec tous les anciens membres du groupe.
On est en train de bosser sur le prochain album, les compos arrivent. On a déjà enregistré des nouvelles chansons tous les trois en studio et ça nous a donné pleinement confiance pour l'album à venir, ça sonne terrible !

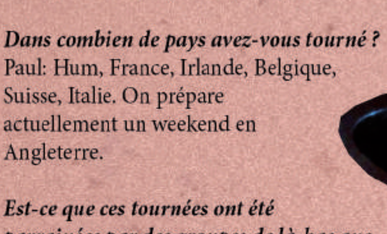


Paul: De mon côté, j'ai croisé Sty (David) plus de 10 ans après la naissance du groupe, en 2007 dans des concerts rock/punk parisiens. Sty jouait notamment dans Miss Hélium à l'époque et j'avoue que c'était la tarte (avec cette incroyable LesPaul Custom dont je rêve). De mon côté je jouais avec mon père Paul Péchenart (à la guitare), ma sœur Capucine au chant et Esteban (futur bassiste de Stygmate) à la basse.. Il m'a proposé de venir tester à la batterie dans Stygmate, ça l'a fait directement. En y repensant j'ai vraiment l'impression que c'était il y a 25 ans!

Aviez-vous joué dans des groupes auparavant ?
Paul: Oui, j'ai fait pas mal de trucs avant. Ce groupe familial cité précédemment : «Capucine», avec lequel on a fait une centaine de concerts et enregistré une bonne vingtaine de titres. «Paul Péchenart», projet solo de mon père, qui fait de la chanson. On en est au 5ème album sorti et le prochain est en préparation ; je ne compte plus le nombre de concerts qu'on a fait... Théo de Stygmate est d'ailleurs batteur là dedans depuis presque 2 ans!
J'ai aussi monté un groupe avec mes copains de lycée dans lequel je faisais le chant et la guitare, ça s'appelait Copenhague. On a un titre sur une des compil' de Sty d'ailleurs! Ce groupe s'appelle maintenant Avalanche, c'est en français et nous préparons notre premier album ! J'étais aussi batteur dans Bérézina (rock français aux tendances un peu FM :D).
Sty : Je n'ai pas eu grand chose avant à part Scramble (punk rock) et Very Hot (reprises rock & punk), c'est après qu'il s'est passé des choses.

Peux-tu nous détailler les premières années, vos meilleures rencontres et avec quels groupes vous avez souvent joué ?
Sty : Les 1ers années on les a passées avec Les Gastéropodes Killers, La Bande V.E.L.P.O, In Vitro, Scramble (normal..), les Phacochères, etc... tous ces groupes parisiens dont certains je ne me souviens plus le nom, ça me reviendra plus tard. On était proche aussi de Parabellum, on s'occupait d'une asso avec Sven, guitariste Parabellum, et Yves Roumagnac, leur roadie de l'époque. On sortait deux fanzines par mois version papier, un sur les actus concerts/Bds,Livres, Cds, etc. et l'autre sur les groupes, interviews, kroniks, etc. : PAPIR & NewsPAPIR.

Avez-vous compté combien de concerts vous avez donnés ? En rien qu'en 2019 ?
Sty : Franchement le recensement des concerts de Stygmate commence à partir de 2004 environ, et encore, quand je me suis mis sur les plate-formes internet, sites gratos pour les groupes, forums, etc... pour montrer qu'on existait. À ce jour il y en a quelques centaines mais pas non plus la folie, c'est vite fait quand tu vois la durée du groupe. Ce ne sera jamais assez de toute façon.
Rien à voir avec la question mais Internet a été une révolution pour Stygmate avec la diffusion instantanée de notre musique dans tous les coins et recoins de la planète, on nous écoutait enfin par delà le périphérique !
Sinon en 2019 on a fait une vingtaine de concerts + un enregistrement, c'est largement pas assez. Début 2020 on a commencé par une super tournée avec, entre autre, Guerilla Poubelle (Paul est à la batterie dans les Guerilla), on a fait quelques concerts ici et là et booom le confinement nous est tombé dessus ! Il y a des années avec et d'autres sans..
Paul: Je ne compte pas trop ces choses là. Zut!



Dans combien de pays avez-vous tourné ?
Paul: Hum, France, Irlande, Belgique, Suisse, Italie. On prépare actuellement un weekend en Angleterre.

Est-ce que ces tournées ont été parrainées par des groupes de là-bas que vous avez accueillis en France en retour ?
Paul: Pas exactement mais on a tissé de gros liens avec les Irlandais d'Empty Lungs, les Belges de La Marmite, René Binamé, Les Slugs, cette merveilleuse famille.
Et puis, si on peut considérer ça comme un autre pays, les liens avec les Vosgiens de Diego Pallavas sont aussi très très forts.
Sty : Oui, comme dit Paul on a tissé de vrais et forts liens avec la Belgique à force d'y aller, c'est un des coins de cette planète que je préfère. Et le grand Est nous a aussi adopté grâce au groupe Diego Pallavas

Peux-tu nous donner des infos sur les membres ? Est-ce qu'il y a eu des changements au cours de toutes ces années ?
Paul: Après avoir joint le groupe en 2008, j'ai apporté mon meilleur ami Esteban à la basse (de 2011 à 2018). Antoine (Les Skalopes, Union Jack...) est arrivé en même temps et est parti en 2016. Théo (du groupe Woodson) l'a remplacé en 2017.
Sty : Il y en a eu pas mal oui, c'est pour ça que je me suis un peu étalé au tout début de l'interview hé hé.



Vous avez laissé passer 12 années entre vos deux premiers albums, le groupe était il en pause ?
Sty : Je crois avoir répondu en gros au tout début, je peux juste rajouter qu'on a enregistré pas mal de démos/maquettes depuis le début du groupe et entre les albums. Ce n'est jamais sorti en physique car pas assez confiance en nous, pas les moyens ni les bonnes personnes. Mais pas mal de vieilles démos sont disponibles gratuitement sur le net si on cherche bien.

Au cours des années STYGMATE, je crois que tu as joué dans MISS HELIUM. Comment s'est opérée la rencontre avec Christophe ?
Sty : Miss Hélium jouait beaucoup dans le squat Alternation à Paris. J'y organisais des concerts et y étais tout le temps fourré car mes potes y habitaient. Plus particulièrement Dany qui s'occupait du son, des ouvertures de squats, maintenance des squatts etc... Tonton Dany comme certains l'appellent.
Dany m'a un jour filé le contact de Tof et on s'est mis à communiquer, on s'entendait bien, on avait les mêmes idées.
Je jouais avec In Vitro à l'époque, et je me suis fait virer... J'en ai parlé à Tof et il m'a direct invité à venir jouer dans Miss Hélium. Ils avaient déjà joué à deux guitares et voulaient recommencer. On en parlait de temps en temps et comme Pascal parfois ne pouvait pas toujours être là, ça pouvait arranger tout le monde. Au début on se disait que j'étais un peu comme un 'mercenaire' dans le groupe, mais ça a bien évolué depuis.



De quelles années s'agit-il avec Miss Helium ? Vous aviez envisagé rejouer quelques concerts il y a trois ans, non ?
Sty : Mon 1er concert avec Miss Hélium était le 21 juin 2006, je n'ai jamais plus quitté le groupe depuis, même si on est en trèèèèèèèès longue pause ! Notre dernier concert était pour les 20 ans de Stygmate en 2014 au Cirque Électrique à Paris.
On a envisagé de remonter sur scène plusieurs fois depuis, pour des occasions spéciales, mais à chaque fois ça a merdé alors qu'on était chaud. Ça nous a cassés un peu, ça nous a coupés l'herbe sous le pied, ça nous a stoppés net dans notre élan, enfin tu as compris. Du coup pour le moment on n'insiste pas. Mais on a toujours de la matière, des idées et une petite envie tout de même de se revoir et de remettre le couvert. À suivre...

Est-ce que les autres membres ont des projets parallèles ? Si oui, dans quels styles ?
Paul : Je joue maintenant dans Avalanche (rock français), Guerilla Poubelle (punk rock), Paul Péchenart (chanson), Col Rouge (pop punk au chant québécois) et ai joué dans d'autres groupes qui ont pas mal tourné comme Bien à toi (noise instrumental), Straightaway (pop punk) ou encore Tomorrow Massacre (rock).
Théo : je joue dans Vancouver, un tout nouveau groupe pop de Rouen, dans Am I Haty, duo guitare/batterie instrumental et dans la formation de Paul Péchenart depuis deux ans. Je jouais avant dans Woodson, emo-punk de Rouen.

Qui sont aujourd'hui vos groupes d'amis ? En France et à l'étranger bien-sûr...
Paul: Diego Pallavas, Paul Péchenart, Guerilla Poubelle, René Binamé, La Marmite, Lise Cabaret, Navarro...
Sty : Gastéropodes Killers, Les Slugs, Empty Lungs, Justin(e) et j'en oublie tellement..

Concernant les labels qui aident à produire vos disques, j'ai noté que les logos de Trauma Social (banlieue Paris-sud) et Kanak Hysterik (Nancy / Vosges) reviennent à chaque fois. Connaissant un peu Zéric et Moutch : est-ce que vous avez avec eux des liens du sang des punks, échangé à l'opinel en frottant vos poignets après quelques whisky ?
En tout cas vos deux derniers albums sont sortis grâce à eux en CD et 33 tours, cela a dû vous combler de joie...
Paul: Oui, très heureux! Merci mille fois à eux.

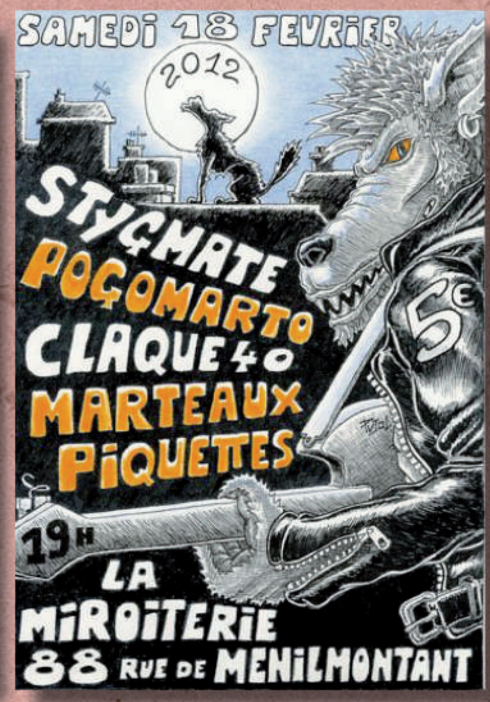
Sty : ha ha ha, oui c'est un peu ça, au premier qui s'effondre haha !!
Zerick est un bon copain, c'est plus par les Gastéropodes Killers que je le connais, il co/produit leurs albums depuis belle lurette et j'ai toujours été admiratif de son boulot et de sa façon de gérer son label (faut pas lui dire surtout, il deviendrait grognon niark niark).
Il m'a beaucoup conseillé quand j'ai monté le « label associatif », conseillé sur les prix, que demander, que donner, comment et qui envoyer chier, enfin les trucs utiles à savoir. Et bien sûr je voulais absolument faire partie de Troma Social, donc à force de le tanner il a fini par craquer ! Je l'ai eu à l'usure.
Et c'est exactement comme ça que ça s'est passé pour Kanal Hyterik. C'est aussi un label que j'admire depuis que je les connais via Diego Pallavas et j'ai aussi insisté pour entrer dans leur catalogue. C'est Stef Deviance qui nous a fait passer le test cette fois.
Nous sommes aussi chez Maloka, et encore une fois un très bon label chez qui j'ai un peu insisté : l'album « Sous Tes Yeux » n'était pas prévu au départ à sortir en vinyle, pas les moyens. Mais Maloka préfère les sorties vinyles, donc on a décidé d'emprunter de l'argent et de sortir l'album en vinyle. Tout simplement. Et ça a plu à tous les autres labels en plus. On a mis deux ans à rembourser mais c'est que du bonheur, nous ne sommes entourés que de belles personnes !
Nous avons aussi avec nous Zone Onze Records, le label de notre ami Manu qui nous suit depuis maintenant 12 ans, ainsi que Konstroy, label de l'émission de radio du même nom et General Strike, le label de Thierry, encore un très bon ami, que tu connais bien je pense.
Ce sont des labels associatifs, nous n'avons pas de contrat avec eux, tout se fait à la confiance. C'est important de « travailler » avec des gens sincères, honnêtes. Des gens avec qui tu peux passer une soirée sans aucun stress ni gène, sans faux semblants. C'est important pour nous et très dur aussi de produire et de distribuer un album. Nos labels font partie du groupe, ils sont notre moteur. Sincèrement !

Qui sont les dessinateurs qui ont réalisé vos pochettes ?
Sty : La pochette du 1er album, « Scramble Dans Ta Gueule » (1998) est tirée d'une peinture de mon ancien beau père, Yannick Colin, que j'aime beaucoup, qui m'a un peu élevé et beaucoup influencé en écoutant entre autres les Clash, Rolling Stones, Ramones, etc... et en m'offrant le 1er album des Stray Cats ainsi que «London Calling» des Clash.
C'est Pierre Ouin (RIP) qui a fait la pochette, jacquette et rondelle du deuxième album « Seuls Les Loups Sont Bons » (2008) . C'était un honneur d'avoir ses illustrations et de faire sa connaissance. On est devenu bons copains suite à ça. J'allais de temps en temps à son atelier, on passait deux/trois heures à papoter pendant qu'il faisait des dédicaces sur ses BDs, que j'allais ensuite vendre au squat La Miroiterie pendant les concerts sur la table de merch de l'asso Stygmate.



Sur cet album 13 autres dessinateurs et dessinatrices ont illustré les chansons pour le livret : Krawett, Mat, Yann Hardcorre, Tristam, Jokoko, Reno bob, Michele Robine, Tushgun, Pujol, Devi, Bluj', Chester, Taga. Le pied total !
Je voudrais juste rappeler que Pierre Ouin a dessiné la célèbre pochette de l'album «Tequila» des Rats, qu'il est le père du célèbre personnage punk de BD Bloodi et de sa p'tite ratte Riquette, il a été un membre très actif dans ASUD, etc..
Pour l'album « Sous Tes Yeux » (2014), nous avons fait appel à Audrey Wnent, une photographe de mode, travaillant pour des magasines que je ne saurais citer là maintenant. Elle fait aussi pas mal de shooting de photos fantaisistes, scénarisées, etc... Une photographe professionnelle extrêmement douée. Elle traine dans les concerts punks, squats depuis des années à Paris, c'est là où nous nous sommes rencontrés. La petite fille en photo sur l'album c'est Tecila, la fille de Devi & Mimich (Les Anges Détraqués), et les photos ont été prises au squat La Roue Libre à Montreuil/Fontenay.
Sur le dernier album « Sans Couleurs Fixes » (2018) c'est Aurelio qui s'y est collé, une personne adorable et un grand dessinateur et tatoueur de talent. On se croise depuis des années un peu partout et il fait parti de la bande du collectif Kronik, super collectif de branleu...heu non pardon, d'illustrateurs-trices de talent !! Des personnes qui nous sont proches et qu'on aime beaucoup.
J'utilise pas mal de fois le mot 'beaucoup' non ? À méditer... :)





Avez-vous aussi des liens durables avec certaines assos du pays ?
Sty : Oui, avec en fait toutes les assos qui nous ont déjà fait jouer et qui sont encore actives : Too Loose Punk Rockers, Kjbi, Le Collectif du Bruit, La Salle Gueule, Sick My Duck, Insane, etc...

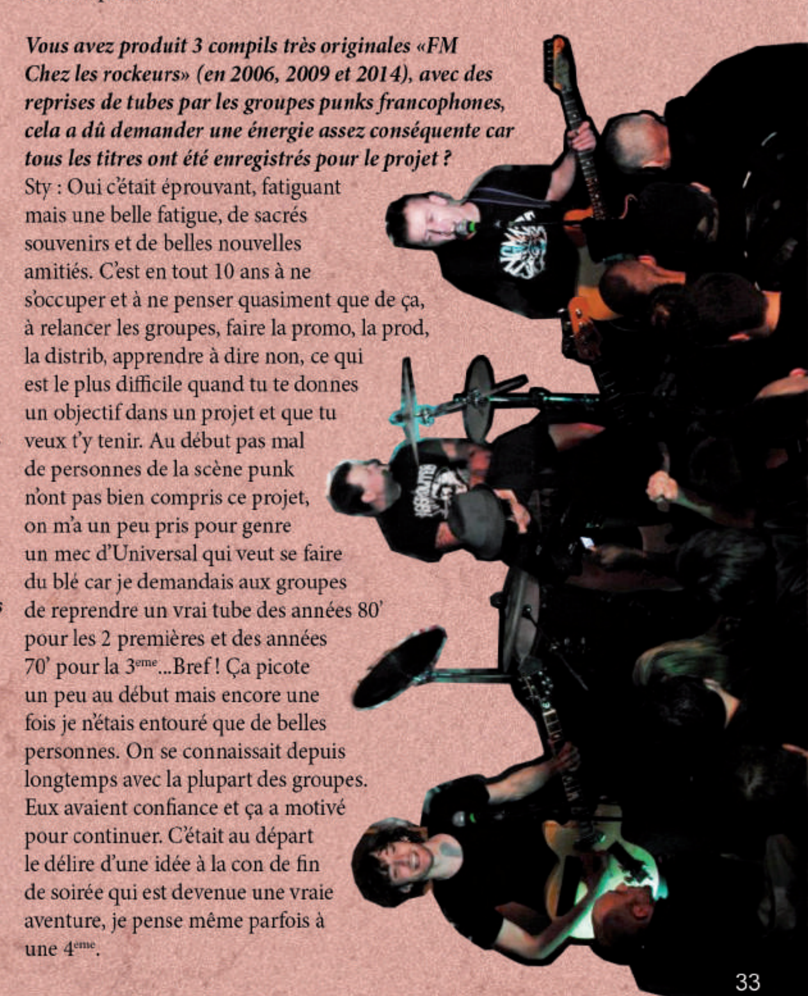
Est-ce que l'association Stygmate est juste le label ou est également investie dans vos déplacements et l'orga des soirées ?
Sty : Le groupe et l'asso c'est un peu la même chose, un tout, une force j'aimerais pouvoir dire. Il n'y a pas vraiment d'écart entre les deux. J'ai monté l'asso pour la sortie de la 1ere compilation FM Chez Les Rockeurs, pour être en règle avec ce système (fuck ze system !) et pour être pris un peu plus au sérieux. J'utilise le mot 'asso' ou 'prod' sur les tracts depuis bien avant d'être dans le Journal officiel des associations. Maintenant l'asso me serre juste à envoyer des factures et à signer des contrats de prods pour les concerts que j'organise. Je n'ai même pas de compte bancaire pour l'asso, je garde tout sous mon matelas. Fuck ze system !

Avez-vous différencié les activités et qui sont les membres du bureau ? Vous mêmes ?
Sty : On a monté l'association avec Lionel, chanteur d'In Vitro, il était au secrétariat, et Philippe Bernard, compositeur de chansons françaises, il y est trésorier. Lionel est parti du bureau, et comme on peut rester à deux dans une asso on a décidé avec Philippe de rester à deux. Je m'occupe de tout ce qui est orga, projets, etc. Philippe est là pour m'épauler et m'aider à garder les pieds sur terre dans ces projets, c'est une personne sur qui je peux compter quoi qu'il arrive et quoi que je décide.

Aujourd'hui, quel sont vos boulots ? Vous permettent-ils d'être bien disponibles pour tourner ?
Paul : Je donne des cours de batterie et guitare depuis une bonne dizaine d'années. Je ne bosse que 20 heures et peux donc tourner pas mal avec les groupes.
Sty : Je n'ai pas de boulot, je suis au rsa. J'ai du mal avec la hiérarchie, c'est pas mon truc. C'est un risque que j'ai décidé de prendre, un choix personnel. Je me fais des petits billets parfois ici et là en jouant dans des bars, en passant le chapeau avec Lise Cabaret. Ça permet d'arrondir les fins de mois, d'être toujours dispo pour tourner avec les autres.

Avec le label Stygmate, j'ai remarqué quelques co-prods vers 2010 et puis l'album «Rétro» des Gastéropodes l'an dernier. Vous avez un peu diminué la cadence ?
Sty : Oui complètement. Je m'occupe seul de l'asso, du label, distribution, merch, etc. Quand j'ai commencé j'avais pas mal de temps pour m'en occuper vu que je ne tournais pas énormément. J'étais à tous les concerts, vernissages, etc, pour poser une table, faire de la promo, parler des nouvelles co/prods, envoyer les CDs en radio associatives, poser des albums en boutique, etc, etc. enfin le boulot d'un label quoi. Mais petit à petit avec Stygmate, Diego Pallavas, Lise Cabaret et les autres formations que j'avais, j'ai commencé à tourner de plus en plus. Ce qui est génial entre nous, c'est la plus belle des vies, mais j'ai moins de temps du coup pour m'occuper des co-prods. La dernière des Gastéropodes Killers, c'est parce que je ne peux rien leur refuser tout simplement.

Vous avez produit 3 compils très originales «FM Chez les rockeurs» (en 2006, 2009 et 2014), avec des reprises de tubes par les groupes punks francophones, cela a dû demander une énergie assez conséquente car tous les titres ont été enregistrés pour le projet ?
Sty : Oui c'était éprouvant, fatiguant mais une belle fatigue, de sacrés souvenirs et de belles nouvelles amitiés. C'est en tout 10 ans à ne s'occuper et à ne penser quasiment que de ça, à relancer les groupes, faire la promo, la prod, la distrib, apprendre à dire non, ce qui est le plus difficile quand tu te donnes un objectif dans un projet et que tu veux t'y tenir. Au début pas mal de personnes de la scène punk n'ont pas bien compris ce projet, on m'a un peu pris pour genre un mec d'Universal qui veut se faire du blé car je demandais aux groupes de reprendre un vrai tube des années 80' pour les 2 premières et des années 70' pour la 3eme...Bref ! Ça picote un peu au début mais encore une fois je n'étais entouré que de belles personnes. On se connaissait depuis longtemps avec la plupart des groupes. Eux avaient confiance et ça a motivé pour continuer. C'était au départ le délire d'une idée à la con de fin de soirée qui est devenue une vraie aventure, je pense même parfois à une 4eme.



J'ai aussi la chance de posséder le 45T Stygmate & Friends, mais là pas de label...?
Sty : Haaaa mais c'est parce que c'est un cadeau des labels justement, et des groupes qui y participent : Zone Onze Records, General Strike, Konstroy, Diego Pallavas, Lipstick Vibrators et Edouard Nenez & Les Princes de Bretagne.
Pour les 20 ans de Stygmate j'avais organisé un festival en deux jours au Cirque Électrique à Paris, avec tout plein de groupes d'ami.e.s. Deux journées incroyables ! Ils m'ont offert ce tirage de 45T et une guitare ce weekend-là.. Incroyable ! Encore aujourd'hui j'ai du mal à y croire, toujours des frissons. Mes ami.e.s sont mes amours.

Pouvez-vous nous parler de vos projets ?
Sty : En ce moment, et vu le bordel sanitaire, on va tenter de se concentrer sur le prochain album qui est en pleine écriture. On est en finition du split EP Paul Péchenart/Stygmate aussi. On tente bien sûr de se trouver quelques concerts ici ou là mais tout s'annule au fur et à mesure. Connard de virus !

Quelques anecdotes seraient bienvenues, pour les lecteurs de Punkulture : vos meilleurs et pires souvenirs, et puis un scoop quand même !...
Paul : Question super difficile. Je dirais que les bons souvenirs sont tellement nombreux que j'ai du mal à les classe. À chaque fois qu'on part c'est le bonheur. J'ai énormément aimé traverser l'Irlande, et à plusieurs reprises. Sacré pays pour faire du rock. C'était magique ces tournées. Gros concerts aussi pour nous à la Miroiterie (Paris, 20ème) que nous avons pas mal saignée. On collait bien là-bas. Côté mauvais souvenirs, je pense évidemment au mec qui nous a, avec un air relativement menaçant, sorti un gros fusil double canon chargé dans une sale after à 6h du mat' alors qu'il était sous C et whisky et que nous étions chez lui, perdus au milieu de nulle part dans la campagne irlandaise.
Sty : C'est vrai que le gars en Irlande surclasse toutes les autres anecdotes avec le coup de fusil de chasse. J'ai pas trop de mauvais souvenirs, ou alors j'essaie de les oublier. Plein de magnifiques souvenirs par contre.
On a fait un concert dans les catacombes il a très longtemps. Je vous épargne toutes les petites histoires et galères de la soirée, je vais retenir juste celle là : on avait oublié le siège batterie. Du coup les batteurs ont dû s'asseoir sur les gros packs de bière qui, évidement, se réduisaient petit à petit au cours de la nuit. À la fin le dernier batteur jouait en équilibre.

Vous avez joué en 2019 avec les anciens des Rats et Soucoupes Violentes. Vous vous voyez encore «en piste» dans 15 ans ?
Paul : Ah ben oui, pourquoi pas? Stygmate était là il y a plus de 25 ans, trop dommage de s'arrêter là.
Sty : Évidement ! Quelle question ! Jusqu'au bout ! La musique ou la mort !

J'ai noté Lise Cabaret, peux-tu nous en parler ? Et le projet avec l'ex DOGS Paul Péchenard ?
Paul: Mon père a monté les DOGS en 1973 avec Dominique, Mimi et Zox. Ils étaient vraiment gamins ! Après quelques années de folie et des tonnes de collaborations, il a commencé à écrire solo (il me semble que son premier titre date de 1979 ou 1980). Il a fait son premier EP puis album en 1994 et 1995. Quand j'ai eu l'âge de jouer correctement, on a commencé à répéter ensemble (1998 peut-être). Ça ne s'est jamais arrêté.
Sty : J'accompagne Lise Cabaret à la guitare depuis presque 5 ans maintenant. Elle écrit, compose et interprète de magnifiques chansons, je rajoute juste un peu de sonorité rock et de folie là-dedans. Elle est plutôt de la chanson française mais traine aussi dans les concerts punk depuis toujours. Elle a eu une formation punk d'ailleurs, sous le nom de Lise Cabaret.
Pat Pujol m'avait invité à jouer en acoustique pour un vernissage du collectif Kronik, Lise servait derrière le bar et s'occupait un peu de l'orga. Ça a été littéralement le coup de foudre ! C'était palpable. Depuis nous partageons la scène et notre quotidien. On a sorti son 1er album « L'Ailleurs » en juin 2018 avec en invité Patrick Lemarchand (batteur Parabellum) et nous sommes en pleine finalisation du deuxième album avec encore Patrick à la batterie sur quelques chansons.
Pour Paul Péchenart, grand Paul, c'était un peu logique qu'on sorte un EP split ensemble. Déjà son fils petit Paul joue avec lui et dans Stygmate, ça crée forcément des liens. Il a aussi participé aux deux derniers albums de Stygmate, aux compilations FM Chez Les Rockeurs et j'ai participé sur deux de ses albums. Et je ne parle pas des tournées et concerts qu'on a fait ensemble, il y en a eu énormément. C'était logique qu'avec le temps on devienne plus proche. On se voit souvent, avec ou sans concerts.



Avez-vous sorti des clips ? Vos albums sont ils disponibles sur bandcamp ou autres plateformes de téléchargement ?
Paul: Oui, il y a quelques clips de Stygmate qui traînent sur YouTube (dont un réalisé par ce cher David Basso). Et oui, les albums sont en écoute sur toutes ces plateformes...
Sty : Des clips oui bien sûr, et les albums sont un peu partout sur pas mal de plateformes et en téléchargement gratuit. Sauf peut être le 1er qui doit être un peu plus difficile à trouver mais c'est pas insurmontable non plus.

Merci BEAUCOUP Vince de nous avoir contacté, merci pour ton soutien et que vive la Punkulture !!





Quand j'ai proposé à Vincent l'interview de Cyclope, il m'a avoué avoir un doute à savoir si ce groupe avait sa place dans Punkulture ? Une question légitime à laquelle nous n'avons pas réfléchi longtemps, évidemment qu'en tant que groupe de rock, Cyclope y avait sa place. Car c'est quoi le punk rock finalement ? C'est avant tout du bon vieux rock'n'roll déglinguée, joué avec sincérité et énergie ! Et à la fin des années 70, dans une France Giscardienne vieillissante et sclérosé, et qui de surcroit n'avait aucune « culture rock », tout groupe de jeunes énervé qui branchaient leurs ampli fut, à tort ou à raison, considéré comme Punk ! Faut dire qu'à côté de Johnny Halliday et Sylvie Vartan, il en fallait pas beaucoup pour être considéré comme subversif ! Cyclope, eux, ne se sont finalement jamais autoqualifié de punk ou autre, c'étais juste un groupe de rock'n'roll, des jeunes gens qui avaient envie de vivre une vie différente, à 100 à l'heure, sans se soucier du reste....une vie de punk en somme ! Au hasard de la vie, rencontre avec Gérard, chanteur guitariste, été 2020. Redj

Bonjour Gérard, tout d'abord merci de nous accorder de ton temps pour répondre à cette interview. Commençons par le début ! Est-ce que tu peux te présenter, nous dire où tu es né, où tu as grandi, et comment tu as découvert le rock ? Qu'est-ce qui t'as donné envie de monter un groupe de rock ? Où, quand et comment as-tu connu les frères Austruy ? Est-ce votre premier groupe ?

Salut, je suis né à Amiens en 1958, et j'ai grandi en région Parisienne. Tout d'abord autodidacte à 13 ans, je prends des cours à l'école normale en guitare classique pour diversifier mes connaissances musicales. J'ai eu la chance de jouer avec Jacques Higelin par exemple. J'ai découvert le rock et le blues grâce à mon père qui écoutait Chuck Berry et John Lee Hooker. Puis j'ai découvert Jimi Hendrix et c'est là que je décide de devenir guitariste. On s'est connu au lycée avec les frères Austruy, c'était leur premier groupe en 1974 et moi mon 3ème.

En quelle année exactement se crée Cyclope ? Où est-ce que vous répétiez ? Quelles étaient vos influences ?

Donc les frères ont créé le groupe en 1974, ils ont eu plusieurs guitaristes et chanteurs avant mon arrivée. Anecdote : le guitariste, juste avant moi (Jérôme Bowman), était le bassiste de Van Halen ! Il est venu en France pour suivre sa copine française et énorme surprise pour lui quand il tombe sur le Rock&Folk dans lequel il voit ses potes américains qui décrochent la timbale avec ce 1er album en 1978 ! Il était dingue !! Il fait quelques concerts avec Cyclope mais doit repartir aux States car impossible de renouveler son visa. Donc on m'appelle pour reprendre sa place avec les Cyclope en 1979. Nous répétions à Soisy sous Montmorency dans le Val D'Oise et nous étions assez influencés par Aerosmith, Kiss, Led Zeppelin ou Alice Cooper.

Donc en 1979 on commence ensemble mais avec différents chanteurs, on manque de signer avec le producteur de Trust qui à l'écoute des maquettes en anglais est intéressé mais si on lui ramène la même chose en français. Et là, c'est la cata, le chanteur excellent en anglais n'est plus du tout crédible en français, dommage ! De là, on va décider de rester en trio et d'essayer de chanter en français par nous-même.

Pourquoi ce nom Cyclope, qui en as eu l'idée ? Je crois qu'au début Philippe, le frère de Didier, n'est pas encore dans le groupe, c'est bien ça ?

Le nom Cyclope est arrivé bêtement à la demande d'un organisateur de concert, il leurs fallait trouver un nom dans les 5 minutes. L'organisateur attendait au téléphone pour le mettre sur affiche, Didier a ouvert le dictionnaire au hasard et posé son index en fermant les yeux et est tombé sur Cyclope en se disant qu'on aurait le temps de changer après. Mais ce fut un gros succès au concert et ne voulant pas perdre le public acquis ce jour-là le nom est resté encore et encore …

Philippe le frère de Didier était là au tout début. Il a juste arrêté quelque temps en 1982 à cause des études, et on a fait le premier 45 tours sans lui, avec un autre bassiste. Puis il est revenu et était présent pour le 1er l'album, en 1984.

Comment se passe les débuts ? Vous arrivez facilement à trouver des concerts ? Vous avez un manageur ou vous gérez tout tout seul ?

Au début on gérait nous même les concerts et les relations avec Madrigal notre premier label, puis avec des manageurs.

En 1982 vous sortez votre 1er EP, vous le financez vous-même ? Est-ce qu'il s'est bien vendu et vous a permis de vous faire plus connaître ? Qui était les 2 choristes très présentes sur l'enregistrement ?

Le 1er 45 tours a été auto financé et s'est écoulé à 3000 exemplaires. Il peut paraître un peu expérimental car on se cherchait encore, on commençait à composer dans un style qu'on a fini par trouver plus tard. On s'est fait un peu connaître avec, mais la réelle reconnaissance est arrivée en 1984 avec la sortie du 1er album. Pour les chœurs féminins, ça avait été mixé trop fort, c'était notre première expérience studio, on chantait pour la première fois en studio et on n'aimait pas du tout nos voix ! Patricia et Murielle étaient des copines de l'époque qu'on a perdue de vue…

Le premier album sort en 1984, c'est Madrigal qui vous contacte et propose d'enregistrer ou bien c'est vous qui frappez aux portes ? Vous aviez maquetté avant cet album ? Comment a-t-il été reçu par la presse et le public ?

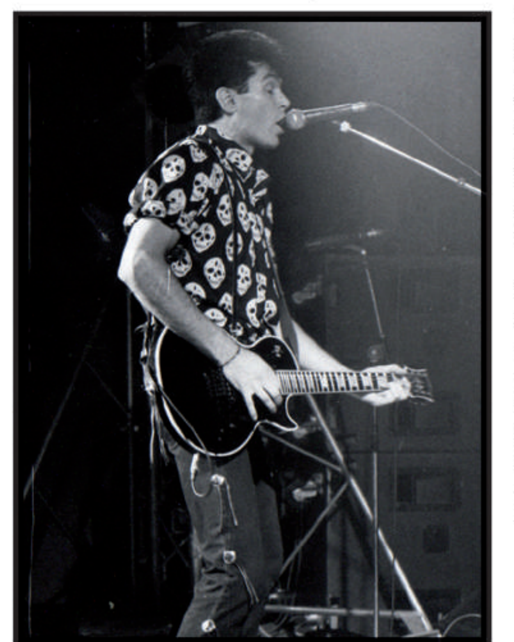
En fait le premier album était une maquette qu'on a envoyée à Madrigal et ils ont voulu le sortir comme ça sans rien touché ! On l'a enregistré en 3 jours, mixage compris, un genre de live en studio.

Dès sa sortie l'album a eu un très bon accueil de la presse et des radios, mêmes les télés nous invitent !

Anecdote : notre voisin qui se plaignait toujours du bruit de nos répétitions nous voit 3 fois à la télé dans le même week-end et en plus nous entend sur Europe 1 ! Il vient nous féliciter et nous encourager alors qu'il avait même appelé la police 6 mois avant pour faire constater le bruit !!

C'est vraiment un album réussi, un rock très proche du punk rock, avec aussi parfois des rythmiques très speed pour l'époque, comment analyses-tu ce disque, très « juvénile » avec du recul ? Comment vous est venu l'idée de la reprise de Piaf ? Est-ce que vous vous êtes rendus compte que vous aviez réussi un très bon album ?

Oui c'était vraiment un album ou rien n'était calculé, on ne voulait même pas y laisser la reprise d'Edith Piaf, mais Madrigal a vraiment insisté pour la mettre en premier sur l'album. On ne pensait pas du tout avoir un tel accueil car beaucoup de nos proches nous disaient que c'était trop speed pour marcher et passer à la radio. Heureusement on n'en a fait qu'à notre tête …



Vous enchainez rapidement avec un nouvel album « T'inquiète pour ce soir» en 1985 chez Idéal records. Un album un peu plus posé, avec des influences parfois un peu new wave, est-ce volontaire pour essayer de toucher un public plus large ou bien est-ce une progression logique de composition pour vous ? Quelles ont été les réactions du public à la sortie du disque ?

Le 2ème album est sorti chez Idéal, mais était produit par Madrigal et il fallait à leur demande faire un peu de concessions, sur les tempos notamment… Par contre, sur scène, c'était toujours à cent à l'heure ! Les critiques étaient bonnes mais notre public de base était assez étonné du changement de tempo de la plupart des titres.

Entre les 2 albums vous sortez un 45 tours avec 2 titres (Pas fier d'être ici / J'ai compris ma douleur) qui seront sur le second album, mais avec un enregistrement différent, tu peux nous en dire plus ?

Oui le 45 tours intermédiaire nous a semblé un peu raté, fait à la va-vite. On en garde pas un super souvenir…Ceci dit cela fait longtemps que je ne l'ai pas écouté… Il a dû sortir début 1985 chez Davout à Paris je pense.



Au niveau des textes, vous étiez un peu à contre-courant pour l'époque, dans le sens où vous n'aviez pas de textes « politiques » ni le côté « bière et connerie ». Vos textes sont plutôt des petites tranches de vie ou des chansons sur l'amour, vous n'avez jamais eu de reproches à l'époque à ce sujet ? (Je pense à un texte comme «Caresse mes fesses» !)

Oui c'est vrai, les textes n'étaient pas dans la mouvance de l'époque, mais voilà on n'avait pas envie de parler politique ou de faire partie d'un mouvement révolutionnaire ou anarchique. Après, Trust ou les Bérus et plein d'autres groupes le faisaient très bien et nous on a pensé qu'il fallait parler d'autre chose, bon et puis je ne me rappelle pas qu'on ait été critiqué sur les textes. Le morceau «Caresse mes fesses» justement, avait été utilisé comme générique d'une émission musicale sur TV6 (ancêtre de M6)

En 1988 sort votre 3ème opus « Sans sel et sans sucre », avec encore des pures pépites de rock survitaminé, mais également des titres un peu plus expérimentaux comme «Les pots cassés», «Pas d'témoin, pas d'papier» ou «30 keus ma mob», ce qui en fait un album plus difficile d'accès je trouve. Quels étaient vos inspirations à l'époque de cet enregistrement ? Est-ce que cet album a bien marché ?



En effet «Sans sel et sans sucre» était plus diversifié dans les styles de musiques, et puis on a rajouté des cuivres avec nous en studio et sur scène. Cet album a bien marché grâce à la locomotive «Wen story» le clip est passé 120 fois sur M6. La radio NRJ nous programme pour la 1ère fois et les ventes explosent à plus de 700 ex par jour ! Ce qui est totalement inespéré pour nous. On essayait surtout de garder une identité et de ne pas trop se laisser influencer par les courants musicaux et les étiquettes qui déferlaient sans cesse.

Quand je vois les groupes avec lesquels vous avez joué, c'était aussi bien des groupes de rock (City Kids / Bad Loser / Louis Bertignac / Noir Désir / Kid Pharaon) mais également des groupes plus punk (La Souris Déglinguée / Kidnap / Drei Ocklok / Dileurs). Où est-ce que vous vous situiez à l'époque ? Quel était votre position par rapport à la scène Punk ? Toute la vague dite « rock alternatif » ça a été quelque chose qui vous a intéressé ?

C'est vrai qu'on a joué avec un peu tous les groupes des années 80… même avec John Mayall, Les Innocents ou Jean-louis Aubert ! Bref on n'avait aucuns soucis avec le partage du plateau. On nous qualifiait parfois de rock, punk ou rock alternatif….Je crois que les étiquettes étaient données par les médias et que le public reprenait sans trop se poser de questions. Nous on s'en foutait un peu…

Pour le prochain disque, l'excellent (et sous-estimé à mon avis) album «Hey !», c'est New Rose qui s'en charge, vous avez rencontré Patrick Mathé ? Cet album est vraiment une pure réussite, un album rock digne de ce qu'allait faire Noir Désir plus tard par exemple...Est-ce que ce disque a été bien accueilli ? Comment tu expliques que Cyclope n'a jamais vraiment eu de réel succès (en France) ?

Oui l'album «Hey !» qu'on avait enregistré nous-même a tout de suite intéressé Patrick Mathé qui jusque-là semblait vraiment indifférent à nos albums. Mais celui-ci lui a tout de suite plu et pour nous, travailler avec New Rose, c'était mythique et on était super contents. Malheureusement les médias n'ont pas vraiment suivi l'histoire, les ventes étaient moyennes … Heureusement que l'étranger s'ouvrait à nous, et là c'était une grande aventure qui commençait !

J'ai bien dit pas le succès ou la reconnaissance méritée « en France » parce que sinon vous tourniez pas mal à l'étranger ! Vous avez fait une tournée en Afrique, en Amérique du Sud et en Asie !! Vous étiez surement l'un des rares groupes français à réussir à faire ça et à si bien s'exporter, comment arriviez-vous à monter ces tournées ? Comment c'était financé ?

Le gros carton, c'était au Pérou ! Suite à la signature d'un contrat avec le label Péruvien «Hispanos», un déluge médiatique se déroule dans le pays (grâce notamment à la reprise de «L'hymne à l'amour» dans un premier temps) qui nous amène à remplir le stade de Lima 3 soirs de suite avec 45 000 personnes chaque soir ! Plus de 1000 albums vendus par jour, et toute la population qui nous reconnaissait dans la rue ! Le genre de situation où l'on croit que c'est un rêve et qu'on va se réveiller. Egalement des gros succès aussi en Inde, au Vietnam et au Cambodge. En Afrique de l'est et Océan Indien aussi, moins de monde mais très bien accueillis également. Tournée aussi en Roumanie, Chypre, Allemagne, Suisse et Belgique. Des tournées décrochées grâce à de bonnes relations avec le ministère des affaires étrangères suite à des concerts au Maroc et en Algérie où les rapports des organisateurs étaient plus qu'élogieux !

Vous sortez d'ailleurs un CD «Live autour du monde» en 1993 (avec des enregistrements de concerts au Pérou, Zimbabwe, Zaïre, Algérie, Madagascar, Viêt-Nam, Cambodge et Inde !!!) C'est un peu un témoignage testament ce disque non ?

Donc suite à ces concerts on s'est dit qu'il était temps de sortir un album live, comme un souvenir immortalisé de ces moments magiques ! Bon on ne pensait pas à arrêter à ce moment-là…

À cette époque, on croit que Cyclope s'est dissout, mais à priori non... Seul Philippe a quitté le navire, pourquoi arrête-t-il ?

Oui, c'est un coup dur quand Philippe arrête… Il a une opportunité professionnelle pour lui qui ne se refuse pas, une autre aventure pour lui…

Du coup un nouveau bassiste le remplace et vous enregistrez des titres entre 1992 et 1993….Qui sortiront plus tard en CD «Les Daltons», en quelle année exactement sort ce disque ? Perso, je l'ai découvert vers 97 ou 98 par-là, et je dois bien l'avouer, je ne le trouve pas bon….Quel est ton avis sur ce disque ? Pourquoi cette reprise de Joe Dassin ?

L'album «Les Daltons» est sorti en 1997, il est autoproduit en plein désarroi et remise en question, il doit, comme tu le dis, ne pas être très bon… bien que le public adore quand on joue «L'hôpital» ou «Occupe-toi de moi» sur scène, malgré tout. Pour la reprise des «Dalton», je ne sais pas trop…on aimait bien le texte et l'ambiance très différente de l'original…

Il y a une grande tournée en 1993, puis plus rien…. En quelle année, quelle période, le groupe se sépare-t-il ? Pour quelles raisons Cyclope s'est-il arrêté ?

Suite à cet album on a fait quand même pas mal de dates, et ce même jusqu'en 2000 ! Plus d'une centaine de concerts je pense… On a également préparé un «Best of» qui n'est jamais sorti… On a manqué de signer avec Sony, mais les radios commencaient à demander du rap, les organisateurs de concerts rock se mettaient à organiser des raves party, tout le monde nous a dit que le rock est mort….On a baissé les bras. De mon côté, je suis parti enregistrer un album avec le chanteur Christophe, chez Sony, puis une tournée de deux ans.

Aujourd'hui vous faites quoi tous les 3 ? Est-ce que vous faites toujours de la musique ? J'ai vu que tu avais un groupe, tu peux nous en dire plus ? Es-tu toujours en contact avec les anciens membres du groupe ? Est-ce qu'un retour de Cyclope sur scène est quelque chose que tu penses envisageable ?

On est toujours en contact avec Didier, et Philippe est revenu avec le désir de rejouer avec nous, on avait même refait 3 concerts en 2013 (Montmagny, Domont, et un festival à Poitiers), avec un très bon accueil d'ailleurs ! Et on avait décidé de refaire quelques concerts juste avant le confinement, donc l'idée est reportée pour le moment. Mais si autour de toi des gens veulent réentendre « Soirées bombage », « L'hymne à l'amour » ou « Wen story », ils peuvent nous contacter pour un concert !!

J'ai également un autre groupe qui s'appelle The Verge, je n'ai jamais arrêté de jouer, la musique quand ça vous tient ! Pour découvrir The Verge, vous pouvez aller sur youtube taper The Verge : «Straight away» ou «It's up to you».

A l'heure des rééditions, pourquoi Cyclope n'as-t-il pas encore eu ses rééditions dignes de ce nom ?

Non ! Jamais eu aucunes propositions dans ce sens, uniquement des propositions de concerts ! Merci pour l'interview. Gérard.

NB : Si vous êtes intéressé pour faire jouer Cyclope ou The Verge, contacter Gérard via info@theverge.band.

DISCOGRAPHIE :

- 1982 : «Song without message» EP 3 titres (autoprod)
- 1983 : 1 titre «Soirée bombage» (première version) sur la compilation «Pop Rock Ile de France» LP
- 1984 : Cyclope 1er LP 8 titres (Madrigal)
- 1985 : «Pas fier d'être ici» / «J'ai compris ma douleur» SP 45 tours (Idéal)
- 1985 : «T'inquiète pour ce soir» LP 11 titres (Idéal)
- 1987 : «Tout dans ma tête» (single version) / «No More» SP 45 tours (Idéal)
- 1988 : «Sans sel et sans sucre» LP 11 titres (MD diffusion)
- 1991 : «Hey !» LP 11 titres (New Rose records)
- 1993 : «Live autour du monde» CD 21 titres (Mantra records)
- 1997 : «Les Daltons» CD 10 titres (autoprod)

Voilà, j'ai pas listé les 45 tours sans inédits issue des albums





Droogies radio est un projet ambitieux né durant le premier confinement. Il s'agit d'une radio indépendante diffusant 24h sur 24 et 7 jours sur 7 de la musique, majoritairement Oi!/streetpunk mais pas que. Plutôt qu'une présentation, j'ai préféré laissé la parole à Gaël, une des personnes clés de cette initiative, pour qu'il nous en parle plus en détail...

Salut Gaël, tu peux te présenter rapidement, ainsi que tes activités diverses en lien avec le punk rock ?
Salut Bertel, Je m'appelle Gaël connu aussi sous le nom de DeWarlaing. Je suis allé voir mon premier concert punk en 1999 (1h de voiture. J'avais 17 ans, je ne connaissais que le scooter, ça m'a paru super loin). C'était Toxic Waste, Buziness (le groupe de ska) et Los Tres Puntos, assez loin de chez moi à l'époque. J'habitais à la campagne et dans le groupe de potes que j'ai rejoint, il y avait 2 punks. C'est ainsi que j'y suis allé naturellement avec eux. Et puis j'ai plus kiffé que les groupes de rock que j'allais voir avant. Je me suis vite senti à l'aise dans l'ambiance que je retrouvais aux concerts punk. J'ai rapidement monté des petites arnaques pour pouvoir me payer l'essence pour aller jusqu'à Lille en scooter (1h30) et payer l'entrée. Et j'ai réellement «épousé» le punk avec les concerts punk qui avaient souvent lieu au Rockline. Organisés souvent par Padington Productions et Cha Pinque à Donf. Salle dont j'entendais tout le temps le nom dans les émissions punks de Radio Campus Lille (Écrasons La Vermine, Des Charters Pour La Corrèze, Amerika Akbar) que je captais difficilement car j'étais en fin de zone d'émissions. Et puis je n'ai plus jamais arrêté. J'ai bien eu quelques expériences au sein de groupes punk et ska-punk mais rien de bien glorieux à part quelques souvenirs. Je voulais donc aussi participer à ma façon en filmant les concerts et ainsi commencer à archiver. Puis bien plus tard, en 2008, j'ai commencé à organiser des concerts. Depuis j'ai dû en organiser pas loin de 200, au sein de différentes assos. Cette expérience m'a permis de m'impliquer personnellement dans un groupe de potes «Burning Lady» pour qui je conduisais, je «manageais». J'ai eu l'occasion de partir avec plusieurs groupes en tournée et de voyager pas mal et ainsi rencontrer ou revoir des connaissances passées par Lille le temps d'un soir ou deux. Ma situation professionnelle, ayant un peu évolué, m'a finalement empêché de continuer le roading. Je me suis donc retourné vers la radio et grâce à une opportunité d'un créneau vacant, avec mon acolyte de toujours, Jérémy (avec qui j'organise les concerts), on a monté l'émission «Acouphènes! Radio Show» (agenda concerts/invités/live sessions quasi toutes les semaines) en 2014, puis j'ai rencontré Stéphane d'Écrasons La Vermine et on en est arrivé à faire une émission ensemble «Pyongyang City Rockers» (punk et sa grande famille). J'ai chopé la fièvre de la radio. J'en voulais encore plus et comme je trouvais qu'il n'y avait pas d'émissions 100% oi!, j'ai monté un podcast pour ne pas avoir la contrainte du calendrier à respecter. Lors d'un déplacement à Paris avec Semtex (ex-bassiste de Street Kids), je lui ai proposé de me rejoindre sur ce projet qu'est «Get Your Hair Cut» (été 2019). On a fait 8 épisodes pour le moment. Puis en mars/avril 2020. Wattie (Lion's Law) me contacte pour savoir si je suis chaud pour monter une webradio oi! avec lui.

Tu peux nous présenter Droogies ? Comment le projet est né ? Quels en sont les grands principes ?
Donc en mars/avril, Wattie me propose de monter une webradio avec lui. Genre, rassembler les émissions punk / oi! et faire des playlists en 24/7. Tout ce dont je rêvais m'était proposé au bout du fil. Je vais enfin pouvoir faire du «Get Your Hair Cut» H24, quand j'en ai envie. Milky de l'émission «Rien N'a Encore Changé» (Lille) est chaud aussi. Puis très vite Swindle (Pressure Tour Booking - Lyon), Oli (de Béton Armé - Montréal), Thomas & Clément (de Baron X & The Von Bastards / Récidive - Paris) ainsi que Semtex (Lille) forment la première équipe.

Plus cela avance et plus il y a différentes émissions. Comment «recrutez» vous les nouveaux collaborateurs ? Au début, tout tournait autour de la Oi! et du streetpunk, mais maintenant, on peut également entendre du reggae, de la soul, du post punk, du garage, ... Était-ce une volonté dès le départ ou est-ce pour palier le nombre limité d'émissions 100% oi! ?
Alors le recrutement n'en est pas vraiment un. On a reçu naturellement des propositions. Et entre les «j'suis chaud» et ceux qui proposent un format de qualité déjà prêt à diffuser, on n'a pas dû trop sélectionner. On n'a pas encore refusé de propositions mais ce n'est pas à exclure. Comme tu le fais remarquer, notre éventail musical s'est élargi, on est passé de 100% oi! à des émissions proposant du garage, de la coldwave, de la soul, du reggae. etc. Mais il faut avouer que notre scène écoute aussi ces styles musicaux. La preuve en est que même dans le staff, tout le monde n'est pas 100% oi!. Et puis on s'est dit que proposer que de la oi!, ça pouvait vite nous limiter à la niche. Et notre but est de promouvoir notre scène. Au bout de deux mois, on n'a pas vraiment besoin de palier car nous produisons une vingtaine d'émissions par semaine. Rajoute à ça beaucoup beaucoup de formats courts.

Vous utilisez également d'anciennes émissions de radio (Sunday Stripper, Boots and Braces, ...), comment cela se fait-il ? Comment se fait le choix ?
Au lancement de la radio, on voulait absolument laisser la place aux «Archives». On savait que notre pote Tom Sultans avait numérisé des émissions de la fin des 80's début 90's de l'émission «Boots & Braces» de Caen. Une fois que nous avons obtenu son accord et celui des animateurs, nous ne nous sommes pas gênés pour les diffuser. Puis comme on commençait à ré-entendre les émissions plusieurs fois, on a demandé aux gars de «Sunday Stripper» (de Caen aussi...) si on pouvait utiliser leurs anciennes émissions. (J'avais déjà tout ce qui pouvait exister sur l'émission en archives chez moi). Feu Vert. On a diffusé. On diffuse aussi les archives d'une émission hardcore "Spirit Of Noise" de Nantes qui était ravi de nous les proposer.
D'ailleurs, j'en profite pour lancer un appel. On recherche toutes archives sonores (émissions, interviews, lives...) ayant rapport avec la skinerie. (nous contacter ici : www.droogies.org).

Niveau technique, tu peux nous expliquer comment ça se monte un projet comme ça ? Comment vous gérez le fonctionnement et la maintenance de la radio ? Tu as une idée du temps que cela représente sur une semaine / un mois ? Avez-vous connu des grosses galères depuis le lancement ? J'imagine que tout cela a un coût, comment faites-vous ?
Alors, règle primordiale, avoir un noyau dur béton, constitué uniquement de gars qui n'ont plus à prouver leur implication dans la Scène et qui ont des compétences nécessaires et utiles à la survie du projet. On a 3 gars qui gèrent le côté technique mais le staff est multitâche et autodidacte. On a dû se familiariser avec des outils qu'on n'avait jamais utilisés. Ça va de gérer un serveur pour la première fois à l'achat simple d'un micro, payer la Sacem, gérer les mails. Ce n'est pas forcément monnaie courante pour chacun d'entre nous.
Pour le temps passé par semaine, je sais que c'est plusieurs 10aines d'heures et encore je dois être loin du compte. Personnellement, j'ai le serveur ouvert H24, j'écoute de la musique 18h/jour. Donc je gonfle bien les chiffres. Mais je pense 4/5h pour les moins impliqués à pffff.... au moins jusque-là !
Niveau galères, on en a rencontré mais juste l'histoire de quelques minutes ou heures. On a une équipe technique béton, on ne se fait pas de bile.
Y a des coûts, effectivement, qu'on s'était dit qu'on assumerait. On a donc créé un compte commun pour payer les serveurs, la Sacem et autres petits coûts annexes. On a mis en place un compte Paypal pour recevoir des donations sans grands espoirs mais il s'est avéré qu'on a bien fait. Pour le moment, la radio est pérenne, ne vous en faites pas, on sera toujours là!

En terme d'écoute, est-ce que vous avez moyen de quantifier ceci ? Est-ce qu'il y a une évolution depuis le début ? Des différences entre les émissions ?
On aimerait bien le savoir même si ça reste secondaire. La preuve c'est qu'à l'heure actuelle (14/12/2020), nous n'en savons toujours rien. On a juste de vagues statistiques de base. On est en train de bosser dessus. Mais au vue des réactions, sms, mails, mps, discussions... on a un bon audimat et des gens qui relaient l'info volontiers sans qu'on ne demande rien. Je pense que Droogies Radio atteint un de ses buts, en faire une radio communautaire et indépendante. On répond à tous les messages possibles. (farceurs s'abstenir). Le nombre de personnes qui nous suivent augmente chaque jour. On a la chance d'avoir beaucoup d'exclusivités de la part des groupes et des labels, alors forcément, quand ils communiquent, ils nous ramènent de l'audimat, et nous on leur apporte une visibilité certaine.
Et oui, il y a des pics d'audience car il faut l'avouer, certains de nos animateurs ont une fame qui n'est plus à prouver et que les émissions spécialisées ne sont pas monnaie courante donc attirent du monde.

Et à l'étranger, ça fonctionne ? As-tu connaissance de projets similaires dans d'autres pays ?
Oh que oui l'étranger nous écoute. De 1/ parce qu'on propose beaucoup de oi! française (du classique et beaucoup de «découvertes») et que la oi! made in France a la cote (pour moi, rien ne rivalise). De 2/ parce qu'on est la seule à proposer autant d'émissions différentes consacrées à notre Scène. Il y a bien une webradio qui émet de Grèce, RadiOi mais les playlists se répètent souvent. On a remarqué une récente reprise d'activité chez lui / eux après le lancement de Droogies Radio. Ça nous fait plaisir de remotiver les gens.

Quels sont les nouveautés / projets pour la radio ?
On a beaucoup beaucoup d'idées, je ne peux pas tout vous dire mais dans ce que je peux dévoiler, il y a : un chat, un forum, une section archives... On aimerait, à terme, être un réseau social à nous même. Sans pubs, avec que des gens qui partagent le même intérêt pour notre Scène.

Récemment, vous avez demandé aux gens de proposer des jingles, est-ce qu'il y a d'autres moyens de filer un coup de main et/ou de s'impliquer dans votre projet ?
On a demandé aux gens de faire des jingles pour ne pas toujours entendre les mêmes et aussi pour alimenter notre souhait de promouvoir l'aspect communautaire. Est-il nécessaire de rappeler qu'il y a quelques mois, 90% de la scène affiliée «skinhead» s'est vu bannie du plus gros réseau social. Si on pouvait s'en passer un jour, on le ferait volontiers, mais ce n'est pas le cas pour le moment malheureusement. Pour nous aider, apportez-nous vos connaissances sur la scène, envoyez-nous des archives, envoyez-nous vos sons, envoyez-nous vos projets d'émissions. On prêtera forcément une attention accrue à chacune de vos propositions. Que les groupes, les labels et, quand ça sera possible les salles de concert pensent à se servir de nous dans leur stratégie de communication.

Quelque chose à rajouter ?
Écoutez Droogies Radio, Respect Your Scene. Fuck The Fakes. Merci. Oi!



Vérole

Certains groupes ont une place plus ou moins grande dans l'histoire du punk rock Français. Les Cadavres se positionnent dans le peloton de tête. Le nom n'est pas banal, tout comme le surnom du chanteur : Vérole ! Mais cela n'est pas suffisant pour laisser une empreinte indélébile ! Il faut que la musique soit percutante, que les textes soient marquants. Ces qualités, les Cadavres les ont ! Vérole revient sur la discographie de ses différents groupes. Installez-vous confortablement… ***interview de Laurent Laloue***

Que faisait le petit Philippe avant d'écouter du punk rock ? Quels étaient ses centres d'intérêts ? Est-ce que la musique était présente dans ta famille ? Qu'est-ce que tu écoutais ?

J'étais un p'tit gars tout à fait banal. Né à Pantin et ayant vécu principalement rue de Belleville. Gamin des 70's futal large, sous pull, du orange, du marron ; Nounours à la télé… Pas grand-chose à dire. Je lisais beaucoup, d'ailleurs je lis toujours. La musique, on n'en écoutait jamais chez moi sauf un peu de classique. Il n'y avait que la radio ou les fameuses télés du samedi ou la variété française régnait sans partage… C'est donc très tard que j'ai commencé à écouter des disques, principalement du rock'n'roll. J'ai découvert le punk presque tout de suite. Je suis le produit de l'époque.

Tu as vécu à Paris ou en banlieue ? Tu vois une différence entre les 2 ?

Oui, il y en en a une. Petit à petit les quartiers populaires de Paris se vident et on envoie les gens en banlieue. On a gardé sur la capitale que les beaux quartiers et leurs monuments comme une façade acceptable pour les touristes. La banlieue est un peu le paillasson de la ville. Qu'on ne s'étonne pas s'il y a autant de problèmes dans les ghettos verticaux où l'on entasse les populations à loyer modéré. Pour ma part j'ai presque toujours habité Paname. 20e, 19e, 18e, 15e. C'est dur de sortir un Parisien de chez lui… Comme c'est aussi dur de s'habituer à Paris… L'avantage de cette ville, c'est qu'on y est anonyme. Tranquillité de ce côté-là. On est tellement nombreux qu'on ne connaît même pas son voisin de palier. Plus on se noie dans la foule et mieux c'est pour s'occuper de soi… Puis on a le métro… Une vraie source d'inspiration. Sur les quais suffocants à regarder les autres sans les voir. Toujours les mêmes, qui se piétinent sous les affiches d'un bonheur sans cesse remis au lendemain.

Comment as-tu découvert le punk ? Est-ce que tu penses que par ta nature, comment tu étais enfant, il était logique que tu te diriges vers ce style de musique

Découvert par hasard… J'ai fait pas mal d'écoles, le genre renvoyé d'ici puis de là… Et une année je suis arrivé dans un bahut avec un autre nouveau qui lui était déjà branché là-dessus grâce à son frangin plus âgé… Du coup il m'a fait entendre une K7 des Pistols et ça a été comme une révélation immédiate. C'était découvrir un mouvement plein de possibilités loin des sentiers de l'habitude et de l'indifférence. Le reste a suivi petit à petit.

Vous avez repris 2 fois The Clash. Ce groupe est plus important que les Sex Pistols ? Ton goût pour les slogans sur les vêtements vient d'eux ?

En fait c'est l'inverse. Je trouve les Pistols plus importants que The Clash… Je trouve qu'avec un seul album ils ont changé le monde de la musique pour toujours. Puis quand t'as 14 balais et que tu écoutes ça pour la première fois tu es pris dedans. Les textes, ce chant unique, ces riffs de gratte qui chantent… Bref, sans hésitation pour moi.

Quant à mon look, je crois que je m'habille quasiment pareil depuis que j'ai 15 ans. À l'époque il n'y avait pas de boutique de fringues rock. Donc ton look, tu le créais toi-même avec de la peinture à tissus, des pochoirs, des aiguilles à coudre et c'était unique ! Je n'ai jamais compris comment on pouvait acheter un t-shirt 15€ avec le logo anarchiste en imitation bombage. Puis en même temps, il suffisait de peu pour passer pour un extra-terrestre. Un jean troué, des épingles à nourrice, une veste de costard, des converses et des lunettes et t'étais déjà un paria…

As-tu rapidement pensé à former un groupe ? Est-ce toi qui es à l'origine du premier, ou bien ce sont des potes qui t'ont sollicité ? Est-ce que tu avais choisi d'être chanteur ?

Non de moi-même je n'y aurais pas pensé… Je suis trop timide et défaitiste. C'est Mag qui en a eu l'idée. La trainée de poudre était là, il a été l'étincelle ! Une fois qu'on se sentait parti on a trouvé un nom, je voulais être guitariste… Je connaissais les pauses, sauf que j'avais oublié que je ne savais pas jouer de gratte. J'ai tenté la basse et j'étais aussi mauvais… Du coup je me suis retrouvé au chant. Généralement la meilleure place quand tu ne sais rien faire. Plus pratique au fond, les mains libres pour boire et pas d'instrument à porter. En plus je faisais déjà les textes, c'était donc logique. Il nous restait à écrire cette histoire.

Si je ne dis pas de bêtise, ton premier groupe est FFI, est-ce le groupe qui jouait une espèce de hard rock qui a sorti un 45 tours « L'ère du nucléaire » en 1981 ?

Alors non. Avant de s'appeler Les Cadavres on est passé par plein de noms dont FFI (mais je ne connais pas le groupe dont tu parles), Avortons Autonomes, Aspro, Les Parias, PCV… J'en oublie sûrement mais on n'a jamais rien fait d'autre que répéter ou essayer de répéter. Aucun de nous ne savait jouer de quoi

que ce soit donc c'était très lent et en plus, on n'était pas pressé. Si on sortait 2 accords, on était déjà content, on avait un morceau ! Dans ces groupes, à part Mag et moi qui sommes toujours restés, il y a eu pas mal d'autres personnes et surtout aucun sérieux là-dedans. Tout ceci ne nous a menés finalement à rien. Pas même une cassette qui traîne dans un tiroir. En revanche, on faisait plein de graffitis sur les murs. Comme si le groupe était super au point ! On dit qu'un slogan sur un mur est aussi puissant que 1000 voix !

Tu as enchainé avec Les Cadavres ? Comment s'est formé le groupe et à quelle date ? Pourquoi ce nom ? Pourquoi ce triangle noir des asociaux ? Quel était votre but ?

On s'est retrouvé deux moitiés de groupe qui ne fonctionnaient pas et en les réunissant ça a donné Les Cadavres. On a commencé à répéter en 79. On répétait en banlieue sud, classiquement dans un garage et classiquement aussi avec pas mal de matos chouré. Le triangle noir nous collait tout à fait. C'est un logo qui claque et qui te situe tout de suite : Asocial. Asociaux… Aussi bien moralement que socialement. Des jeunes sans aucun espoir dans une société stagnante. Quand on a créé ce groupe on avait aucun but, on a jamais pensé qu'on irait plus loin que ce garage dans le 91 !!

Le chant en français a toujours été une évidence pour toi ? Pourquoi ? Quels groupes de la « première vague » punk française écoutais-tu ? Tu as écrit des textes en anglais ?

C'est logique. Le texte est fait pour être compris ou porté à d'autres. En plus écrire en anglais, c'est d'abord passer par le français pour ensuite essayer de traduire et retrouver la même idée donc c'est réducteur sauf si tu es bilingue. Puis j'aime bien l'idée d'un groupe d'ici qui chante dans sa langue. Comme un groupe italien qui chante en Italien. Lefrançais est une langue riche qui permet de jouer avec. J'ai fait quelques textes en anglais pour essayer, mais ce n'est pas mon truc ! Métal Urbain est le groupe qui m'a définitivement convaincu que l'on pouvait chanter en français sans être ridicule. Ecrire en français exige davantage de rigueur, vu que les gens comprennent immédiatement ce que tu dis. C'est pourquoi j'ai été parfois très déçu en traduisant les textes de groupes anglais dont le disque tournait beaucoup chez moi.

Quel sont les « paroliers » qui t'ont inspiré dans les groupes punk ? Comment as-tu composé tes premières paroles ?

Je ne pense pas avoir été influencé par les paroles des groupes que j'écoutais. Mes textes ont toujours été des états d'âmes, des constats sociaux, davantage guidé par ce que je lisais ou ce que je vivais. C'est très personnel. Le monde est tellement déprimant qu'il n'y pas besoin d'aller chercher loin l'inspiration. Le quotidien est une source qui ne tarit jamais.

Le premier disque : le split LP « Rien n'a changé » Les Cadavres / Vatican (1982). Pourquoi avoir sorti ce split avec eux ?

Magouille : Basse, Gaël : Guitare, Le Chef : Batterie. Ce disque est un reflet de l'époque. On répétait toutes les semaines et chaque répète était un rencard avec de nombreux potes d'où l'on sortait sans trop tenir droit ! On vivait davantage cette période punk qu'on ne pensait à faire carrière ! On a commencé par jouer des reprises. Il faut apprendre à jouer ensemble. Puis on a eu un premier morceau «Pas de commentaires», puis un autre et petit à petit on avait une liste. Ça se faisait vraiment sans se prendre la tête, on était content d'avoir un groupe et on se forgeait une identité. A l'époque de ce maxi je trainais pas mal avec Kram (le bassiste de Vatican), du coup c'était évident que l'on sorte ce disque ensemble. On a partagé tous les frais entre les deux groupes. J'aime bien cette idée de mêler du latin au punk.

On n'avait jamais vu de studio d'enregistrement. On a joué comme on a pu. Je beuglais plus que je ne chantais et on est arrivés au studio totalement dépouillés tellement on était anxieux. Le tout s'est fait en une journée vu qu'on ne pouvait payer davantage de studio. Il a fallu faire vite ! Le résultat est bien comme cela devait être…

Le label FLVM c'est « Faites le vous-même ». Ce disque est une autoproduction complète. On a tout fait nous-mêmes. Il y a eu 3 tirages, ce qui parait surprenant car il n'est vraiment pas abouti !!

Les pochettes et les tracts des Cadavres ont toujours été très liés aux textes. C'est important de garder une unité entre le contexte et le visuel. Ça définit une identité et une cohérence.

Je n'arrive plus à écouter ce disque ! C'est brouillon. C'est un disque qui colle parfaitement à son époque mais qui a très mal vieilli. La chanson la moins pire est encore « Une piaule pour crever »

Une phrase pour le décrire : né trop tôt et trop vite.



Le premier EP « LE TEMPS PASSE LE SOUVENIR RESTE » (1984)

Les nouveaux venus : Avenel : Guitare et Ben : Batterie (ex -United Mutation). Gaël galérait pour les solos vu qu'il avait appris la guitare tout seul. On a donc joint Avenel à la bande qui était un pote de Palaiseau, comme seconde guitare, pour soutenir. Comme ça, il y a toujours une rythmique même si l'un d'eux se débranche et ça masque la misère du solo. Ben était un Américain qui avait échoué en France et de loin meilleur batteur que Gilles. Il s'y est mis rapidement.

On répète dans le garage à Orsay. Quelques rares concerts pour tester les nouveaux morceaux. On commence un peu à trouver nos marques. L'époque est difficile, peu d'endroits pour jouer et beaucoup d'hostilité.

Je ne sais même plus où il a été enregistré. Un studio du coté de Nogent avec un cimetière à côté où on allait faire des pauses.

Patrice et Aline de New Wave traînaient dans tous les concerts. On les a rencontrés comme ça, par hasard. Quand ils ont proposé de nous faire sortir un disque on a foncé. New Wave était un label indépendant qui participait beaucoup à la distribution et l'échange des groupes pas connus ou underground. Les fanzines à l'époque, c'était l'Internet d'aujourd'hui. Ils ont aidé à faire vivre la scène.

Sur la pochette c'est un métro. Cette bétaillère qui emmène quotidiennement les gens au travail. Sa direction est « pro patria » mais là il est abandonné dans un décor de ruine. Comme quoi la direction était mauvaise. Le signe que ce monde court à sa perte. Des temps difficiles et désespérés, où le néant est le miroir du monde. Ce disque est déjà mieux que le maxi. On sent encore le tâtonnement mais on reconnait déjà un peu Les Cadavres. Le titre dont tu es le plus fier ? Mon titre préféré : « Drapeau blanc » mais le mot « fier » me gêne dans la question. Je cultive toujours trop le doute.

Une phrase pour le décrire : Un cri dans l'obscurité !



EP « AUJOURD'HUI LES ROSES, DEMAIN LA MANDRAGORE » (1987)

Jérôme : basse, Tougoudoum : batterie et Manevy : Guitare. 3 Ex-Charnier avec une démo géniale : « Explosif ».

Ca se passe après la première séparation des Cadavres. Le groupe s'est arrêté en 1984 pour de multiples raisons. Charnier était un groupe de la même banlieue sud avec qui on partageait les répètes. J'ai repris le chant avec eux. On faisait des reprises des Cadavres et le reste a suivi !

On a repris à zéro. Entre l'héritage des anciens groupes et de nouveaux titres. Très vite on a davantage privilégié les nouveaux titres.

Je n'ai carrément aucun souvenir de l'enregistrement. Preuve que je ne devais pas attester d'une sobriété parfaite tous les jours !

Il est sorti sur New Wave et toujours enregistré rapidement avec peu de moyens. Aucune idée pour le nombre de tirages. Ca me semble si loin. Puis on se fiche des chiffres, ce qui compte c'est la passion.

J'ai fait la pochette comme pour les autres. Une sorte de parabole des vanités. Un chemin du berceau au tombeau, de la fleur de la beauté à la fleur de la mort. Mon jugement sur ce disque ? Pas très mûr !

Mon titre préféré : « Elle m'a quitté » pour des raisons sentimentales

Une phrase pour le décrire : un brûlot bourré d'humour.

ALBUM « EXISTENCE SAINE » (1989) ET « LES SALAUDS VONT EN ENFER » (1988)

Il vous aura fallu de nombreuses années pour sortir ce premier album ! Comment l'expliques-tu ?

C'est surtout une question de moyens. Il n'y avait pas d'ordinateur pour pouvoir enregistrer chez soi. Il faut imaginer le prix d'une journée de studio, même en francs ! On répétait à Forbidden, l'équipe était en train de monter son label et voulait enregistrer les groupes du studio comme les Wampas et nous. Bref, aucune hésitation. Nos choix ont souvent été une question de copinage. Je crois que c'est Lior le bassiste des Wash, qui était aux commandes de ce label qui a dû arrêter rapidement faute de moyens. Comme tant d'autres, il y avait pas mal de petits labels ou d'assos. Tout commençait à fleurir dans ce paysage habitué aux sonorités popisantes ou merdasses héritées des hippies.



On avait les morceaux. On commençait à tourner un peu plus régulièrement qu'avant. Il a juste fallu sélectionner ceux qu'on voulait mettre ou ceux qu'on jouait le mieux. La pression était terrible : un album !

Le disque a été fait à Mix-It et produit par E. Débris et Charlie H (ex-Metal Urbain). Une sorte de grosse fête toute la semaine où des tas de potes passaient nous voir. On a terminé vraiment à la limite du temps. Les chœurs ont été faits le dernier soir vers 4h du matin… Fallait finir ! Charles et Eric étaient très pros pour les corrections et la direction. Il est sorti d'abord en vinyle. La pochette, c'est un montage d'un type mort devant sa télé. L'absurdité du monde. La balance entre la vraie vie et celle qui est projetée. Au dos, une famille avec des têtes de produits de consommation. Existence saine… Celle qui est rêvée par les directeurs marketing et que l'on impose au plus grand nombre à crédit.

J'aime bien ce disque mais je retirerais bien 3 titres ! Mes 3 titres préférés, sans hésitation : « Existence saine », « 7h23 » et « Ennemi ». Ces morceaux- là ont été de toutes les listes de concerts et toutes les périodes qui ont suivi.

Une phrase pour le décrire : content d'avoir enfin un album !

ALBUM « LE BONHEUR C'EST SIMPLE COMME UN COUP DE FIL » (1991)

Une nouvelle arrivée : Cyril -Guitare

C'est une belle arrivée que celle-ci. Abdélou a tout de suite fait partie intégrante du groupe et ne l'a jamais quitté. On lui doit pas mal de morceaux. Abdélou et Cyril c'est le même !! Il suffit de lire les chroniques de la camionnette pour traduire tous les surnoms des membres du groupe !!

Les morceaux de ce disque ont été composés après l'album « Existence saine ». La liste des concerts changeait beaucoup, on essayait…



C'est Ian Burgess (MC4, Les Thugs…) qui a enregistré ce disque au Studio Le Chalet dans les Landes. On aimait bien le son qu'il donnait. C'est compact et ça claque. On s'est bien entendu avec lui. Chaque soir c'était un marathon de dégustation de vin. On était dans une sorte de gite avec dortoir. Une vraie vie de colonie de vacances chez les alcooliques anonymes dans la région de Bordeaux. Y'avait même des toilettes sèches au fond du jardin. Et cette connerie d'alarme qui fonctionnait toute la nuit. On l'a samplé dans « 22 ». Passer sur Houlala / Bondage n'a pas changé grand-chose pour nous. On n'a jamais calculé quoi que ce soit. Dans la scène de l'époque, il y avait vraiment des groupes très différents qui jouaient ensemble. Un véritable renouveau.

La pochette : c'est la période bleue. À l'époque une pub passait souvent pour France Télécom « Le bonheur c'est simple comme un coup de fil ». Du coup je l'ai détourné avec un pendu... De l'humour noir…

Je trouve cet album assez énergique et plutôt réussi. Mes 3 titres préférés : « Média contrôle », « L'ile du pacifique » et « Flash spécial »

Une phrase pour le décrire : il est très homogène puisque pratiquement tous les titres datent de la même période.



ALBUM « L'ART DE MOURIR » (1993)

Je ne sais plus pourquoi on a choisi le studio Pôle Nord à Blois pour l'enregistrer. Peut-être qu'après Bordeaux, on voulait faire une sorte de route des vins musicale. Mais on aimait bien s'éloigner de chez nous, pour juste être entièrement isolé avec le disque à faire. Il est sorti sur Bondage.

Comment as-tu vécu les querelles de personnes et d'argent qui ont ébranlé le label ?

C'est un peu passé au-dessus de nous. On avait déjà suffisamment à faire avec nos propres embrouilles.

La pochette : Après la période bleue, il fallait la période rose. C'est à nouveau moi qui ai fait la pochette. Sauf que je travaillais sur des collages papier que je ramenais au label pour qu'ils s'amusent à les mettre en forme sur un ordinateur. Je ne suis pas du tout moderne.

Ça reste mon disque préféré. Mes 3 titres préférés : « En rade », « Memento mori » et « Les voix du silence »

Une phrase pour le décrire : celui que j'écoute le plus.

Est-ce que tu penses que les gens qui se suicident font preuve de courage ou de lâcheté par apport à leur proche ?

Je pense qu'il faut plutôt du courage. C'est un adieu définitif qui dépasse tous les appels au secours ou les remises en question. La mort fait partie intégrante de la vie. C'est aussi une liberté. Lorsque tu n'en peux plus ou que tu ne veux plus continuer, il te reste toujours ce choix. Memento mori… La vie a des accents lugubres que le temps achève de détruire.



ALBUM « PARIS SOUS LA PLUIE » (1994) LIVE AU BATACLAN

On n'avait pas encore fait de disque live. Ca aère un peu au milieu d'une discographie. On a joué, enregistré en même temps et surtout pas fait de travail derrière en studio pour le rendre présentable. C'est donc un vrai live avec ses imperfections et ses moments de chaos. On a rempli le Bataclan grâce à l'obstination de Laurence qui nous manageait. Un véritable pari réussi. Comme tu le dis, depuis cette salle est devenue célèbre pour d'autres évènements. Le monde aussi a changé, il y a tellement d'années entre les deux. Le fait notable c'est que Jérôme n'était pas sur le disque.

C'est Elvire que l'on retrouvait aux manettes sur « L'art de mourir » qui a enregistré et mixé ce concert au Bataclan. On a toujours fait confiance aux gens avec qui on travaillait. À cette période c'est elle qui nous sonorisait. La plupart de ceux ou celles qui nous ont sonorisé, ont également participé ou mixé les disques.

Avec Bondage les choses suivaient leur cours... On était beaucoup sur la route à cette période-là. On jouait dans un peu toutes les structures et un peu partout. La camionnette était notre seconde maison. Le lieu privilégié des absurdes angoisses et questionnements.

La pochette est plutôt inattendue pour un live !

Elle a été faite en même pas 1 heure. Je devais l'emmener au label, j'étais en retard. Le jour même j'ai pris un polaroid de ma fenêtre avec les immeubles de derrière chez moi coloriés au crayon.... J'ai découpé des caches en écran de télé. J'y ai mis dedans toutes les horreurs du monde. Celles qu'on décrit dans les chansons. Ce monde informe qui étouffe nos murmures et nos cris ! À l'époque, on avait enregistré des concerts vraiment mieux. Avec des enchainements et une plus belle énergie.

Une phrase pour le décrire : honnête... Mais sans plus !



ALBUM « AUTANT EN EMPORTE LE SANG » (1996)

Bertrand arrive à la batterie. Qui est Daniel Ravel aux percussions ?

Là c'est un énorme changement. Pour la première fois on a un véritable batteur. Du coup tous les morceaux vont changer, évoluer... Il est arrivé bien avant cet album. On modifie plein de breaks, d'intros. C'est toute la liste qui se trouve refondue. Bertrand aurait dû arriver 3 albums plus tôt ! Quand à Daniel, c'est le chanteur d'Infraktion. L'autre fait important c'est que Manevy nous avait quitté. Ca a été pour moi une vraie déchirure.

Le disque s'est fait un peu dans la douleur. On commençait déjà un peu à s'engueuler. J'avais déjà la certitude que je ne continuerais pas.

J'ai peu de souvenir de l'enregistrement au studio Crystal Concept à Paris. J'ai du mal avec la mémoire. Certains classent, archivent, moi je me contente de vivre l'instant présent.

Bond Age n'était déjà plus Bondage mais Rémanence plutôt. Et les rapports étaient plutôt mauvais, il n'y avait plus Marsu. On savait que ce serait le dernier disque avec eux et aussi pour nous.

Chester a une place importante dans le visuel du groupe ? Surtout dans votre fan Club : Basta !

La pochette a été réalisée par Chester. Effectivement il a toujours été avec nous. Il a apporté beaucoup par ses dessins. On le retrouve dans des tracts, des autocollants et même les draps de scène. Il a participé à cette histoire. La pochette est superbe. Le détournement a toujours été une des techniques que nous utilisions. Cet album est très différent des autres enregistrements des Cadavres, on y a mis à la fois ce que l'on avait envie d'y apporter mais également une volonté d'abattre notre zone de confort musical. C'est ça le principe. La feuille d'infos du fan club, il suffisait de s'inscrire et on recevait chaque mois un numéro de Basta. Je le redis : Il n'y avait pas d'internet !! C'est une façon de correspondre avec les gens qui écoutaient le groupe. Un lien par le courrier. Je photocopiais ça à mon taf et pareil pour les envois.

Comment juges-tu ce disque aujourd'hui ?

Les morceaux sont très différents. Mes favoris : « Seul avec moi », « Paris sous la pluie», « Autant en emporte le sang »

Une phrase pour le décrire : audacieuse remise en question !

Le nom de l'album est un détournement «D'autant en emporte le vent». Que penses-tu de ce mouvement qui veut faire tomber les statues, changer le nom de certaines rues ? Faut-il effacer les traces de l'histoire ou les laisser en expliquant ce que ces personnes ont fait de bien ou de mal ?

Tu veux dire comme la Révolution française qui appelait la rue Denis la rue Saint Denis… Ou la commune qui détruit la colonne Vendôme ?? Je pense que ce genre de choses doit être compris dans un contexte historique. Les forces de la vie ont toujours besoin d'une révolte contre les choses en place. Après, c'est le pouvoir en place ou les vainqueurs qui décident de la direction de l'Histoire. Il n'y a pas de rue Pétain mais chaque village a sa rue du général De Gaulle. Plus largement, je trouve toujours ça plutôt bon de bousculer les idées en place ou de casser le conformisme. Il faut « désapprendre » le monde qui est mené par le confort et l'habitude.



ALBUM « LIVE À NANCY » (2010)

On a sorti ce deuxième live parce que rétrospectivement le Bataclan nous semblait maintenant un live décevant. En plus Jérôme et Bertrand n'étaient pas sur ce live. On jouait beaucoup mieux à cette période de reformation qu'à l'époque. Les morceaux avaient évolué, avec des passages différents. Puis on enregistrait pratiquement tous les concerts, donc c'était génial de pouvoir en sortir un pour marquer la période.

Il est sorti sur Existence Scène, c'est de l'autoproduction. Existence scène est notre asso. Comme ça on avait de comptes à rendre à personne.

La pochette : Encore une série de collages avec des phrases incisives. Essorer à l'infini cet ultime semblant de vie. Pourquoi la tour Eiffel ? C'est Paris et ici, c'est le centre du pouvoir. On devait sortir un DVD en même temps, avec la reformation. Un pote, Brice nous a suivis et a filmé toute l'épopée !! En plus, il y avait des clips et des archives. Bref, un gros jouet plein de trucs. Malheureusement nous n'avons pas eu le temps ni les moyens de le faire. Il nous manque vraiment un document visuel. Dommage car on est au siècle de l'image et du paraître. On le garde sous le coude jusqu'à rencontrer un génie du montage vidéo parce qu'il y a un énorme travail de montage, de mise en place et de menus...



Une phrase pour le décrire : je le trouve agréable.

3 EP OU ALBUM « AU TERMINUS DE L'HISTOIRE » (2013)

Aucun changement cette fois. Pourquoi changer une équipe qui perd ! On est tous là de retour, avec un peu plus de poches sous les yeux mais une véritable envie de jouer.

On a fait ces quelques morceaux dans le peu de répètes

qu'on avait entre les dates de la tournée. Vu que géographiquement on habite loin les uns des autres, il a fallu faire une sorte de calendrier digne d'un homme d'affaires. Donc on a enregistré 9 titres. Sortir un album de 9 titres est débile. Alors on a fait notre règle de 3. Trois 45tours de 3 titres de 3 couleurs différentes sur 3 labels différents. L'enregistrement a été fait en 3 jours également.

Les labels : Slow Death : Frank, Guerilla Asso : Till et Dirty Punk : Christophe... C'est un choix ?

Oui c'est agréable de faire les choses avec des gens avec qui tu t'entends bien et qui te comprennent. En plus ça a été très rapide et efficace. Et « l'objet » est beau. Les pochettes ? Encore et toujours mes fameux collages. Ces choses cruelles et aveugles qui suintent à travers les textes. Elles se ressemblent sans être identiques.

Comment juges-tu ce/ces disque(s) aujourd'hui ? Avec un titre pareil, peut-on dire que c'est le dernier disque des Cadavres ?

Je pense. C'est à la fois le terminus de notre histoire et allégoriquement le terminus de l'Histoire avec un grand H. Le monde tel qu'on le connaît souffle son haleine dévorante à la face de l'humanité.

Mes 3 titres préférés : « Ultime ultimatum » « Spes unica » et « Compulsion de mort »... Ca fait 1/3 ou encore 3 !

Une phrase pour le décrire : ces titres donnent une idée de ce qu'on aurait pu faire comme album suivant si on avait continué l'aventure comme on dit dans les télé-réalités. En plus on en avait 2 autres que l'on n'a pas enregistrés.

Au total il y a eu 4 périodes pour les Cadavres (79-84), (86-96), (2000, un petit tour pour les 20 ans du groupe) et (2009-2013, reformation pour les 30 ans du groupe). Pourquoi avez-vous arrêté et pourquoi avez-vous repris ? Les Cadavres ont joué 3 concerts en 2016, ne restait que toi au chant accompagné de Till et Paul (Guerilla Poubelle), Fab (Justine) et Batbat (Diego Pallavas) ? Pourquoi avec ce line-up ?

Il y a eu plusieurs périodes, plusieurs séparations. Des engueulades. C'est comme un couple, il y a un moment où t'en peux plus de tes potes, où t'es plus d'accord sur la zique, ou la façon de continuer. Bref, tu te casses ou tu te fais jeter. La vie passe à toute allure et on a du mal à aller au coin de la rue chercher une nouvelle aventure. Quand on a arrêté en 1996, c'est qu'on ne pouvait pas aller plus loin dans ces conditions. Ca devenait un cirque ambulant où on avait du mal à se supporter. La reformation de 2009 a été vraiment plus agréable. On avait envie de jouer, et surtout on avait dépassé nos colères boutonneuses. Pour les concerts de 2016, c'était davantage un tribute avec des potes qui accompagnait la sortie du livre.

J'aimerais que tu nous parles de Jhy, road-manager et rédacteur de Basta (feuille d'infos sur les Cadavres) ? Peux-tu nous en parler ?

Jhy nous a accompagné pendant longtemps comme chauffeur, road manager, éditeur de Basta et du fan club. C'est agréable de bosser avec lui car il est très carré dans ce qu'il fait !

Comment expliques-tu qu'il n'y ait pas plus de gens de couleur dans la scène punk ?

Sans doute que malgré les positions politiques et antiracistes du mouvement punk, c'est plutôt une musique de blanc. Il en va de même pour le métal, ou le post punk. Les gens écoutent ce qu'ils ont envie d'écouter d'après leur sensibilité. Par exemple, il y a certains groupes dont j'adore les textes, mais que je n'irais pas pour autant voir en concert car la musique me bloque !

Tu es proche de Marsu. Quelle place avait-il ou dois-je dire a-t-il dans l'histoire du groupe ?

C'est avant tout un ami de longue date avec qui j'ai partagé plein de trucs. Il a même essayé de nous manager : Nous le groupe le plus clampin du monde ! C'est quelqu'un de bien même s'il n'est jamais à l'heure !

Tu avais sorti le livre : « Voyage au bout de l'ennui » en 2016. Cette routine du départ en camionnette est une des explications de ou des splits ? Les 60 minutes ou les 90 minutes passées sur scène valent-elles tout ce temps passé ?

En fait je trouve ça chiant les groupes qui racontent leur histoire de façon hollywoodienne, que c'est génial quand on s'est rencontré, que faire l'album a été un régal, que le concert était super, qu'on est des artistes ! Bien trop de gens pensent encore que : tu fais un groupe et que à peine t'arrives quelque part tu es reçu avec les caisses de champagne, les bols de coke et les groupies... En fait, ce livre explique ce qu'est vraiment faire un groupe. Des heures à te faire chier sur une autoroute. Charger et décharger le matos, dormir où tu peux. Supporter à plein temps les mêmes gens et toujours attendre, attendre...

Quel retour as-tu sur toutes ces années passées au sein des Cadavres ? Qu'en aurait pensé le jeune Vérole si on lui avait dit que ce groupe ferait encore parler de lui en 2020 ?

Je ne regrette rien de ces années. On s'est inventé une façon de vivre nos envies plutôt que de subir celle imposée par la morale ou les règles éditées par un directeur marketing. Faire ce groupe nous a permis de sortir de nous-mêmes. Vivre l'instant présent sans regard pour le passé et sans se soucier de l'avenir.

Est-ce qu'il y aura un jour, un concert d'adieu des Cadavres ? Pourquoi cela ne s'est-il jamais fait ? Parce que tu sais que l'aventure n'est jamais vraiment terminée ?

On n'a jamais fait de véritable concert d'adieu, on a juste annoncé plusieurs fois qu'on arrêtait. Pas de calcul, ni de nostalgie. C'est sans doute le manque de moyen, pour faire d'un dernier concert une fête ou un truc marquant.

Tu as intégré Infraktion en 1996 suite à l'arrêt des Cadavres. Au départ c'était pour une tournée pour remplacer leur chanteur, c'est bien cela ? Au final, tu es resté jusqu'en 1999, au split du groupe ?

Oui j'ai commencé comme intérimaire : il avait besoin d'un chanteur pour une tournée. Ca l'a bien fait, faut dire qu'on se connaissait déjà et j'ai arrêté Les Cadavres volontairement pour rejoindre définitivement Infraktion. Je n'aime pas faire plusieurs groupes à la fois.. On se connaissait déjà de l'époque des Dileurs et on s'amusait franchement mieux. C'était une super participation, puis j'ai dû apprendre des rythmes plus reggae et ska, ce que je ne maitrisais pas du tout. Pour le groupe entier c'était un nouveau départ. On a très vite fait de nouveaux titres et directement envisagé l'album.



INFRAKTION : « SOUS LES PAVÉS... LA RAGE ». CRASH DISQUES. 1996

Les membres : Iourip : Basse, Face : Guitare, Kristov : Guitare et Rouseman : batterie.

Les Cadavres avaient souvent joué avec Infraktion. Musicalement on se complétait bien car ils allaient dans une direction différente. Infraktion a failli splitter car ils n'avaient plus de chanteur, c'est ce qui a motivé ma venue. Depuis on ne se voit plus trop, car on est éparpillés aux quatre coins de la France.

Comment s'est construit le disque ?

Il y avait la liste classique d'Infraktion, les morceaux qui ont toujours été sur les setlist et on a tout de suite créé de nouveaux titres pour l'étoffer. Il y en avait également certains en cours qui étaient sans paroles et que l'on a finalisés. Ca restait dans la ligne directrice du groupe, mélange punk rock reggae. Ensuite c'est vrai que mes textes étaient très différents des premiers, un peu plus sombres, mais ça collait quand même. On répétait à Noisy-le-Grand plusieurs fois par semaine entre création et mise au point de la liste. L'idée était d'allier l'ancien et le nouveau. L'album est sorti sur Crash Disques, on a retrouvé l'ami Marsu. C'était un bon support pour ce premier album.

La pochette est horrible on dirait de la pâtée pour chien et pas du tout des pavés. Je ne m'en suis pas occupé, je crois que c'est Iourip et Face. Le premier jet en noir et blanc avec juste les écritures en rouge était beaucoup mieux. L'ajout de la couleur a été catastrophique.

Je trouve que ce disque est bien. Le son est néanmoins un peu trop propre et posé. Il y a des anciens morceaux d'Infraktion, comme « Irradié » ou « Sois fainéant » et des nouveaux qu'on a fait ensemble après mon arrivée. Il y avait déjà un 45tours avec le premier chanteur. Mes préférés sont « Les jeux sont faits », « Garde à vue » et « Fatigué d'attendre ».

Une phrase pour le décrire : plein d'espérance et de souvenirs.

Que retires-tu de cette participation à Infraktion ?

C'est toujours agréable de se remettre au chant avec un nouveau groupe. Les repères ne sont pas les mêmes. C'est construire quelque chose de différent tout en essayant de conserver son identité. Ce n'était pas si facile car pas mal de gens voulaient y voir la continuité des Cadavres. On a beaucoup tourné, on était très souvent sur les routes... On est même allé en Italie pour une épique série de dates, un excellent souvenir que cette parenthèse italienne.

Pourquoi avoir arrêté en 1999 ? On était sur le point d'enregistrer un second album après quelques changements de personnel. On préparait le disque en squattant le studio d'une maison de disque grâce à une copine qui y bossait et qui nous incrustait sous un faux nom dès qu'il y avait un trou dans l'emploi du temps. Du coup c'était un travail de longue haleine. Puis certains zicos ont commencé à déménager, du coup on répétait presque plus et petit à petit on a arrêté. C'est dommage que ce second disque ne soit jamais sorti, il y avait de super titres.



CHARGE 69 « RÉSISTANCE ÉLECTRIQUE ». COMBAT ROCK 2009 ET 2010 (Je globalise avec le maxi « Retour au front » enregistré en 2009)

En résumé c'est très simple. C'est la plus grosse erreur que j'ai faite. Si la machine à remonter le temps existait, je m'abstiendrais de cette collaboration.

Darling Genocide et €uroshima : les deux groupes ont joué avec une boite à rythmes ? Tu aimes cette sonorité, qu'est-ce qu'elle te procure ? La boîte à rythmes est une spécificité française (Métal Urbain, BN, LV88, Warum Joe…), comment l'expliques-tu ?

Déjà ça fait un membre de moins à transporter. Tu es donc plus mobile si tu veux faire des concerts. La boite à rythmes est fiable, ne boit pas et elle a une sonorité que j'aime bien. Ça ajoute un côté mécanique à la musique. C'est vrai, on a beaucoup de groupe français qui fonctionnent comme ça.

Darling Genocide. Avec ce groupe il y a de nombreux changements : le style musical, l'électro punk (ce terme décrit-il bien votre musique ?), tu passes derrière le synthé…

Là c'est un changement complet pour moi. C'est du punk avec synthé, gratte et boite à rythmes. J'ai toujours adoré le synthé, des groupes comme les Screamers. Du coup je me transforme en musicien, avec un synthé à porter. Le synthé apporte des ambiances, un côté plus froid. Je n'aime pas les musiques joyeuses, ça tombe bien !

Screamers n'est pas des plus évident à écouter ! Aimes-tu les Stranglers ? PIL ?

J'aime beaucoup les groupes qui sortent du lot. Le genre de groupe que tu reconnais dès les premières secondes de musique et qui n'est pas seulement un groupe qui ressemble à … Ou dans l'esprit de… J'adore les Stranglers, PIL, Adam and the ants, Magazine, Siouxsie and the banshees, Buzzcocks, The Slits… Bien davantage que la vague des années 80 où tous les groupes se ressemblaient plus ou moins. Avec de larges exceptions bien sûr !!

Pourquoi avoir choisi ce nom ? Ça claque ! Le groupe a joué de 2001 à 2003 ? Ce fut assez bref… Pourquoi le groupe s'est arrêté ?

C'est Bluj qui en a eu l'idée. Effectivement le nom claque. Lisa avait arrêté. Et nous n'étions plus d'accord pour pouvoir continuer. Donc dans ce genre de cas, il vaut mieux stopper plutôt que d'essayer et de faire quelque chose sans entrain. C'est souvent le problème : trop de groupes ne savent pas s'arrêter à temps.



DARLING GENOCIDE « VOYAGE AU BOUT DE L'ENNUI ». 2002

Les membres : Bluj' (Guitare), Lisa (chant) et ensuite Vi a pris sa place.

Cécilia a également participé à ce groupe. On a tous continué la zique dans des groupes différents. Traversé les époques avec d'autres sons.

Comment s'est construit le disque ?

C'était comme un pari. Une boîte à rythmes, moi au synthé, pas de basse, et Lisa qui n'avait jamais tenu de micro avant. On a dû apprendre une nouvelle musique avec ses limites et ses directions. La guitare était le seul élément solide. Mais on a composé super vite. En peu de temps on avait plein de morceaux. On répétait dans une cave à Asnières. Pour l'enregistrement, on a été comme bien souvent voir Patrice au Bow Studio. Il a été de bon conseil. L'enregistrement s'est fait plutôt rapidement, surtout pour la batterie ! On a été très vite en studio aussi. Certains morceaux étaient encore très frais ! Il y avait peu de recul dans tout ça.

Broken Wings : C'est tout simplement notre label, encore de l'autoproduction. La pochette est un mélange d'horreur, délayé avec la naïveté des pin-ups. Darling Genocide quoi ! Un sourire commercial lancé à toute vitesse à travers les désastres.

Ce disque n'est pas parfait mais il est original. Les textes étaient fait par Lisa. Je trouve qu'ils sont vraiment bien écrits et sentis. Mes morceaux préférés restent : « Hors la vie », « Mon apocalypse » et « Poupée fragile ». Une phrase pour le décrire : une expérience différente de tout ce que j'avais connu.

Que retires-tu de cette aventure ?

Un super début et une drôle de fin.

€UROSHIMA : 2006-2010

C'est comme prédire un Hiroshima en Europe. Une sorte de Tchernobyl. Ça sonnait bien, on s'est rendu compte par la suite qu'il y avait déjà un groupe avec ce nom. On a immédiatement trouvé le logo qui allait avec, mélange d'argent et de profit sous l'emprise de la puissance nucléaire.

€UROSHIMA : « A BOUT DE SOUFRE ». 6 TITRES AUTOPRODUIT. 2006

Les membres : Lisa (chant) et Yann des Sales Majestés à la guitare, Malheureusement Yann est décédé depuis quelques années !

Avec Lisa, on a eu envie de reprendre un peu là où l'on s'était arrêté avec Darling Genocide. On a contacté Yann que je connaissais parce qu'il faisait les lights pour Les Cadavres et on est reparti !

On a eu du mal à trouver notre son. Entre le synthé et ses bruits stridents, la groove box qui elle aussi faisait des bruits, la gratte qui jouait pas mal de solo et pas de basse pour se reposer un peu. On a eu continuellement des problèmes. Il fallait trouver le juste équilibre et que dans tout ça on entende aussi le chant. Lisa et moi faisions les textes, et on composait tous les trois. Tout dans ce disque est une fabrication maison, une autoproduction complète. Enregistré au studio de répète. Pochette photocopiée, pliée et rangée par nos soins. On le vendait dans un sachet avec badges, autocollants, collages et même un préservatif. On commençait à faire des dates et on avait besoin d'un disque. Du coup on a tout fait par nous même pour aller plus vite.

La pochette : ce sont des jeunes filles rieuses qui chantent au milieu d'une réalité tragique. Comme un orchestre de la fin du monde. Metropolis n'est plus de la science-fiction.

Ce que j'en pense ? Pour quelque chose fait sans moyen ni support c'est plus que surprenant. C'est là qu'on se rend compte que les moyens ont considérablement évolué. Il n'y a plus d'excuses à ne pas faire de groupe aujourd'hui et balancer ce qu'on a dans les tripes. J'aime beaucoup « Brigitte Monroe » et « Pax americana ». Une phrase pour le décrire : c'est un polaroïd.

€UROSHIMA « DÉGOUT ET DES DOULEURS ». 7 TITRES GUÉRILLA ASSO 2007

Ça commençait à se préciser. Déjà on a adopté définitivement le jaune et noir. Les couleurs du danger comme une identité visuelle. Le plus étrange avec notre musique c'est qu'on était trop punk pour l'électro, et trop électro pour les punks. On travaillait également pas mal les textes. Encore une fois,



on s'est enregistré nous-mêmes. Economie. De plus ça te permet de ne pas être limité par les jours de studio réservés. C'est donc une nouvelle autoproduction, distribuée par Guérilla Asso. J'adore bosser avec Till (Guérilla Asso), il est rapide et précis. Puis ses engagements sont toujours des choix non dictés par le profit.

La pochette : toujours ce jaune et noir... Un baiser devant l'horreur ou l'erreur du monde. Naître... Paraître ... Disparaître !

Ce disque est la suite du précédent. On a mis du temps à construire ce groupe. Là on trouve nos marques. On continue de creuser sans se préoccuper du goût du grand public. J'aime bien « L'écran de concentration» et « Sang futur ». Une phrase pour le décrire : Un disque rythmé et désespéré !



€UROSHIMA « TANT QU'IL Y A DE LA LA VIE… IL Y A DU DÉSESPOIR ». ALBUM CRASH DISQUES 2008 BOW STUDIO

Comment s'est construit le disque ? Vu qu'on avait déjà fait deux maxi avant, il y avait la matière. On avait surtout à choisir les titres. Il y avait des nouveaux titres et certains que l'on voulait refaire différemment malgré leur présence sur les maxi. Puis cette fois on allait le faire en studio et pas à la maison. À nouveau on fait appel à Patrice du Bow Studio.. C'est agréable de travailler en terrain connu. On l'enregistre en plein milieu des fêtes de fin d'année pendant que les gens se ruent sur les huîtres et découpent les bûches.

Il n'y a rien à redire sur le travail de Crash, le label de Marsu avec qui on était déjà avec Infraktion. C'était un pari difficile que de miser sur nous !

La pochette : cette fois c'est un mélange entre une peinture colorée comme la vie et le décor réel qui reste en noir et blanc. On tire le rideau sur une réalité trop sombre, le titre parle de lui-même.

Ce disque est peut-être sorti trop tôt. Depuis il y a eu plein de groupes avec qui on aurait pu jouer et ou on ne serait pas passés pour des extraterrestres. Mais le disque est plutôt réussi.

C'est drôle il y a peu de titres en tout, mais ce n'est jamais les mêmes que je préfère. Dans l'album c'est : « Dégout et des douleurs » et « €uroshima mon amour ».

Pourquoi cette reprise « Né pour crever » des Cadavres ? C'était le morceau préféré de Lisa. Puis on devait jouer avec Les Cadavres, je trouvais ça plutôt fun de servir cette version avant l'originale.

Une phrase pour le décrire : Le titre ! Il colle parfaitement, comme un slogan : tant qu'il y a de la vie, il y a du désespoir !!

Comment as-tu géré ton travail et les groupes durant toutes ces années ? Est-ce qu'à un moment tu as été intermittent du spectacle ?

Jamais intermittent. Punk rock is not a job comme le dit Guérilla. Je viens d'un milieu très modeste. Et après avoir essayé des tas de solutions pour m'en sortir… Quand tu n'as pas de tunes tu as moins de choix que si tu es né avec une cuillère en argent dans la bouche... Mais je hais le travail, c'est une fatalité... L'homme n'a rien trouvé de mieux pour ne rien faire de sa vie.

Comment te définis-tu ? Tu es un chanteur ? Un écrivain ? Un artiste ?

Je laisse les autres me définir. Je me contente de faire au mieux avec mes moyens. Une vie comme un voyage où je ne pense pas au retour.

Pour toi, écrire est un exutoire ? Le fait de coucher ces sombres constats sur papier, te permet de te sentir mieux au quotidien ou moins mal ?

J'ai toujours écrit, dans les nuits d'insomnies, pour trouver des réponses. Pas spécialement pour être lu mais pour m'aider à y voir plus clair dans ce bourbier qu'est l'existence. J'écris dans le métro, dans la rue, des tas de bribes de phrases qui ensuite sont remodelées pour un texte ou une chanson.

Avec Lyssa L vous avez sorti un recueil de 26 textes : « La morsure du quotidien ». C'est lié au manque de ne plus écrire de textes pour des chansons ?

C'est parce que l'on s'est retrouvé après une séparation. Ces textes, il y en avait plus d'ailleurs, c'étaient notre correspondance. On avait besoin de se retrouver, sentimentalement et à travers l'écriture aussi. C'est véritablement un travail à 4 mains. Quand on les a relus par la suite, on s'est dit que ce serait bien de les sortir en bouquin.

De nombreux textes sont toujours d'actualité, capitalisme dévastateur, pollution, dérèglement climatique, montée de l'extrême-droite en France, en Europe et aux États-Unis, TV omniprésente avec Netflix et Cie et des séries débitées au kilomètre… C'est déprimant…

C'est que malheureusement le monde et l'homme ne changent pas. On pourrait remonter le temps, il n'y a jamais eu d'âge d'or ! Les choses ne font qu'empirer par un trop plein de technologie qui rend la vie de plus en plus inhumaine. Nous serrons les poings d'une rage quasi impuissante à faire évoluer les choses.

Que t'inspire l'élection présidentielle aux États-Unis ? Jusqu'à quel point de non-retour peuvent aller les politiciens ? (USSA –L'art de mourir)

Rien de plus que celle en France. Je ne vote pas. Je ne veux en aucun cas participer à cette mascarade. À quoi bon choisir une minorité de salauds pour diriger une majorité d'imbéciles ? Malheureusement à notre époque la liberté de se révolter passe après celle de consommer.

Que penses-tu de cette crise sanitaire du Covid ? Si on nous avait dit il y a quelques années que l'on serait confiné et obligé de sortir avec un masque dans la rue, on ne l'aurait sûrement pas cru ?

Il y a beaucoup de choses que je n'aurais jamais cru possible. Mais les libertés se réduisent inexorablement. Plus je vieillis et plus il y a des interdictions. Je suis pressé de voir la fin du spectacle. Le monde capitaliste qui se débat pour ralentir son agonie est une erreur avec laquelle nous devons apprendre à vivre.

Est-ce qu'on peut aller encore plus loin dans l'horreur…

On peut toujours aller plus loin dans le pire tant qu'on trouve qu'il y a toujours pire ailleurs. La catastrophe n'est plus à venir, elle est déjà là… Il n'y a que les feux des médias pour tenter de nous distraire d'un destin déjà consommé. On digère tout, l'hypocrisie, l'obscénité tant qu'on ne regarde pas devant soi.

Qu'est-ce que Vérole a sur le feu en ce moment ?

Avec des amis, j'avais recommencé un nouveau groupe : Guillotine. On a même quelques titres en anglais. On est partis à fond, un bon début... La setlist au bout des doigts. Mais nous avons été rattrapés par la triste réalité du monde. D'abord les grosses grèves puis la covid et le confinement a eu raison de nos répètes ! Vu qu'on est têtu on reprendra. On a en tête d'enregistrer quelques titres. C'est la lutte du quotidien, ne pas renoncer. Même si la vie est davantage faite pour qu'on la subisse plutôt qu'on en jouisse !

As-tu quelque chose à ajouter ?

Je n'ajoute jamais rien, je n'aime pas calculer !!

Nineteen Something réédite la discographie des Cadavres
Le site des Cadavres : lescadavres.net



BANANE METALIK

Avec le confinement en raison du covid19, c'est des pans entiers l'économie mondiale, nationale, locale, qui tombent, aucun secteur n'est épargné ; Comment pouvoir penser que quelque chose qui se passe en Chine ne peut pas nous affecter à court ou moyen terme, vu la globalisation des économies et des transports ?

Toutefois, je n'avais pas tout de suite réalisé que le concert des 25 ans de Los Tres Puntos en Mars 2020 (cf. itw punkulture n°7) était mon dernier avant bien longtemps...La semaine d'après, on était tous confinés....Le monde était carrément figé, en une sorte de pause...

L'Héritage d'un historique déplorable (rupture de masques en pleine pandémie ascendante), le manque d'anticipation, ne justifient en rien les erreurs de communication d'une République en Miettes, affaiblie par un travail de pillage des ressources du secteur public, le CETA et la casse de nos Droits (Droit du Travail, etc.,...)...Les autres partis politiques ont hurlé avec les loups mais ils n'auraient pas fait mieux, voire pire, car c'est une situation inédite, sans historique...Et quand on regarde les archives de l'INA, nous comprenons que l'imagination n'est pas la force des politichiens...

Saluons au passage le courage, la résistance des professionnels de santé (élèves infirmiers de 3ème année, internes, aides-soignantes, infirmiers, médecins, etc.,...) toujours en frontal et qui ont payé / paient un lourd tribut, faute de moyens matériels et de personnel...On les a applaudis et... déjà oubliés ?...

Bref, le virus circule, mute et continue de circuler, et les faux crétins rebelles ne mettent pas de masques...Qui sait ? Le virus sera peut-être encore présent en 2021 et 2022...Le télétravail (oh, yes !) en a sauvé certains (emplois de bureau, sans contact avec le public) mais tous ceux qui devaient aller physiquement sur leur lieu de travail ont pris cher ; Votre serviteur, auteur de ces quelques lignes, a perdu son job... faute d'achats, pas de commandes et donc plus de stocks à gérer...

Le secteur culturel n'a pas été épargné, les festivals, les musées, le théâtre, le cinéma, les salles de spectacles, etc.,...comptent beaucoup de précaires et d'intermittents qui ont été mis au chômage partiel, puis, au chômage tout court... sans espoir que ces activités retrouvent dans l'immédiat leurs publics...

C'est la même situation pour les groupes de Rock et toutes ces tournées annulées... Après réflexion, beaucoup de musiciens ont décidé de prendre le chemin des studios d'enregistrement et de créer, de produire.... On devine que leurs œuvres seront probablement sous influence des derniers événements...il faut dire adieu à 2020 sans regret, c'est une année perdue...L'on voit que les groupes commencent à planifier des tournées pour 2021...

C'est le cas de Banane Metalik, je les suis attentivement au travers de leurs cds et vinyls depuis fort longtemps ;

Un mix de punk rock, psychobilly / punkabilly et maquillage « halloweenesque » de rigueur ! Evidemment, quand t'as une zombie girl tatouée sur le bras, tu devines que ça me plait à donf !!

DATA sur le groupe

Le groupe a été fondé en 1990. La formation ayant joué sur la majorité des albums est la suivante : Ced666 au chant, BorisXxX et Bananium aux Guitares, Rico à la Contrebasse et enfin Punkybones à la Batterie. Il y a eu des remplacements, comme celui de Rico par Jimmy et de Bananium par Med puis Rurik.

DISCOGRAPHIE

- *Sanglantes Confessions (1992) CD / 33T / K7*
- *Requiem de la Dépravation (1994) CD / 33T*
- *Sex, Blood and Gore'n'Roll (2005) CD / 33T*
- *Nice To Meat You (2008) CD / 33T*
- *The Gorefather (2015) CD / Maxi 45T*
- *Sexorcist (2016) 45T / MCD*
- *In Gore'n'Roll We Trust (2019) Livre + 45T / MCD*
- No Surrender (fin 2020)



FAQ Go ! Go !

Au compteur, combien de concerts depuis le début ?

Beaucoup trop pour compter, nous avons joué dans toute l'Europe et aux 4 coins du monde. De continents en continents, nous avons propagé notre gore'n'roll. Disons plus de 600 concerts depuis notre reformation en 2003.

Quel est le timing pour la sortie d'un nouvel album ? Répétitions ? Tests live ? Et enregistrements studio ? Qu'est-ce que le covid a changé dans la vie du groupe et votre future organisation ?

Pour composer un album, nous avons tout d'abord une idée, un concept et l'envie de le partager.

À l'heure actuelle, nous avons un paquet de morceaux déjà enregistrés, deux albums de BM sont en préparation. L'enchaînement des tournées puis mes galères de santé ne m'avaient pas permis de finaliser le chant.

De fait aujourd'hui, fort d'un nouveau souffle, j'enchaîne les enregistrements et nous finalisons les prochaines sorties discographiques. En raison du Covid, j'ai tout installé chez moi, un micro reste sur son pied, branché à ma carte son. Deux casques y sont reliés, il me suffit d'ouvrir une session chant sur mon ordi et c'est parti. J'ai embauché mon neveu à ce titre et mon frère guitariste de BM bosse actuellement les compos du prochain album. Désormais, nous tentons d'être autonomes sur quasi toutes les étapes d'un enregistrement. De surcroit avec la covid, nous n'avons actuellement aucune rentrée d'argent via les concerts, donc nous avons dû nous y adapter au mieux dans le but de continuer notre activité musicale.

- Dans l'ordre, nous allons sortir en décembre 2020 voire tout début 2021 , le disque 6 titres NO SURRENDER.

Puis en 2021, une trilogie autour d'un univers ancré dans la culture mexicaine et espagnole : la santa muerte, el dia de los muertos etc.

Cette trilogie se composera de deux 45 tours puis d'un album de 8/10 titres.

Nous avons également encré ce projet dans la culture tatouage, les illustrations sont réalisées par des tatoueurs comme Dimitri HK, Fred Laverne et Kevin Major. Nous avions déjà travaillé avec l'artiste Laura Satana, pour nos premiers visuels.

- Ensuite à l'issue de cette trilogie, nous sortirons un album anniversaire dont la batterie est déjà enregistrée et nous le finaliserons dans les mois à venir.

2021 et 2022 seront nos années les plus prolifiques en termes de sorties discographiques.



Quels sont les styles musicaux qui n'apparaissent pas forcément dans les galettes vinyle mais qui restent des solides points de repère pour vous ?

En dehors d'une soupe commerciale indigeste, nous écoutons énormément de choses. Nous préférons l'ouverture d'esprit au carcan d'une pensée restrictive.

Pour les classiques, disons Motorhead, AC/DC, Mozart et Beethoven,-)

Un paquet de groupe punk, du Rock'n'roll, The Cramps, Nina Simone, du blues, du hardcore etc

Quelles sont les « petites mains » (roadies, sécu, autre...) qui vous aident et qui méritent vos remerciements ?

Nous avons deux principales personnes qui nous aident et viennent avec nous dès que possible : Éléna au merch et à la régie, Ronan, roadie et go-gore dancer de choc ! C'est toujours un grand plaisir de les avoir avec nous, ils nous aident beaucoup et font partie à part entière de notre team gore'n'roll.



Quels sont vos rapports avec vos fans ?

Excellents, nous considérons avoir un public d'enfer, nous le pensons sincèrement.

C'est une raison qui nous pousse à ne jamais baisser les bras dans la difficulté et les galères. Leur soutien nous permet de surmonter la fatigue lorsque les dates s'enchaînent.

Êtes-vous proches de votre public ?

Oui nous sommes proches de notre public, nous ne sommes néanmoins pas des spécialistes des réseaux sociaux ha ha. J'avoue que parfois nous avons du mal à communiquer constamment sur ces réseaux sociaux, histoire d'y affirmer une présence quotidienne. Nous communiquons davantage avec notre public pour les informer de nos projets et partager des nouvelles en cette période de crise sanitaire. Sachant qu'en raison de cette dernière, nous n'avons plus de concerts pour les rencontrer.

Quelles sont vos convictions politiques pour ceux qui ne vous connaissent pas bien ?

En matière de convictions, nous sommes opposés à toutes formes d'intégrisme, d'extrémisme, de racisme, de sexisme ... Il ne s'agit pas là, d'une simple question politique, mais bien de s'interroger sur notre humanité. D'interpeller son esprit critique pour ne pas devenir les fourmis corvéables d'un capitalisme sauvage qui n'a que faire de l'équité, la solidarité, l'écologie et nos aspirations.



Peux-tu développer les thèmes abordés dans vos chansons préférées, celles que vous jouez, quoiqu'il arrive ?

Nos morceaux s'inscrivent dans un univers rock'n'roll et cinématographique, certains se réfèrent à notre culture horrifique, à la fiesta Gore'n'roll. D'autres sont des appels à l'esprit critique et à la tolérance. Nos textes se déclinent en plusieurs langues (Français, Anglais et Espagnol) au-delà des frontières et des normes.

En général, nous avons quelques titres incontournables en concert, des titres fondateurs de notre style, ils permettent à notre public de se déchaîner avec un large sourire : Nice to meat you, Rock'n'shoot, Pussycat, Strip or die, Let there be gore, No surrender…

Peux-tu nous parler de ton side project (punk hxc) ?

Suite à un break prolongé lié à une grosse galère médicale, j'ai été contraint d'annuler une quinzaine de dates fin 2019.

Une fois sortie de cette situation difficile, le premier confinement a été décrété. Lors de cette période, je me suis interrogé sur mes convictions, mes valeurs, ma vision artistique. A savoir ce qui m'avait poussé à faire de la musique ma vie, ce qui l'avait alimenté lors de mon adolescence. Je voulais retrouver la notion de plaisir, de fun, briser les carcans musicaux. J'ai toujours écouté de tout, du punk, du métal, du rock'n'roll, je peux passer d'un skeud de crust ultra véner de Wolfbrigade à la chaleur vocale de Nina Simone.

J'avais l'envie depuis un certain temps de monter un side projet autour du punk et disons d'un rock'n'roll crossover bien percutant ! Avant 2003, j'ai d'ailleurs eu des projets de ce style pendant la pause de Banane.

Du coup j'ai fait appel à un pote batteur sylvain qui jouait dans le groupe punk Breakout, puis nous avons fait appel à Raf à la basse et Yacko à la guitare.

Nous avons composé une dizaine de titres et avons enregistré en octobre un album 7 titres. Il sortira début 2021 avec un ou deux clips en amont.

Je vous invite donc à découvrir BROKEN BOMB, et son premier disque « Full Mental Racket » !

Votre meilleur plan concert ? Et le pire ? Anecdotes please !!

Notre meilleur plan concert, le prochain !

Le pire, disons que concernant les mauvaises expériences, nous préférons ne pas nous attarder dessus et les oublier rapidement.

En terme d'anecdotes, nous en avons des tas, nos péripéties en Russie, les quartiers Yakuza au Japon, l'intervention de la police américaine aux USA, notre concert à Tijuana, l'ivresse en Finlande, nos délires en France, le public Brésilien, le manque de sommeil en Espagne etc. Un livre sort normalement fin 2021, ce sera l'occasion d'en savoir beaucoup plus,-)

Vous pouvez aussi vous procurer notre artbook sur notre shop internet, il retrace toute notre histoire à travers des photos, illustrations et un paquet de délires visuels.

Avec quels groupes vous sentez-vous à l'aise ? Qu'ils soient tête d'affiche ou premières parties ?

Disons plutôt quels sont les groupes que nous avons rencontrés et que nous avons appréciés pour leur musique et attitude…

Des groupes pour qui les paroles et l'image véhiculée sont en accord avec ce qu'ils sont réellement.

Nous sommes potes et avons beaucoup aimé jouer avec des groupes comme Peter pan speedrock, Blatoidea, Acidez, un paquet de groupes français et espagnols !

Nous avons également eu de nombreuses désillusions mais les très bonnes expériences l'emportent largement.



Les choses qu'on n'a pas abordées : A toi de jouer ! Un message ? Une annonce ?

Tout d'abord merci à toutes celles et ceux qui nous soutiennent, nous avons cette chance de pouvoir partager notre musique avec vous tous, c'est une expérience de vie unique.

Comme vous le savez les concerts sont impossibles actuellement en raison de la crise sanitaire, nous allons donc sortir des disques dans les mois à venir. Nous comptons sincèrement sur votre soutien et avons hâte de vous retrouver en concerts.

En attendant prenez soin de vous, In gore'n'roll we trust !!

Pour Banane Metalik, Ced

www.bananemetalik.com

www.facebook.com/bananemetalik



Melvin

Merci d'avoir accepté l'invit à créer la couv' de ce Punkulture 8. Peux-tu te présenter ? Age, ville(s) où tu as vécu. Melvin, est-ce ton prénom ou un surnom ?
C'est un surnom qui me vient de la fin du lycée et que j'avais choisi à cause de la couverture du magazine américain Mad où il y avait une référence mystérieuse à un certain « Melvin » et je crois que la même semaine, j'avais découvert dans l'émission l'Oeil Du Cyclone, l'univers de Troma et du film Toxic Avenger, dont le personnage s'appelle justement Melvin Junko. Sinon, j'ai l'âge d'être allé voir Top Gun en bicross et d'avoir trouvé ça mortel. J'ai grandi en région parisienne puis je suis parti vivre à Pau, ensuite en Euskadi pendant des années et maintenant ça doit bien faire 15 piges que je suis en Bretagne ! J'ai été assez actif dans la scène punk entre le début des 90's et le milieu des années 2000, en gros jusqu'au split du groupe dans lequel j'étais, les Pekatralatak.

Dans quel pays as-tu voyagé ? Quels sont les coins que tu espères visiter ?
Alors, avec les P4 on a découvert toute l'Europe de l'est, l'ex-Yougoslavie et la Roumanie principalement, mais aussi la Tchekie, Slovaquie, Bulgarie, Pologne... On est souvent allé là-bas, un peu après la guerre au tout début des années 2000. Quelques années auparavant, j'étais parti deux mois à Bogota, c'était pendant la guerre civile et ça avait été une sacrée expérience. Depuis, je suis allé faire un tour en Californie et en Arizona avec Dédé de la Fraction. Ca a été pour moi comme une révélation, la première fois que j'étais confronté au désert… En 2013, je suis parti en Australie et j'y suis retourné pas mal de fois depuis. J'y ai d'ailleurs tourné un documentaire en 2015 et qui est sorti fin 2019, Archeologist of the Wasteland. C'est un film consacré à un type qui a quitté l'Angleterre avec sa famille pour s'installer dans le désert, là où Mad Max 2 a été tourné, pour y bâtir un musée dédié au film. Une histoire franchement hallucinante alors du coup, comme je le connaissais bien, j'ai saisi l'okaz d'en faire un film. J'ai sinon découvert le Japon y'a quelques années, j'y suis régulièrement invité pour des conventions sur Mad Max organisées par des mecs complètement frappés. Probablement mes aventures les plus surréalistes.
Je suis par contre jamais parti en Afrique, ni dans les pays du Grand Nord. Ca me brancherait bien d'allier par là-bas. En fait, je m'en fous un peu du pays, c'est surtout l'aventure, avec qui et pourquoi t'y vas qui compte

Comment et quand as-tu découvert le punk ?
Un pote au lycée avait capté que je pourrai être intéressé par la pile de fanzines qu'il avait. C'était un jeune militant de la Fédé Anarchiste et ça a pas loupé ! Y'avait quelques trucs, des On A Faim, El Movimiento, La Revanche des Hérissons le zine de Kochise, des trucs de Tapage et d'autres trucs que j'ai oublié. Je crois que j'ai écrit à toutes les adresses que j'y ai trouvé et j'ai reçu un paquet de réponses. Ca a commencé comme ça pour moi, d'abord par le courrier, faire des contacts un peu partout... avant de commencer à bouger à Achicourt chez les WAQ, ou à Colmar chez les mecs des Vandales, Abel tout ça… Quand je suis arrivé en fac d'arts plastiques, tout a changé j'ai commencé à passer mon temps en vadrouille et puis avec les P4, dès 93, 94 on a commencé à bouger un peu partout. D'années en années tes contacts se multiplient, tes K7 s'accumulent et t'as plus que des tshirts noirs dans ton placard...



Tu me disais que tu as grandi avec un papa qui avait une philosophie anar…
Ah oui, mon père est un ancien de Mai 68, branché situ. Du coup, les histoires que me racontait mon reup le soir, c'étaient des scènes du film Themroc ou de l'An 01 de Gébé. Y'avaient quelques bouquins à la maison, des trucs de l'Internationalle Situationniste, des posters, on faisait des manifs tout ça… Il était branché aussi par l'American Indian Movement et l'histoire de Leonard Pelletier, je devais avoir 4 ou 5 ans, avec le CE de sa boite ils ont fait venir une délégation de l'AIM, des Sioux Oglala, en costumes trad et tout, j'avais été hyper impressionné. Après, mon reup vient d'un monde rural et d'une autre époque. J'ai mis du temps à capter qu'on reproduisait exactement ce que ces vieux hippies bricolaient à la fin des années 60 et dans les seventies et que finalement, le punk n'avait été qu'une réactualisation des ces vieilles luttes, à la mode et aux pratiques de l'époque. Je sais que ça fait rire les copains, mais je suis persuadé qu'un concert de Gilles Servat dans un troquet à Brest en 1972 et un de Oi Polloi 40 piges plus tard, c'est globalement la même chose, les mêmes chansons, les mêmes bières... On transmet juste la lutte, qu'elle soit politique ou culturelle, aux générations suivantes.

Que penses-tu de l'évolution du réseau ?
C'est difficile de répondre, je suis passé à autre chose depuis longtemps, et je ne traîne plus dans la scène que de très loin, localement on va dire. Je pourrai donc juste commenter l'idée que je me fais du milieu aujourd'hui. En tous cas, j'ai toujours loué les possibilités que le réseau punk avait à nous offrir, l'efficacité du milieu qui faisait que même des groupes de crevards comme nous pouvions nous démerder pour partir 2 mois à traverser l'Europe de l'est à l'arrache. Partout où on allait on trouvait quelqu'un qui nous disait où était le frigo et où on pouvait pieuter. C'est marrant aussi, aujourd'hui encore, de croiser des punks par hasard, à l'autre bout du monde, et rien qu'en voyant sa dégaine, ses badges ou comment il a cousu ses patchs, tu sais à qui t'as à faire !

Que t'inspire le fait que le grand public / la majorité des gens connaissent le punk ? Penses tu que c'est une bonne nouvelle !? Une évolution positive de notre planète ?
Le punk a toujours été populaire, donc… rien n'a vraiment changé. Est-ce qu'aujourd'hui le grand public connaît plus le punk qu'en 1997, qu'en 1987 ou en 1977 ? Je saurai pas dire. En tous cas, pendant un temps, j'étais persuadé qu'il fallait rester « ghetto », qu'il fallait créer une véritable alternative et pas une version « engagée » du pop rock. Que de voir le punk comme du rock'n'roll n'avait aucun sens, qu'au contraire ce qui faisait son intérêt était le fait qu'il soit à part. Comme un ghetto donc, accueillant mais à part. Hors des salles, hors des Fnacs, hors du système capitaliste le plus possible. Avec le temps, on va dire que j'ai mis un peu d'eau dans le vin à ce sujet… Le punk, c'est une explosion artistique et politique menée par la génération qui avait 20 piges en 77, aujourd'hui ce qui compte, pour moi, ce sont plus les pratiques dont on a hérité. Ce qui compte, c'est que des concerts et des lieux soient organisés, que les gens restent en réseau, le style vestimentaire, ou musical, pour moi c'est devenu nettement plus secondaire.

A côté de cela, les petits collectifs très punks underground, comme le Punk's Shadow que tu affectionnes, ont lâché l'affaire, c'est dommage je trouve…
Oui, mais bon, les gens sont dans un projet pendant quelques années, si celui-ci périclite ou que tu trouves mieux à faire autrement, faut pas être triste que les choses évoluent. C'est pas grave que les vieux finissent par en avoir marre et qu'ils passent à autre chose, ce qui compte, c'est ce qui suit derrière, la relève. A ce sujet, je suis trop vieux pour avoir envie de donner mon avis sur ce que font les gamins de 20 piges en ce moment !

Peux-tu nous parler de ton implication dans la scène musicale ? Avec ton / tes groupes… Combien d'année, d'albums, de tournées…
J'ai fait partie de Pekatralatak de 1997 à 2005, d'abord à Paris puis après au Pays Basque. C'est Raymonde qui m'avait présenté les P4 à un concert de Kochise et on s'est jamais lâché ensuite. J'ai d'abord fait les dessins pour les démos, les concerts, puis je me suis retrouvé aux choeurs et finalement au chant aux cotés de Txantxo le guitariste avec qui j'ai partagé un sacré paquet de trucs pendant un sacré paquet d'années. On a eu alors Oui Oui à la basse qui laissa finalement sa place à Nox de Nocif. On a dû faire un peu plus de 200 concerts, un peu partout en France, Belgique, Suisse, Euskadi et quatre tournées en Europe de l'est. On a autoproduit quatre ou cinq démos K7, deux EP, un split EP avec les toulousains de Tekken, un split CD avec Foetus Party, un split LP avec Urban Blight et finalement notre dernier disque, un CD, avec un nouvel album accompagné de la discographie du groupe. En parallèle, j'ai fait des illustrations pour des dizaines de groupes, de fanzines, de flyers, d'affiches ou de t-shirts. Quand j'ai commencé à faire des dessins pour la scène punk, je suis arrivé après un paquet de gens que je considérais comme des modèles, Chester, Tapage, Gil, des gens comme ça, il y avait aussi Axel de Toulouse, Michel de Auch, Mr Le Directeur de RBB, Ludo… Mais au final, on n'était pas si nombreux alors c'était facile de trouver des plans, il y avait toujours un fly à faire, une couv de zine ou une pochette de disque à dessiner. Depuis le split des P4, j'ai arrêté la zik et je me suis remis au dessin avec un peu plus d'assiduité.

En 2003, vous avez sorti un split LP Pekatralatak "Mort au punk" / Urban Blight "révolté". Qu'est-ce que ce titre "mort au punk" signifiait pour vous ? S'agissait-il d'un positionnement vis-à-vis d'une certaine mouvance du punk ou attitudes dans ce milieu, tel que le titre de CRASS "Punk is dead" en 1978 ?
Oui, c'était une tentative assez morveuse et humoristique, je le précise parce que si on nous prenait souvent pour des rigolos, notre humour était pas forcément partagé, de réactualiser ces vieux textes de Crass. A l'époque, y'avait tout un tas de groupes anarchopunk qui se montraient critiques envers une partie de la scène, Tromatism, bien sûr, mais aussi à l'étranger, comme par exemple Active Minds avait sorti le EP Dis is getting pathetic, un ras le bol des disclones, y'avait eu le disque du groupe hollandais Boycott, qui critiquait Epitaph. Ca avait été suivi d'une interview croisée entre les mecs du label et les gars du groupes dans Profane Existence je crois… On était dans ces trucs-là. On a donc fait une pochette avec Sid Vicious à la place de Jésus, reprenant celle de Crass et le livret était accompagné d'un long texte qui se situait clairement dans la continuité, sincère, mais néanmoins légèrement naïve, du morceau Punk is Dead. Il y avait une réaction à la scène plus commerciale, ou à des accointances politiquement douteuses, mais également une autocritique de notre propre aliénation dans un mouvement pétri par ses codes, ses chapelles, ses cultes et ses hérésies.


HATED
GG ALLIN
AND THE MURDER JUNKIES
UN FILM DE
TODD PHILLIPS
Mardi 25 juin 20h30
au Dahlia Noir
18 quai Emile Zola
Séance Gratuite...
+ STAND
SERIZ
LE DAHLIA
NOIR
www.MAISON-Copie.fr
LIBERTÉ ÉGALITÉ PHOTOCOPIES
FiST



Au début des années 2000, tu as participé à la création de l'APF (Anarcho Punk Federation), peux-tu nous en dire plus ? Quel était l'objectif d'une telle fédération et qui ça regroupait ? Qu'est-ce qu'une mouvance ou scène anarcho-punk représentait pour toi, notamment à l'égard d'une scène punk "plus classique" ? Quelles ont été les productions réalisées sous cette étiquette ? Et finalement, pourquoi ça s'est arrêté ?

Pour moi, la scène anarchopunk c'est un endroit, n'importe où dans le monde, où tu retrouves toujours les mêmes tshirts, les mêmes dégaines, les luttes locales s'étalent sur des tshirts noirs et quand quelqu'un met une cassette dans le poste, c'est un album de la Fraction. C'est un peu ça pour moi, cette scène, un réseau incroyable qui m'a fait découvrir tout un tas de choses et qui m'a permis de rencontrer tout un tas de personnes.

Donc, après des années à vadrouiller avec les P4, le groupe s'arrête et c'est l'époque où on a tenté de faire vivre l'Anarcho Punk Federation… C'était une tentative de créer un réseau actif entre un paquet d'assos, d'individus ou de groupes à travers tout le pays. On se disait que ça pourrait être chouette de resserrer les liens et d'essayer d'avoir une réflexion commune et des projets collectifs. Il y a eu un premier zine, Contre Culture, qui regroupait pas mal de monde dispersé en France, puis ça s'est un peu cassé la gueule.

Avec Sarah de Foetus Party et quelques autres on a essayé de remonter ça de manière un peu différente, un peu moins horizontale et un peu plus efficace. C'était l'idée. On a bossé sur quelques projets, une tournée, un zine compile et un fanzine. La tournée, bon, ça a pas été une franche réussite mais je suis relativement content des deux numéros de Deuxième Sous-Sol qu'on a ensuite publié. C'est mon regret dans cette histoire, qu'on ait pas pu emmener ce fanzine un peu plus loin. La compile historique a été le gros truc par contre.

L'ambition était de regrouper tous les groupes de la scène anarcho-punk française, la sélection a donc posé des problèmes et forcément créé des polémiques. Ils ne se revendiquaient pas forcément tous de l'anarchopunk, mais pour nous, c'étaient ces groupes-là qui nous avaient inspirés, qui avaient développé des pratiques ou des styles dont on se sentaient les héritiers. Ils ont, qu'ils se reconnaissent ou non dans cette scène, participé à la façonner. C'est sur cette idée qu'on a choisi la quarantaine de groupes. Avec les 2 CD, on a rédigé un gros livret, en essayant de raconter toute cette histoire. Le boulot n'a pas été facile mais ça a été passionnant à faire. Après voilà, le son est pas toujours excellent mais c'est pas une compilation pour partir en vacances, c'est un document de ce qu'était la scène, un proto wikipedia en papier et en plastique. La fin de l'APF, c'est d'abord dû, de mon côté, au manque de temps que j'ai pu y consacrer. Et puis les années 2000 ont amené l'arrivée d'internet, et pour quelque chose comme l'APF, c'était exactement là où il fallait se développer, la transition a été laborieuse, je bricolais le site chez moi, mais ça me prenait un temps fou. Je me suis retrouvé pris dans d'autre projets et j'ai simplement plus eu le temps de m'en occuper.

As-tu fait partie de fanzines ? En solo ou collectifs ? Tu me disais que tu allais chaque année au festival BD d'Angoulême…

Quand j'ai commencé à dessiner pour différents groupes ou zines, j'ai rapidement accumulé les dessins, j'ai donc fait un premier recueil en 93 ou 94, une split BD avec un autre dessinateur, Lib, qui s'appelait Pulsions terroristes . Un truc un peu branque, imprimé et tout… Le second, c'est un zine plus classique, photocopié, qui s'appelait Bouh dans ta face. Le premier numéro était consacré à Orange Mécanique et aux Ludwig. Je voulais à chaque numéro faire un groupe et un film. Je l'ai fait qu'une fois. J'ai ensuite continué mais en publiant des recueils de dessins ou des petites BD. Des années plus tard, j'ai commencé à faire des BD pour Chester et pour son zine My Way. Lorsqu'on a commencé le collectif de fresques il a relancé son zine sous le nom Speedball. Je n'y participe plus mais il tourne encore, JessX et Slo ont repris le flambeau. Un peu plus tard, Pierrick Starsky (Bimbo Killers) a lancé le magazine de BD AAARG pour lequel j'écrivais des articles sur le cinéma. Ca fait maintenant un paquet d'années que je n'ai pas refait de zine, et je crois que ça me manque un peu, j'aimerai bien relancer un truc une fois que j'aurai plié ce que je suis en train de faire.



A quel moment as-tu commencé à dessiner ? Quelle est l'évolution en années depuis le crayon jusqu'à la tablette graphique d'aujourd'hui...?

J'imagine que tous les gens qui dessinent disent la même chose, j'ai toujours dessiné. Donc ben j'échappe pas à la règle. Le truc c'est que j'ai vraiment commencé à dessiner pour les autres avec les premiers fanzines punk que j'ai découvert. Décharge Rock'n'Roll, Rage, On A Faim... Et le style à l'époque c'étaient les photocopies. Donc ça sert à rien d'imaginer dessiner autrement qu'à l'encre en noir et blanc. Pendant des années, j'ai donc fait que ça, des petits bonhommes à l'encre de chine ou au stylo. Plus tard, je suis passé à photoshop. Les premiers temps furent difficiles, je me souviens de la pochette du double CD tribute aux Ludwig, ça me pique encore les yeux. Après, comme pour tout, t'apprends à t'en servir et avec le temps, j'ai commencé à faire des choses que je pouvais pas faire avec un pinceau et mon style a évolué. Je dessine d'autres choses, autrement. Je fais presque plus de petits bonhommes et je dessine plus au crayon, je fais tout à la tablette.

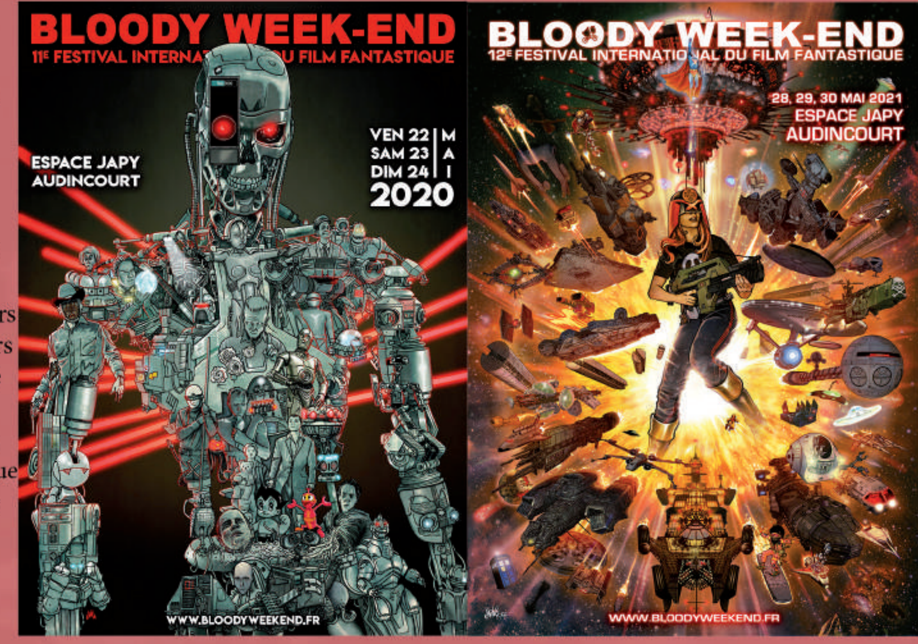
En dehors du punk, depuis 10 ans tu t'es lancé dans le cinéma fantastique ? Peux-tu nous faire découvrir rapidement ce monde / Ce réseau ?

Depuis une dizaine d'années, j'écris de temps en temps des articles sur le ciné mais surtout je bosse sur un gros bouquin sur Mad Max. Du coup, je vais en Australie, je me documente beaucoup sur le ciné australien et je fréquente le milieu des fans des films… Ca peut être des cosplayers américains du Wasteland Weekend, des motards japonais, des petrolheads australiens, des fans de toute sorte, mais tous connectés par une même passion. Finalement, après toutes ces années à les fréquenter, je me rends compte que tout ça forme un réseau tout à fait similaire à ce qu'on voit dans le punk, les mêmes schémas, les mêmes types de personnalités, de groupes, de sous milieux, les mêmes bières, les mêmes embrouilles aussi eh eh. Mais on retrouve la même volonté de s'organiser, de faire tourner l'info, de se réunir… c'est fascinant.

Parles nous aussi de tes projets de fresques... Est-ce parfois en solo ou toujours en équipe ? Blam me disait t'avoir rencontré à l'occase d'une fresque à Brest lors d'un concert d'HHM à Bellevue...

Après le split des P4, vers 2005, Chester m'a contacté parce qu'il voulait monter une petite équipe de fresqueurs. On a commencé à quatre et au bout de quelques années on est arrivé à une bonne dizaine de personnes dans le collectif. On a dû peindre une soixantaine de fresques, dans des endroits divers, des conditions variables et pour des résultats fluctuants. C'était souvent sauvage et on a bien rigolé. On a fait quelques trucs un peu improbables et on a croisé plein de gens surprenants. Bref, durant toutes ces années, j'ai énormément appris en regardant travailler à côté de moi des gens comme Cha, Slo, Esther, Madd, JessX, Chester… J'avais toujours tafé qu'en noir et blanc, j'y connaissais rien aux couleurs et à la lumière alors ça m'a servi de formation… Même si on faisait ça parfois à l'arrache, on a un paquet de fresques qui sont franchement chouettes, il y avait des sacrées pointures techniquement. Donc oui, une fresque à un concert d'HHM à Brest, j'ai oublié, il faudrait que Blam Blam me raconte ça!

Tu réalises des affiches, des pochettes d'album (chez Mass Prod nous avons pu nous régaler avec la pochette et tous les dessins de l'album des Stylnox), j'ai même vu passer sur ta page facebook la pochette du dernier Ludwig Von 88 que le groupe n'a pas publiée...?



Je fais plus beaucoup de pochettes de disques, je crois que la seule fut justement celle de Stylnox. Je fais surtout des affiches en ce moment, des affiches de film pour des soirées, ou pour des tirages, et des affiches pour des festivals de ciné. Depuis cinq ans, je bosse pour le Bloody Week-end par exemple, d'année en année je fais des trucs de plus en plus compliqué, je passe beaucoup de temps maintenant sur certaines, plusieurs semaines, plusieurs mois, j'essaye des trucs... La dernière regroupe une soixantaine de vaisseaux spaciaux de la pop culture, l'année dernière c'étaient des robots… Pour des jaquettes de DVD aussi, j'ai fait une affiche pour un documentaire réalisé par des bikers de Melbourne ou pour les 15 ans du film Wolf Creek ! Pas mal de trucs australiens en fait... Pour les Ludwig, c'est un projet qui s'est fait un peu en catastrophe, pendant que le groupe était en tournée au Québec. Du coup, on n'a pas eu le temps de bien discuter de ce qu'ils voulaient et moi je suis parti dans un truc un peu chargé. Disons que je me suis bien amusé à la faire mais au bout du compte, ils voulaient un truc plutôt simple, du coup, bon, ma pochette c'était pas trop ça eh eh… Tant pis, c'était cool à faire et puis je reste persuadé que ça aurait fait un chouette LP !

Tu as aussi illustré le jeux de cartes "Zombie A-Social Club", ce devait être un travail de dingue ?!
C'est le projet le plus ambitieux auquel j'ai jamais participé. C'est un jeu de cartes basé sur un roman de Karim Berrouka, moi j'y connais rien en jeu, je me suis juste occupé des dessins, mais ça a été un taf de ouf, presque deux ans de boulot avec des périodes non stop à 15 heures par jour.

Tu t'es je crois spécialisé sur le thème Mad Max... Tu es en train de terminer un livre sur le sujet... De quoi s'agit-il ? Pour aller un peu plus loin, quel lien ferais-tu entre Mad Max et un certain nihilisme punk ?
J'en ai déjà causé mais oui, je suis parti dans l'univers de Mad Max depuis une dizaine d'années. Ca ne devait être que pour un petit fanzine et j'ai aujourd'hui un texte d'une longueur effrayante. Le sujet me passionne, pas tant les films, ils sont chouettes et je les ai toujours aimés, mais surtout de l'histoire de leur tournage, l'époque en Australie qui court du début des années 70 au milieu des années 80. C'est une époque fascinante, marquée par une crise qui a secoué doucement mais profondément le pays à cette époque. Pour moi, le lien entre Mad Max et le nihilisme punk, c'est le premier film, produit entre 1974 et 1979. Le second, on est parti dans autre chose, c'est des mecs déguisés en punk, costumés par une fille qui bossait à la boutique Sex avec McLaren et Westwood mais ça s'arrête là, aux costumes. Le premier c'est différent. C'est un film réalisé par des jeunes. Ils viennent de la contre culture locale, fait à l'arrache, sans thune, en occupant illégalement les routes pour y provoquer des accidents de voiture démentiels, il y a là une rage à vouloir tout péter qu'on retrouve chez les premiers punks. L'idée aussi que la musique ou le cinéma, l'art populaire en tous cas, ne doit pas être confisqué par une élite, par des virtuoses. Mad Max c'est aussi un film qui traite des angoisses intimes du pays, du traumatisme causé par le choc pétrolier et de la remise en cause d'un des mythes fondateurs du pays, celui de la voiture… et il y a une jubilation nihiliste dans la façon que le film a de traîner ce mythe sur le terrain de l'obscénité qui est tout à fait comparable à ce qu'on voit dans le punk. Le film entretient par exemple des parallèles avec Orange Mécanique, c'est pas un hasard. Il y a dans le punk et dans le film de Miller la même vision désespérée d'une société qui a déjà crevé et qui le sait pas encore.

Tes play-lists : musique, BD, films...
Eh bien, là, ce que j'ai en ce moment de posé prêt à tourner, ce sont des blurays de films australiens, La Dernière Vague de Peter Weir, quelques films de Rolf de Heer, Le Magnifique avec Belmondo. La série que je suis en ce moment c'est Fargo. En musique, ce qui tourne en ce moment, ce sont des BO de films, là c'est celle d'un western australien, The Legend of Ben Hall. Sinon, au-delà de ça, ces dernières années, je retiendrais Universal Soldier IV, Monsters, Les 8 Salopards, 120 Battements par minutes, Balada Triste, Vice, The Nightingale… En série : Fargo, The Looming Tower, Chernobyl… Le dernier roman qui m'a époustouflé c'était l'Avenue des Géants, de Marc Dugain. En BD, j'en lis jamais ou presque, donc je retiens surtout Un Homme de Gout de Cha et El Diablo et Muertos, une histoire de zombie qui se déroule durant la révolution mexicaine de Pierre Place. En musique, j'écoute pas grand-chose de ce qui sort aujourd'hui, le seul groupe que je continue de suivre c'est Laibach.



MANU CASTILLO

Entretien avec Jean-Noël Levavasseur - décembre 2020

Avec un CV de musicien long comme le bras du Poulpe, Manu Castillo méritait bien une rencontre. De Wunderbach à Tio Manuel en passant par La Souris Déglinguée ou Judge Dread, le guitariste parisien a beaucoup joué durant quarante ans. Il nous livre ici une interview fleuve (que nous avons considérablement raccourcie pour les besoins de la pagination d'un fanzine non-extensible).

Commençons par le commencement. Tu es issu d'une famille de réfugiés politique espagnols ?

Oui, mes parents ont grandi en France, mais on m'en a vachement parlé quand j'étais enfant parce que mes grands-parents étaient traumatisés par la Guerre d'Espagne et tous les événements qui ont suivis. C'est un sujet que je connais relativement bien et je me sens concerné familialement. Mon grand-père maternel a combattu dans les forces républicaines de gauche et quand ils ont perdu, il a passé la frontière avec les autres et s'est retrouvé enfermé dans un camp à Argelès. Il s'est évadé avec d'autres combattants et quand la Seconde Guerre mondiale est arrivée, ils ont pris le maquis, combattu avec les Français et formé les jeunes résistants parce qu'ils avaient l'expérience de la Guerre d'Espagne. De l'autre côté, c'étaient des gens de milieu agricole, plutôt anarcho-syndicaliste. Ils ont vécu tout ça aussi.

Tu as grandi en banlieue ?

Une partie de ma famille a quitté le sud pour Champigny-sur-Marne, où j'ai grandi. Mon père a bossé dans la téléphonie. Il a pris des cours du soir et évolué socialement. On a un peu crevé de faim quand j'étais gamin mais mon père et ma mère avaient une grande volonté de s'intégrer et c'étaient les années 1960-1970. Si tu étais un peu bosseur, il y avait du boulot. Notre situation a été plutôt correcte à partir des années 1970.

Tu as découvert la musique par la musique flamenco ?

J'ai eu une double chance par rapport à la musique. Le frère de ma mère était guitariste de flamenco. Il venait à la maison donc la guitare est un sujet qui m'a imprégné très jeune. Quant au mari de ma tante, il était Africain et écoutait du jazz, du rock'n'roll et du blues. Je pense que ces deux influences m'ont bien servi. Mes parents écoutaient de la musique espagnole ou des chanteurs français comme Brel, Brassens, Ferrat, et des trucs un peu plus gaucho comme Lény Escudero.

Mais c'est le rock qui t'a attrapé ?

Un jour, à 12 ans, ma mère m'a acheté un électrophone et m'a dit : « Viens, on va acheter des disques. » Je me rappelle encore de cette pochette, que j'ai toujours, sur laquelle il était écrit « Le roi du rock, Chuck Berry ». Je trouvais que ça sonnait, mais je ne savais même pas ce que c'était que le rock. J'ai acheté ce disque et je suis tombé dedans, c'était parti.

Puis je me suis intéressé au rock fifties : Elvis Presley, Eddie Cochran, Gene Vincent… Mais les copains écoutaient des trucs plus récents et je suis passé au rock seventies (Who, Stones, Led Zeppelin…) mais aussi au blues rock comme Johnny Winter, Rory Gallagher, Jimi Hendrix… J'ai appris la guitare en écoutant ces disques. J'essayais de retrouver les riffs. J'avais 13-14 ans et je jouais avec des copains, on jouait très mal mais c'était une bonne école. Sans internet, si tu voulais apprendre la guitare, il fallait te débrouiller !

En 1977-1978, je me suis retrouvé dans une espèce de boîte à bac du 14e arrondissement et là, les copains écoutaient du punk rock. C'est de là que j'y suis passé, ça me plaisait bien, pour l'énergie et pour le reste. J'ai commencé avec The Clash et « Never mind the bollocks » des Sex Pistols. Au départ, je préférais les Sex Pistols pour l'énergie, parce que ce disque est quand même très bon. Mais très vite, je suis passé sur The Clash et Joe Strummer, pour l'esprit. Je me sentais plus concerné, sûrement par rapport à mon histoire.


Spoons - 1981

C'est là que tu t'es retrouvé en classe avec Dilip, futur Coronados ?

Non, c'était au collège de Champigny, on avait un petit groupe. Dilip m'a pratiquement appris les premiers accords de guitare. On a commencé à jouer et à la fin des années 1970, on a formé les Spoons, mon premier groupe punk, avec lequel on a côtoyé la scène de l'époque, dont les Coronados, et quand ils ont eu besoin d'un batteur, une fois que les Spoons avaient arrêté, Dilip est parti avec eux.

On faisait des petits concerts en banlieue et à Paris. Un jour, on a joué avec Wunderbach qui débutait aussi. Marco m'a proposé de faire des guitares car il cherchait un guitariste soliste pour des maquettes et j'ai continué. C'était en 1982. J'ai joué dans les deux groupes pendant six à huit mois et quand Wunderbach a pris de la vitesse, j'ai décidé de continuer avec eux sérieusement et on s'est séparé en bonne entente avec les Spoons. Dilip est parti chez les Coronados et le bassiste, Jean-Claude, chez Les Electrodes puis Heimat Los.

Wunderbach a fait deux albums en deux ans.

Ça a été très vite. Le premier album est sorti début 1983 et le deuxième un an après. On a joué, sans faire des centaines de concerts non plus, et en mars 1984, on s'est séparé pour plein de raisons.


Wunderbach - hiver 84

Les concerts de l'époque étaient chauds apparemment…

L'époque voulait ça. Quand tu faisais du punk rock à Paris, ton public, c'étaient des punks, des skins, des bikers, des gens comme ça, donc c'était chaud mais ce n'est pas nous qui le voulions, c'était comme ça. Dans nos concerts, ça se bastonnait souvent devant et ça nous a desservis parce qu'on a fini par avoir du mal à jouer, les organisateurs en ayant un peu assez de voir cette faune arriver.

Tu as enchaîné avec Outsiders.

Je rêvais de faire un combo de reggae-punk, dans l'esprit des Ruts dont j'étais fan. On a eu de la chance parce qu'on répétait au Studio Parisien, un studio assez branché dans lequel bossait pas mal de monde. On y bénéficiait de conditions assez confortables. Les proprios nous aidaient vraiment beaucoup, ils étaient très cool. À côté de ça, je travaillais comme assistant au studio Garage. On faisait des maquettes et on a rencontré des gens un peu sérieux de l'époque, notamment Richard Kolinka, le batteur de Téléphone, qui avait un label chez Virgin. Il voulait nous produire donc on a bossé pour ça, on a fait plusieurs parties de Téléphone sur la tournée «Un Autre Monde» et je croyais qu'on allait enfin pouvoir vivre de la musique, sauf que j'étais trop impatient et je n'ai pas voulu travailler des mois en studio, comme on me le demandait. J'ai dit que ça ne m'intéressait plus et on s'est séparé. C'était une grosse connerie parce que je pense qu'on aurait eu notre place sur la scène alternative qui a suivi. Mais, c'est comme ça, on a passé des bons moments et c'est le rock'n'roll.


Outsiders - été 84

Récemment, sur Facebook, des gens t'ont demandé de sortir ces morceaux et tu as dit non.

Je ne crache pas sur ce que j'ai fait. J'ai gardé d'excellents souvenirs et d'excellents amis, dans Outsiders et Wunderbach. Je me dis que ce qui n'est pas sorti à l'époque ne devait pas sortir. Je suis un peu fataliste par rapport à ça. Je préfère m'occuper de ce que je fais aujourd'hui et ne pas rabâcher.

Ensuite, tu as joué avec Joe Hell dans Catch 22. Il t'a viré, mais tu as quand même participé à son album solo. Tu n'es pas rancunier…

Joe Hell est un copain. On était très potes, on partait en vacances ensemble, et quand ils ont fait Catch 22 avec Arto, ils m'ont appelé et on a commencé à bosser ensemble. Un jour, je me suis pointé au studio. Un copain était là, guitariste plutôt métal. Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait là, il m'a répondu : « Ils ne t'ont pas dit ? » Là, tout péteux, ils m'ont annoncé qu'il allait faire les guitares. J'avais un son très punk ou reggae-ska, dans l'esprit de ce qui se faisait à la fin des années 1970. À cette époque, fin des années 1980, ils étaient plus branchés sur un style plus métalleux pour les guitares. Ils auraient dû me le dire, ça se serait sûrement passé autrement. Mais c'est juste de la maladresse. Alors, je me suis barré. Plus tard, j'ai revu Joe Hell, on en a parlé. Il a fait un disque en 1990, il m'a demandé de faire les guitares et j'ai accepté avec plaisir.

Ensuite, tu t'es offert une parenthèse saoudienne…

Le temps passant, j'ai eu des enfants et il a fallu mettre à manger sur la table. Je me suis retrouvé à bosser en Arabie Saoudite pour faire de l'argent. Je ne jouais plus trop, j'avais les gamins, je bossais beaucoup, j'avais sûrement été déçu par mes aventures des années 1980 parce qu'en fin de compte, tout avait capoté. Je m'étais dit que ce n'était pas pour moi.


Judge Dread - back stage Paris 1995, avec mon fils et la fille d'une amie

Wicked Bouquet t'a remis le pied à l'étrier ?

Cambouis, le batteur de Wunderbach, n'a jamais arrêté. Il jouait avec le tatoueur Tintin et ils avaient une espèce de combo punchy, très rock'n'roll, un peu à la Rose Tattoo. Ils cherchaient un gratteux et m'ont branché. J'ai fait la connaissance du bassiste Fred, devenu un super pote. On n'a presque pas fait de concerts mais à chaque fois, c'était du caviar : on a ouvert pour les Ramones en 1994, à l'Élysée Montmartre, par exemple. Moi qui étais fan de punk rock, jouer en première partie des Ramones, que Tintin connaissait très bien, c'était carrément sympa. Pendant qu'on jouait avec Tintin, Fred n'arrêtait pas de me bourrer le crâne avec du rocksteady, des trucs Trojan, du vieux son jamaïcain. À force de m'en mettre plein la tête, il a réussi à me convaincre de jouer avec Judge Dread, un pionnier du ska, pour une tournée française en 1995. Encore une belle expérience.

En 2001, double événement, tu lances Tio Manuel et Tai-Luc t'invite à jouer au Bataclan.

Je ne faisais plus grand-chose et ça me manquait mais je revoyais mes vieux potes. En 2001, il y a eu un concert avec La Souris, Okerkampf et Les Porte-Mentaux, une espèce de grosse fête revival punk rock parisien des années 1980. J'ai demandé à participer. Cambouis a demandé à Luc qui m'a invité à jouer avec eux. Quand je suis remonté sur scène, que j'ai branché ma gratte et que j'ai envoyé du son, je me suis promis de ne plus arrêter. Ce jour-là, Patrick Lévy, un copain, bassiste d'Oberkampf, qui avait un studio, une boîte d'édition et de prod, me demande si je n'aurais pas des trucs en espagnol. C'était la grande époque de Manu Chao et il s'était dit qu'il y avait peut-être un bon filon à exploiter. Pour être honnête, je n'avais rien mais j'avais tellement envie de jouer que j'ai répondu oui. Quand il m'a demandé de le rappeler, j'étais vraiment dans la merde : il voulait enregistrer des trucs qui n'existaient pas ! On a fait un premier album que je ne trouve pas terrible mais je remercie Patrick Lévy qui m'a remis le pied à l'étrier.

Et cette fois, tu as vraiment ton groupe.

J'avais l'expérience et je me suis dit : je veux faire de la musique sans qu'on me mette de bâton dans les roues et décider de ce que je fais. Après, j'ai fait ce que j'ai fait, de bien ou pas bien, de sérieux ou moins sérieux, mais je suis fier et content parce que personne ne m'a jamais empêché d'écrire des chansons, de les enregistrer, de faire des disques, de donner des concerts. Je suis vraiment le maître à bord et ça fait presque vingt ans que ça dure.


Tio Manuel - 2004

Sur le premier album, tu t'offres une reprise de The Clash.

Patrick Lévy m'a suggéré de faire une reprise et j'ai tout de suite pensé à « Spanish Bombs » des Clash. Vu mon histoire, ce n'était pas compliqué. On a réécrit le texte avec ma copine de l'époque par rapport à mon histoire familiale et j'ai envoyé le morceau enregistré à Joe Strummer. Il a été super sympa parce que, d'une part, il a autorisé mon adaptation et d'autre part, il m'a donné des droits sur l'adaptation. Même si c'est peanuts, pour la forme, j'ai trouvé ça excellent. Donc, pour ce titre, j'ai signé un contrat d'édition sur lequel tu vois Joe Strummer, Mick Jones, Paul Simonon, Topper Headon et Manuel Castillo. Je suis super fier !



Austin Texas

Pour le deuxième album, « Asi es la vida » (2004), je suis retourné chez mes copains du Garage et parallèlement, Patrick Lévy me prenait la tête pour que je m'inscrive au festival d'Austin, Texas, South by South West. Je n'y croyais pas du tout et le 4 janvier 2006, j'ouvre ma boîte mail et je vois que j'avais été sélectionné pour le festival qui avait lieu en mars ! Je n'y croyais pas. Donc j'y suis allé et j'ai fait quelques dates là-bas. C'était canon, je me suis éclaté. Autant, en France, mon côté latin ne m'a pas toujours servi, mais là, je me suis retrouvé sur une scène uniquement composée de groupes américains aux influences latines, mexicains, cubaines… J'ai joué dans des conditions exceptionnelles, il y avait du monde, j'ai eu un super accueil, j'ai été interviewé à la télé, c'était du délire. Mais l'Amérique, c'est ça, un pays avec plein de trucs dégueulasses mais pour la musique, quand tu commences à intégrer des réseaux, ils ont des moyens et ils savent faire.

En parallèle, Wunderbach a rejoué.

Quand j'ai commencé avec Tio Manuel, plein de gens venaient parce qu'ils voulaient voir Wunderbach, ça m'a un peu gonflé au départ parce que j'étais parti sur autre chose. Au bout d'un moment, j'ai invité Marco à venir en fin de concert pour un ou deux morceaux de Wunderbach et des gens ne venaient que pour ça, c'était assez incroyable. Une autre fois, j'ai eu Marco et Cambouis pour deux titres de Wunderbach sur la fin d'un set et encore une fois, des gens n'étaient là que pour ça. Et on a commencé à nous prendre la tête pour se reformer et nous, on ne voulait pas, on considérait que le truc était fini. Un jour, chez Marco, on picole un peu et il me dit : « Ce serait rigolo. » Je lui réponds : « Oui, mais il ne faut pas se rater. » J'ai fini par accepter, tout en disant que ce n'était pas ce que j'avais envie de faire. Donc, ok pour quatre ou cinq dates, qu'on a faites en 2005, et ça a tellement bien fonctionné que ça dure encore, même si j'ai arrêté l'an dernier. C'était fun, c'est des super potes et on s'est bien marré. On a fait des belles dates.


Wunderbach - reformation 2012 Aachen

Tu aurais pu imaginer, en 1982, que tu jouerais dans un groupe qui serait encore là en 2020 ?

Non, tu parles, en 1982, on vivait à 200 à l'heure, on faisait du rock'n'roll et on ne pensait pas à grand-chose.

Ça te fait quoi de voir tes morceaux de 1982 réclamés en 2020 ?

J'en suis assez fier. Mais il n'y a pas de secret. Je suis tombé dedans très très jeune et les autres aussi. On prenait ça très au sérieux. Quand on répétait et quand on composait, on voulait vraiment ressembler aux groupes anglais. Et Marco écrivait des textes qui parlaient aux gens, comme La Souris ou Oberkampf. Ce qui est incroyable, c'est qu'en 2005, il y avait trois générations quand on a rejoué, les textes n'avaient pas vieilli, on parlait de rock'n'roll, de chômage, de galères… et ça reste d'actualité.

À propos de groupes anglais, tu as collaboré avec Paul Slack d'UK Subs.

J'ai joué quelques fois avec La Souris Déglinguée et, en 2010, ils ont eu un festival en Bretagne avec UK Subs. Muzo, le saxo, ne pouvait pas être là et Luc voulait vraiment un truc punchy, punk, donc il m'a demandé de les soutenir avec ma guitare. Ce jour-là, j'ai sympathisé avec Paul et Jamie Oliver, le batteur d'UK Subs. Paul avait un duo avec sa copine de l'époque et ils jouaient un peu partout en France. On s'est revus à Paris et on a eu envie de tourner ensemble. On a joué en province et on est devenu très copains. Pour l'album « 4 Stones », il m'a suggéré de faire une reprise punk à la façon acoustico-latino de Tio Manuel, j'ai choisi « Warhead » qu'on a enregistré ensemble. Après, il a fait une ou deux dates avec Wunderbach. On est resté très potes, il a joué avec Tio Manuel l'an dernier.


Tio Manuel avec Paul Slack - 2013

Au départ, c'est une influence, ensuite, ça devient un ami.

C'est marrant parce qu'il y a trois groupes que j'aimais énormément dans ma jeunesse punk : The Clash, The Ruts et UK Subs. The Clash, j'ai signé ce morceau avec eux. Quand on a fait Outsiders, Segs, le bassiste des Ruts, est venue jouer avec nous et a mis quelques pianos sur les enregistrements, un peu comme sur « Jah War ». Et Slack de UK Subs est devenu mon pote.

Ensuite, tu as intégré La Souris Déglinguée.

J'ai joué avec Luc fin 2000 et on a tourné avec son album « Juke-box » pendant deux ans. Il y a eu cette date avec les Subs. J'ai fait une autre date avec eux, au Gibus, en 2008. Quand Muzo est parti et qu'ils ont voulu fêter leurs 35 ans, il m'a appelé pour faire une année de concerts avec eux et on a eu l'Olympia. C'était une belle soirée.


Taï-Luc - 2008

Mais tu as claqué la porte après le concert de Fréjus, en 2015. Que s'est-il passé ?

Après l'Olympia et une série de concerts qui se sont très bien passés aussi, on a fait une date exceptionnelle – ça reste un de mes plus beaux souvenirs – au théâtre de la mer, à Sète. C'est des arènes, tu joues avec la mer derrière toi, c'est fantastique. On y a joué en juillet, avec Les Sheriff, Burning Heads et Atomic Rotors. On était vraiment dans l'euphorie post-Olympia, on avait plein de projets, c'était vraiment sympa. En juillet, j'enregistrais l'album « The Ian Ottaway project » au studio. J'enregistrais des guitares, je n'avais pas vraiment l'esprit à penser à autre chose et le bassiste qui jouait avec moi à l'époque, Emmanuel Saunier, membre de l'équipe technique de La Souris, reçoit un coup de fil et me demande si je serais disponible pour jouer, fin juillet ou début août, dans les arènes de Fréjus. Automatiquement, je réponds « Pas de problème » et je n'y pense plus.

Le soir, je l'annonce à mon amie et elle me répond : « Mais Fréjus, c'est une ville Front national. » Je rappelle les mecs et leur dis : « Les mecs, c'est quoi votre truc ? On ne va pas jouer pour le Front national. » On me répond que c'est une organisation privée et que les Wailers ont joué là-bas. Je leur dis : « Je ne le sens pas, je ne veux pas y aller et je pense que vous ne devriez pas y aller parce qu'on a fait de belles choses cette année et vous allez vous cramer. » On en reste là. On va jouer au théâtre de la mer où c'était vraiment génial et dans les loges, ils me disent : « Manu, on a besoin de toi. C'est une orga privée, ça n'a rien de politique. Y'a pas de souci. » Dans un moment de camaraderie, d'amitié et de faiblesse, je dis : « Je vous dépanne mais j'espère que ce n'est pas un sale plan. »

On est arrivés là-bas, c'était organisé par la ville de Fréjus donc FN, avec des gens qui ne sont pas mes potes parce qu'ils étaient plutôt de tendance identitaire et autres. Je l'ai super mal pris. J'ai dit « Vous vous foutez de ma gueule. » et je suis parti.



L.S.D. - répétition

Mais tu as joué quand même.

On s'est posé la question dans les loges. C'était très malsain comme ambiance, Luc, on ne l'a pratiquement pas vu. Moi, j'étais avec Rikko le bassiste, c'est des copains, vraiment, Rikko, Cambouis, même Luc, et on s'est dit qu'on n'allait pas jouer. Mais Rikko m'a dit : « Pense que des gens ont pris leur ticket pour voir La Souris, ils sont en vacances, ils viennent en famille, ils n'ont rien à voir avec tout ce merdier, on est obligé de jouer. » J'ai dit OK. Mais ça n'a pas duré longtemps, trente-cinq minutes peut-être, tellement c'était le bordel. Une bande d'abrutis d'extrême droite foutait la merde, se battait, faisait chier le monde, ça a été très vite écourté et tant mieux.

Et tu as quitté le groupe.

J'ai demandé des explications que je n'ai pas eues et je l'ai mal pris. Tu ne me fais pas un coup comme ça.

Il y a eu le communiqué de Tai-Luc après…

Je ne voulais pas en parler mais on s'est fait avoir, c'est évident. En plus, il y a eu cette histoire de première partie (In Memoriam, un groupe identitaire) et je vais dire la vérité : on ne savait pas qui était la première partie. À chaque fois que les autres ou moi avons proposé des groupes pour la première partie, un truc n'allait pas. On ne s'est pas méfiés et on s'est fait avoir, ça, ça peut arriver à tout le monde. Mais tu reconnais que tu t'es fait avoir et que tu n'avais rien à foutre là-bas. C'est ce que Luc aurait dû dire et ce n'est pas ce qu'il a dit. J'étais furieux parce que j'avais l'impression que Luc – pas le groupe, ils n'y sont pour rien – nous a pris pour des cons et nous a menti. Je lui ai demandé des comptes, je l'ai rappelé, il ne m'a jamais rappelé et puisqu'il ne me rappelle pas, moi, j'ai autre chose à faire. Mais, j'étais super déçu parce qu'on avait vécu une très belle année, avec de beaux concerts, dans une belle ambiance, c'était vraiment super. Tout foutre en l'air pour cette connerie, je ne comprends pas…


La Souris Déglinguée
Théâtre de la Mer - Sète

Tu es revenu avec Tio Manuel et « The Ian Ottoway project ».

Ian est un Américain qui faisait partie de l'équipe de BRMC en Californie et c'est un copain de mon amie. Il y a tout un club BRMC, ils se connaissent tous. Ce sont des gens adorables. Je ne les connaissais pas mais elle leur avait fait passer mes disques précédents, et ils les écoutaient, ils les aimaient bien. Je sais que le chanteur écoutait « 4 stones ». Ian écoutait des trucs. Ils me faisaient de la pub sur le site de BRMC et quand ils ont tourné en Europe, j'ai rencontré Ian. C'est un drôle de personnage mais on a sympathisé et je me suis rendu compte qu'il écrivait un tas de trucs assez incroyables. Je lui ai demandé s'il m'autorisait à prendre ses textes pour les mettre en musique. Il a accepté et on a bossé ensemble pour l'album « The Ian Ottaway project ».

J'ai vu sur un site la mention de Crocodile Candy, qu'est-ce que c'est ?

En plein confinement, je me faisais bien chier. J'ai toujours aimé brancher une Gibson sur un Marshall pour envoyer du bois et j'ai eu très envie de faire un truc un peu péchu, mais avec une chanteuse, ambiance Bellrays ou des trucs comme ça, et j'ai rencontré, par internet, une chanteuse qui s'appelle Margot Cassila qui a été choriste des Hot Pants au début des années 1980, qui a vécu en Angleterre et à Memphis, tourné avec Jah Wobble dans le monde entier, ouvert pour Kool and the Gang à Bercy au début des années 1990… Elle chante très bien et a une belle culture black américaine, soul, etc. Donc, on a composé un album pendant le confinement, on l'a enregistré, on essaie de le placer et j'espère qu'on va y arriver. On était tous les deux au départ et notre ami Gangster, des Outsiders, nous a rejoints et à la batterie, on a Christophe, un ami qui joue beaucoup avec les groupes blues rock US assez lourds. J'aime beaucoup ce qu'on a fait, c'est très punchy, avec une pointe bluesy soul au niveau du chant.

Ton parcours est très marqué par l'amitié.

Il me semble que c'est le cas de pas mal de monde et c'est important, non ? Dans le cas de Gangster, je l'avais perdu de vue, il était régisseur et bossait sur des tournées internationales. C'est assez drôle de se retrouver après toutes ces années mais je trouve ça sympa parce que l'amitié, c'est un truc important et il y a un côté humain dans la musique, surtout que je fais de la musique populaire : folk, blues, punk, rock… C'est une histoire de personnes et ça a du sens de retrouver les copains.

Donc, tu n'es plus du tout à la veille de raccrocher la guitare ?

Tant que mes bras et mes mains fonctionnent, ce n'est pas prévu.


Ian Ottaway - 2015

L'album de Crocodile Candy «Enjoying the moment» sort le 16 avril - crocodilecandy.bandcamp.com



LORƎLEI
Punk Rock



Pouvez-vous nous faire un petit historique du groupe ? Pourquoi «Loreleï» ? Vous êtes tous fans de Thiéfaine ? Des membres de Loreleï ont joué dans Komando Pernod et Streets of Rage il y a quelques années. Qu'est-ce qui vous a donné envie de remonter un autre groupe ?

Le groupe s'est construit assez doucement. Streets of Rage ne jouait plus depuis quelques temps, du coup Ju (basse) avait du temps. Les Kommando Pernod c'était fini depuis un bail (début 2007), Dudul (batterie), Mat & Clem (grattes) jouaient encore un peu dans leur groupe fantôme (Les Zerør) mais sans trop de perspectives. Ju avait remplacé Sam à la basse dans les Pernod, sur la fin. Musicalement il y avait déjà un vécu, en plus de l'amitié, qui reste le moteur n°1.
En 2013, on s'est retrouvés dans l'idée de remonter un groupe, sans trop savoir où on allait, déjà juste par manque de punk-rock et parce que ça fait quand même vachement du bien de fabriquer et jouer ses propres chansons. On a d'abord essayé avec 2 autres potes au chant, sans que ça fonctionne. Ça faisait un bail que Ju, Mat & Clem espéraient entendre Cindy au chant, il y avait déjà eu une tentative de groupe plus rockab avec Cindy, en 2007, et sa voix avait déjà matché.
En 2014 elle a rejoint le reste de la bande, c'est là que l'aventure Loreleï a vraiment commencé. On a écrit quasiment tous les morceaux du 1er LP en moins d'un an (sauf « Destination finale » qui datait de 2013, texte écrit par Ju, quand on essayait encore nos 2 premier-e-s chanteur-se-s), et direct, en juin 2015 on est passés au studio de la Forge, chez notre pote Gorgor. Cindy avait encore assez peu d'expérience de chant en groupe, mais le potentiel était là et ce 1er LP nous a vraiment aidé-e-s pour la suite.
On a longtemps hésité pour le nom de groupe, on a choisi « Loreleï » car on voulait quelque chose d'assez court et qui nous plaise au niveau de la sonorité, par ailleurs, dans les mythologies germaniques, Loreleï est une femme qui chante du haut d'un rocher, en bordure du Rhin, son chant est si puissant qu'il en perturbe les marins qui s'échouent sur les rives, symbole des sens qui l'emportent sur la raison et c'est bien-sûr aussi en lien avec la chanson de Thiéfaine, dont on apprécie la plupart des textes, très poétiques, souvent noirs. C'est un mix de tout ça qui a donné le nom, et la pochette et le titre du 1er LP (« Déferlantes ») renvoient à cet aspect de navigation orageuse sur l'eau et de débordement des éléments.

Vous avez sorti votre 1er album en 2016. Le nouvel et 2ème album vient tout juste de sortir. Pourquoi avoir attendu 4 ans pour sortir votre 2ème LP ?

Parce qu'on s'est appliqué-e-s. L'écriture des morceaux n'a pas été ce qui a pris le plus de temps, l'expérience du premier enregistrement nous a conduit à travailler en amont sur les morceaux, à peaufiner davantage les détails, sur chaque chanson. Une fois que les morceaux étaient écrits, on a repris les arrangements, on a essayé de placer un peu plus de questions/réponses ou de chorus de guitares, d'enrichir les lignes de basse, on a bossé sur la batterie pour essayer de mêler davantage précision et énergie, le tout, toujours au service des chansons. On a aussi pas mal cherché au niveau du son : notamment la basse, pour le faire ressortir davantage dans le mix que sur le 1er LP. À tout ça s'est ajouté le chant qui a pris en level dans le laps de temps. Tout ça, mais aussi le fait que la plupart des membres ont des vies de famille, professionnelles, explique le délai de 4 ans entre les deux albums.

Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de votre nouvel album ? Comment l'avez-vous écrit / composé ? Quels sont les thèmes abordés dans vos textes ? Qui a fait la pochette ? Qu'est-ce qu'elle signifie pour vous ?

Dès la fin de l'enregistrement du 1er album on a commencé à réécrire. Sur ce 2e LP, la doyenne des chansons est « Vallée des Anges », écrite et composée dès 2015.
Il n'y a pas de règle ou de façon monolithique d'écrire et composer. La plupart du temps, le texte et la mélodie principale viennent de Cindy et on compose dessus en répète, en essayant de trouver des accords qui ne se limitent pas à la mélodie de chant, mais peuvent l'influencer, lui donner des couleurs, tout le monde apporte sa patte.
Les thèmes abordés dans les chansons? Et bien, il est question de l'oppression quotidienne (Réveille-toi, La vraie vie, Reviens, Jamais trop tard), de l'émeute (Dans la Rue), des souffrances qui résultent du système capitaliste (Ici et Maintenant, Laissé-e-s pour compte, Vallée des Anges). On a essayé de faire en sorte que les textes mêlent des revendications et des sensations/sentiments, qu'ils soient aussi comme des témoignages d'instants dans lesquels chacun-e peut se retrouver.
La pochette a été réalisée par Romain, un pote sérigraphiste local, elle est raccord avec la couleur générale de l'album : une usine désaffectée, en référence à « Cœur d'acier », la radio libre créée par les sidérurgistes lorrains il y a 40 ans, au moment où ces femmes et ces hommes ont passé plusieurs mois dans la rue, en grève, en état quasi insurrectionnel.
Toutes ces vies brisées, à la fois par le travail de l'acier et par les plans de licenciement qui ne se sont pas arrêtés depuis et qui servent à enrichir quelques ultra-riches aux dépens de





vies et de savoir-faire. L'usine est entourée d'un cadre art-déco, parce qu'on aime ce genre visuel et parce que ça fait écho, indirectement à l'Art Nouveau, mouvement artistique local aujourd'hui récupéré et vendu par les bourgeois, mais il ne faut pas oublier que les artistes qui ont fondé ce mouvement étaient proches des idées de la Commune de Paris (Gallé, Prouvé, Charles Keller…).

Sortir un album en plein confinement, n'est-ce pas un peu dur ? Surtout le fait de ne pas pouvoir jouer vos nouveaux morceaux etc…

Oui et non. Oui c'est chiant, pas de répète, pas de concert… Mais les nouveaux morceaux on a eu le temps de les essayer quelques fois en concert (l'album a été enregistré début 2019), et au moins, sortir l'album occupe un peu notre confinement au niveau de la musique.

Vous faites partie de la scène punk depuis des années. Comment vivez-vous cette période sans concert, sans festoche, sans distro, sans les copains/copines etc... depuis bientôt 1 an…

C'est long. Comme l'impression que tout s'est arrêté alors que pas du tout. Quand faut aller au turbin, là, pas de soucis. Le premier confinement, plus strict, a paradoxalement dû faire du bien à notre planète. Le second est une mascarade, en gros il n'y plus que les « loisirs » ou plutôt les moyens de s'émanciper qui trinquent. Mais on se retrouvera tou-te-s en concert bientôt, car, comme le dit un chant révolutionnaire de plus de 200 ans d'âge : Ah, ça ira.

Nous sommes à nouveau en pleine période de confinement COVID et les théories du complot sont de plus en plus à la «mode» et ont de plus en plus d'adeptes.
Qu'en pensez-vous ?
Cette fichue période vous fait-elle réfléchir sur des points en particulier ? Par ex : Partage, solidarité, individualisme etc…

Il suffit de connaitre un-e aide-soignant-e, un-e infirmier-e, ou une personne gravement atteinte pour ne pas tomber dans le complot facile. Hors de question de nier que ce virus est une merde et qu'il touche, de surcroît, les plus démuni-e-s. Mais à l'inverse, il convient de rester lucide, ce virus arrange grandement les puissants et les autoritaires qui sont aux manettes. Ils voulaient nous faire taire à coup de LBD, la crise sanitaire les arrange. Ils voulaient renflouer les grandes surfaces, les entreprises « innovantes » et « disruptives », nous voilà dans le tout « vente en ligne », la crise sanitaire les arrange.
Ça fait des années qu'ils regroupent les écoles, avec des gamins de 3 ans qui se tapent 5 km en bus à 7h du matin pour rejoindre leur hyper-école primaire, ça fait des années qu'ils pourrissent la Sécu avec leurs mutuelles privées, des années que les hôpitaux partent en charpie. La distanciation à l'école aurait été possible avec une école de 15 mômes par village, et combien de mort-e-s en moins avec des hôpitaux ayant des budgets plus conséquents que ceux de la police, l'armée ou l'entreprenariat ?
Ce virus montre l'importance du collectif et de la gratuité des écoles, des hôpitaux, plus ces services sont publics, plus ils sont accessibles aux démuni-e-s, plus ces services sont privatisés, plus on en crève.

Avez-vous d'autres activités à côté de votre groupe ? Lesquelles ?

Depuis l'arrêt du label Casual Records, Ju a beaucoup plus de temps et retape sa baraque et ses vieux scooters. Il a aussi remonté un groupe avec deux ex-Streets of Rage et reste chaud pour refaire peut-être un jour un concert avec Streets of Rage, le groupe qui revient tous les 2 ou 3 ans pour un concert de soutien!
Cindy, pour sa part, avait intégré un autre groupe (the LocksKeepers) dans un style complètement différent de Reggae/soul, ça s'est fini début 2020 après plusieurs dates de concert. Sinon, elle a profité du confinement pour se taper des petits trips musicaux diy avec Julien pour rigoler (Vacarne). Et puis toujours son kiff perso : la détection de métaux. Au grand dam de Clem, ex-archéologue qui maudit ces engins du diable et qui, en dehors de la musique, fait de la recherche en histoire et de la guitare dans un groupe de chansons vieillottes (genre Mistinguett, Trenet, Brassens).
Mat s'est lancé dans la lutherie et commence à créer ses guitares persos, il prend de plus en plus de niveau et gère aussi bien le travail du bois que l'électronique, la défonceuse à bois que la soudure, il savait déjà fabriquer des amplis et réparer la sono, on va bientôt pouvoir s'équiper entièrement de manière DIY !
Quant à Cyril, il est bien occupé à la réfection de sa maison.

Ces derniers temps, l'actualité a été marquée par la victoire de Joe Biden aux U.S.A. Comment avez-vous accueilli la nouvelle ? Il y a eu un record de participation pour cette élection. Selon vous, est-ce que c'était pour dire stop à Trump ? Beaucoup parlaient d'une possible guerre civile entre démocrates et républicains, entre noirs et blancs à cause notamment du surarmement des groupes nationalistes, fascistes, suprémascistes blancs supportant Trump. Pensez-vous que cela pourrait arriver ? Que vous inspire le droit du port d'armes aux U.S.A ?

Honnêtement, bien sûr que ça fait plaisir de voir un raciste, capitaliste et sexiste perdre une élection. Mais ça reste une élection dans un endroit du monde où même l'opposant est une ordure capitaliste et représentant des classes dominantes.
Le droit du port d'armes est une abjection qui profite aux marchands de mort et à la logique du « tout sécuritaire ». Néanmoins, il faut rappeler que ce droit émane des demandes populaires, aux XVIIIe et XIXe siècles les révolutionnaires de tous les pays

réclamaient ce droit pour se protéger contre les dérives autoritaires des possédants et des puissants. Si les sans-culottes, les communard-e-s, les rouges de 1917, les guévaristes n'avaient pas été armés, il y aurait eu bien moins d'espoir révolutionnaire. Abolir toutes fabrications d'armes, toute possession, oui! Mais tant que les riches et leurs flics racistes seront armés, et les révolté-e-s désarmés, le rapport de force tournera toujours en faveur des mêmes.
L'espoir réside dans ce que montre Howard Zinn dans « Une histoire populaire américaine » : une alliance émeutière entre peuples amérindiens (ce qu'il en reste après 5 siècles de colonisation barbare), descendant- e-s des esclaves & classes populaires.
Pour revenir sur la marchandisation des armes, ne soyons pas hypocrites non plus, la France est un des pays qui vend le plus d'armes dans le monde, ok notre peuple est quasiment désarmé, mais l'État arme tant et tant d'autres états et organisations, sans jamais demander de comptes. Ils vendent des armes, ils vendent la mort. De combien de mort-e-s est responsable la firme Dassault avec la complicité des divers gouvernants français ?

En France dernièrement on a encore beaucoup parlé des caricatures de Charlie Hebdo. Où est la liberté d'expression en 2020 ? Selon vous, pouvons-nous encore dire, écrire, dessiner, chanter etc...ce qu'on veut, ce qu'on pense à l'heure actuelle ?

Hara-Kiri, l'ancêtre de Charlie Hebdo avait été censuré par les ancêtres des Macron-Chirac et cie.
La liberté d'expression, quand c'est se foutre de la gueule de la religion de personnes déjà discriminées, c'est simple. Attention, il faut se moquer de toutes les superstitions, mais quel niveau d'hypocrisie au sommet de l'État, la liberté d'expression doit surtout pouvoir servir à railler, montrer du doigt, dénoncer les plus puissants, or il parait que les photos et vidéos de violences policières en manif vont bientôt être interdites… La manipulation du langage est si criante, on ne parlait déjà plus d'exploité-e-s ou de travailleur- se-s mais de « collaborateur-se-s », on ne parlait plus de licenciement mais de « restructuration », désormais la liberté d'expression est devenue un étendard pour couvrir son contraire : la violence d'Etat au service des ultra-riches et le racisme latent.

Pour en revenir au groupe, vous faite très souvent une reprise de Blondie en concert ? Vous êtes tous fans ? Pourquoi ce morceau ?

Pour le coup, c'est surtout la chanteuse qui est fan. Blondie c'est un peu «l'ovni» du punk des années 80, et surtout une figure féminine dans un monde plutôt machiste à l'époque. On reprend le titre «Atomic» parce qu'il déchire et qu'il est utilisé dans la BO du film Trainspotting dont on est fan.

Quels sont vos projets futurs ? Promotion de l'album ? Un live en version confinement ? Une tournée ?

Ben là c'est compliqué de se projeter, tu vois bien… Reprendre les répètes, faire un concert, quand ça arrivera on va déjà bien savourer, au jour le jour.

Un dernier mot pour la route.

Merci à vous, Marylène et Steph pour ces questions et pour tout ce que vous avez fait et ce que vous faites encore pour Lorelei. On espère pouvoir vous retrouver rapidement autour d'un verre et/ou d'un concert. Merci aux labels de nous soutenir et aux personnes qui auront pris le temps de lire jusqu'au bout.
N'oubliez pas de soutenir les labels, les lieux, les groupes et la culture alternative, le monde d'après risque d'être encore plus compliqué pour l'underground, à vous/nous de faire en sorte qu'il en sorte plus fort.

Contacts Lorelei :
loreleipunkrock@gmail.com
loreleipunkrock.bandcamp.com
facebook.com/loreleipunkrock

Interview réalisée par Steph et Marylène
deviancerecords.com/kanal-hysterik

CD et LP dispos chez Sucette Distro
sucette.kanalhysterik.com
ainsi que chez Guerilla Asso, Fire and Flames, Maloka, Alternative International Movement section Nancy











REVOLUTION GRRRLZ

Entretien avec Manon Labry par Myrtille et Laurent

Myrtille Mass Prod : Bonjour Manon. Nous avons le plaisir de te rencontrer pour discuter avec toi de ton livre et de ta thèse, qui concernent les Riot grrrls, ainsi que de ton groupe actuel No Milk Today.

En 2016 est paru ton livre intitulé « Riot grrrls – chronique d'une révolution punk féministe », qui faisait suite à ta thèse universitaire. À quelle occasion, comment as-tu découvert les groupes Riot Grrrls ? Quel a été ton cheminement pour te diriger vers ce thème-là ?

Manon : En fait je les ai découverts assez tard finalement, peu de temps avant de commencer à travailler dessus. Je trainais dans les scènes punks de ma ville, j'avais des amis qui écoutaient plein de trucs, et puis j'ai une pote qui m'a passé Bikini Kill, un cd gravé, et j'ai eu un petit coup de foudre ! Au même moment, j'étais en licence d'anglais et je suis tombée sur un cours sur le féminisme, donc j'ai un peu creusé Bikini Kill sous ce prisme-là ; j'ai fait des recherches sur internet parce qu'avant je n'en avais jamais entendu parler. Et puis ça m'a donné envie de creuser, c'est un mouvement qui m'a énormément parlé à cette époque, que je trouvais hyper novateur, en tout cas d'un point de vue français ; donc j'ai commencé à travailler dessus dans le cadre universitaire. Évidemment Bikini Kill, ça a été la porte d'entrée mais après j'ai découvert pas mal d'autres groupes affiliés à cette mouvance-là. Et donc j'ai fait un master puis une thèse sur le sujet.

Laurent Mass Prod : Ton livre est sorti en 2016 et tu as soutenu ta thèse en 2011. Tu as découvert en quelle année Bikini Kill du coup ?

Manon : Ça devait être 2004, et j'ai commencé à bosser dessus en 2005 ou 2006. Je n'ai pas découvert ça dans ma prime jeunesse adolescente quoi, j'étais post-ado.

Myrtille Mass Prod : Comment peux-tu définir ou décrire cette mouvance punk ? Cette nouveauté à l'époque ?

Manon : C'est un courant qui ne se réduit pas uniquement à la musique, même si c'est une partie extrêmement importante de cette culture ; il y a aussi le fanzinat qui tient une place très très importante. Ce qui est nouveau je trouve, bien qu'avant elles il y ait eu des figures féministes dans la scène punk et la scène rock en général, c'est leur volonté de s'organiser en tant que force politique, en collectifs, et tendus vers un but commun qui est résumé par leur slogan « Revolution girl style now ». C'est-à-dire de se constituer vraiment comme une force et pas seulement comme un courant musical, avec la volonté de faire changer les scènes punks et la société de manière plus générale. C'est ça qui pour moi est vraiment nouveau. Et d'autre part, musicalement, même si il y a eu des groupes qui ont préparé le terrain, je trouve qu'en terme de radicalité et de prise de position féministe anticapitaliste on a passé un cran par rapport à des groupes comme L7, qui approchent déjà ces thèmes. Elles poussent un cran plus loin la radicalité, en termes de musique à proprement parler et de contenu.

Laurent Mass Prod : Tu as évoqué des groupes pré-Riot Grrrls. Peux-tu développer un peu quels étaient ces groupes et en quoi il y a eu un basculement, un changement entre ces groupes pré-Riot Grrrls et les Riot Grrrls ? Qu'est-ce qui a amené la radicalité au niveau de la musique, des fanzines et des paroles ?

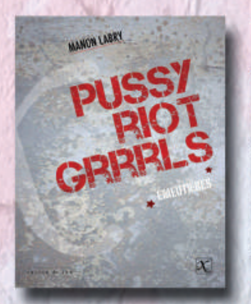
Manon : Des groupes qui les précèdent, il y en a déjà dans la première génération punk, comme X Ray Spex ou les Slits, mais je pense que ce dont tu veux parler c'est des groupes qui les précèdent directement, justement comme L7, Lunachicks, 7 Year Bitch, Babes in Toyland, tout ça ... En fait c'est des groupes qui les ont inspirés très directement. Je pense notamment à Babes in Toyland. Je raconte dans le livre que c'est à un de leurs concerts qu'il y a eu cette première petite étincelle entre les membres de ce qui va devenir après Bikini Kill. Ces groupes ont été hyper importants en terme de modèles, émergeant au milieu des années 80 à peu près, en gros 5-6 ans avant que les Riot Grrrls ne naissent. Et ils commencent quand même à largement donner le ton de ce que vont faire les Riot Grrrls après, en proposant des nouveaux modèles, parce que jusqu'ici dans le rock mainstream il n'y a pas vraiment de modèles féminins qui donnent autant un coup de pied dans la fourmilière que L7 par exemple, ou Babes in Toyland, et donc ça va beaucoup les inspirer. Mais parallèlement, elles vont beaucoup être inspirées par un courant qui s'appelle le QueerCore, émergeant au milieu des années 80 aussi, et qui va fournir le modèle sur lequel elles vont se construire, sous forme d'une scène queer punk qui s'appuie sur ces deux médias que sont la musique et le fanzinat. Donc c'est en combinant ces deux choses qu'elles vont trouver leur formule, si je puis dire, parce que ça reste une forme assez ouverte et assez large. Pour ce qui est de la radicalité, par rapport à des groupes comme L7 par exemple, la différence aussi c'est leur attachement au DIY, c'est le fait que pour la plupart d'entre elles ce n'était pas des musiciennes, et que ce qui les a mû c'est avant tout la volonté d'exprimer un point de vue, je dirais presque avant de fournir une bande son. Quand je parlais tout à l'heure de Revolution Girl Style Now, leur vision des choses ça n'est pas de faire une révolution comme on l'entend, mais c'est le fait de changer le courant et le modèle dominant en proposant une addition de nouvelles voix. C'est-à-dire que la révolution c'est, et spécialement dans le cas des jeunes femmes, le fait de s'exprimer et d'entrer dans le processus créatif, de proposer sa vision des choses. Et c'est peut-être ça qui donne leur côté aussi radical, c'est cet attachement au DIY et à la volonté de révolution par la prise de parole. Les membres de L7 voulaient avant tout être considérées comme musiciennes, et c'est pour ça qu'elles ont parfois rechigné quand on les présentait avant tout comme des féministes.

Laurent Mass Prod : Musicalement et au niveau des inspirations, notamment chez Bikini Kill, on retrouve un chant proche de celui de Poly Styrene, dans les passages mid-tempo, puis des passages plus poussés, plus criés, plus agressifs. J'étais surpris que tu ne fasses qu'évoquer dans les influences, les femmes de Crass [Eve Libertine, Gee Vaucher, Joy de Vivre], mises en avant dans l'album Penis Envy. Je ne refais pas l'historique de Crass, mais par exemple c'est une femme [Gee Vaucher] qui a fait tout le design et le graphisme, et Eve Libertine et Joy de Vivre qui chantent sur cet album... Il me semblait qu'elles étaient assez proches, notamment en termes de paroles, des futures Riot Grrrls. Qu'en penses-tu ?

Manon : J'en pense que je connais très mal ce groupe ! Tu as sans doute raison. Ce que je sais c'est qu'en terme de politique, c'est un groupe qui a été hyper précurseur. Donc il est possible et probable qu'ils les aient influencés. Néanmoins, je n'ai pas le souvenir de les voir mentionner ce groupe-là, c'est pour ça que je n'ai pas creusé. Tu vois je n'ai pas le souvenir d'une interview où elles en parlent. Pourquoi, je ne sais pas. Mais je ne les ai pas trouvés parmi leurs influences les plus prégnantes, mais je suis peut-être passée à côté d'une interview où elles en parlent, je ne dis pas le contraire ...

Laurent Mass Prod : De même le côté musical de Crass était presque secondaire au départ [cf le morceau introductif «Asylum» de leur premier album «The Feeding of the 5000», 1978].

Manon : Oui, après, attention, je ne veux pas dire que la musique est accessoire chez les Riot Grrrls. Mais disons qu'elles n'ont pas appris à faire de la guitare depuis qu'elles ont cinq ans. À l'origine, elles se lancent là-dedans parce qu'elles sont hyper connaisseuses de leur scène locale, mais à la base elles n'ont jamais pratiqué. En gros, à part la batteuse de Bikini Kill [Tobi Vail], elles se sont toutes initiées en même temps qu'elles ont constitué leur groupe. Et ça c'est aussi ce qui est politique, c'est ce qui est à la base du punk : remettre en question l'expertise et dire que chacun a droit à avoir une part dans le processus de création en fait. Pour les Riot Grrrls, la musique est un élément du tout, mais un élément important quand même !







Myrtille Mass Prod : Quel a été ton cheminement pour en arriver à une thèse, puis un livre ? Pourquoi sortir un livre ? Pour ouvrir tes recherches à un public non universitaire ?

Manon : Ce qu'il faut savoir c'est qu'il y a deux livres en fait. Il y en a un qui est sorti un an plus tard et que j'ai en fait écrit avant, qui s'appelle « Pussy Riot Grrrls, Emeutières » chez les éditions iXe [2017]. Lui reprend ce que je dis dans la thèse, sur un ton plus académique que le livre « Riot Grrrls… », mais qui aussi va jusqu'à nos jours, jusqu'aux Pussy Riot. D'abord, il faut dire que c'est très largement grâce au soutien d'Elsa Dorlin - qui est philosophe, professeure et auteure, et qui m'a encouragée à retravailler ma thèse pour publier - que j'ai pu me lancer dans l'écriture de ces deux bouquins. Je n'aurais sans doute pas fait le pas sans son aide. J'ai donc d'abord écrit « Pussy Riot… », puis ce sont quelques aventures éditoriales qui m'ont amenée à écrire « Riot Grrrls… » [aux Ed. La Découverte- Zones, 2016] qui finalement est sorti avant « Pussy Riot… ». Et pour « Riot Grrrls… », spontanément j'ai fait quelque chose qui n'était pas du tout académique ; ce n'était pas calculé mais je me dis qu'au final c'est très bien. C'est une histoire qui n'était pas très accessible en français, c'est-à-dire qu'excepté un documentaire qui est sorti sur Arte [« Riot Grrrl - Quand les filles ont pris le pouvoir », Arte 2015] peu de temps avant que le livre ne sorte, ce n'était pas un récit auquel on pouvait avoir accès en langue française. Donc je trouvais ça important que cette histoire soit racontée en français tout simplement. Pour ce qui est du ton, c'est un livre que j'ai écrit en me faisant plaisir et en écoutant la musique. Ça n'avait rien à voir avec le travail de la thèse quoi. C'est un livre très personnel au final, on peut contredire plein de choses à mon avis de ce livre, et avoir une vision complètement différente des choses ; mais c'est mon interprétation de ce courant, même si j'essaie un minimum d'être raccord avec les faits. Mais oui j'ai appliqué ce que j'avais appris des Riot Grrrls : proposer sa vision des choses, ce qui fait que le ton est proche de ce qu'on pourrait avoir dans un fanzine par exemple.

Laurent Mass Prod : Il nous a paru intéressant de parler à la fois du livre et de la thèse, parce qu'ils sont complémentaires. Par exemple dans le livre tu t'adresses carrément au lecteur, à la lectrice, alors que la thèse est purement académique, très factuelle. Les approches sont différentes, et peuvent convenir aux un(e)s et aux autres.

Myrtille Mass Prod : Tu évoques ou cites de nombreuses pionnières, autant musiciennes (Bikini Kill, Bratmobile, Heavens to Betsy…) qu'activistes (notamment de fanzines (Bikini Kill, Jigsaw, Girl Germs…), en allant de l'émergence du réseau initial (c.à.d. 1990) jusqu'à environ 1994, année de séparation ou de décroissante d'activité de Bikini Kill, Bratmobile, Heavens to Betsy, Huggy Bear. Les as-tu rencontrées ? Comment as-tu procédé pour recueillir les témoignages et les documents d'époque (flyers, fanzines, cassettes-démo…). Comment as-tu recueilli factuellement la matière de ta recherche ?

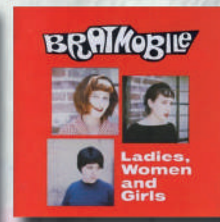
Manon : À l'exception d'une, la chanteuse de Bratmobile [Allison Wolfe] avec qui j'ai fait deux interviews, je ne les ai pas rencontrées. En fait, quand j'ai commencé à bosser dessus dans le cadre de la thèse, je me suis très vite aperçue qu'il y avait une défiance vis-à-vis du monde universitaire de la part de ces gens, qui considéraient (ça a changé je pense) que le discours universitaire était une forme de mainstream aussi. Ça peut s'élargir je pense à tout le phénomène punk avec qui ça se regarde un peu en chien de faïence, et donc je n'ai pas trop osé les contacter. En plus à l'époque, pour trouver leurs contacts, ça aurait été un peu compliqué, et un peu onéreux aussi pour faire des interviews et se rendre là-bas. Donc j'ai essentiellement bossé sur des interviews qu'elles avaient déjà données par ailleurs, sur les livres qui avaient déjà été écrits, des articles, etc … Ça c'était pour la thèse. Par contre pour le bouquin je me suis rendue à New York, parce qu'entre temps il y a un point d'archives qui a été créé à NYU (New York University) par une archiviste qui était une proche du courant. C'est vraiment génial parce que les premières intéressées ont donné tout ce qu'elles avaient conservé de l'époque, et elles avaient conservé beaucoup de choses. Ça va du flyer aux plaquettes d'autocollants, aux journaux intimes, en passant par les notes qu'elles ont prises en buvant un café le dimanche matin, avec des tâches de café, … Et ça a été franchement génial de pouvoir consulter ça, hyper émouvant, et dans tout ça, j'ai essayé de trouver des infos que je n'avais pas vu ailleurs. Je ne dis pas que j'en ai trouvé beaucoup de nouvelles ; mais comme l'histoire a déjà été racontée en anglais et que ce sont souvent les mêmes choses qui sont racontées, l'idée était de trouver de nouvelles pistes. Plus que des infos chocs, croustillantes en elles-mêmes, ça m'a plutôt donné un autre angle de vue sur ce que je me faisais comme image des Riot Grrrls. Ça m'a rendu la chose plus humaine, plus tangible. Elles continuent de récolter des choses et c'est vraiment génial parce que c'est des gens qui ont compris la nécessité de l'archive et de l'auto-archivage, parce que quand on est un sujet minoritaire, ce n'est pas l'histoire mainstream qui va vous raconter. Donc elles ont vraiment fait ce boulot en perspective d'un jour raconter ces histoires de leur point de vue, donc elles ont tout conservé, et ça c'est vraiment génial je trouve.

Myrtille Mass Prod : Comment a évolué la scène américaine riot grrrl depuis 1994 jusqu'à nos jours ?

Manon : Ce qu'il faut comprendre, et que je n'ai pas dit encore, c'est que c'est un courant qui n'a jamais édicté de règles, de marche à suivre, de feuille de route, parce que c'est un courant qui s'est constitué pour faire la révolution qui puisse parler à la majorité. Donc c'est un courant qui est toujours resté ouvert et qui s'est construit avec la volonté de pouvoir changer, se réadapter. Dans le discours des premières Riot Grrrls, il y a toujours cette idée que ce n'est pas un courant à suivre mais à s'approprier, pour en fournir chacune son interprétation. Souvent on parle du mouvement Riot Grrrls uniquement entre 1990 et 1995, d'ailleurs je n'y échappe pas dans le premier livre, parce qu'on parle de sa force initiale, la forme la plus « spectaculaire » dans sa nouveauté et qui a fait les titres de grands médias. Il y a d'ailleurs eu une relation très conflictuelle avec les médias : dans un premier temps, elles les ont utilisés pour essayer de répandre un peu le mot, mais comme elles ont subi un traitement médiatique qu'elles ont jugé néfaste et dépolitisant, les médias ont limité leur période d'existence entre 1990 et 1995. Or si cette culture est redevenue plus underground qu'elle ne l'a été au début avec cette couverture médiatique, il n'en demeure pas moins qu'il y a à peu près le même nombre de collectifs qui se sont créés dans la deuxième moitié des années 90, que pendant la première. C'est-à-dire une grosse quarantaine avant 1995 et presque cinquante entre 1995 et 2000 aux Etats-Unis. Donc déjà ça a perduré jusqu'au début des années 2000, puis les mêmes qui étaient à l'origine des groupes Riot Grrrls au début des années 90 ont instauré à Olympia (la ville d'où est parti le mouvement Riot) un festival appelé le Lady Fest. D'emblée ce festival a été créé avec la volonté de le voir voyager : elles ont lancé ce festival féministe autogéré, destiné à promouvoir une culture faite par et pour les femmes, avec des ateliers de mutualisation des savoirs et des savoirs-faire. Elles ont décidé de faire la première à Olympia, mais de ne pas le faire là chaque année, l'idée étant que le concept circule et que le Lady Fest soit réinterprété par plein de communautés à travers le monde. C'est ce qu'il s'est passé dès l'année suivante avec une importation du Lady Fest en Écosse. Pendant la première décennie 2000, et même maintenant







(puisqu'il y en a encore), ça a été la forme la plus visible de la continuation du mouvement Riot Grrrls. Une autre forme qui est née en 2001, ce sont des colonies de vacances pour jeunes filles appelés Girls Rock Camp, entre 7 et 18 ans, destinées à les initier à jouer en groupe, même si elles n'ont jamais joué d'instrument. Sur une semaine, on les initie à la pratique de l'instrument, mais surtout à jouer à plusieurs. C'est aussi associé à des ateliers plus théoriques, adaptés aux âges, de culture féministe et musicale, d'autodéfense... La fondatrice du premier Girls Rock Camp à Portland dit que c'est après avoir vu le premier Lady Fest à Olympia qu'elle a eu l'idée d'organiser quelque chose qui s'adresserait à un public plus jeune pour prendre le problème davantage à la racine, puisqu'il s'agit avant tout de confiance en soi pour la pratique d'un instrument. Et c'est à mon avis une super idée de commencer avec des jeunes. Et puis ce qu'il faut dire aussi c'est que c'est un mouvement super protéiforme, et que même si c'est difficile à quantifier, c'est un mouvement qui a énormément inspiré à un niveau extrêmement individuel. On pourrait faire une étude exhaustive pour voir, sur un nombre incalculable de musicien-ne-s, combien ce mouvement a été important et combien les pratiques individuelles de ces gens font que ce mouvement perdure. C'est valable aussi dans le domaine de la technique, du journalisme, des plasticiennes, du cyber... Il y a partout des gens qui ont aussi été inspirés par ça et le réinterprètent à leur manière. En cela ils le font perdurer, non pas sous la forme que le mouvement prenait au début, mais dans la manière d'aborder les choses.

Laurent Mass Prod : Tu as développé la partie musicale et festival, mais tu n'as fait qu'évoquer la partie fanzines, très importante d'après tes écrits. On pense tout de suite au début des années 90, avec Bikini Kill, Jigsaw, Girl Germs... Est-ce que tu peux expliquer l'historique et l'importance des fanzines dans ce courant ?

Manon : D'une part ça a été essentiel à un moment où il n'y avait pas internet, en tant que vecteur de communication et d'échange entre des individus et entre des collectifs. Dès l'émergence des premiers fanzines Riot Grrrls, on voit à quel point c'est important, ne serait-ce même dans le fait que c'est un fanzine, Jigsaw, qui a permis la rencontre des membres de Bikini Kill. Ce qui s'est passé pour Jigsaw, c'est valable pour un nombre incalculable de groupes et de collectifs : c'est par le biais de ces fanzines que les gens se sont rencontrés ou ont commencé à échanger. Dans une perspective hyper DIY et de révolution individuelle (prise de parole et entrée dans le processus créatif) qui mène à la révolution collective, les fanzines c'est bien plus simple que de monter un groupe. Si on est isolé au fin fond de je ne sais quel État américain sans ville à côté, sans collectif ou concert, le fanzine est un moyen hyper efficient pour dialoguer, être partie prenante de cette culture et exposer son point de vue aussi. C'est plus facile que de le faire en musique, c'est moins onéreux et plus logistiquement pratique. Ça a été aussi le biais par lequel plein de jeunes femmes ont eu accès enfin à cette époque-là à des gens qui racontaient ce qu'elles vivaient, contrairement par exemple aux magazines mainstream. Là c'était leur histoire, leur culture, et en plus dans ces fanzines, il y avait cette injonction à la prise de parole, c'est-à-dire que dans une quantité phénoménale de zines Riot Grrrls, il y a des petites phrases du type « je ne fais pas ça pour que mon fanzine soit uniquement lu, je veux entrer en conversation, crée ton propre fanzine, écris des textes, raconte ce que tu vis... », vraiment c'est central dans les zines, cette incitation à la création de fanzines, de groupes. Et donc ça a eu un succès phénoménal, c'est inquantifiable, tellement ça a pullulé dans tous les coins des Etats-Unis, à tel point qu'en 1993 elles ont créé ce qui s'appelle Riot Grrrl Press, un moyen de centraliser tous les fanzines et de les distribuer en créant un catalogue et en le diffusant à travers tous leurs réseaux. Au bout de quelques mois, elles étaient complètement débordées par le nombre de fanzines qu'elles pouvaient recevoir, ça a continué d'exister même après 1995 et ça a toujours eu ce succès assez phénoménal. Là encore, comme je le disais pour l'archivage, un autre point crucial du fanzine c'est qu'elles ont compris la nécessité de raconter l'histoire de leur point de vue, et pas seulement de laisser les médias définir et caractériser ce dont elles étaient à l'origine. Il y a cette volonté aussi, par le biais de toute cette culture littéraire des fanzines de raconter l'histoire de leur point de vue.

Myrtille Mass Prod : Que penses-tu de la reformation récente d'anciens groupes, tel que Bikini Kill, et par ailleurs L7 et Lunachicks ? Est-ce dans la continuité du mouvement ?

Manon : Chacune a sa signification, au sein du groupe déjà. Par exemple un groupe comme Sleater-Kinney ce n'est pas la même reformation qu'un groupe comme Bikini Kill, qui pour l'instant n'a pas produit un nouvel album. Je ne sais pas si elles le formulent comme ça : Bikini Kill je crois que oui, L7 je ne sais pas. Mais il y a l'idée qu'il y a des choses qui ont changé, mais que la dynamique générale reste la même, que le féminisme est encore hyper nécessaire, que la prise de parole et la visibilité des femmes dans le secteur culturel est plus que nécessaire. Je pense que c'est presque dommage qu'elles doivent se reformer, il y a encore beaucoup de boulot et ces reformations disent bien à quel point il y en a. Mais je peux me tromper ; il faudrait que je lise des interviews des principales intéressées après leur reformation. Après il y a peut-être tout simplement une volonté de se faire plaisir aussi, je pense et j'espère que c'est le cas, mais il y a cette idée qu'il y a encore un gros chantier et que tout est bon, on prend tout, des reformations aux formations.

Myrtille Mass Prod : Dans ton livre, tu parles majoritairement de la scène américaine. Peux-tu nous parler de la scène musicale punk féministe dans les autres pays, notamment en France ? Et à Toulouse ? Quel a été le rayonnement des Riot Grrrls à l'étranger ?

Manon : En Angleterre le courant s'est importé quasi immédiatement après sa création : dès 1991 il y a eu un groupe anglais, Huggy Bear, qui a été le porte-voix d'un courant qui a eu beaucoup de succès en Angleterre, avec plein de collectifs qui se sont formés, plein de fanzines aussi. Donc l'importation a été directe en Angleterre, au Canada aussi. En revanche c'est plutôt à partir de la seconde moitié des années 90 que ça s'est exporté ailleurs dans le monde, même si encore une fois il y a eu des exceptions. Ce qui a beaucoup joué dans la possibilité d'accès à cette culture, c'est le développement d'internet tout simplement. Dans mon cas c'est comme ça que j'ai pu me renseigner à ce propos et c'est beaucoup comme ça que les Lady Fest se sont propagés en Europe, grâce à cet accès à internet. J'en parle dans « Pussy Riot Grrrl, Emeutières » ; ça a été un vecteur de communication, parce qu'on ne trouve pas des riot grrrls à tous les coins de rue. Ce n'est pas facile d'avoir accès à l'info si on n'habite pas dans une ville avec un bon disquaire. Donc je pense que ça a beaucoup joué. Et des Lady Fest il y en a eu à peu près partout dans le monde, on doit être à 300 festivals qui ont eu lieu vraiment sur les 5 continents. Même s'il y a eu des pays où ça jouait plus régulièrement, ça s'est exporté un peu partout. Pareil pour les Girls Rock Camps, ce n'est pas resté uniquement américain, il y en a en Amérique du Sud, en Europe. Il faudrait checker la liste des Girls Rock Camps affiliés à la maison mère, mais ça a quand même bien circulé hors des frontières des États-Unis.

Laurent Mass Prod : En France, on a en tête plein de groupes féminins. Penses-tu que c'est aussi un héritage de cette révolution-là ?

Manon : Oui il y a plein de groupes qui, même s'ils ne se définissent pas comme Riot Grrrls, et il y en a qui le font, revendiquent en tout cas l'héritage et les influences. Je pense à des groupes comme Judith Judah, Radical Kitten, Trholz, ... un paquet de groupes français qui s'inscrivent dans ce sillon-là. Et en termes de Girls Rock Camps, à Paris il y a Salut Les Zikettes, qui organise dans le même esprit des ateliers d'initiation à la pratique musicale pour les meufs. Là aussi clairement l'héritage est assumé et revendiqué.







Myrtille Mass Prod : Personnellement, as-tu fait partie toi-même de groupes de musique, notamment un all-girls band ou un groupe de Riot Grrrls ? C'est ces recherches qui t'ont amené à jouer ou tu jouais déjà avant ?

Manon : J'avais déjà joué dans un premier groupe avec Morgane, la batteuse de No Milk Today, mon groupe actuel, quand on était toutes petites au lycée. Ensuite j'ai fait partie d'un duo punk minimaliste, Gouine'n'bi avec mon amie Ines au chant. Puis j'ai arrêté pendant une bonne dizaine d'années où je n'ai même pas touché ma guitare quasiment. Et au final oui c'est d'écrire le bouquin qui m'a remotivé pour me remettre à faire quelque chose malgré ces dix ans où je n'avais rien fait. Morgane jouait déjà, et joue toujours d'ailleurs, dans un autre groupe ; donc elle n'avait jamais vraiment arrêté de jouer de la musique. Mais avec No Milk Today par contre, elle s'est mise à la batterie. Donc on est toutes les deux reparties un peu avec des nouvelles bases, et c'est vrai que de me replonger dans ça, et de voir toute l'énergie déployée par ces Riot Grrrls, ça m'a donné envie d'en déployer aussi ! Je me suis autoconvaincue ! C'est quand même elles qui m'ont convaincu, mais ça m'a redonné la motivation et ça fait beaucoup de bien.

Myrtille Mass Prod : Tu fais donc actuellement partie du nommé No Milk Today. Peux-tu présenter le groupe ? Comment qualifierais-tu votre style musical ?

Manon : Alors pour le coup, on n'est pas ultra punk, même si on a des affinités. Donc on est un duo, Morgane à la batterie, moi à la guitare et toutes les deux au chant. On combine un peu nos influences à chacune : elle a des influences plus garage, psyché, etc, et moi plus Riot, grunge, très 90's. C'est un peu un mix des deux ; on se situe quelque part entre le grunge, la pop et le garage, avec un côté quand même plus grunge. Ce n'est pas facile de qualifier sa musique ! Le punk est-il définissable ?!

Myrtille Mass Prod : Pourquoi ce nom ? Est-ce une référence à la chanson de Herman's Hermits ?

Manon : Oui et non … En fait quand on a commencé à jouer, Morgane venait d'avoir un bébé, elle allaitait, et comme on buvait 2-3 bières pendant les répèts, ces jours-là c'était No Milk Today quoi ! Le petit n'aura pas de lait aujourd'hui, parce qu'il ne serait pas hyper frais … Donc ça vient de là.

Myrtille Mass Prod : Votre premier album est sorti en 2019 chez 2000 Records et Absurde Records : peux-tu nous raconter cette expérience ?

Manon : Ça a été une looooongue aventure ! (rires) Morgane avait déjà l'expérience de ça, mais ça a été, on va dire, chaotique. On a enregistré à Swampland chez un ami qui nous a vraiment beaucoup aidé, Lo'Spider, parce qu'en fait quand on a voulu enregistrer une première session honnêtement je pense qu'on n'était vraiment pas carrées. Donc c'était vraiment compliqué de faire quelque chose de pas trop mal. Du coup, on a fait une deuxième session où là ça allait un peu mieux, mais le processus a été assez long. J'ai adoré. Il me tarde d'enregistrer le second ; j'ai beaucoup appris sur ce que ça implique en termes de travail sur le son, tout ça. Je suis vraiment très très très contente d'avoir pu faire ça, c'est clair ; c'était très instructif, sur toute la chaîne de production… J'ai adoré l'expérience de l'enregistrement en lui-même, d'être focus sur la musique non-stop, le plaisir de se retrouver dans une espèce de bulle musicale pendant deux jours, puisque-là en l'occurrence c'était deux jours. C'était vraiment super chouette, et en plus quand on est bien entouré c'est encore mieux.

Myrtille Mass Prod : Tu parles d'un deuxième album. C'est un projet en cours pour en enregistrer un nouveau, ou plus un souhait pour l'instant ?

Manon : On commence à avoir un peu de matériau et ouais j'aimerais bien qu'on en fasse un autre, qu'on enregistre en tout cas dans l'année qui arrive. Ça me parait envisageable et j'en ai très envie. Puisqu'on ne peut pas faire de concerts !...

Myrtille Mass Prod : Combien de concerts avez-vous fait ? Et où ?

Manon : On s'est baladé un petit peu, mais logistiquement c'est complexe aussi parce que Morgane a deux enfants. Mais oui on a fait une petite tournée il y a 1 ou 2 ans je ne sais plus. C'était quatre dates, vraiment chouettes ; on s'était régalé. On avait joué à Bordeaux, à Rennes, à Paris et à Bruxelles. Sinon on joue assez régulièrement à Toulouse, et aussi dans les environs, dans des chouettes spots à la campagne, dans le Lot notamment, ou récemment à côté de Revel. On est open à tout hein !

Myrtille Mass Prod : Donne nous STP cinq groupes (punks ou autres) à découvrir ou à redécouvrir.

Manon : Ça peut être intéressant, L7, mais ça tout le monde connaît je pense… Mais des groupes un peu moins connus… De toute façon il y a les incontournables du départ à mon avis, c'est-à-dire Bikini Kill, Bratmobile et Heavens to Betsy. Il faut au moins les avoir entendus une fois dans sa vie, c'est clair. Sinon je suis une adepte vraiment férue de Sleater-Kinney. En gros c'est la chanteuse d'Heavens to Betsy qui a monté avec la chanteuse-guitariste d'Excuse 17, qu'est un groupe vachement bien aussi si vous ne connaissez pas, un side-project qui est devenu leur projet principal, avec une batteuse vraiment trop forte qui les a rejointes. C'est arrivé vraiment à la fin de la première vague Riot Grrrl on va dire. Je pense qu'elles ont dû commencer vers 1994, jusqu'à 2006, puis elles ont fait un break de huit ans et elles ont repris il y a cinq ans. Je trouve que c'est parfait, voilà ! Et puis sinon, ce n'est pas un groupe Riot Grrrl, mais c'est un groupe qui m'a vraiment foutu une grosse torgnole, c'est les Distillers. Ce n'est pas vraiment dans la mouvance Riot Grrrls, mais il y a une telle énergie ; c'est vraiment un super groupe. Ça fait 5 ! Des groupes il y en a plein, là j'en cite cinq, mais il y en a plein d'autres… Il faut mettre un pied dedans et après farfouiller.

Myrtille Mass Prod : Aurais-tu un bouquin ou un film musical qui a été marquant à conseiller ?

Manon : Ça va paraître un peu bizarre, et j'y fais référence dans le bouquin, mais je trouve que le film « Born in Flames », sorti en 1983, qui est une espèce de film de science-fiction féministe, je pense a dû beaucoup inspirer les Riot Grrrls. En tout cas je trouve ce film assez génial, donc je recommanderai ça. Sinon pour se documenter sur le sujet Riot Grrrls en lui-même, il y a un documentaire [de 2013] qui est sorti sur Kathleen Hanna, qui s'appelle « The punk singer », qui a des défauts, mais il y a des supers images d'archive. Et pour se faire une idée du personnage, c'est quand même chouette.

Myrtille et Laurent Mass Prod : Merci Manon pour ton temps et tes réponses.



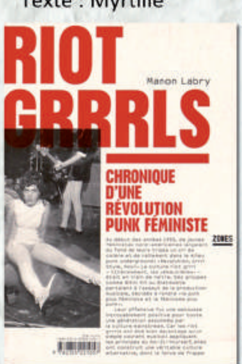


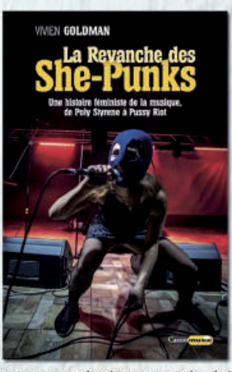
« RIOT GRRRLS, Chronique d'une révolution punk féministe » – MANON LABRY (Ed La découverte - Zones, 2016)
Au début des années 1990, aux États-Unis commençait à résonner le désormais familier « Revolution, grrrl style, now ! ». Dans un environnement musical et artistico-politique très largement masculin, de nombreuses femmes se sont organisées pour créer des groupes (tels que Bikini Kill, Bratmobile ou Heavens to Betsy pour ne citer que les plus connus), lancer des fanzines, organiser des concerts, des discussions, bref ériger tout un réseau entre les collectifs activistes à travers le pays. Entre revendications féministes et anticapitalistes, entre engagements profondément DIY et liberté punk, les Riot Grrrls ont fait naître une culture alternative rendant « le punk plus féministe et le féminisme plus punk ».
L'autrice Manon Labry tire ce livre de sa thèse dans laquelle elle étudie la sous-culture punk féministe nord-américaine. Écrit avec caractère et énergie, c'est un savant mélange de témoignages, de paroles de chansons, de flyers de tournées, de réflexions personnelles et de pages de grrrls zines ou d'artworks. C'est toute l'histoire du mouvement Riot Grrrls qu'elle retrace dans cette chronique, celle d'une révolution féministe, celle d'une offensive punk enfin menée par des femmes, en colère mais surtout pleines d'espoir et de créativité.
Texte : Myrtille

« Le cas de la sous-culture punk féministe américaine : vers une redéfinition de la relation dialectique mainstream-underground ? », MANON LABRY (Thèse, Université Toulouse II le Mirail, 2011). Téléchargeable gratuitement à : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00639269/document
Lire la thèse de doctorat de Manon Labry peut être une prolongation intéressante et complémentaire de son livre « Riot Grrrls… », ce qui constitue en fait un paradoxe car il en est l'émanation, pour être précis des deux premiers chapitres. En effet, ceux-ci définissent et racontent factuellement l'émergence et l'évolution de la sous-culture punk en général, et du courant Riot Grrrls en particulier. La seconde partie de la thèse (chapitres III et IV) est plus conceptuelle ; elle s'intéresse aux dichotomies mainstream-underground, individu-collectivité et aux diverses théories sous-culturelles, le corps du manuscrit s'achevant sur une analyse du punk américain des années 1970 et des Riot Grrrls, au prisme des esprits à la fois carnavalesques décrits par Bakhtine, et dionysiaques selon Nietzsche.
En résumé, cette thèse agréable et conséquente permet de bien verbaliser le pourquoi et le comment des débuts du punk et des Riot Grrrls, la relative dépréciation du mouvement punk britannique pouvant toutefois paraitre surprenante. Par ailleurs, le manuscrit cherche – ce qui est l'essence d'un doctorat - à donner a posteriori du signifiant et de l'intentionnalité aux actions et évènements, même émanant originellement pour partie de l'instinct et de la spontanéité ; au moins autant que les interprétations données, ce sont donc les questions posées qui interpellent. Enfin, un(e) punk lisant un tel manuscrit de recherche peut parfois ressentir le sentiment intrigué de la fourmi qui regarde l'œil qui l'observe dans l'objectif du microscope. Qui observe qui ? Voire qui influence qui ?
Texte : Laurent

« PUSSY RIOT GRRRLS, Emeutières » – MANON LABRY
(Editions iXe, 2015)
Ce livre de Manon Labry est proche à la fois de sa thèse et de son ouvrage « Riot Grrrls… », mais diffère néanmoins pour partie dans la forme et dans le fond. En termes d'écriture, le style est agréable, plutôt factuel et académique, donc proche de celui de son manuscrit de doctorat, même s'il est plus accessible, car étant dépouillé de la terminologie philosophique. En termes de thématique, la première moitié de l'ouvrage reprend l'historique des Riot Grrrls américaines, en expliquant les débuts dans la ville d'Olympia, puis l'extension à Eugene et Washington D.C., durant la première moitié des années 1990. La spécificité de cet opus - et donc son originalité vis-à-vis de la thèse et de l'autre livre – tient dans sa seconde moitié, qui développe et interroge la mouvance post-Riot Grrrls, jusqu'à nos jours. Loin de constater un déclin, sont exposés son renouvellement générationnel et sa diversification au niveau des genres/classes/origines, en particulier au travers des Ladyfests et des Girls/Ladies Rock Camps. L'autrice développe aussi l'évolution musicale du mouvement, partant du punk originel vers une hybridation musicale actuelle, incluant du rock (Sleater-Kinney), de l'électroclash-électropunk (Chicks on Speed, Le Tigre) jusqu'à l'approche protéiforme de Peaches et les perfs-punks des Pussy Riot. Le livre s'achève sur les perspectives et espoirs de Manon quant à cette contre/sous-culture féministe populaire.
Texte : Laurent

LA REVANCHE DES SHE-PUNKS, une histoire féministe de la musique, de Poly Styrene à Pussy Riot – VIVIEN GOLDMAN (Le Castor Astral, Castor Music, 2020)
Autrice britannique, journaliste et musicienne, Vivien Goldman théorise le punk féminin et féministe à l'Université de New York. Ce livre propose de mesurer quelle a été la portée des groupes de punks féminins, et leur impact sur la scène musicale mondiale, en allant des historiques Raincoats, Crass et Slits aux actuelles Maid of Ace, en passant par les formations de Riot Grrrls anglo-saxonnes, ou encore les Pragaash du Cachemire indien, Pussy Riot de Russie, Fértil Miseria de Colombie, et tant d'autres encore.
L'autrice annonce dès les premières pages sa volonté de donner une légitimité et un héritage historique sur lequel se baser pour les nouvelles générations, à travers les récits d'expériences recueillis lors de ses nombreuses interviews. On y découvre donc l'espace de parole que le mouvement punk et DIY a ouvert à la communauté musicale féminine, qui s'est empressée de le prendre d'assaut pour exprimer haut et fort ses revendications féministes, anti-racistes et LGBT. Chaque chapitre débute par une liste de morceaux à découvrir, redécouvrir ou chanter par cœur pour accompagner en musique, la lecture de ce texte limpide, instructif et bien rythmé.
Texte : Myrtille







CONFESSIONS – NINA HAGEN (Editions Bénédictines, 2012)
À première vue, la structure de l'autobiographie de Catharina (Nina) Hagen est déroutante, voire peut paraître bâclée, tant le récit est distordu temporellement et les thèmes abordés sont disparates. En effet, le livre raconte tout d'abord classiquement son enfance et son adolescence est-allemande (du temps du bloc soviétique), puis décrit son passage à Berlin-ouest. Il expose ensuite ses différentes expériences musicales (de variété, puis punk…), la discographie des premières années étant inégalement abordée ; de plus elle s'arrête brutalement à l'album « Nunsexmonkrock » paru en 1981, faisant l'impasse sur tous les albums postérieurs, alors que ce livre est initialement paru en 2010. Enfin, ce dernier s'achève par un long récit concernant ses recherches religieuses personnelles, d'abord en Inde, puis au sein de l'église réformée protestante allemande.
En réalité, il ne faut pas interpréter le titre « Confessions » au sens de « Mémoires », mais selon la signification relevant du Christianisme, c'est-à-dire l'action d'avouer ses péchés pour obtenir le pardon de Dieu. Loin d'être bâclée, la structure de ce livre reprend globalement celle de l'œuvre théologique (aussi intitulée « Confessions ») rédigée à la fin du IVe Siècle par Saint Augustin. Nina Hagen n'a donc pas livré une autobiographie au sens usuel du terme, mais relate en fait sa quête spirituelle, en avouant ses pêchés (drogues et divers errements) et en glorifiant Dieu (d'où les nombreuses citations de psaumes, d'épîtres…).
Et le punk dans tout ça ? Il est abordé en 25 pages, sur 255 au total. Nina raconte son séjour à Londres en 1977, des concerts d'alors (The Clash, Generation X…), son amitié avec Ari Up (d'où une belle photo avec la chanteuse de The Slits), des répétitions des Sex Pistols et autres rencontres avec Sid Vicious (auquel elle a rendu hommage en 1980 en reprenant sa version de My Way). Puis elle explique, à son retour en Allemagne, la formation, l'existence tumultueuse et son départ du Nina Hagen Band, combo qui a sorti au final deux albums (en 1978 et 1979). Musicalement, le récit s'achève donc rapidement avec l'évocation de son premier album solo de 1981, et aussi du final toxique avec son copain crêteux, avec qui elle avait sorti en 1988 « Punk Wedding », son dernier opus punkisant.
Au final, un parcours de vie à la fois chaotique et authentique, mêlant errances et fulgurances. Espérons, comme pour Piero Sapu (chanteur des Sans Voix, et ex-Garçons Bouchers), que Nina ait finalement trouvé une forme d'apaisement.
Texte : Laurent

LA MORSURE DU QUOTIDIEN. Philippe Vérole & Lissa L. (Guerilla Asso, Mort Lente, Valice Productions & Marchando Producto. 8€.

Philippe et Lyssa avaient déjà croisé leurs plumes pour écrire les paroles d'€uroshima. Les 26 textes qui composent ce recueil sont le fruit d'une correspondance ou chacun a complété le texte de l'autre en se nourrissant de ses propos. Ils ont bien évidemment une teinte sombre, cynique et nous rappellent les paroles des Cadavres, €uroshima et Darling Genocide. Les thèmes abordés peuvent être assez généralistes mais aussi plus spécifiques : Le suicide, Les fêtes de Noël, la maladie, la télévision.

Ces 26 textes comme les 26 lettres de l'alphabet nous font réfléchir au sens de la vie dans la société actuelle. Cette société nous permet-elle d'avoir une vie sensée ? Il est question de tout cela et bien plus encore comme de piano (comprendra qui lira le M du Q XXIV !). Je vous conseille de lire un texte à la fois pour avoir le temps de l'assimiler et de réfléchir à son contenu ; Ainsi la lecture ne sera que plus délectable. Laurent L.

VOYAGE AU BOUT DE L'ENNUI OU LES CHRONIQUES DE LA CAMIONNETTE : Philippe Vérole. (Guerilla Asso, Mort Lente, Valice Productions & Marchando Producto. 10€.

Ce livre est sorti en 2016 mais puisque Vérole nous a fait le plaisir de faire un tour d'horizon de sa discographie, je vais le présenter pour ceux qui auraient loupé sa sortie. Sont donc présentés les départs des domiciles jusqu'aux arrivées à la salle de concert. Ces récits couvrent une période allant du 23/10/1992 au 15/12/1995. J'ai été surpris à la lecture des premières pages car le concert est abordé de façon très succincte, c'est pourtant le but ultime de ces déplacements ! Mais en relisant le titre, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas tromperie, tout est dit, il s'agit bien de chroniques de la camionnette, ce mot n'est pas choisi par hasard, il y a bien l'idée sous-jacente du transport de bestiaux. Vérole décrit sans fard les différents trajets et on se rend compte qu'il faut vraiment avoir la foi pour jouer dans un groupe.

Entasser autant de personnes dans un espace aussi réduit et confiné (tiens, ce mot est particulièrement d'actualité) induit forcément des réactions bonnes ou mauvaises... La qualité d'écriture de Vérole fait que l'on ne s'ennuie jamais à la lecture de ces 62 chroniques qui sont abondamment illustrées de photographies du groupe. À noter que c'est Chester qui a illustré la couverture d'un de ses magnifiques dessins. Laurent L.

Ces deux livres sont disponibles sur le site : slowdeath.bigcartel.com

CAMERA SILENS – CAMERA SILENS et PATRICK SCARZELLO (Le Castor Astral, Castor Music, 2020)

« Camera Silens par Camera Silens » brosse l'histoire du groupe, de 1981 à aujourd'hui : des débuts dans les squats bordelais et la première période street-punk (1981-1986), à la seconde formation élargie et plus groovie (1986-1988), pour finir par la réapparition et la mort de Gilles (en 2016 et 2019 respectivement). L'ouvrage, qui multiplie les points de vue (membres de Camera, manager, proches, connaissances...), donne un bon aperçu de la vie du groupe, mais aussi de sa communauté et de l'ambiance mouvementée des années 80's à Bordeaux et en France. Très intéressant pour ceux qui ne les ont pas vécues, et qui ravivera des souvenirs à d'autres. Assez dense, le livre mêle et entremêle principalement interviews et narration ; une lecture attentive est recommandée, afin de bien distinguer les citations et identifier les différent(e)s protagonistes, qui sont toutefois présentés explicitement, mais ce un peu tardivement (p 103 « Camera Contingent, CS army et raïa »). Les intro et outro paraissent un peu verbeuses et on aurait presque aimé plus de documents visuels pour illustrer et ponctuer la lecture.

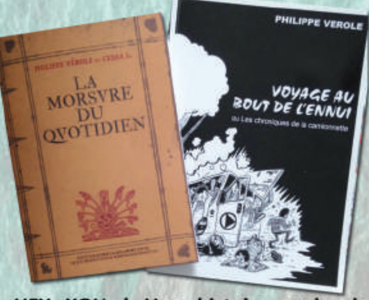
Au final, c'est un document qui vient agréablement compléter d'une part les « Trente ans de cavale, ma vie de punk » l'autobiographie de Gilles Bertin (chroniquée dans le Punkulture n°6), et d'autre part les documentaires récents de France Culture et France TV.

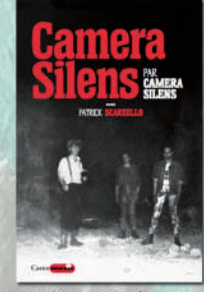
Alors qui saura encore nous faire exploser ? Camera assurément.

Texte : Léo et Laurent

Documentaire France TV (25 nuances de doc) « Punk : Il était une fois Gilles Bertin », 2021 (bit.ly/gillesbertin)

Documentaire France Culture (Une histoire particulière), « Gilles Bertin, une vie en sursis », 1er épisode « Les années punk, drogue et Brink's » et 2nd épisode « La cavale de Didier Ballet », 2019. (https://www.franceculture.fr/emissions/series/gilles-bertin-une-vie-en-sursis)





HEY YOU ! Une histoire orale des Burning Heads, rapportée par Guillaume Gwardeath et Sam Guillerand, mise en pages : Frank Frejnik (Editions Metro Beach)

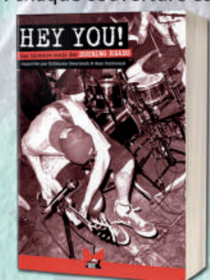
Guillaume Gwardeath et Sam Guillerand, les auteurs, ont abattu un vrai travail de moines bénédictins. Le parti pris de l'histoire orale avec interviews des protagonistes de l'aventure Burning Heads apporte des éclairages différents et enrichit le récit, la mise en page est exceptionnelle avec son lot de flys, tickets de concerts, photos etc.. Passionnant de bout en bout, on suit l'histoire des Burning Heads album après album, tournée après tournée. Pour les plus vieux d'entre nous, quel plaisir de recroiser Éric Sourice, les Thompson Rollets, etc... Des débuts dans d'autres groupes, punk-oï pour certains, à la croisée de deux décennies plus tard avec Husker Dü, Dag Nasty ou les Descendents, on mesure le chemin parcouru par ses défricheurs d'Orléans avec, pour les plus jeunes lecteurs, un décor campé de galères à la Margerin et de salles non adaptées aux concerts de rock puisque... tout simplement ça n'existait pas. Esprit DYI sur toute la ligne, passage chez Epitaph, expérimentations reggae-dub et techno, la démarche des Burning Heads défie l'étiquette punk à roulettes qu'on a bien voulu leur donner. Mais ne nous méprenons pas : punks ils sont, punks ils restent, s'accordant toutes les libertés. L'intérêt du truc c'est que 30 ans plus tard le groupe est toujours bien vivant. Un véritable témoignage pour les groupes actuels, qui débutent sans savoir jouer, jusqu'à prendre la voie de la professionnalisation plus tard. Le mantra des BH : "Fun - Passion - Énergie ", nos têtes brûlantes ne l'ont jamais abandonné, ce qui explique leur longévité. Et puis il y a le plus important : la musique. D'ailleurs, sur les conseils de Fra, chanteur qui fait désormais partie du groupe orléanais, replongez dans leur discographie (tout est disponible sur bandcamp!), effet garanti à la lecture ! Le seul bémol de l'ouvrage, et ça les auteurs et le groupe n'y peuvent rien, c'est la frustration occasionnée, tant on a envie de voir ou revoir les Burning Heads sur scène, là, maintenant, tout de suite... En attendant des jours meilleurs, bonne lecture de ce brûlot Punk, de ces 30 ans de fun, passion et d'énergie... (et de botanique appliquée). Il y a des albums qui te donnent envie de former un groupe, désormais il y a aussi un livre. Freddee Dee

LA DENT NOIRE (auto-prod') - 2020

Un petit reccueil plein d'humour et qui raconte l'histoire du groupe, l'amitié qui unit les 4 lascars... Il y a aussi les textes des morceaux... Un peu de légèreté dans ce monde musical punk parfois un peu trop sérieux et politisé. Vincent

DISORDER "Histoire sociale des mouvements punk et post-punk" (Editions Seteun) - 2019

Ce pavé de 400 pages est passionnant ! Travail collectif de 18 auteurs chapeauté par 3 ; 16 chapîtres variés allant de 15 à 40 pages. Historique des mouvements, études sociologiques, vous allez voyager de San Francisco à la Chine, en passant par l'Italie, l'Angleterre, la Suisse ou l'Europe de l'Est... Des bagarres de rue aux militantismes fanzinesques, le punk est une culture puissante et chaque auteur le met en avant. Le réseau français n'est pas oublié avec 5 chapîtres : l'histoire d'OTH, un entretien très intéressant avec Marsu, le parcours du squat d'habitation et musical le Wagon de Saint-Brieuc et autres thèmes plus intellectuels encore ! Pas toujours faciles à déchiffrer pour moi, les méthodologies des sciences sociales, mais lorsqu'il s'agit de punk, je suis prêt à faire quelques efforts de lecture, et puis la plupart des chapîtres sont faciles d'accès ! Clin d'oeil artistique des auteurs : chaque couverture est déchirée, à la main bien sûr ! Vincent







LIVRES LIVRES LIVRES

REGARDS - Voyages dans les reflets

Projet pensé, écrit et conçu par Patrice VERRY. Couverture par isabelle DALLE. Biographies en fin de livre

Patrice Verry est définitivement un récidiviste, un délinquant du visuel, un ogre de l'image, une sorte de Lars Von Trier Arty. Chester Himes l'aurait traité de «Real cool killer» pour notre plus grand bonheur !

Après une course harassante en mode projet jusqu'à la publication de Miss Endorphine (2015), il revient en force en 2021 avec ce nouvel Artbook fabuleux : REGARDS... Le chemin pour arriver au résultat final a été semé de traquenards en tout genre car... «La vie n'est pas un long fleuve tranquille...» ; «...Quoi ? Ils sentent de la colle !!???»... mais on s'égare là, reprenons le fil de cette chronique.

Quantité et qualité sont bien au rendez-vous après une longue, trop longue attente, pour cette œuvre collective où la prose – des textes inédits & originaux - est illustrée par une palette d'Artistes très diversifiée... Les grosses pointures connues se mélangent avec des talents méconnus...

Cela commence fort : « Petit traité de légèreté anatomique (et sensorielle) »... Prometteur...

Et le développement s'énonce comme suit : des « activités buccales » en passant par les « étourdissements matutinaux » (oui !) jusqu'au waka, on traverse toute la gamme des sensations.

Il y a du paillard, digne de Pantagruel de Rabelais ou des ambiances plus évanescentes, intimistes et / ou sexy chic, que n'auraient pas renié un Verlaine ou un Toulouse Lautrec.

Au passage, votre serviteur, auteur de ces lignes, y a 2 illustrations...

S'évader dans cette période de repli, de fragilité psychologique pour certains, de confinement, parfois de solitude forcée, est une bonne stratégie de survie et de plaisir. REGARDS permet tout cela et beaucoup plus... Tout en restant lucide, il nous offre du rêve... Notre imagination est libre de toute entrave et peut élever notre esprit, une sorte de thérapie dont les frissons nous parcourent le corps. Si l'esprit reste puissant et positif, alors le corps est sauvé... Jouissif. Mission accomplie. À vous de jouer.

BB COYOTTE

Liste des distributeurs sur FB, insta' : Patrice verry Regards le livre. Édité à 1000 exemplaires dont édition classique 800, édition avec étui 180 et 20 exemplaires numérotés.





BANANE METALIK - In gore'n'roll we trust

(autoprod' Killer Bananas 2018)

En 170 pages, tout l'univers du groupe de Rennes, tout aussi fameux pour sa musique psycho-punk-déjantée que pour ses visuels et maquillages gore. Moitié photos / moitié peintures et logos, sans texte, ce beau livre permet de se replonger dans leur histoire première période (1989-1995) et seconde (non stop depuis 2004), la mise en page très réussie met bien en valeur la folie et énergie des 5 furieux. V.

RENNES NO(IR) FUTUR

(Editions Goater Noir 2020)

14 nouvelles de 14 auteurs qui se lisent dans l'ordre ou pas et tiennent en moyenne sur 20 pages. Déjà présent dans Punkulture N°4 à l'occasion de la sortie de la très belle trilogie "Sandinista", les éditions Goater (du nom du créateur Jean-Marie, patron du fameux bar-librairie le Papier Timbré à Rennes) continuent de publier une chouette collection entre livres pour enfants ("Joyeux punk"), beaux livres, livres en breton ("Persepolis") ou romans noirs, tel ce recueil collectif dans lequel chaque nouvelle a un rapport avec Rennes. Notre ville si sympathique a basculé dans l'apocalyptique, c'est à dire un peu la suite logique de ce que nous vivons depuis l'arrivée du Covid il y a 12 mois, et un peu aussi tel que prédit par les punks depuis 45 ans. Enfin, j'espère que ces quelques scénarios catastrophes auront le même effet sur vous que sur moi : qu'ils vont vous remonter le moral... V.





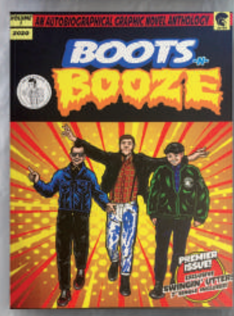
DETECTIVE SKA COMPANY N°1 - 64 pages format A5. Voici un premier numéro qu'il est skarément bien ! Toutes les facettes du ska y sont présentes, musicalement comme géographiquement. Une recette qui devrait devenir encore meilleure au fil des numéros. En tout cas bravo à Emeric et Grégoire pour ce premier au contenu riche et à la mise en page colorée, drôle, efficace et plaisante.

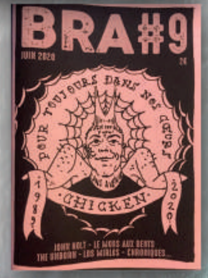
LA BETE N°E - 48 pages format A5. Je me suis régalé avec ce nouveau numéro de madame Coxs, au format plus réduit mais au contenu plus fourni. Les trois interviews sont très intéressantes et variées, les chroniques enrichissantes et les collages de plus en plus réussis, toujours aussi barges mais peut-être plus fignolés ?!

DELIT NIOUSES - Mr Thierry du fanzine Rotten Eggs Smell Terrible enchaîne du lourd et surtout varié en ce moment ! Après le Couvre Feu (voir chroniques Bertel), voici un mini-zine (28 pages au format 14x14 cm) dans lequel il nous partage quelques niouzes et trois interviews bien intéressantes : Véro des Crabs! (groupe psycho des années 80 de Lyon, réédité par Euthanasie cette année) et mes amis Loran (Toxic Waste) et Elo (20 Minutes de Chaos / Maloka). Vincent



















ARMED WITH ANGER / LAISSE TOMBER LES EMOTIONS #3 - Troisième numéro pour le photozine de Dan (qui faisait avant ça le zine Bootboys Kulture), composé de photos de concerts punk/hc/oi ! parisiens dont pas mal de membres du public. Un bon nombre de photos sympas. Il est accompagné cette fois-ci d'un autre zine en bonus, qui laisse la parole à Wattie (celui-ci non content de jouer dans la plupart des groupes Oi! Français de ces 10 dernières années a aussi de nombreux projets liés à la scène à son actif) et Victoria (des groupes Mary Bell, Catisfaction, P.M.S… et également bien active en plus de tout ça). L'entrevue croisée est assez longue, aborde pas mal de points variés et permet aux deux interviewés de s'exprimer sur beaucoup de choses et d'avoir des propos intéressants. bootboyskulture@gmail.com

BOOTS -N- BOOZE volume 1 - Il ne s'agit pas d'un zine mais d'un recueil de petites bds, faites par 3 auteurs différents. Le point commun est qu'ils ont tous fait partie de la même bande de skins à la fin des années 1980 / début des années 1990 dans la ville de Santa Cruz. Ces petites histoires racontent le quotidien des jeunes skins (traditionnels / sharp) et les différentes péripéties afférentes à ce style de vie, avec humour. Chaque dessinateur a son propre style (que ça soit en dessin ou au niveau de la façon de mettre en scène ses histoires) et tout ceci s'enchaîne plutôt bien et se lit rapidement. C'est écrit en anglais bien sûr mais cela reste assez accessible même pour les non bilingues comme moi. Ce premier volume est accompagné par un EP live (1990), sur lequel on retrouve deux reprises de Oi ! (Business et 4 Skins) par le groupe Swingin' utters, accompagné au chant par l'un des jeunes skins locaux, qui n'est autre qu'un des auteurs et dont l'histoire de ce concert est narrée dans une des nouvelles. Pas de distributeur français à ma connaissance pour cet ouvrage mais possibilité de le commander directement auprès de Pirate Press, l'éditeur.

BRA #9 - Peu de temps après le retour de ce zine bordelais via le numéro 8, ce numéro arrive rapidement. Même recette, on navigue entre le côté Oi !/punk et les musiques d'origine jamaïcaine, en passant par le rap, le post punk et le pinard ! Un historique du groupe basque Le Mors aux dents qui colle bien avec l'actu puisqu'un disque avec les enregistrements de ce groupe obscur doit bientôt sortir, des interviews de groupes avec John Hort, The Unborn et Los Mirlos et (celles que j'ai préféré) des interviews de personnes sur leurs diverses activités : Alban Michel (pificulteur comme il le dit), Roberto (disquaire / DJ) et Flavio Frezza (auteur de livres sur la scène skin italienne). Pas mal de lecture, c'est varié, y'a de l'humour, des coups de gueule, bref une bonne lecture ! fanzinebra@hotmail.com

COUVRE FEU ! - Wow, grosse surprise que ce zine. Il s'agit d'une espèce de Hors Série Oi ! de Rotten Eggs (on y retrouve Thierry aux manettes, avec Gaël de Bière Sociale), dans la continuité de ce que Thierry avait déjà pu faire avec Jean du zine Mauvaise dans « Karl Marx a inventé le football et le rocksteady ». Beaucoup de choses à lire, à commencer par les deux interviews fleuves et intéressantes de Nico (skin parisien des années 1980) et Ian de la revue Amer (et également le label Lada). On retrouve également une interview de Panzer du zine Fils De Pute datant de 2000 et une interview (datant également des mêmes années et déjà sortie dans une feuille d'infos à cette époque-là) d'Olivier, batteur du groupe Oi ! parisien Bootboys. Également présents les zineux Val (LFAQ ?), Aurélie (Apatride) et Daniel (Chéribibi). On finit par un article sur les mini films traitant des skins et pas mal de chroniques. Lecture ultra conseillée pour quiconque s'intéresse un peu aux skins. couvrefeuzine@gmail.com

IDEES NOIRES #1 - Premier véritable numéro qui confirme les bonnes impressions que m'avait fait le numéro 0. La présentation est toujours aussi agréable, les dessins et la bd font vraiment un gros plus et les interviews sont un peu plus fouillées (certaines auraient pu l'être davantage, on reste parfois sur notre faim, dommage surtout quand c'est fait en direct, ce qui aurait pu permettre de développer plus certains sujets). Une dominante Oi ! mais pas que, puisqu'on retrouve dans ce numéro Squelette, Béton Armé, The Royal Hounds et Karl (Last Crusade / Force Majeure) qui nous parle de son parcours et de la scène de Montréal, mais également The Wave Chargers, Chain Cult et le collectif de photographes BJEP (à qui l'on doit, entre autres, les pochettes des deux premiers Lps de La Souris). Le petit additif spécial covid apporte un petit côté atypique au format qui me plaît bien. Vivement le prochain. idees-noires@riseup.net

LA FAUTE À QUI ? #21 - Val toujours aussi productif nous propose un nouveau numéro qui comme d'hab fait le tour de l'actualité punk/oi !/ska française et internationale via des interviews (cette fois-ci Les Partisans, Bourre Pif records et Camorra -Oi ! Buenos Aires-) et des chroniques disques, zines, livres et films. Également quelques articles qui sortent un peu de ce qu'on peut lire dans ce style de zine (les nazis punks, la guerre des Malouines) qui permettent d'élargir un peu le débat. Présentation toujours sobre et agréable. On attend le prochain. lafauteaqui@wanadoo.fr

LA FRANCE AUX NANTAIS « Street zine / strict skin » #1 - Nouveau zine nantais (même si un des deux rédacteurs avait déjà sorti d'autres zines par le passé et s'occupait du blog « Nostalgie moderne » entre temps), avec un premier numéro réussi, pas mal de choses à lire, mise en page simple et aérée et bonne qualité d'impression. Une dominante Oi ! dans les chroniques mais on y trouve également pas mal de punk et des BDs (ça change et c'est cool). Niveau interviews, on a les groupes Talion, Toxxic TV et A cran. Elles sont assez classiques, plutôt bien menées, mais celles qui m'ont le plus intéressé sont celles un peu plus creusées, comme celle de Ben UVPR qui nous parle ici de sa nouvelle émission de radio « l'église au milieu de village » (une sorte de prolongation du défunt zine une vie pour rien ? mais en version audio), ainsi que celle d'Alexis (qui s'occupait de Straight & Alert et qui joue dans Insecurity et Shizoid) et celle de Gilles Poussin (auteur de BD, dont un des albums « Ketchup boy » traite de la scène punk/rock nantaise). J'espère un second numéro bientôt ! Lfanzine44@gmail.com

LA SALAMANDRE EST UNE ROCKEUSE #8 - Bien content de recevoir un nouveau numéro de ce zine du Havre. J'avais un peu peur que Pierre ait jeté l'éponge puisque ça faisait quelques temps que c'était silence radio. Même si je ne suis pas toujours fan des groupes au sommaire, j'aime bien le ton faussement naïf et plein de bonne humeur du rédacteur. On retrouve ici Pierre Favre (alias Piero Sapu – ex-Garçons Bouchers / BB Doc - une interview bien menée et intéressante), The Misunderstoods, Jean-Philippe Putaud-Michalski au sujet du documentaire « les disparus de la photo », l'association de protection de la mer NPTM et les coreux d'Insecurity. Mise en page basique et à l'ancienne qui colle bien avec l'ambiance générale. J'espère qu'il y en aura d'autres ! mastapierrot@hotmail.com

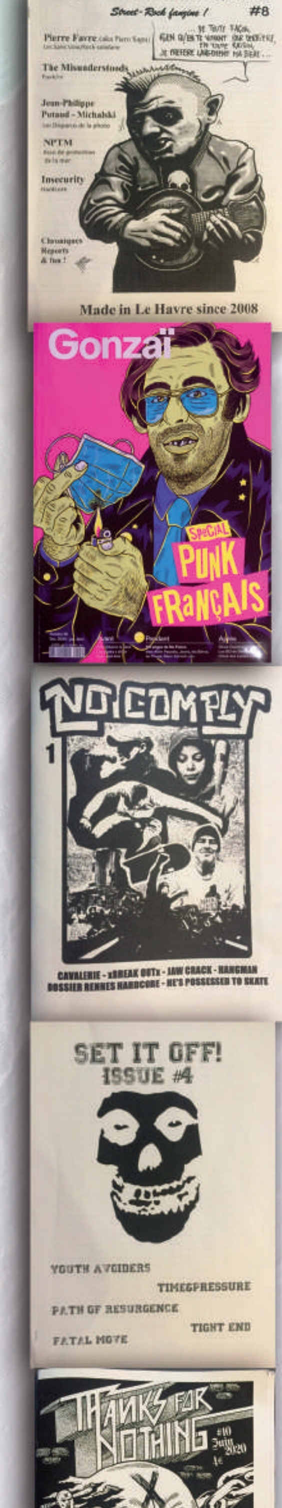
GONZAÏ #36 - La mauvaise idée du mois : acheter un magazine branchouille qui parle de punk. Je me suis laissé avoir par la couverture signée Math Freak City et par l'interview de Dav Guedin, on ne m'y reprendra plus (même si j'aime généralement bien leurs œuvres). J'avais déjà feuilleté les premiers numéros et j'ai été surpris quand j'ai vu ce « spécial punk ».Au sommaire, toujours les mêmes dinosaures (Stinky toys, Eudeline, Marc Zermati, les bérus, …) qui n'apportent strictement rien à la chose pour quiconque s'intéresse déjà un tant soit peu au sujet, accompagnés ici de différents articles intellectualisant vraiment beaucoup le « mouvement » (les jeunes gens modernes, le Pind, Gildas Lescop sur les skins, …) et qui tournent pour la plupart beaucoup en rond. « La discothèque punk presque idéale » finit d'achever le lecteur, pour peu qu'on ne pense pas que le punk s'est arrêté en 1978, se limitait aux articles de Best et Rock 'n'folk et à un fantasme sur le festival de Mont de Marsan. Poubelle.

NO COMPLY #1 - Nouveau zine rennais / caennais, pour un résultat réussi. Mise en page simple et agréable à lire, pas mal de contenu, des interviews creusées… Pas mal du tout pour une première sortie ! On retrouve un « dossier » sur le hardcore rennais, avec David (acteur essentiel de la scène rennaise des années 1990 / début 2000, via Hardside connection, Overcome et Stormcore) qui nous fait l'historique de la scène locale via ses différentes expériences. Il est diablement loquace pour l'okaz (vive les interviews en visio!) et c'est très intéressant. J'avais un peu peur que ça fasse doublon avec l'interview sur le même sujet qu'il avait faite il y a quelques années (vice ? Noisey ? Je ne sais plus …) et qui avait pas mal circulé, et ce n'est pas le cas. En complément de ce dossier, on retrouve le groupe Hard Mind, ainsi que Jonathan, organisateur de concerts hardcore / métal sur Rennes depuis mal d'années et également musicien. Le reste du zine est composé d'interviews plutôt bien menées mais qui ne m'ont pas trop marqué (Cavalerie, Hangman, Jaw Crack) sauf celle des xBreak Outx, groupe hardcore SxE lyonnais qui a pas mal de choses à dire. On ajoute à ça quelques chroniques et un article sur les liens entre le skate et la zik et ça fait un bon premier numéro.

SET IT OFF #4 - Adrian est très productif avec son zine : j'avais chroniqué le premier numéro dans le précédent punkulture et il est déjà rendu au quatrième ! Toujours la même formule : des interviews et chroniques de groupes de hardcore (toutes tendances, ça va du punk hardcore au métalcore actuels, le tout avec une présentation très sobre / classique. On a au sommaire Youth Avoiders, Time & Pressure, Path of resistance, Tight End et Fatal Move. Même si ça se lit plutôt bien, j'aurais deux réserves sur ce numéro : tout d'abord il n'y a pas trop d'évolution que cela soit sur le fond comme la forme par rapport aux précédents numéros, c'est un peu dommage parce que ça se lit un peu trop vite je trouve. Une présentation un peu moins aérée et des interviews un peu plus approfondies seraient les bienvenues. Ensuite je trouve ça dommage de ne pas traduire les interviews des groupes étrangers. Je comprends bien que c'est un gain de temps pour la rédaction, mais tant qu'à donner la parole à un groupe, autant faire en sorte que ça touche la maximum de personnes.

THANKS FOR NOTHING #10 - Retour d'outre tombe pour ce zine hardcore français, qui me ramène (non sans un peu de nostalgie) 15 ans en arrière, quand j'allais acheter les précédents numéros (ainsi que pas mal d'autres zines punk-hc) à Rennes Musique. Toujours la même formule, le même ton direct (le côté SxE en moins héhé) qu'avant et toujours cette mauvaise idée de ne pas traduire les interviews des groupes anglais (mais au moins le reste est en français dans ce numéro!). On y retrouve Insecurity, Angel Dust, Worst Doubt, The Geeks, Traverse, Partisans et les habituelles chroniques, le tout emballé dans une superbe couv de Math Freak City qui fait terriblement penser aux vieux visuels NYHC (the Abused en tête !). Elie.damien@gmail.com

UP THE ZINES ! #19 - Alors là, il s'agit d'un zine un peu particulier puisqu'il a comme but de ne parler que des autres fanzines ! Que ça soit dans les interviews ou les chroniques, il n'y a que des fanzines et rien d'autre. Bon, ce n'est pas « juste » un catalogue des derniers zines sortis, le rédacteur prend le soin via le contenu des autres zines de nous donner son avis sur les différents groupes / styles / scènes (il n'y va parfois pas avec le dos de la cuillère et ça appuie souvent là où ça fait mal). Les interviews sont fleuves et reviennent sur de nombreux points variés et divers qui permettent aux rédacteurs des zines de s'exprimer longuement et de façon détaillée et argumentée. On a dans ce numéro les zines Bobby Pins, Alienation et Slime. Différentes époques (Alienation était un fanzine du début des années 80 alors que les deux autres sont actuels) et différentes façons de voir les choses. Les interviews sont vraiment bien préparées et approfondies. Pour les curieux et les amoureux de ce genre de presse. jabbathehutt@hotmail.fr





quelques trucs de POSITIFS de l'année 2020 ?

Et si on essayait de garder

Good morninge à tous, hello Vince ! À l'heure où j'écris ces lignes, il paraîtrait que le variant anglais soit en mesure de prendre d'ici peu le dessus sur les autres et de devenir le plus présent de tous. Il me semblait que c'était déjà fait depuis belle lurette mais j'ai peut-être raté un wagon et un quiproquo est vite arrivé. La souche originale est née en Jamaïque. Elle a énormément muté, a été très contagieuse, et on peut retrouver sa trace dans tous les coins de la planète, même dans les endroits les plus reculés du globe. Aucun vaccin n'a été efficace pour empêcher sa propagation et rien ne semble en mesure d'en arrêter la propagation.
En tout cas, c'est pas demain la veille qu'on pourra remettre les pieds chez les GB pour un nouveau pélérinage du ska mais comme je souhaitais rester attentif sur les mouvements de la scène d'outre-Manche, notre ami Kevin du label Do The Dog a accepté de nous éclairer sur les groupes UK à suivre :

Kevin : En 2020, mes groupes ska anglais préférés ont été les Co-Operators, les Spitfires et the Intercepteurs . Tous 3 ont produit des albums fantastiques !
Les Co-Operators sont originaires de Bristol et sont l'un des combos les plus talentueux du Royaume-Uni. Leur premier album est superbe mais son successeur, un deuxième LP intitulé « Beating The Doldrums » sur Waggle Dance Records, est encore plus impressionnant. Ce nouveau disque est un délice complètement captivant. Il contient 10 chansons merveilleusement conçues, entre protestation et émotions. Le rocksteady, le reggae roots et le ska authentique y sont tous explorés avec raffinement.

Dr Beer Beer : Je résume, ça a l'air top !
Kevin : Les Spitfires sont de Watford. 2-tone ska, power pop, reggae & soul sont mélangés de façon spectaculaire dans des chansons magnifiquement travaillées sur leur brillant quatrième album intitulé « Life Worth Living » sur Acid Jazz Records. Il y a 2 ans, les Spitfires ont fait très fort avec leur superbe LP « Year Zero », mais les 10 joyaux que contient ce nouveau chef d'œuvre mettent la barre encore plus haut !

Dr Beer Beer : Je résume, ça a l'air top !
Kevin : Je te conseille vivement de te pencher également sur « You Are Hear », le merveilleux nouvel album du groupe The Intercepteurs, basé dans le Wiltshire. Ce n'est pas seulement le caractère accrocheur et la bizarrerie des 10 titres de ce joyau qui impressionnent ici tant il règne aussi sur l'album un climat particulier un brin dramatique. L'ambiance narrative des Intercepteurs me rappelle Madness, The Kimks, Squeeze, The Honeyshop Screamers & Cartoon Violence, par exemple !

Dr Beer Beer : Je résume, ça a l'air top !
Kevin : Les groupes du Royaume-Uni à suivre en 2021 sont : The Bakesys, Zen Baseballbat, Lobster, The Kubricks, Rudesix, Cartoon Violence, The Indecision, The Skapones, The Simmertones, Maroon Town, Pama International, Almighty Uprisers & Rebelation. Sur le plan international, l'actualité risque d'être plutôt bien remplie pour The Interrupters, Bad Operation, Catbite, The Planet Smashers, The Liptones, The Abruptors, The Pomps, The Bionic Rats, Crazy Baldhead et Stop The Presses !

Dr Beer Beer : Le prochain fanzine Punkulture contiendra un dossier sur la Russie. Connais-tu des groupes ska importants qui aident la scène à bouger dans ce pays ?
Kevin : Malheureusement, je n'ai entendu que quelques groupes de Russie, mais je recommanderais sans hésiter : St Petersburg Ska Jazz Review, Lollypop Lorry & Middle Volga Social Club. Ce sont tous d'excellents et authentiques groupes ska !

Dr Beer Beer : Faute de pouvoir découvrir les groupes en live, peux-tu nous donner des exemples d'albums sortis en 2020 qu'il faut absolument écouter ?
Kevin : Voici mon Top 10 des albums ska sortis en 2020 :
The Co-Operators (UK) - «Beating The Doldrums»
The Spitfires (UK) – «Life Worth Living»
Bad Operation (USA) – «Bad Operation»
Peg & The Rejected (USA) – «Instrumental»
The Intercepteurs (UK) – «You Are Hear»
Crazy Baldhead (USA) – «Go Oasis»
Boomtown United (USA) – «Tuffer Than I»
Dope Times (Brazil) – «Life Is A Mess»
The King Kong 4 (Canada) – «Punch It !»
The Bionic Rats (Ireland) – «Alive In Dublin».

Dr Beer Beer : Et en « vieux » groupes, as-tu des noms à donner ?
Kevin : Well, effectivement, à défaut d'avoir pu choper les nouveaux groupes sur scène, le lockdown a été propice à déterrer aussi d'anciens groupes ska. J'ai découvert et je recommanderais volontiers :
T-Shirts (Suède), The Equators (UK), Doe Maar (Hollande), The Allniters (Australie), Soda Stereo (Argentine), The Uptones (USA) et Mute Beat (Japon). Ces groupes sont tous des années 1980.

Dr Beer Beer : Quid du label Do The Dog Music en 2020 ? Et qu'en est-il de tes projets de sortie en 2021 ?
Kevin : 2020 était le 30e anniversaire de mon groupe The Bakesys donc Do The Dog Music a sorti beaucoup d'anciens enregistrements studio, live et démo du groupe, numériquement sur Bandcamp et aussi un tout nouvel album de The Bakesys intitulé « More Bakesys ». En 2021, nous prévoyons de sortir un autre nouvel album de The Bakesys. Do The Dog Music vient également de sortir une compilation de soutien pour Do The Dog Skazine intitulée « Do The Dog Ska-A-Go-Go vol. 3 ». La compilation comprend 47 groupes de ska du monde entier qui ont tous contribué à soutenir Do The Dog Skazine. Vous pouvez consulter la compilation sur la page Do The Dog Music Bandcamp.

Dr Beer Beer : Je résume, ça a l'air top !

Merci Kevin pour ton enthousiasme ! Merci pour ta positive attitude, ton ouverture d'esprit et ton inouï chant lexical objectif gavé de superlatifs euphoriques et d'adjectifs élogieux pour tous ces, je résume, merveilleux groupes géniaux. Mais voilà qui ne va pas nous aider à éviter d'être touchés par la contagion. Si on se frotte à toutes les références que tu cites, on est bon pour être testés positifs !

Kevin

D'ailleurs, lecteurs de Punkulture, si vous êtes arrivés jusqu'à ces dernières lignes, c'est probable que vous nous couvez quelque chose. Il y a déjà quelques symptômes qui auraient dû vous mettre la puce à l'oreille, en plus d'avoir eu envie de lire cette chronique jusqu'au bout, comme par exemple :
****le fait d'avoir le projet saugrenu de partir en scoot' faire 2000 km aller-retour-bien-tape-cul vous acheter des Dr Martens à Londres,***
****ou bien d'avoir envie de porter un polo moulant à bandes assorties à la couleur de votre Harrington,***
****ou bien d'avoir envie de commander les disques sus-cités dans cette chronique sans avoir vérifié au préalable la véracité de ce qu'elle contient.***

Ne trouvez-vous pas ça suspect :
****de porter un sweat à damiers ?***
****et des lunettes de soleil en plein mois de décembre ?***
****De taper la mesure en accentuant le 2 et le 4 dans le fond du temps en attendant de pouvoir avancer à un feu rouge ?***
****De crier diguidap diguidap à la fin du message de votre répondeur ?***
****De penser que « One step beyond » est le meilleur morceau instrumental de tous les temps ?***
****De trouver que la 4, la 10 et la 13 sont exactement les 3 meilleures chansons de l'album « And out come the wolves » de Rancid ?***
****D'adorer le morceau du générique du début du film « Inspecteur La Bavure » ?***
****De vous être acheté un trombone pendant le confinement ?***
****De vous promener partout avec ?***
****De vous être fait tatouer une rude girl dans un laurier sur le bras sans avoir demandé la permission à votre maman qui aurait préféré en toute simplicité vous voir avec une jolie faucille croisée avec un beau marteau, même si ça coûtait plus cher ?***

Ce sont des signes pathognomoniques, dénoncez-vous, vous êtes atteint par le virus du ska ! Et donc potentiellement dangereusement contagieux !!!!
Pour ceux qui ne le seraient pas encore, boules Quiès logées au fond des oreilles et casque anti-bruits obligatoires. Disponibles sans ordonnance et à porter sans modération !!!!!!

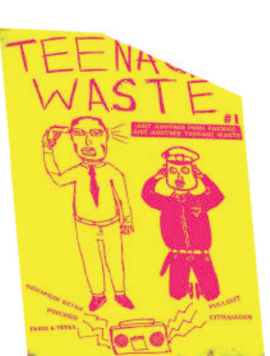
Dr Beer Beer – Janv 2021 pour Punkulture

Dr Beer Beer















FREE
NAVALNY



Punkzines russes

Vivant depuis plus d'un siècle sous la coupe de régimes autoritaires où l'opinion personnelle a une place réduite et scrupuleusement observée dans la sphère publique, certains Russes et habitants des provinces de l'ex-URSS ont forcément éprouvé le besoin d'exprimer en toute liberté leurs idées, leurs envies de changement, ou tout simplement leurs sentiments, et ce malgré les risques encourus (prison, goulag, etc.) pour qui voulait éviter le passage obligatoire devant les comités de censure. Les publications clandestines ou samizdats (pamphlets politiques, recueils de poésies, reproductions d'ouvrages interdits) ont longtemps circulé sous le manteau, reproduits souvent manuellement (avec du papier carbone ou dactylographiés), parfois ronéotypés alors que la détention de machines à reproduire (miméographes, photocopieurs, presses d'imprimerie) restait exclusive aux structures étatiques. Clandestinité ne voulait pas dire cependant faiblesse de la diffusion : au début des années 1970, on estime que certains samizdats ont été imprimés à 150.000 exemplaires. Avec la glasnost puis la dislocation de l'URSS, ils ont commencé à avoir une existence au plus grand jour (si l'on peut dire), des semblants de copy-shops apparaissant notamment dans les centres commerciaux. Alexander Herbert (voir ci-après), historien américain étudiant les mouvements environnementaux à la fin de l'ère soviétique et dans la Russie contemporaine, me disait que les fanzines écologistes avaient été très actifs à partir des années 90, utilisant en partie les circuits de distribution des samizdats. Parmi eux, quelques fanzines évoquant le punk occidental et, bientôt, l'émergence des scènes locales. Aujourd'hui, l'information circule essentiellement sur le net dont Sadwave est la figure de proue des webzines punks russes. Son slogan, « Trop tard pour éditer un zine », pourrait traduire le sentiment pour la scène actuelle que les zines papiers appartiennent déjà au passé…. Mais pourtant ils existent toujours !

FANZINES RUSSES

Depuis Saint-Pétersbourg, **Fedor Lavrov**, *membre du groupe OTDEL SAMOISKORENENIA (1982-84), fondateur d'un des premiers studios et labels punks de Russie (Begemotion Records, 1982-86) me partage quelques-uns de ses souvenirs de l'époque soviétique…*

Feddy, est-ce que c'était difficile de se procurer des fanzines à l'époque soviétique ?



« Laisse-moi te dire une chose : il n'y avait PAS de zines en URSS. Nous avions quelque chose d'assez proche qui s'appelait le samizdat, des livres auto-publiés. Il s'agissait principalement de réimpressions pirates de la littérature « interdite ». Tels que *L'archipel du goulag* de Soljenitsyne ou *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov. Ils étaient interdits pour leur message « antisoviétique ». Et toute activité de réimpression, de dactylographie de livres était strictement interdite et illégale. Ma mère aimait *Le Maître* de Boulgakov alors, une fois, elle a profité d'un arrêt maladie pour s'enregistrer en train de lire le livre en entier ! Je ne l'ai jamais lu moi-même, mais j'ai écouté ce livre audio dans mon enfance.

Donc, quand nous avons commencé des groupes et que j'ai créé mon home-studio (également underground) et commencé à nous enregistrer, nous n'avions aucune idée de l'existence des zines punks. Cependant, j'ai vu des couvertures de vinyle qui ont circulé dans la communauté. J'ai été profondément touché par la pochette intérieure de *Sandinista* de The Clash et une autre couverture qui a attiré toute mon attention a été *Second Edition* de PIL. Les deux étaient dessinées et écrites à la main. Il y avait des paroles, des caricatures et des tas de textes faits sans polices typographiques, tout était manuscrit. Alors quand j'ai commencé à faire des couvertures pour les groupes que nous éditions, j'ai fait pareil. Nous ne faisions pas de concerts, c'était illégal. C'est la raison pour laquelle j'ai monté le studio - il n'y avait pas d'autre moyen de s'exprimer et en même temps de fixer ces moments de notre histoire. Et je suis vraiment fier d'avoir été, sans le vouloir, le premier producteur de punk rock et apparemment le premier anarcho-punk en Russie.

Par contre, j'avais l'habitude de faire des « sortes de » zines. C'étaient plutôt des livres de photos ou des photo-zines, avec des tas de photographies de nous et des écrits et dessins amusants entre eux ainsi que des titres coupés des journaux soviétiques qui nous faisaient rire en étant associés à certaines photos. Je crois que j'en ai fait trois. Tous ont été acceptés par la bibliothèque musicale de l'Indiana University, ainsi que l'ensemble des archives du studio qui leur ont été envoyées au début de 2020. »

Est-ce qu'on pouvait trouver des fanzines punks étrangers alors ?

« Il était déjà difficile de trouver les disques eux-mêmes. Nous avions tous à domicile des magnétophones à bande 1/4" où l'on pouvait copier des disques. Moi, je n'ai jamais vu le vinyle de mes groupes préférés avant les années 1990. Quelqu'un achetait une cassette et la rapportait avec un disque copié, au mieux depuis le vinyle, mais certains disques étaient des troisième ou quatrième génération de copies ! Donc, non seulement nous n'avions pas vu ou lu des zines punk, mais nous n'avions vu aucune vidéo de groupes punk, ni même de vraies affiches. Je parle du début / milieu des années 80 à Leningrad. Quelque part à Moscou, des garçons riches de familles chics dont les parents pouvaient se permettre d'aller à l'étranger ont probablement eu des magazines rock ou même des zines punk (ce dont je doute), et bien sûr de vrais disques. Ils pouvaient porter des mohawks parce que s'ils étaient attrapés par la milice (police soviétique), ils seraient libérés à cause de leurs proches et de leurs parents.

Plus tard, à la fin des années 1980, lorsque Gorbatchev et les Commies ont annoncé la Glasnost et la Perestroïka, la musique rock a finalement pu sortir de l'underground, les groupes ont été autorisés à rejoindre des syndicats et des clubs, pour pouvoir légalement effectuer des concerts. C'est à ce moment-là que chaque rockeur a commencé à se qualifier de punk rockeur. Et au début des années 1990 quelques zines Rock ont finalement commencé à apparaître. »

En 1984, le studio et les groupes ont fait l'objet d'enquêtes par le KGB et ont été poursuivis pour leur activité clandestine, l'un d'eux Department of Self-eradication a été interdit pour des raisons idéologiques (le groupe se reformera en 2014).

L'accès à l'information, depuis la France, n'est pas simple car avant même la barrière de langue, il y a déjà celle de la translittération du cyrillique vers l'alphabet latin. Bon, quelques logiciels de traduction en ligne aidant on parvient à exhumer des bribes d'informations, qu'on recoupe avec quelques rares chroniques dans des zines « occidentaux ». Parfois, la chance vous sourit et au détour d'une page web en déshérence depuis des années on choppe un nom, un deuxième, puis un contact vers une source de première main. J'ai pu retrouver quelques fanzineux actifs, comme **Sasha Germ**, *du label et fanzine* **Teenage Waste** *dont l'activité éditoriale semblait s'être tarie en 2013. On fait le point avec lui sur la scène littéraire punk en Oudmourtie (!). Autre mine d'or : le travail d'***Alexander Herbert** *donc, qui a fait un premier séjour de 3 mois à Nizhny Novgorod en 2012 et en a profité pour s'immerger dans la scène punk locale. Inspiré par le style perzine de* **Cometbus**, *il a publié à partir de 2017 la série de fanzines* **Punks Around** *pour partager sa propre expérience des scènes punks au-delà de la musique, mais aussi croiser les témoignages puisque certains numéros sont publiés à la suite d'appel à contributions. Les numéros 1 et 5 furent dédiés aux scènes russes de Nizhny Novgorod et Moscou respectivement ; ils ont été rassemblés dans le zine* **Punk in a foreign space** *que l'on peut se procurer sur la distro Microcosm Publishing, auxquels s'ajoutent deux autres chapitres narrant sa dernière expérience russe en 2017. Ce fanzine-recueil vient d'ailleurs d'être traduit et édité en Russie.*

Salut Alexander, peux-tu nous parler des zines punks en Russie en 2020 ?



- Aujourd'hui, l'information vient surtout des webzines comme ***Sadwave***. Les zines papiers étaient encore importants au début des années 2000, en particulier à Saint-Pétersbourg et Moscou, parce qu'à l'époque les zines punks étaient très attachés aux mouvements antifas, comme ***антифашистский мотив*** (Motif antifasciste) vers 2010-2015, ou altermondialiste comme ***факfood*** (Facfood) vers 2005-2006. Ce sont des fanzines de bonne facture si on considère que l'accès aux photocopieurs ne se fait que dans les années 1990. Et même si l'accès est « démocratisé », en fait il fallait se rendre – et c'est encore le cas ! – chez une sorte de notaire pour pouvoir dupliquer des documents. Certes, ce sont des entreprises privées que l'on trouve dans les centres commerciaux, comme des boutiques FedEx ou UPS, mais il faut quand même que ce soit estampillé et contrôlé. Il y avait des photocopieurs dans les années 90 dans les entreprises mais c'était très onéreux, donc difficile d'accès.

Comment fait-on pour se procurer des fanzines ? Les conventions comme Книгоранк [premier festival du fanzine et autoédition organisé à Saint-Pétersbourg en mai 2016] sont-elles fréquentes ?

« En général, il y a toujours des tables de vente de fanzines aux concerts ; à Saint-Pétersbourg en particulier, c'est très fréquent. Des boîtes pleines de zines de différents oblasts (régions) et même de différentes périodes, évidemment plutôt liés à la musique. Après les gens circulent de régions en régions et amènent des zines avec eux, les échangent, voire s'ils le peuvent les reproduisent de nouveau pour élargir la circulation. Auparavant, ça se faisait également avec la musique sur K7 qui était dupliquée à l'infini, notamment en Sibérie, où les groupes des années 80 étaient très politisés. La K7 allait vers l'ouest jusqu'à Moscou de copie en copie, puis à Leningrad et si vous trouviez une K7 de 10e ou 20e génération, il y avait souvent plus de bruit et de souffle que de musique à écouter ! »

En passant, je signale qu'Alexander a publié un livre sur l'histoire du punk en URSS, telle qu'elle se raconte et se transmet oralement, depuis son apparition en 1978 à Leningrad, jusqu'à sa dispersion et réinvention actuelle dans la grande Russie (What About Tomorrow?: An Oral History of Russian Punk from the Soviet Era to Pussy Riot. Microcosm Publishing, 2019).

Les archives du label Begemotion ici : https://sdno.tumblr.com
Le site de Feddy : https://www.feddymusic.com





Sasha, tu as lancé Teenage Waste records et zine presque en même temps (mai-juin 2011), comment et pourquoi as-tu initié ce projet?
Je pense que c'était juste une coïncidence. J'ai commencé Teenage Waste Records pour sortir le premier album de Scrap Monsters et j'avais l'ambition de sortir et de distribuer des groupes avec le son que j'aimais. J'ai commencé à travailler sur du matériel pour le zine un an auparavant sans savoir comment il s'appellerait. En fait, ce n'était pas ma première expérience dans la création de zines. Le premier s'appelait ***Cheers and beers*** mais plus tard j'ai trouvé le titre trop stupide et j'ai décidé de faire un autre zine avec un titre différent. Un jour, j'ai écouté un disque d'Abrasive Wheels et en écoutant la chanson «Just another young punk band», j'ai décidé que ***Teenage Waste*** était un nom parfait pour le zine et le label, en référence à mes goûts musicaux, c'était assez punky et auto-ironique.

Quelle a été ton inspiration ou ton modèle pour le zine?
Au début, j'étais dans les fanzines hardcore punk russes. Le tout premier que j'ai acheté était ***Imhopang***, un zine de Moscou qui a été publié au milieu des années 2000. Il y avait des interviews avec des groupes, des critiques de musique et beaucoup de chroniques de personnes différentes, beaucoup de réflexions différentes sur une variété de thèmes: scène punk, antifascisme, anarchisme, problèmes écologiques, choses personnelles. J'ai été vraiment impressionné. Un peu plus tard, quand je me suis davantage impliqué dans la scène punk hardcore, tout un monde de fanzines punks de différents coins de la Russie s'est ouvert. ***Backyard Zombies*** de Saint-Pétersbourg, ***Mu-hu-hu*** de Krasnodar, ***Rod Svart*** et ***Street Print*** de Perm, et bien d'autres titres dont je ne me souviens plus. ***Play Hooky*** de Kirov, ***Ножи и вилки*** (***Knifes & Forks***), ***Insomnia*** de Moscou sont les titres que je dois mentionner, car ce sont peut-être les plus anciens fanzines du hardcore russe, mais ils sont arrivés entre mes mains beaucoup plus tard.
J'aimais quand les auteurs des zines combinaient des reportages sur des scènes et des groupes locaux avec des discussions sur des événements mondiaux et des interviews avec des groupes du monde entier. Cela a créé le sentiment que vous pouvez vous asseoir ici, dans votre petite ville de province, tout en étant connecté à quelque chose de mondial et de très important.
Plus tard, j'ai découvert le zine ***Maximum Rock'n'roll*** et je m'en suis vraiment inspiré.
Donc, tous les zines ont été une inspiration pour moi. Je voulais faire quelque chose d'assez similaire avec les groupes que j'aime, mais le mélanger avec d'autres sujets en quelque sorte liés au punk et ne pas être trop trivial.

Était-il facile, en 2011, d'acheter des zines étrangers? si oui, lesquels étaient importants pour toi?
En fait, c'était assez facile, oui. C'était encore plus facile que maintenant parce que les frais postaux étaient moins chers et que la conversion dollar / rouble était moins douloureuse. Mais je n'ai pas trop cherché sur Internet les zines étrangers (honte à moi!) Parce que je me souciais plus de la musique. Certaines distributions russes portaient ***Maximum Rock'n'roll***, alors j'ai commandé chez elles et parfois sur le site officiel de MRR. Et un jour, le zine ***Loud Fast Rules*** est arrivé entre mes mains. Je pense que je l'ai commandé spontanément sur Interpunk.com ou quelque chose comme ça. C'était très épais et frais.
J'ai aussi adoré le zine ***Life is Posers*** - un zine humoristique réalisé par Mike Kadomiya de A Global Threat.

Pourquoi n'as-tu publié que 2 numéros imprimés de Teenage Waste et pourquoi a-t-il fallu attendre 2 ans et demi entre le numéro 1 et le numéro 2?
Je faisais tout le travail moi-même. Certains gars ont aidé avec des interviews et des critiques, mais la plupart du contenu et tout le travail d'édition et de mise en page étaient de mon fait. Cela a pris beaucoup de temps, car je voulais rendre le contenu et la mise en page suffisamment bons pour que je l'assume, pas seulement copier-coller des informations. Et j'ai aussi étudié, travaillé et joué dans 2 groupes à l'époque. Mais la raison principale est que j'ai probablement procrastiné tout le temps, hahaha!

Peux-tu nous en dire plus sur la scène zines en Russie et en Oudmourtie? Y a-t-il des salons du zine, comme КИIGОРДИК à Saint-Pétersbourg, à Izhevsk?
Non, malheureusement. En fait, je ne sais pas grand-chose de la scène zine en dehors de la scène punk. ***Teenage Waste*** est probablement le seul zine punk imprimé. Mais il existe des zines d'art et de photo. Je peux en nommer quelques-uns que j'ai trouvés, mais je suis sûr qu'il y en a d'autres. Par exemple, ***Заводской блокнот*** (*Cahier d'usine*) - notes et illustrations d'un artiste qui a dû travailler dans une usine. ***Малиниха. Гордость двора*** (*Malinikha. La fierté de la cour*) - documentaire photo zine sur la vie dans l'un des quartiers les plus désagréables d'Izhevsk où l'auteur a grandi. ***Можешь себе представить*** (*Pouvez-vous imaginer*), ***Грибное царство*** (*Le royaume des champignons*), ***Спутник*** (*Satellite*) - autres publications artistiques / personnelles. Consultez également le webzine ***Ижевск под водой*** (*Izhevsk sous l'eau*) - c'est un webzine mais fait avec l'esprit des vieux zines papier, il s'agit de la musique électronique oldschool et underground d'Izhevsk.

http://izhevsk.russiawithout.me

Teenage Waste zine est devenu un webzine, pourquoi?
Je me suis davantage concentré sur les interviews et je voulais que les gens lisent les informations plus rapidement. Mais j'ai l'intention de reprendre l'impression de celles-ci sur papier : faire de la mise en page punk est beaucoup plus amusant que de jouer avec du code html !

Quels sont tes projets avec le label?
Ce n'est pas un gros label, je sors généralement 1 disque par an, pas en grandes quantités. J'avais aussi l'habitude d'organiser des concerts à Izhevsk. Je n'ai que 8 sorties pour l'instant. Que des groupes que j'apprécie et que je trouve importants à soutenir. Le plus connu est probablement The Virus des États-Unis, j'ai sorti une cassette pour eux, mais tous les autres valent également la peine d'être écoutés. Si vous souhaitez échanger, n'hésitez pas à écrire à teenagewaste90@gmail.com

Texte et interviews : Seitoung

Autres fanzines russes

Années 1980 :

УНДЕРГРАУНД (*Undergrund*)(1986-1994) d'Ishim, région de Tioumen. Le rédacteur permanent et inspirateur de ce magazine est Mikhail Zuikov du groupe Tsikaba. Premier numéro en 1986 : « *Nous imprimons tout, que cela nous plaise ou non. Et vous, le lecteur, pouvez nous apporter votre manuscrit en toute confiance qu'il figurera dans le prochain numéro de "UNDERGRUND", même si vous ne partagez pas les opinions et les goûts du comité de rédaction. Parce que l'idée principale du magazine est la* LIBERTÉ D'EXPRESSION POUR TOUS. »

Années 1990

АВТОНОМ (*Autonome*), Journal révolutionnaire de la Fédération des anarchistes du Kouban.
ВОПРОСЫ РЕВОЛЮЦИИ (*Enjeux de la révolution*), Krasnodar, 1998. Notre révolution n'aura pas de leaders théoriques ! Nous offrons la pratique sans la théorie !
ВЯСЁЛКА (*L'arc-en-ciel*), fanzine biélorusse anarchiste et antinucléaire
ДРУГАЯ МУЗЫКА (*Deuxième musique*), anciennement ГОЛОС (*La voix*), Mednogorsk
ЛЕВОРАДИКАЛЬНЫЙ ЭЛЕМЕНТ (*Elément de gauche radicale*), Kharkov (Ukraine)
МАТЬ ПОРЯДКА, fanzine anarcho-féministe de Krasnodar
ОЧАГ (*Concentrer*), punkzine de Belorechensk (banlieue de Krasnodar), 1998
СВИРЕПЫЙ ЁЖ (*Premier hérisson*), punkzine bolchévique de Leningrad.

IN A FREELAND (hommage au titre de Hüsker Dü), publié en 1999, est l'un des premiers fanzines punks hardcore de Saint-Pétersbourg.

Années 2000

S.T.S. (*Save That Shit*) est un zine de la scène punk hardcore DIY publié à Perm (anciennement Molotov, sous Staline). Sur 28 pages, vous trouverez des interviews des groupes Bad Voice, Seconds Deal et un certain Sasha Microbe, des dessins, des collages. Tout est fait dans les meilleures traditions des fanzines DIY du milieu des années 2000, ajoutant une touche légère de GTA San Andreas bien à eux. Perm est également la ville de publication de **STREET PRINT**, un skinzine publié au mitan des années 2000. Dans le n°2 (juillet 2007), des articles sur les mods, Fred Perry, la oi ! bélarusse, mais également une ouverture internationale le groupe allemand de oi chrétienne Jesus Skins, ou différents labels européens ou américains.
ЭЛЬ БЫЛО ВКУСНО (*C'était délicieux*), 2007 DIY punk-hc zine de Minsk
ON THE RUN 2008 Zine punk hardcore de Kaliningrad
x MARGIN OF BRAVERY x 2008, punk vegan

Années 2010-2020

HOLY SHIT. 2011. Zine fastcore de Biélorussie - 42 pages A5
BLAH-BLAH-BLOOD, zine en anglais, un projet parallèle du célèbre *Knives and Forks* et du groupe Pig Cop Sharapov.
КОНВЕЙЕР (*Convoyeur*), fanzine punk de Samara.
РУИНЫ (*Ruines*), fanzine punk de Simferopol (Crimée)
ШКУРА (*Peau*), fanzine féministe à la fois papier et numérique (PDF téléchargeable gratuitement), 4 n° depuis 2016, @shkuramag
DEVOCHKI : fanzine féministe dédié aux femmes dans les scènes punks.
Andrey Rodionov est un photographe punk qui publie ses propres photozines de tournées de groupe @andrey2rodion
GAZELLE OF DEATH est un zine de BD style Crumb/Backderf assez déjanté, paru en 2017, largement autobiographique, sur un chauffeur de camion punk qui emmène des groupes en tournée. https://m.vk.com/gazelleofdeath

Le fanzine reste le support de toutes les passions et tous les combats que les médias dominants ignorent ou occultent volontairement : le punk bien sûr, mais aussi moults sujets qui font vibrer jeunes et moins jeunes. Pour terminer je signale le fanzine **Zinetula Bilyaletdinov** que j'ai découvert par hasard. Son centre d'intérêt : Bill Bilyaletdinov, légende du hockey soviétique, médaillé d'or à Sarajevo en 1984. Le fanzine servirait-il aussi à entretenir le culte de la personnalité ? Ah, si Staline avait su...

Adresses utiles :
https://sadwave.com/
http://diy-zine.com/
https://en.teenagewasterecs.com
https://sdno.tumblr.com/

Merci à Alexander, Feddy, Sasha, Marina Margarina, Szss.

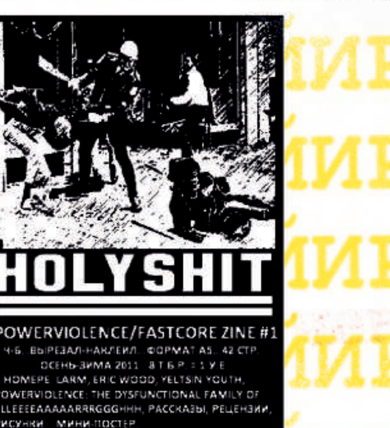






















10 ANS DE PUNK EN RUSSIE

J'ai quitté la France à 40 ans pour partir vivre à Moscou avec Cheryl, ma femme australienne. Nous y avons vécu plus de dix ans, de septembre 2009 à mars 2020. Et on me demande souvent comment est la scène punk en Russie.

Par Olivier



Avant de commencer, il faut que vous sachiez que la Russie, c'est très grand, ça fait plus de 27 fois la France, alors je vais surtout parler de Moscou puisque c'est là que nous avons vécu et vu le plus de concerts. Et je dirais que la scène punk moscovite ressemble beaucoup à la scène parisienne de la fin des années 80, avec beaucoup de groupes et beaucoup d'endroits où voir des concerts. Chaque soir il y a des concerts quelque part à Moscou. Bien sûr, le choix s'étoffe à mesure qu'approche le week-end, mais on peut sortir tous les soirs si on a de l'énergie. Tous les styles sont représentés. Du punk-rock au hardcore en passant par le garage 60's, le punk à roulettes, le ska, le psychobilly, le rockabilly et bien d'autres. Pour ma part, je suis resté coincé depuis mon adolescence au punk-rock énergique de base et au psychobilly bien speed. Je suis un peu bourrin ? Peut-être. En tout cas, on a été gâté car il y a plein de groupes qui balancent cette musique sur scène et beaucoup de lieux où on peut assister aux shows.

Je ne peux pas parler de tous les lieux, ni de tous les groupes qui existent ni même de tous ceux qu'on a vus, mais je vais essayer de vous faire partager mon expérience et mes émotions. Commençons d'abord par le public et les choses que nous avons trouvées étranges dans les concerts. Je parlerais des groupes après.



En fait, le centre de la ville regorge de bars et de lieux où se déroulent des concerts et tous les styles sont mélangés. Toutefois, il y a quelques années, il y avait deux magasins rock, et la faune traînait souvent devant, mais ils ont fermé et depuis, à part dans les concerts, on ne croise pas souvent de punks dans les rues. Idem pour les skinheads. En dix piges, on n'en a pas vu beaucoup hormis dans les concerts de Oi tels que Sham 69, The Adicts ou The Last Resort.
En ce qui concerne la violence, malgré le pogo, l'alcool et le rythme rapide de la musique, il est très rare de voir une baston dans un concert. Nous n'avons jamais vu de grosse empoignade. Il faut dire que le S O est plutôt musclé et réagit rapidement.

Le public punk russe est très varié. Il y a de tous les styles et de tous les âges. Il nous est arrivé de croiser des jeunes tout juste majeurs, et des vieux comme Cheryl et moi. Et même des parents avec leurs enfants de moins de dix ans ! Il est aussi encore fréquent de croiser des punks à crête même si ça devient de plus en plus rare. Ils vieillissent eux aussi.

L'ambiance dans les concerts est speed, voire survoltée parfois. Le slam, le pogo, et le stomp sont très pratiqués par le public. Même parfois le « dangereux » wall of death ! Les fumigènes en salle sont interdits depuis peu, pour des raisons évidentes de sécurité, mais il y a encore un an, les fans en allumaient une dizaine pendant les concerts. C'était assez impressionnant et même un peu flippant parfois. Et oui, imaginez en cas d'incendie, 2000 personnes se ruant vers la sortie.

Pour ceux qui aiment picoler, il y a un truc qui est bien ici dans les concerts, c'est que la vodka est partout et est bon marché. Et l'avantage c'est que tu n'es pas obligé d'aller pisser toutes les cinq minutes comme avec la bière et que ça donne une bonne patate et du courage pour aller dans le pogo.

Il y a aussi certains lieux qui proposent de la nourriture. C'est très pratique quand tu as un creux. Et là encore, ça ne coûte pas trop cher. Je me souviens qu'avec nos potes russes, on avait commandé des trucs à grignoter à un concert d'Exploited. Très cool. Je me souviens aussi d'un « Fuck The USA », entonné par plus de 1000 russes, qui l'avait fait grave ! Par contre, j'ai un peu oublié la fin du concert car comme souvent la vodka avait coulé à flot ce soir-là.

Un truc assez étrange pour les groupes les plus connus, c'est qu'il n'y a pas de groupe de support. Le concert commence une heure après l'ouverture des portes et directement avec le groupe du soir. Au début, on trouvait ça vraiment bizarre, mais finalement ça évite de se taper deux ou trois groupes pas toujours au top ou d'être trop bourré quand la tête d'affiche commence à jouer.

Nous avons aussi remarqué que contrairement à Paris, il n'y a pas de quartier rock'n'roll dans Moscou.





Un autre truc qu'on a apprécié, c'est que Moscou est une ville qui vit 24h/24, et beaucoup de bars-concerts restent ouverts toute la nuit, donc il arrive souvent que les concerts commencent tard et se terminent au milieu de la nuit, voire au petit matin. C'est très cool, bien qu'en plein hiver, si tu n'as pas les moyens de rentrer chez toi en taxi, attendre le bus de nuit peut être un peu difficile et même dangereux, car si tu t'endors dehors, tu risques d'en crever.





C'est d'ailleurs très fréquent que les bars laissent les clients trop bourrés dormir sur leur chaise ou sur leur banquette sans leur prendre la tête. Ils risquent moins de problèmes en les gardant chez eux jusqu'à ce qu'ils se réveillent qu'en les foutant dehors par -20°c !

Encore une chose vraiment originale et fantastique ce sont les lieux insolites et prestigieux dans lesquels ont parfois lieu les concerts de punk. Effectivement, il nous est arrivé plusieurs fois d'assister à des concerts dans d'anciens théâtres, d'anciennes salles de spectacle ou même d'anciens bâtiments administratifs de l'époque soviétique avec encore des lustres superbes ou des vestiges de la grande époque communiste. Vraiment incroyable. Autre endroit insolite pour voir des concerts, c'est sur le toit d'une ancienne usine réhabilitée en lieu de vie artistique avec une belle vue panoramique sur la ville. En plus, un de nos potes tenait le bar, alors la vodka avait meilleur goût.

Encore un superbe lieu. Sur un bateau avec la croisière sur la Moskova, la rivière qui traverse Moscou. Là, pour le coup, on en a eu plein les oreilles mais aussi plein les yeux. Tout simplement inoubliable.

Ah oui, j'allais oublier. Puisque les russes recyclent les théâtres, les usines et bien d'autres endroits pour donner des concerts, il est logique qu'ils recyclent aussi les anciens bunkers disséminés dans la ville. Tous ne servent pas de salle de concert, mais nous en avons fréquenté deux, dont un qui était devenu notre petit café-concert, à deux stations de métro de chez nous et à 16 mètres sous terre ! D'autres bunkers sont réhabilités en studio de répétition. Pratique, t'es sûr de ne pas déranger les voisins. Et encore dans certains, des coiffeurs, des fleuristes, des bijoutiers et différents magasins s'y installent pour y faire leur business.
Voilà, je crois avoir fait un bon résumé de notre expérience moscovite en ce qui concerne l'ambiance et les lieux. Bien sûr, on a aussi bougé dans d'autres villes, dont Saint-Pétersbourg et dans des festivals en plein air, mais je ne suis pas là pour raconter ma vie !



À présent, la musique.
Je vais commencer par le punk et avec notre groupe favori : FPG (Fair Play gang). Ce groupe vient de Nizhny-Novgorod, une ville à 450km à l'est de Moscou. Ils existent depuis 1998. Ils jouent du punk-rock rapide avec une trompette mais dégagent une super énergie sur scène. La première fois qu'on les a vus, c'était en novembre 2009, ils jouaient devant 300 personnes. On est tout de suite tombés accro. Aujourd'hui, ils attirent plus de deux mille personnes lorsqu'ils jouent à Moscou et autant à Saint-Pétersbourg. Ils arrivent à vivre de leur musique. C'est leur job. Même si Anton, le chanteur, n'aime pas dire que c'est un job. C'est un punk et il déteste le travail.



C'est difficile à dire, mais je pense qu'en dix ans, on a assisté à au moins trente ou quarante concerts de FPG. Il faut dire que ce sont nos potes et qu'on ne paye pas nos places.

Ensuite, les deux groupes phares de la scène punk-rock moscovite sont Тараканы (Les Cafards) formés en 1991 et НАИВ (Naïve) en 1988. C'est du bon punk-rock mais un peu trop mélodique à mon goût. Cependant, nous les avons vus plusieurs fois en concert et devant plusieurs milliers de personnes également. Je me souviens que la première fois qu'on a vu Тараканы, Tagada Jones assurait leur première partie. On avait d'ailleurs fini dans les backstages avec les Tagada. Peut-être qu'ils s'en souviennent.

Dans un style plus hard-core, il y a ce bon groupe : PURGEN. De Moscou encore. Ils existent depuis 1989. Ce qui en fait un des plus vieux groupes de punk hard-core russes. Et ils ont encore l'énergie du début. Franchement, ça envoie en concert. Grosse claque !!!



FPG

The Пауки (Les Araignées). Ce groupe est un peu plus underground mais ils ont également pas loin de trente ans d'existence. Ils jouent du punk-rock folklorique avec de la cornemuse. Le chanteur a une bonne grosse voix qui râpe. On aime bien ce groupe et en concert, ça bouge pas mal sur scène et dans le public.

Allez, on sort de Moscou. Direction Saint-Pétersbourg. L'autre grande capitale du punk-rock en Russie où pullulent aussi les groupes de punk. Cependant, je ne vais parler que d'un seul groupe qui est un des leaders et un des plus anciens de la scène pétersbourgeoise puisque le groupe est né en 1986.
Бригадный Подряд (Rangée de Brigade). Ils balancent un punk-rock mélodique mais avec une bonne énergie. Malheureusement, on ne les a vus qu'une seule fois sur scène.

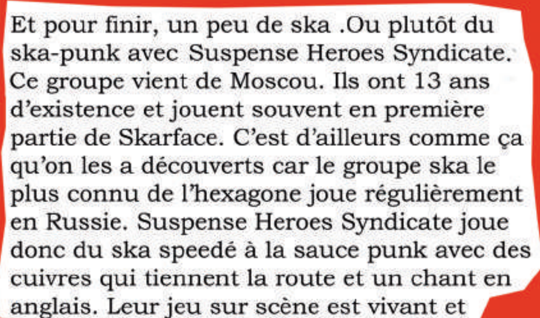
Et pour finir sur le thème des groupes punks, on « quitte » la Russie pour aller à Kaliningrad, une enclave russe coincée entre la Pologne et la Lituanie et pour parler du groupe Индульгенция (Indulgence). Sa formation est assez « récente » si on compare avec les précédents puisqu'il a été formé en 2006.
Индульгенция joue du bon punk-rock bien speed et bien énergique. On a adoré leur show. En plus, ils arborent de belles crêtes et des bons looks de punk-rockers. Très bonne découverte.

Allez, on revient à Moscou avec un peu de psychobilly et le groupe Stressor. Si vous aimez le psychobilly avec des bons gros slaps de contrebasse, alors vous aimerez ce groupe. À leur début, ils chantaient en russe mais ils sont passés à l'anglais, qui est beaucoup plus adéquat pour cette musique et plus facile pour traverser les frontières. Ils ont sorti leur premier album en 2008. Leur show sur scène est vigoureux et le stomp du public est là pour assurer l'ambiance. Allez, hop, un saut de 200km direction Tula, au sud de la capitale pour parler de Magnetix. Encore un groupe de psychobilly. Leur musique est beaucoup plus proche du néo-rockabilly que du psychobilly mais le trio envoie de belles chansons, bien effectuées et efficaces. Plus adéquat pour les soirées romantiques et les concerts dansants que pour les beuveries, bien que l'un n'empêche pas l'autre.



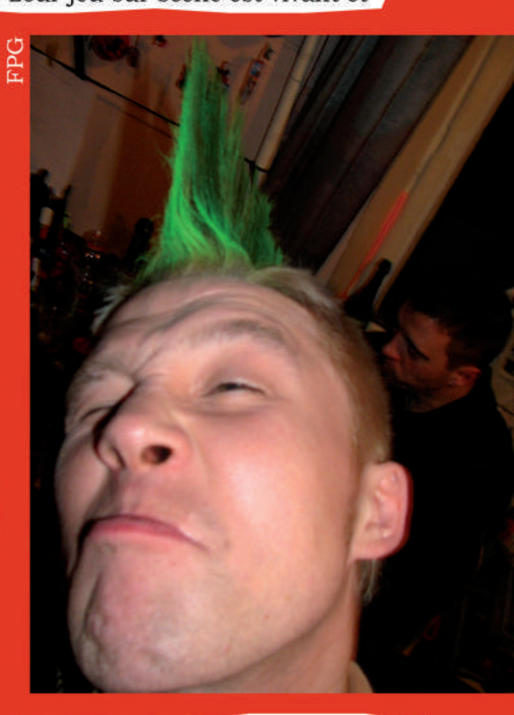
Stressor

Indulgence



FPG

Et pour finir, un peu de ska. Ou plutôt du ska-punk avec Suspense Heroes Syndicate. Ce groupe vient de Moscou. Ils ont 13 ans d'existence et jouent souvent en première partie de Skarface. C'est d'ailleurs comme ça qu'on les a découverts car le groupe ska le plus connu de l'hexagone joue régulièrement en Russie. Suspense Heroes Syndicate joue donc du ska speedé à la sauce punk avec des cuivres qui tiennent la route et un chant en anglais. Leur jeu sur scène est vivant et dansant mais je préfère Skarface. Bon je ne suis pas objectif car les membres de Skarface sont mes vieux potes.



Bien sûr, je pourrais continuer cet article encore longtemps pour parler de groupes moins connus ou plus récents ainsi que d'endroits plus underground et d'autres villes où nous sommes allés voir des concerts mais je pense avoir fait un tour d'horizon sympathique de ces dix putains d'années passées en Russie. Dix années inoubliables avec des images et du son plein la tête. Et de la vodka plein le foie.
Alors à vous maintenant d'aller y faire un tour et de vous rendre compte par vous-même car dorénavant, nous sommes installés en Bulgarie. C'est beaucoup moins rock'n'roll mais c'est le destin qui nous a poussé ici et même si c'est totalement différent, c'est sans regret.
Keep on rockin' !!!

Olivier Nevermind et Cheryl



Photo : Shaved Heads (Daniil 3ème en partant de la gauche)

OI! EN RUSSIE

INTERVIEW DANIIL

Il y a quelques années, j'ai fait des échanges de mes productions avec des labels russes et je suis tombé sur de sacrés bons groupes en provenance de chez eux. Plusieurs d'entre eux étaient intéressants musicalement et semblaient avoir une bonne démarche (la scène skin semblait alors vouloir se détacher clairement de la scène bonehead qui était quasiment la seule existante là-bas avant). Auparavant j'avais bien apprécié le CD d'Urchidel Truda (probablement la plus vieux groupe Oi ! russe encore en activité, datant du début des années 2000) et ces nouveaux arrivants m'ont fait m'intéresser un peu plus à cette scène. Ces dernières années, une multitude de groupes se sont créés là-bas et j'ai choisi d'interviewer deux de mes favoris : The Zapoy ! et Смерч (Smerch en latin). J'ai également choisi de donner la parole à Alex, du label MLM, un des principaux activistes du pays et à Daniil, un membre de Shaved Heads et The Siderburns, que j'avais pu croiser sur différents festivals européens et qui nous présente un peu cette Oi ! russe actuelle.
Merci à Audrey pour les traductions de l'anglais vers le français.
Bertel


Daniil

Bonjour, peux-tu te présenter ? Quand as-tu commencé à t'intéresser à la scène punk et skinhead ? Quel est le premier groupe que tu as écouté, le premier disque que tu as acheté et le premier concert auquel tu es allé ?

Salut ! Moi c'est Daniil, je suis chanteur des groupes Shaved Heads et The Sideburns (RIP). C'est drôle de s'en souvenir aujourd'hui, mais pour moi tout a commencé il y a environ 20 ans avec le groupe Korol I Shut (Roi et Joker en français). Il s'agit en fait d'un groupe de rock grand public, mais la plupart des adolescents qui l'écoutaient à ce moment-là se disaient punks. Le groupe a donné des concerts dans des salles immenses avec des milliers de personnes, et chaque concert était rempli de centaines de boneheads qui essayaient de frapper tous les adolescents «punks» présents. Mon premier concert, en 2002, s'est donc déroulé ainsi : j'ai fui une foule de boneheads avec mes camarades de classe, ha ha !

Je me suis rapproché de la scène skinhead vers 2005. Nous avions un magasin local appelé Dohlaya Ryba (Poisson Mort en français), qui proposait des articles de la sous-culture et parmi tout cela il y avait un catalogue des albums MP3 numériques que tu pouvais faire graver sur un CD-R. Le type qui faisait ça est un vieux copain maintenant : il s'appelle Alex Step (il dirigeait le label Space Rebel Records). À cause du manque de bonne connexion internet et des difficultés à se procurer les disques, c'était la meilleure façon d'acheter la musique. C'est ainsi que j'ai découvert The Oppressed, Cockney Rejects, 4 Skins et d'autres classiques. Je ne me souviens pas du premier disque que j'ai acheté, mais c'était certainement un CD, car j'ai commencé à collectionner les vinyles il y a seulement dix ans environ. Je pense que mon premier disque vinyle était le split 7" de The Cliches/Janitors, qui m'a été offert par le batteur de The Cliches, Tommy Storback, lors d'un festival PSK à Stockholm, en 2010 je crois.

Vue de la France, la scène russe apparaît vraiment jeune. Peux-tu nous dire quand elle est née et quels ont été les premiers groupes Oi! russes ?

La scène Oi! russe, telle qu'on peut la voir aujourd'hui, est devenue «indépendante» il y a seulement une douzaine d'années. Par «indépendant», je veux dire qu'au début, il n'y avait pas de groupes skinhead ni de concerts de Oi ! Tout est sorti de la scène punk/hardcore et a commencé au début des années 2000. C'était une période très difficile. Beaucoup de problèmes avec la police et les nazis. On ne pouvait pas aller aux concerts sans risquer d'être blessé ou même tué. Cela peut sembler ridicule aujourd'hui, mais c'était comme ça. Je ne vais pas plonger dans ce m'éterniser sur le sujet, vous pouvez facilement trouver plus d'informations sur ces années-là dans certains articles sur la scène russe. Quoi qu'il en soit, il y a d'abord eu une sorte de scène punk-rock et les groupes skinhead/Oi! sont apparus plus tard.

Les groupes qui me viennent d'abord à l'esprit, si l'on parle de l'aube de la scène moderne, sont Uchitel Truda de Moscou, qui est toujours actif de nos jours, et Bukaneros de Saint-Pétersbourg. Ce dernier était le parfait groupe SHARP, mais malheureusement ils ont splitté aujourd'hui. Un autre groupe de cette époque est Nichego Horoshego (Rien de Bon en français), de la ville de Petrozavodsk.

Je ne peux pas manquer de mentionner la période antérieure (les années 1990), mais le fait est que la plupart des groupes de cette époque ont suivi la voie du «white power» et ce n'est certainement pas ma tasse de thé. Le seul groupe que je voudrais signaler est le groupe de 7teen, qui était je crois le seul groupe de cette période qui jouait de la Oi ! en évitant tous ces trucs politiques. Ils ont joué environ 10 ans, je crois, puis ils ont arrêté. C'est drôle que leur chanteur soit devenu vice-gouverneur de leur ville natale, Briansk, il y a quelques années, ha ha !

Quels sont les principaux groupes Oi! russes aujourd'hui, ceux que tu recommandes ?

Nous avons beaucoup de bons groupes en ce moment, je vais mentionner ceux qui sont actifs et qu'il ne faut surtout pas manquer : ce sont bien sûr mes potes M-XVI et Nevsky Stompers, les Zapoy ! de Moscou, et Bolshaya Kruzhka (Grosse Tasse en français) de Tcherepovets.

Il y a aussi des groupes qui ont arrêté comme Cadence of Pride d'Ekaterinbourg et Bystreet de Moscou, écoutez-les aussi...

Y a-t-il eu beaucoup de concerts ces dernières années ? Et avant cela ? Quels sont les concerts les plus importants qui ont eu lieu ?

L'événement principal, chaque année, est sans aucun doute le festival Mangy Little Mutt, qui réunit des groupes de haut niveau et des gens de tout le pays, la tête d'affiche du festival étant généralement un groupe étranger. Le festival lui-même est l'anniversaire du label MLM Records. Il a malheureusement été annulé l'année dernière en raison de la pandémie mais il aura lieu cette année, le 3 avril, et, fait inhabituel pour lui, il se déroulera à Saint-Pétersbourg (habituellement c'est à Moscou). Ne le manquez pas s'ils ouvrent enfin les frontières !

Nous avons eu beaucoup de bons concerts ces dernières années avec des groupes locaux et étrangers. L'un des plus mémorables a été Rixe + Squelette, ici à Saint-Pétersbourg, que j'ai organisé avec mes amis moscovites Anton et Alex (le patron de MLM Records). Nous avons passé de bons moments avec les Français et le concert lui-même était vraiment bon.

Quels groupes Oi! non-russes sont venus jouer et quels groupes Oi! russes ont déjà tourné à l'étranger ?

Il est sûr que certains noms me manqueront à cause de ma mauvaise mémoire, mais je vais essayer d'éviter ça ! Ces dernières années, nous avons vu en Russie : Stomper 98, Volxsturm, Lion's Law, Rixe, Squelette, Sultans, Evil Conduct, Last Resort, The Oppressed, Cockney Rejects, Klasse Kriminale.

Peu de groupes russes ont joué à l'étranger. Je pense qu'il y a plusieurs raisons à cela, mais tout d'abord, soyons honnêtes, la Russie, même pour sa partie européenne, est très éloignée et c'est donc coûteux d'aller tourner pour un groupe russe. Aucun de nos groupes n'est suffisamment populaires en dehors de la Russie pour couvrir les frais avec l'argent des concerts.

Quoi qu'il en soit, quelques groupes ont fait l'expérience de jouer à l'étranger. Le premier groupe dont je me souviens à avoir organisé une grande tournée était Kids of the Streets, mais je pense qu'ils se sont séparés peu après. D'autres groupes moscovites ont également joué à l'étranger : Zapoy ! et Uchitel Truda, par exemple, Bystreet aussi. Uchitel Truda a même joué au Brésil !

Nous avons également fait une tournée européenne avec mes groupes Shaved Heads et Sideburns, hehe...

Je connais le fanzine Evil Streets qui est pour moi l'un des meilleurs zines du moment. Y a-t-il d'autres fanzines Oi ! russes dignes d'intérêt ? Quels sont les plus anciens fanzines ?

Oui, Evil Streets est très bon, mais de nos jours, avec tous ces trucs en ligne, les zines en papier sont devenus quelque chose de rare. Un grand respect pour les gens qui continuent d'imprimer des zines. L'un des derniers dont je me souviens est Clockwork Punk. Il a sorti peu de numéros, mais tous sont vraiment bons. Je ne sais pas lequel était le premier, mais nous avions beaucoup de zines.

À la fin des années 1990, il y avait un zine punk appelé Nozhi I Vilki (Couteaux et Fourchettes en français) puis au milieu des années 2000, il y avait un autre grand zine punk : Britva (Rasoir en français). L'un des meilleurs zines skinheads était «Made in Moscow», il n'y a eu que peu de numéros, mais c'était un très beau zine avec une couverture colorée et au format A4. Street Print», de la ville de Perm, était aussi un bon zine, si je me souviens bien.

Actuellement, on a l'impression que la plupart des groupes viennent soit de Saint-Pétersbourg, soit de Moscou. Est-ce vrai ? Peux-tu nous en dire plus sur les scènes de ces deux villes ? (histoire, origines de la scène, groupes, lieux, bars, magasins...)

C'est en partie vrai. Les plus grosses scènes sont ici, à Saint-Pétersbourg, et à Moscou. Mais il y a aussi des scènes plus petites dans d'autres villes.

A propos des lieux, je vais essayer de faire court, parce que si vous me demandez des informations sur ma ville, je peux en parler toute la journée. Dans les années 1990, nous avions un club appelé Tam-Tam. Je ne peux pas en dire grand chose car j'étais trop jeune à l'époque mais d'après ce que je sais, c'était le seul endroit où il y avait des concerts punk à l'époque.

Depuis le milieu des années 2000 et jusqu'à aujourd'hui, nous avons eu de nombreux endroits où organiser les concerts, des soirées ou simplement des fêtes, des petits bars aux grands clubs. Ces dernières années, nous avons organisé des concerts ou juste traîné aux Iron Lion et Old School clubs, 2x12 bar, Povtorit. En fait, nous avons beaucoup de lieux ici !

En ce qui concerne les magasins, je me souviens de Dohlaya ryba (Dead Fish en anglais) et Castle Rock, les deux ressemblaient à des magasins pour rockers mainstream, mais on pouvait toujours y trouver des trucs punk/oi ! Il y avait aussi The Culture, avec de faux vêtements Lonsdale et des disques. Aujourd'hui, il reste le White Thrash, qui a déménagé il y a quelques années (si vous voulez le visiter, c'est maintenant sur Goncharnaya Ulitsa, 27, pas loin de la gare centrale). Vous y trouverez des bons vêtements et des trucs liés à la zic.

Je ne connais pas bien Moscou, l'un des plus anciens clubs de la ville était le Jerry Rubin. Nous avons aussi joué souvent au Dozhd Mozhor. Il y avait d'autres clubs, très variés. Je me souviens même d'un concert après lequel nous sommes tous allés dans un pub pour motards. Les serveuses étaient topless et il y avait une after party reggae allnighter, ha ha ! Aujourd'hui, beaucoup de concerts ont lieu au Fraktsia bar (Fraction en français), comme le dernier MLM fest.

J'ai beaucoup aimé le bar Jaws Spot de Moscou, sur la place Lubyanka. C'est un bar assez petit en haut du bâtiment, avec une terrasse très confortable et vue sur la place. J'ai entendu dire que c'est aujourd'hui un nouveau bar, mais l'endroit existe toujours.

Y a-t-il d'autres villes où il y a également une scène ?

Il y a une scène dans la région de l'Oural (du nom des montagnes de l'Oural). Les principales villes sont Ekaterinbourg et Perm. Il y avait quelques bons groupes, mais ils ne jouent plus aujourd'hui : Keine Engel, Cadence of Pride, Linoleum. À Perm, il y a Kogorta (Cohorte en français) ; ils ont une histoire très controversée liée au groupe, mais ce n'est pas le sujet.

La ville de Kirov a une scène assez importante, avec les groupes Klowns, Dvadsatie (20 Ans en français), Old Robbers.

La ville de Petrozavodsk (capitale de la République de Carélie) a également eu une bonne scène et des groupes, et les étrangers comme Los Fastidios et Stage Bottles y ont joué il y a une douzaine d'années. Les groupes dont je me souviens, en Oi ! : Nichego Horoshego, Boot's Knock, Dissenting, en punk-rock : Assholes Syndicate et Assenizators, avec lesquels nous avons joué plusieurs fois ces dernières années.

Peux-tu nous en dire plus sur les labels russes ?

Je peux me tromper, mais si nous parlons de labels skinhead, nous n'avons aujourd'hui que deux labels actifs ici en Russie : MLM records et Skins for Skins. Le premier est le principal label skinhead russe depuis 2008. La plupart des disques de cette époque et jusqu'à présent sont sortis avec le logo des Petits Chiens. Le patron du label, Alex, est un bon ami et il a fait énormément pour les scènes skinhead et punk russes au cours de la dernière décennie.

Le label Skins for Skins est originaire de la région du Tatarstan en Russie. Les gars qui dirigent ce label ont aussi un groupe appelé Brutal Savage. Ils sont très actifs ces dernières années. Vous avez peut-être entendu parler de l'hommage à Camera Silens qui va sortir chez eux. Nous avons fait une reprise de la chanson éponyme avec Shaved Heads.

Nous avons beaucoup parlé de Oi !, mais le reggae et la soul sont-ils populaires parmi les skinheads russes ? Et le hardcore ?

Au milieu des années 2000, nous avions un grand collectif de DJs, ici, à Saint-Pétersbourg, appelé Trojan Sound System. Ils organisaient d'innombrables bonnes soirées reggae allnighters. C'était vraiment des moments agréables avec de la boisson, des bagarres et du fun, ha ha ha ! Mais malheureusement, il y a quelques années, ils se sont séparés et aujourd'hui il reste deux équipes de DJs : Trojan Crew et Russian Moonstomp.

Normalement, nous avions des soirées reggae après chaque grand concert de Oi !

En plus des DJs, nous avons quelques groupes reggae : celui qui a splitté s'appelait The Lappers. Certains de ses membres ont formé The Punchers. Ils font toujours de supers concerts et c'est un plaisir de partager la scène avec eux. Leur chanteur, Kirill Sosed, est le plus grand showman skinhead de Russie ! Allez voir les concerts des Punchers si vous n'y croyez pas...

Le hardcore est très lié à la scène skinhead en Russie. A mon humble avis, le meilleur groupe était le groupe local Next Round (ils ne jouent plus en ce moment et beaucoup ne seront pas d'accord avec moi, mais je m'en fiche). Le chanteur du groupe, Ribson, avait d'autres groupes avant et en ce moment il en a un nouveau : Desacralization.

Nous avons de nombreux groupes de hardcore ici. Nous avons joué avec Nosebleed et Your Mistake, et j'ai déjà mentionné Next Round. The Changes est un bon vieux groupe de Moscou et bien sûr, écoutez le groupe 210, nous avons joué avec eux plusieurs fois.

Les différentes scènes sont-elles liées (skin, punk, hardcore...) ?

Au début, nous avions une scène mélangée. Aujourd'hui, elle est plus divisée, mais nous avons encore quelques concerts mixtes de temps en temps.

Que penses-tu de l'évolution de la scène russe ?

Elle a beaucoup grandi, pas à pas au cours des 10 ou 15 dernières années : depuis les petits concerts underground dans les clubs avec 20 ou 30 personnes aux grands festivals avec les groupes internationaux. Je suis fier d'en faire partie et de la rendre chaque année plus grande et plus forte.

Je suis également très heureux que, chaque année, nous soyons de plus en plus connectés à la scène internationale.

N'hésite pas à ajouter ce que tu veux...

N'oubliez pas que j'ai pu oublier certaines groupes des débuts, mais étant présent depuis longtemps dans la scène moderne, je suis fier de ce que nous avons fait ensemble avec mes potes de tout le pays.

Les noms russes de certains groupes que Daniil a traduit dans l'interview :

Korol I Shut : король и шут
Nichego Horoshego : ничего хорошего
Bolshaya Kruzhka : большая кружка
Kogorta : когорта
Dvadsatie : двадцати



Photos par #A5photo

Pouvez-vous présenter votre groupe et ses membres ?

Nous sommes Смерч de Saint-Pétersbourg, en Russie. Dima - chant, Andrew - guitare, Kostya - guitare, Sasha - basse et Artem - batterie.

Vous venez de Saint-Pétersbourg. Pouvez-vous nous parler de votre ville et de sa scène musicale ? Nous avons l'impression que les groupes de Moscou et de Saint-Pétersbourg sont très différents. Qu'en pensez-vous ? Comment se passent les concerts là-bas ?

Saint-Pétersbourg est une ville portuaire sur la mer Baltique, elle a été la capitale de notre pays pendant plus de deux siècles. Nous avons une scène forte et en sommes fiers, mais il y a aussi quelques bons groupes à Moscou : Учитель Труда (ndr : Uchitel Truda), Occupation, Zapoy.

Le titre de votre album est en français et vous reprenez un morceau de Camera Silens. Vous semblez vous intéresser à la scène Oi!/punk française. Que savez-vous de notre scène et quels sont vos groupes préférés (passés et présents) ?

La scène française nous a beaucoup influencés. Certains gars de Смерч ont joué avec Rixe et Squelette à Saint-Pétersbourg il y a environ un an. Je citerais les groupes du passé Camera Silens, Komintern Sect, Paris Violence, Bombardiers et les groupes actuels Syndrome 81, Rixe, Litovsk, Secteur Pavé, Sordid Ship, Kronstadt, Traitre et Bleakness.

Qu'entendez-vous par «post skins» ? Depuis la France, la scène skin russe semble assez jeune, est-ce vraiment le cas ?

Dima : L'idée avec ce terme rejoint mon opinion sur la situation de la scène skinhead. La musique Oi! est un genre très ciblé, il n'y a que quelques thèmes dans les chansons comme les boots et les bretelles, le pub local, la fille skinhead, la fierté skinhead, le spirit of 69 et ainsi de suite. J'en avais ras-le-bol d'écouter encore la même chanson, comme tous les groupes le font. La musique Oi! a en plus ses restrictions en matière de composition, alors j'ai décidé de nommer notre genre «post-Oi !». Notre musique n'est pas de la Oi! mais nous sommes toujours des skinheads, nos paroles ne parlent pas de boots ou du spirit of 69, mais nous sommes toujours des skinheads. Nous faisons notre propre musique et nos paroles sur des sujets variés, pas d'après les thèmes habituels des skinheads. Ma tête n'est pas chauve, mais je suis toujours skinhead, et si quelqu'un me dit : «hey enfoiré, t'es pas skinhead, tu viens de sortir du salon de coiffure», je lui répondrai fièrement : «c'est juste parce que je suis post-skinhead». Ha-ha !

Andrew, tu as déjà joué dans d'autres groupes, dont M-XVI et Nevsky Stomper. Peux-tu nous en parler ?

Je joue et ai joué dans quelques groupes skinheads : Робин Гуд (Robin Hood - groupe RASH avec Dima et Kostya de Smerch), M-XVI, Nevsky Stompers, Злое Время ((ndr : Zloye Vremya, mauvais temps) - nouveau groupe avec des membres de M-XVI, Робин Гуд et Бригадир (ndr :Brigadir, contremaître) et le groupe hardcore Can't Heal. Et j'ai un nouveau projet avec Daniil des Shaved Heads.

M-XVI est à ma connaissance l'un des plus anciens groupes Oi ! russes toujours actif, comment expliquez-vous cela ? Vous avez mis 13 ans avant de sortir votre premier album, pourquoi tout ce temps ? Il est sorti en co-production sur un label non russe (Mad Butcher), pensez-vous que c'est une bonne solution pour avoir plus de visibilité en dehors de votre pays ?

C'est Ildar qui répond (chanteur de M-XVI) : Andrew n'a rejoint M-XVI qu'en 2018. Notre précédent guitariste solo, Kolyan, a décidé de quitter le groupe juste après l'enregistrement de l'album. Nous avions rencontré Andrew un soir de concert et il m'a écrit pour me demander s'il pouvait jouer avec M-XVI, alors nous avons pensé que ce serait motivant d'avoir du sang neuf dans l'équipe.

Il y a eu quelques sorties avant l'album : un split avec No Heads (Moscou) par Street Influence records et une démo, en 2011, par Skins for Skins records. L'idée de sortir l'album sur Mad Butcher a été soufflée par Sasha Rabochy de Street Influence. Nous composons lentement et puis rester assis en studio n'a pas notre préférence, nous sommes plus enclins à jouer sur scène. Nous n'avons pas rejoué depuis le concert avec Squelette et Rixe à Saint-Pétersbourg parce que j'ai déménagé en Finlande et que les frontières ont été fermées l'année dernière.

Nevsky Stomper est également un groupe qui a beaucoup joué et a sorti plusieurs disques. Vous sembliez assez important en Russie. Pouvez-vous nous en parler ? Pourquoi avez-vous arrêté ?

Ha ha ! Merci. Je ne veux pas que ma scène meure. C'est pourquoi moi et d'autres gars jouons dans tant de groupes.

Quels sont les groupes russes que tu nous conseillerais d'écouter pour avoir une bonne idée de la scène dans ton pays ?

Vous devriez écouter tous les groupes de Saint-Pétersbourg ! Je vous conseille également d'écouter Учитель Труда (ndr :Uchitel Truda), Когорта (ndr :Kogorta), Occupation, The Zapoy, Судный День (ndr :Sudnyy Den = le jour du jugement dernier), Klowns.

Quels sont vos projets ?

Nous terminons de travailler sur le split avec Ultra Razzia qui sortira bientôt sur Primator Crew et Mangy Little Mut (MLM - le plus célèbre label skinhead russe). Nous travaillons également sur des morceaux pour la compilation «Хаос в России» (Chaos en Russie) de Skins For Skins - label skinhead russe bien connu, qui a sorti un hommage des groupes russes à Camera Silens (nous y avons participé). Et nous avons commencé à travailler sur notre deuxième LP.

Merci pour l'interview !



Bonjour, pouvez-vous nous présenter le groupe Zapoy ! et ses membres ? Depuis combien de temps jouez-vous et comment vous est venue l'idée de monter un groupe ? Aviez-vous déjà joué dans d'autres groupes auparavant et pourquoi le nom ?

Mityay : Salut ! Le groupe s'est formé il y a bien longtemps, alors que nous étions encore à l'école. Nous considérons que le jour de notre premier concert est notre anniversaire. C'était en octobre 2002 donc le groupe a déjà 18 ans. Au début, nous jouions du punk-rock primitif, plutôt sale, car nous ne savions pas jouer du tout. Mais vers 2005, nous avons découvert la musique Oi ! et le SHARP (au cas où - jusqu'alors, presque tous les skinheads de Russie étaient associés à des nazis) et en sommes devenus obsédés. Nous avons complètement changé notre musique et nos paroles. Depuis lors, beaucoup de musiciens sont passés dans le groupe, mais aujourd'hui le line-up est stable et se compose de vétérans du mouvement Oi ! de Moscou. Je suis le membre le plus ancien du groupe, depuis le jour de sa fondation et je chante. Pendos est à la basse depuis 2007, Evgen Shchee (ancien guitariste de Bystreet) joue avec nous depuis 2014, quant à Khmelich (guitare) et Hoi (batterie), ils sont également depuis longtemps dans l'équipe. À l'origine, ils étaient dans le super groupe Oi! Restless.

Evgen : Bonjour ! Je m'appelle Evgen, je joue dans le groupe depuis environ 7 ans. Avant The Zapoy ! je jouais dans Bystreet. Zapoy! signifie «beuverie pendant plusieurs jours", voire plusieurs semaines d'affilée. C'est ce que nous faisions quand nous étions plus jeunes et c'est ce que nous faisons quand nous sommes en tournée. Alors invitez-nous dans votre ville, nous boirons tout votre alcool, nous prendrons vos femmes et nous donnerons le meilleur spectacle possible !

Vous êtes de Moscou. Pouvez-vous nous parler de la scène Oi !/punk de votre ville ? Quels sont les groupes avec lesquels vous vous entendez et ceux que vous aimez musicalement ? Qu'en est-il des autres groupes russes en dehors de Moscou ?

Evgen : Moscou a une énorme scène punk qui varie du punk-hardcore avec des reptiloïdes au skatepunk avec des filles, mais la scène skinhead n'est pas si développée. Il y a des mastodontes, par exemple, Uchitel Truda (qui signifie littéralement «Professeur d'Artisanat»). Nous aimons tout le monde, mais tout le monde ne nous aime pas ! Par exemple, une fois, quelques-uns de nos ennemis ont essayé de perturber notre concert à Hof, en Allemagne, on ne sait pas très bien pourquoi ni pour quelle raison. Heureusement, l'organisateur a décidé de ne pas écouter les ragots et nous a donné la chance de nous produire, ce que nous avons fait avec brio !

Mityay : En fait, aujourd'hui, la scène moscovite n'est pas très active, de nouveaux groupes apparaissent et disparaissent assez rapidement. Il y a un bon groupe, Occupation, qui est proche du son américain, un mélange de Oi! et de hardcore. Il y a une scène forte à Saint-Pétersbourg, le groupe qui se fait remarquer est Smerch (Tornade en français), vous avez dû les entendre car ils sont proches des post-skins français modernes. Tous les membres de notre groupe aiment Bolshaya Kruzhka (Grosse Tasse en français) de Tcherepovetz - une musique et des paroles superbes, bien qu'elles puissent être difficiles à écouter pour les non russes. Et récemment, un album génial du groupe ouralien Kogorta (Cohorte) est sorti ! Hautement recommandé !
Je tiens à ajouter que la scène Oi ! russe est très variée, il n'y a pas tant de groupes, mais ils jouent tous différemment et sont tous reconnaissables. Et nous aussi.

Vous avez sorti deux albums qui ont un son très clair et me rappellent The Templars et The Clihés plutôt que les autres groupes de Oi ! russe. Quels sont les groupes qui vous ont influencés ?

Mityay : Oui, tu as tout à fait raison, certains d'entre nous sont de grands fans des Templars et des Clichés et ils ont eu un impact énorme sur notre musique, mais je suppose que des groupes tels que Perkele (à leurs débuts), Alternate Action, P38, Hardsell ont également joué un grand rôle dans l'affinement de notre style. C'est ainsi que nous avons créé notre son, la fusion d'un son puissant mais légèrement déformé avec des guitares et des mélodies distinctes, une forte énergie et des paroles simples mais accrocheuses.

Il nous est difficile de comprendre la plupart de vos paroles. Pouvez-vous nous dire quels sujets vous abordez ? Les paroles sont-elles aussi importantes que la musique pour vous ?

Evgen : Bien sûr, le texte est important pour moi, tout comme la musique. Nous ne sommes pas un groupe de dance. Les paroles sont essentiellement les mêmes que celles de tous les autres groupes du genre : le travail, l'alcool, l'injustice, les filles. Vous pouvez trouver nos paroles en anglais en ligne et dans nos vinyls/CDs.

Mityay : Les paroles sont très importantes, nous essayons de parler de sujets sérieux, ce que nous voyons autour de nous et ce que nous n'aimons pas. Mais franchement, ça ne nous dérange pas de chanter sur des sujets classiques skinheads : la débauche, les chiffons et les histoires de skinheads. En fait, nous rendons les nouvelles chansons assez lentes car nous ne voulons pas en faire une qui soit dans la moyenne.

Est-ce facile de jouer quand on est un groupe Oi ! à Moscou ?

Evgen : Maintenant c'est plus facile qu'il y a 15-20 ans, à l'époque des concerts cachés, des attaques de boneheads mais, actuellement, nous n'avons presque plus le droit de jouer nulle part à Moscou. Il ne nous reste que quelques clubs d'amis car nous sommes interdits dans les autres.

Mityay : Un grand respect pour notre label MLM records qui nous organise régulièrement des concerts (jusqu'à l'arrivée de la pandémie de Covid) et qui fait venir des groupes intéressants.

Vous aviez prévu de faire une tournée en dehors de la Russie. Pourquoi cela n'a-t-il pas pu se faire ? Dans quels pays / villes souhaitez-vous jouer ?

Evgen : Nous avons déjà fait deux tournées en Europe et joué en Pologne, Allemagne, Lituanie, République Tchèque, Autriche, Hongrie et Biélorussie. Nous voulons vraiment partir en tournée un peu plus loin, comme en France et en Espagne où nous pouvons boire du vin pas cher sous un soleil brûlant mais le problème c'est que nous ne gagnons pas d'argent avec la musique et devons tous avoir un emploi régulier. Nous n'avons pas assez de temps et devons choisir entre une tournée ou des vacances en famille. Oui, nous sommes de vieux mecs maintenant ! Quoi qu'il en soit, merci à nos tourneurs européens Gonzalo (Autriche) et Alex 3y6p (Russie) qui essaient de booker nos dates libres sur des concerts européens. Peut-être que nous viendrons vous voir bientôt...

Vous avez joué à Saint-Pétersbourg en décembre 2020. Comment se déroule un concert Oi ! en Russie sous covid ?

Evgen : Nous n'avons pas peur du covid car nous buvons beaucoup d'alcool. Je plaisante ! En Russie, il y a beaucoup de lois, mais presque toutes les lois peuvent être violées... En tout cas, nous pensons que le son de la musique de Oi ! détruira tous les virus !

Mityay : Il est clair que de nombreux promoteurs prennent des risques en faisant des concerts, car certains d'entre eux sont vraiment underground. Personne ne veut payer de grosses amendes, mais c'est la Russie : tout est possible ici.

Quels sont les projets du groupe ?

Evgen : Nous rejouons de vieux titres, oubliées depuis longtemps, que nous voulons faire revivre et enregistrer. Je pense qu'il y en aura assez pour un nouvel album et, très probablement, nous ajouterons quelques reprises de groupes déjà inactifs dans lesquels nous avons joué par le passé.

Mityay : Nous espérons aussi tourner un nouveau clip, nous avons quelques idées... Nous prévoyons de faire une petite tournée en Russie cet été. Nous le voulions depuis longtemps mais nous ne l'avons pas fait parce que nous sommes des paresseux. Et puis nous verrons...

Traduit du Russe à l'anglais par Alex 3y6p





The Zapoy!



Mangy Little Mut Records

LABEL & CONCERTS

Salut Alex. Tu es responsable du label MLM qui est pour moi l'un des labels russes les plus actifs en ce moment. Peux-tu te présenter et nous expliquer comment tu as eu l'envie de lancer un label ?

La première fois que j'ai pensé à créer un label de musique, c'était en 2007, quand je me suis fait arnaquer en commandant sur CD-R l'album «Проверочная Линейка» (Proverotchnaya Lineyka). Ensuite, Fedor m'a proposé de créer un label. Il le voulait purement skinhead, pour les skins, mais moi je voulais être plus ouvert, du crust à la powerviolence. C'est ainsi qu'est né Mangy Little Mut Records en 2008 et Street Influence en 2009. Mangy Little Mut Records, dans une traduction tordue, signifie Little Angry Dog Records. Puis les nazis ont tué Fedor en 2008 et il n'a jamais vu la première sortie de MLM Records. Les gars de MTS ont maintenu le label à flot pendant un certain temps, ont fait des concerts, des sorties, ont essayé de répandre des fringues et des idées, mais à la fin, tout s'est écroulé (pour tout un tas de raisons qu'il serait trop long à décrire. Personne n'est resté le même après la mort de Fedor et d'Ivan ; c'était il y a 12 ans et c'est toujours ainsi).

Au bout d'un moment, les gars de MTS m'ont demandé si je pouvais aussi gérer MLM ? «Est-ce que je vais gérer ?» Oui, c'est un honneur pour moi. Depuis un certain temps déjà, je dirige ce «gentil couple» de labels punk. Je fais presque tout moi-même en fait, mais les gars sont toujours prêts à aider et à prêter main forte dans les moments difficiles. C'est pourquoi je considère toujours MLM Records non pas comme mon label, mais comme NOTRE label. Je consulte les gars et j'imagine toujours comment Fedor agirait dans une situation donnée.

Avant le label, avais-tu déjà d'autres activités liées à la musique ? Et en as-tu d'autres maintenant ?

Avant de créer le label, je ne faisais pas de musique. Il y a déjà beaucoup de musiciens dans le coin, et il n'y a personne pour les sortir, ha ha ! L'année dernière, des amis m'ont persuadé de chanter dans le projet studio Alex the Worker & the Die-Hards. Nous avons enregistré 4 titres, sortis sur cassette en très petit tirage. Les gens disent que ça a bien marché ! Maintenant, je ne m'occupe plus que du label et de tout ce qui va avec !

Tu as surtout sorti des groupes Oi!/streetpunk mais aussi du hardcore, du punk et même du ska/reggae. Comment se fait la sélection des groupes ?

Oui, nous avons de tout ici, mais le principal c'est que tous les musiciens sont mes amis et jouent de la musique pour les skinheads et un peu pour les punks... Je ne dépense mon énergie que pour mes amis et ils sont surtout parmi les skinheads ! Tout est simple ici.

Est-il facile de produire et de vendre des groupes en Russie ? Les groupes locaux sont-ils beaucoup suivis ?

Je ne dirais pas qu'il est très facile de sortir des disques et qu'il n'y a pas de problèmes avec cela ... Quand vous faites les premiers pas, c'est assez difficile, alors beaucoup arrêtent. Mais si votre label tient bien la route, alors c'est assez agréable de faire cela... L'essentiel est de faire des disques, des concerts pour des amis, du merchandising, de donner aux musiciens la possibilité de gagner de l'argent avec tout cela afin de payer les répétitions et l'enregistrement. C'est mon principal objectif. Soutenez un ami aujourd'hui et demain vous serez soutenus par 10 de ses amis : c'est sur cela que repose la scène en Russie.

Peux-tu nous parler des autres labels russes ? Y en a-t-il beaucoup ? Travaillez-vous ensemble ?

Il n'y a pas beaucoup de labels punk en Russie et encore moins de distros... A Moscou, il y a 5-6 labels amis (Clockwork Punk distro-label, Enrage Records & distro, Rise & Fall Records & distro, par exemple) qui sortent tous périodiquement quelque chose, principalement des cassettes en petites éditions. Il existe plusieurs distros et labels à Saint-Pétersbourg et à Perm. Parfois je fais du commerce avec chacun, parfois ils vendent leurs trucs lors de mes concerts, pas de problème !

Je crois que tu as également organisé des concerts Oi ! à Moscou, parfois avec des groupes étrangers. Peux-tu nous en parler ? Est-il facile d'organiser des concerts Oi ! dans ta ville et de faire venir des groupes étrangers ? Combien de personnes viennent à ces concerts ? Quelle est l'ambiance ?

Oui, j'ai organisé une cinquantaine de concerts ces dix dernières années avec des groupes locaux et étrangers. Mon ami Anton m'aide. Sans lui la moitié de ces concerts n'auraient pas eu lieu... Nous avons fait jouer The Analogs, Klasse Kriminale, Stomper 98, Banda Bassotti, Volxsturm, On The Job, Squelette, Lion's Law, The Oppressed, City Saints, Toro Bravo, Rixe, Sultans. J'en ai probablement oublié quelques uns...

C'est très coûteux de faire venir un groupe étranger : nous devons obtenir des visas, des vols et un logement décent. De plus, le boom de la musique Oi-punk s'est arrêté : il n'y a pas beaucoup de gens qui viennent. De plus, nous ne pouvons pas et ne voulons pas faire une entrée onéreuse, par conséquent, nous subissons souvent des pertes... Mais telle est la vie, au début vous perdez, après, vous gagnez ! 100 à 300 personnes viennent assister aux concerts, ce qui procure beaucoup d'émotions et de communication. C'est génial ! Il y a eu différents incidents : certains étaient trop ivres, les flics ont essayé à plusieurs reprises d'interdire nos concerts (ils sont entrés sur scène en plein milieu du set des Sultans), le concert de City Saints et On The Job a dû se faire de nuit et sans publicité, comme des criminels...

Quels sont tes groupes russes préférés (anciens et nouveaux) ? Et les groupes non russes ?

J'aime tous les groupes russes que j'ai sortis, sans exception. Certains d'entre eux ont splitté il y a longtemps mais j'ai un souvenir avec chacun. Quant aux groupes étrangers, c'est sans aucun doute la première vague Oi ! et les groupes qui sont venus jouer en Russie.

Quels sont tes projets avec MLM ?

Les projets sont simples : faire un maximum de sorties et de concerts de qualité ! En particulier, faire un split 7 «Ultra Razzia / Смерч avec toi. J'ai récemment écouté de nouvelles chansons de Смерч, des skinheads qui ont commencé à jouer du post-punk. Leurs paroles font battre mon cœur mais ce n'est pas ma tasse de thé ! Je veux aussi faire plus de merchandising à des prix abordables pour les punks...

As-tu quelque chose à ajouter ?

Merci d'avoir posé ces questions ! C'était intéressant de répondre à cette interview, cela m'arrive très rarement. Espérons que la pandémie se calmera et que nous recommencerons à traîner ensemble et à boire de la bière !



MOSCOW DEATH BRIGADE



Laurent Mass Prod (L) : Pouvez-vous nous parler des débuts de votre groupe ? Était-il nommé à l'origine Hoods Up 495 (avant d'être renommé Moscow Death Brigade [la Brigade de la mort de Moscou]) ? Si oui, pourquoi avez-vous renommé votre groupe ? Quelle était la signification de 495? Et pourquoi avez-vous choisi Death Brigade comme nom ?

Moscow Death Brigade (MDB) : Moscow Death Brigade a été créé au milieu des années 2000 en tant que projet de rap ayant des paroles avec une conscience sociale, contre le racisme, l'homophobie et d'autres types de discrimination. Nous avons commencé le groupe au moment où le mouvement d'extrême droite était extrêmement fort en Russie, attaquant constamment et même assassinant les représentants des minorités et de la scène antifasciste, alors que la police détournait généralement le regard ou soutenait même les extrémistes de droite.

Donc, exprimer ouvertement sa protestation contre ces idéologies et ces actions malades et haineuses semblait suicidaire à ce moment-là. D'où les mots «Death Brigade». Finalement, le groupe s'est développé en incluant beaucoup plus de genres que le seul hip-hop. Hoods Up 495 était un projet avec des paroles similaires, socialement chargées, et avec l'objectif de mélanger les genres punk, métal, hardcore numérique, techno et même surf et psychobilly. 495 était un indicatif régional pour Moscou - où le groupe a commencé. Moscow Death Brigade fait référence à Hoods Up 495 à certains égards, mais c'est un projet différent.

L : Pouvez-vous donner les membres actuels et les éventuels précédents changements de line-up depuis les origines ? Les membres ont-ils joué dans d'autres groupes avant ? Vos membres ont-ils des projets musicaux parallèles ?

MDB : Les membres actuels sont deux fondateurs de MDB : Ski Mask G et Boltcutter Vlad (à la fois MCs et producteurs) et notre DJ - Ghettoblaster G-Ruff qui faisait partie de notre équipe depuis les débuts, ayant été le roadie de nos tous premiers concerts et qui a fini par faire partie du groupe sur scène. Les membres ont été ou sont actuellement impliqués dans d'autres projets musicaux principalement dans les genres punk, heavy metal et hardcore.

L : Quelles sont vos influences musicales? Quels groupes (punk / rap) vous ont influencé ?

MDB : Nos influences musicales sont assez variées car nous écoutons une large sélection de musiques. Nous sommes arrivés en tant que métalleux dans les années 1990, à l'époque où il y avait une «guerre» entre les fans de hip-hop et ceux de métal et vous pouviez vous battre ou être poignardé pour avoir porté un t-shirt de Judas Priest au mauvais endroit au mauvais moment (heureusement, cela s'est arrêté assez rapidement). On a fini par s'intéresser au punk rock, puis au hip-hop et à la musique électronique, ce qui est assez évident dans nos morceaux. Nous admirons également les groupes qui ont pris la responsabilité d'utiliser leur musique et leur popularité pour diffuser un message positif. Certaines des influences majeures incluent des groupes comme Public Enemy, Beastie Boys, Napalm Death, Minor Threat.

L: Votre groupe a sorti l'EP « Hoods Up » en 2014, l'album « Boltcutter » en 2018, et récemment, en 2020, l'album « Bad Accent Anthems ». « Hoods Up » est basé sur un rap offensif avec des riffs de guitare et des rythmes rapides, tandis que « Boltcutter » [« coupe-boulons »] est un enregistrement entièrement électronique. « Bad Accent Anthems » [« Hymnes à mauvais accent »] expérimente toujours des sons électroniques et des beats rapides mais incorporent à nouveau des guitares électriques. Comment composez-vous les chansons ? Comment choisissez-vous le style musical d'une chanson, d'un album ? Qui écrit les paroles ? Quels sont les thèmes d'inspiration pour vos paroles ?

MDB : Notre objectif principal lors de l'écriture de notre musique est de créer une bande-son pour notre propre style de vie. Sur le plan sonore, nous composons des morceaux que nous aimerions écouter nous-mêmes, quelque chose que nous aimerions entendre au quotidien, tout en faisant ce que nous faisons. Donc, si nous sommes plus d'humeur pour une basse électronique et utiliser les pads, c'est ce qui va être intégré dans le morceau. Le jour où nous préférerions entendre du hardcore-punk, nous nous asseyons pour écrire des riffs de guitare. Nous prenons les sujets de notre vie quotidienne ou de nos expériences passées - qu'il s'agisse de la vie en tournée, des graffitis, de l'activisme de rue ou de la lutte d'un musicien indépendant.

La plupart de nos albums sont écrits à 50/50 entre Ski Mask G et Boltcutter Vlad. Nous ne le faisons pas délibérément, cela vient naturellement lorsque nous travaillons ensemble. Quant aux paroles, c'est une approche rap : vous rappez ce que vous écrivez. Nous ne faisons pas d'écriture fantôme, donc si Ski Mask G rappe une partie, cela signifie qu'il a écrit cette partie. Les chœurs sont différents - nous les écrivons ensemble, faisant rebondir les idées les unes sur les autres.

L : Vous considérez-vous comme un groupe politisé ? Est-ce que l'engagement politique des membres du groupe pose des problèmes avec les autorités russes ?

MDB : Nous ne considérons pas Moscow Death Brigade comme un groupe politique. Nous avons une position très ferme contre le racisme, l'homophobie, le sexisme et d'autres types de discrimination mais nous ne considérons pas cela comme politique. Nous pensons que c'est une idée humaine fondamentale de ne pas être haineux envers des personnes différentes. Concernant les autorités, une partie de nos problèmes est certainement due à notre activisme contre les groupes haineux et à notre positionnement antiraciste qui était autrefois désapprouvé.

À l'époque, très peu de salles étaient impatientes de monter un concert pour un groupe antifasciste en Russie. Elles craignaient les ennuis avec des gens de droite ou de la police, alors nous organisions la plupart de nos concerts nous-mêmes, assurant également la sécurité avec nos amis, gardant les portes et patrouillant dans la zone pour s'assurer que les extrémistes de droite ne tendraient aucune embuscade aux gens qui assistaient à nos spectacles. Il y a eu de gros combats et des émeutes avant et après nos concerts. C'est pourquoi nous nous sommes retrouvés sur une sorte de liste noire des autorités russes et que nous avons des problèmes pour jouer en Russie maintenant.

L: Pour la sortie de l'album « Bad Accent Anthems », une longue tournée était prévue dans toute l'Europe en 2020. Cependant, en raison de la pandémie de COVID-19, la tournée a finalement été reportée à 2021. Comment ressentez-vous la situation en général ? Et pour votre groupe en particulier ?

MDB : Tout comme beaucoup de gens pendant la pandémie, les personnes impliquées dans la musique sont dans une situation plutôt difficile. Pour la plupart des musiciens, les tournées sont la principale source d'argent pour permettre aux groupes de continuer à exister.

Mais ce ne sont pas seulement les musiciens, ce sont toutes les personnes qui travaillent dur dans les coulisses des tournées qui souffrent également : promoteurs, tourneurs, responsables de salles et de centres communautaires, chauffeurs, techniciens, ingénieurs du son et videurs, fabricants DIY et commerciaux de merch. Pour nous, ce fut une année difficile : plus de 70 de nos spectacles et festivals ont été reportés de 2020 à 2021, tels que les Hellfest (France), Punk Rock Bowling (Las Vegas), Roskilde (Danemark), Resurrection Fest (Espagne). Nous suspectons que les concerts de 2021 seront à nouveau reportés. MDB a travaillé dur sur beaucoup de nouvelles choses pour se tenir occupé. Nous avons organisé ou pris part à 7 campagnes caritatives collectant des fonds pour diverses organisations aidant les personnes âgées dans le besoin, les femmes-survivantes à des violences sexuelles, soutenant les médecins luttant contre le COVID-19 et autres organisations caritatives. Nous avons sorti plusieurs vidéoclips, enregistré un EP et travaillons déjà sur de nouvelles musiques. Mais c'est une période difficile, c'est certain.

L : Quels sont vos projets à court et moyen termes ?

MDB : MDB mène quelques projets caritatifs, un est actuellement en cours, et deux autres sont en préparation. Dans le cadre de la campagne « No Means No » [Non signifie non], nous vendons des t-shirts de bienfaisance via notre label Fire and Flames Music (Allemagne) et tous les bénéfices sont reversés à une nouvelle organisation russe à but non lucratif, « Reborn » [Renaître], dont l'objectif est de créer un centre de réadaptation pour les victimes de violences sexuelles et domestiques. Nous fournirons un compte-rendu sur le don une fois que nous aurons franchi la prochaine étape. Là nous venons de terminer le mastering et le mixage de notre prochain EP « Flares Are Burning » [Les fusées éclairantes brûlent], qui sera entièrement acoustique, enregistré juste avec une guitare et des voix. Bien que ce soit un changement par rapport à nos précédents rythmes de rap traditionnels, morceaux électroniques ou punk, c'est la même MDB énergie, les mêmes refrains rap et hardcore où nous chantons avec tout un gang. Le fait intéressant est que notre album « Hoods Up » a été initialement conçu comme un disque acoustique, et la chanson Ghettoblaster a d'abord été écrite comme un morceau acoustique. Avec l'EP « Flares Are Burning », nous ramenons cette version de Ghettoblaster avec 3 autres morceaux. Et avec cela, nous avons quelques vidéoclips à venir, dont certains mettront en vedette nos fans, l'internationale Brother and Sisterhood, qui est toujours passionnante ! Peut-être qu'au moment où cet article sortira, certaines de ces vidéos seront déjà publiées *[interview réalisée mi-février 2021]*.



Loin d'une certaine évocation théâtrale du punk, factice, caricaturale et aseptisée, il y a ceux qui ploient sous le harnais ou sous la sangle de guitare, pour faire vivre, au quotidien, cette musique. Même si, ces temps-ci, vivre n'est peut-être pas le terme le plus approprié, alors que nos « dirigeants » s'emploient à faire mourir la culture, sous toutes ses formes, au prétexte que la « santé » prévaudrait sur tout le reste. Pas la santé mentale apparemment. Tant qu'on reste à peu près en état de continuer à payer nos impôts et aller voter (du moins pour ceux qui y croient encore), tout va bien. Si, en plus, ce sont des légumes qui donnent leur caution à ce cirque politique, c'est encore mieux. Réfléchir, c'est déjà désobéir, comme on dit. Bref, voici un petit panorama du punk en France en 2020. Instantané qui ne prétend évidemment pas à l'exhaustivité, juste quelques coups de cœur m'ayant mis en émoi au cours des derniers mois (pas mal cette rime, non ?). Avec une quinte flush royale pour illustrer le propos. Léo442



ARGENT ARDENT (Paris)

Depuis plus de 40 ans, le punk a été décliné en tellement de versions qu'on en oublierait presque que, comme vous ou moi, durant un temps, il a aussi été un beau bébé joufflu et rieur. Ce proto-punk, en gros entre 1974 et 1976, a eu beaucoup plus de répercussions qu'on pourrait le croire, tant on a tendance à se focaliser sur 1977, ou 1979, ou 1984. C'est cette période primale qu'Argent Ardent a tendance à privilégier. Un groupe né de la (re)rencontre de deux hommes, Vince Vincent et Grégoire Garrigues. Le premier, à la charnière des années 1990 et 2000, animait une émission sur Canal Web, une chaîne de télévision sur Internet, où, accessoirement, il a pu côtoyer Brigitte Lahaie, heureux homme, ou George Lang, un peu moins fantasmatique. Le second avait été plusieurs fois invité à se produire dans l'émission, avec quelques-uns de ses groupes de l'époque, comme les Dragueurs ou Grégoire 4. Puis chacun a vécu sa vie, Vince Vincent devenant chanteur d'Exocet 99 (garage-punk), Grégoire Garrigues, fidèle à son habitude de papillonner dès qu'il voit une prise électrique non occupée, alignant les groupes comme un politicien les mensonges, quasiment en continu. On l'a ainsi vu, et surtout entendu, derrière Tav Falco, Chris Wilson ou Kim Fowley, ou encore au sein des Socquettes Blanches ou de Super Wagner. Voilà deux ou trois ans, Vince et Grégoire se revoient, se donnent de grandes tapes dans le dos en se rappelant le bon vieux temps et, forcément, papotent musique et toutes ces sortes de choses. Grégoire faisant part à Vince de son désir de former un groupe de punk-rock. Le temps que l'information infuse, les deux hommes se lancent. Nous sommes fin décembre 2018. Les réveillons, il n'y a rien de tel pour prendre de bonnes résolutions. On s'accorde autour d'une poignée de pré-requis, les Ramones en tontons tutélaires, 1976-1978 pour régler la machine à remonter le temps, deux minutes pour la durée syndicale des morceaux, chant en français, et pas de reprises. Une fois le cahier des charges défini, y avait plus qu'à. Pas besoin d'aller bien loin pour trouver la bassiste, Christine Gunn ayant joué dans Super Wagner avec Grégoire Garrigues, elle présentait les plus solides garanties pour occuper le poste. Pour la batterie, on a recours à la classique petite annonce « Groupe punk-rock à la Ramones cherche batteur », le truc qui a fait ses preuves depuis longtemps. Pierre Zambiasi, qui, coup de bol, avait appris à lire à l'école, et qui, re-coup de bol, avait déjà joué du tambour dans les Non Non Non, passe avec succès l'entretien d'embauche. Notre petit quatuor de musique de chambre capitonnée au complet, il ne restait plus qu'à investir le studio de répétition le plus proche pour tenter de donner forme et corps à Argent Ardent. Nous sommes en mars 2019 et on travaille d'arrache-pied. Au bout de deux ou trois tours d'échauffement, Christine souhaite passer à la deuxième guitare, et propose, pour la remplacer à la basse, sa copine Sarah Gadrey, les deux filles jouant déjà ensemble dans Flaming Pussy, Sarah bidouillant aussi dans Demi Mondaine. Vous connaissez le proverbe, « Plus on est de fous etc... », on adhère à la proposition. Jusqu'à ce que, finalement, Christine Gunn, trop prise par ses divers projets, finisse par laisser tomber, le groupe redevenant donc ce qu'il était au début, un quatuor, avec Sarah à la quatre cordes. En juillet 2019, Argent Ardent ayant suffisamment de matériel, enregistre son premier album, « Séisme mental », qui paraît en septembre 2019, sur Milano Records, en même temps que le groupe donne son premier concert. À l'écoute de l'album, chant en français oblige, on ne peut s'empêcher de se remémorer quelques grands anciens, Asphalt Jungle, Olivensteins, Strychine, Gazoline, ou les Dogs des tous débuts, avec ce subtil mélange de punk-rock et de rock'n'roll, et la touche garage qui fait la différence. Du punk old-school adolescent, patiné par l'expérience d'un groupe qui ne connaît plus de problèmes d'acné depuis bien longtemps, l'efficience du métier au service de la spontanéité de l'apprentissage. Une quadrature du punk sur laquelle beaucoup se sont limés les dents en vain. De l'argent, le groupe n'en gagnera sûrement pas beaucoup, ardent, il peut se targuer de l'être, c'est déjà bien.

Crédit photo : Géant Vert

NOISS (Chambéry)

Sortez vos cahiers, exercice de géométrie. Tracez un triangle dont les sommets se nomment Slayer, Nirvana et Sonic Youth, puis calculez le volume de décibels défini par cette figure à forte valeur ajoutée bruitiste. Ne soyez pas effrayé par le résultat, même s'il vous paraît parfaitement farfelu. Il est possible que vous soyez encore en deçà d'une réalité sonore qui échappe à tout contrôle. Noiss, ignorant (ou faisant sembler d'ignorer, comme dans tout bon slasher qui se respecte) les bêtes lois de l'acoustique (mais pas celles de l'acouphène), ont décidé, une bonne fois pour toutes, que, si les potards d'un ampli sont gradués de 1 à 10, c'est uniquement pour faire joli, et que 10, sur un bulletin scolaire, ça plaît toujours plus que 1, surtout pour les parents. Ce qui procède d'une certaine logique quand on sait que Thomas (chanteur et guitariste) et Julien (bassiste) se connaissent depuis le lycée, et qu'il doit donc leur rester un fond de cette appréhension qui vous étreint à chaque fin de trimestre, quand il faut prendre connaissance du montant de l'ardoise laissée auprès des professeurs. Même s'il y a prescription, vu que leurs années de lycée sont déjà loin derrière eux. Mais vous savez ce que c'est, les traumatismes subis dans notre jeunesse sont ceux dont on se remet le plus difficilement. Tout ça pour dire que, bien des années plus tard (nous tairons le nombre exact, par coquetterie, comme ces actrices qui refusent définitivement de vieillir), nos deux lascars ont fini par se retrouver et par décider de former un groupe. Un de plus. Nous sommes en 2017, il est temps de passer aux choses sérieuses. Mais deux pour monter un groupe, c'est un peu juste. Certes, d'autres l'ont fait avant eux, Bérurier Noir, Simon & Garfunkel, Laurel et Hardy, Jacob et Delafon, parfois avec un petit succès à la clé, n'empêche, deux, c'est peut-être bien pour un slow ou une bataille navale, mais pour faire un minimum de boucan, un troisième larron ne serait pas superflu. Qu'ils trouvent en la personne de David, batteur désœuvré depuis qu'on a inventé le téléphone et que les tambours ne servent plus à communiquer depuis sa grotte jusqu'à la caverne voisine. Trois, c'est bien aussi quand on n'est pas d'accord, il y aura toujours une majorité de deux contre un pour prendre une décision, même si on n'a jamais dit que c'était forcément la bonne. C'est une autre histoire. De toute façon, quand il a fallu décider du genre de musique qu'on allait faire, une certaine unanimité s'est vite dessinée. La bourrée auvergnate ? Bof ! L'electro-disco-rnb-de-mes-deux ? Non merci ! La variété saumâtre des Michel (Sardou-Polnareff-Delpech-Hallyday) ? Pas de ça Lisette ! Il ne restait donc plus que le punk, bien qu'eux-mêmes préfèrent dire grunge, moins banal, mais plutôt évident à l'écoute de certains titres, encore que largement allongé de rasades métal, hardcore, indie, stoner. Il n'y a pas à tortiller du croupion, question bruit, on n'a toujours pas fait mieux qu'une guitare électrique. Et avec un nom comme Noiss, notre trio annonce clairement la couleur, et c'est de l'aplat, pas de l'arrière-plan. Une chose est sûre quand on écoute les deux EP sortis par le groupe (« Noiss » en 2018 et « Deafening EP » en 2020, en pleine paranoïa sanitaire, mauvais timing les gars), c'est nettement du côté des Etats-Unis et des années 1990 que penchent leurs petits cœurs de fans énamourés. Et tant pis s'ils ne sont pas nés à Seattle ou à Minneapolis, ça n'est pas ce genre de détail qui va les affoler. Il n'y a cependant pas que la musique dans la vie de Noiss, groupe bien de son temps, celui de la communication globale et des réseaux sociaux (pour le meilleur comme pour le pire), ce qui les a amenés à décliner plusieurs de leurs titres en images, des vidéos souvent très drôles, avec une vraie recherche dans le choix des archives (« Neuroine », une tuerie, ou « Nouvel Orient ») ou le montage. Quant à Thomas, dangereux activiste « underground » qui ferait passer un membre de Daesh pour un lointain cousin de Bradypus Variegatus, il turbine au sein de l'association Minimal Chords (orga de concerts, label de disques, émission de radio, distro, envoyez une enveloppe timbrée pour la liste complète de leurs petites affaires), ce qui ne doit pas toujours faciliter la gestion de son emploi du temps. Au final, le maître-mot de Noiss, ça pourrait être tout simplement « énergie », ce qui résumerait assez bien la chose. Tout en n'oubliant pas de faire en sorte que les substantifs « amusement » et « sérieux » finissent par se dire oui pour la vie devant monsieur le maire. Une gageure ? Peut-être. Mais si on ne se lance pas quelques défis dans l'existence, à quoi bon…



2 HEADED DOG (Verneuil-sur-Avre)

Deux têtes, c'est une double occasion de pleurer, vu qu'ils doivent être malheureux comme les pierres les 2 Headed Dog, par ces temps de disette live, alors qu'ils n'aiment rien tant que de voir le sourire illuminer le visage, en sueur et couperosé par la chaleur du pogo, des spectateurs à la fin de leurs concerts. Mais là, forcément, avec les emprisonnements généralisés à répétition imposés par notre petit maréchal Macron, ça n'est pas trop la joie sur le front du spectacle vivant. Deux têtes, ça vous plombe aussi l'indice de masse corporelle, mais Cerbère en avait bien trois, et ça ne l'a pas empêché de faire la carrière que l'on sait. La preuve, on en parle encore aujourd'hui, même s'il s'est fait mettre une muselière (ah ben tiens, comme nous, dès qu'il faut entrer dans un lieu clos ou un magasin, quand ils ne sont pas fermés par édit royal, rien de nouveau sous le soleil des Enfers finalement) par ce brave Héraclès, qui en a abattu du travail pour un modeste CDD. Mais revenons à nos canidés. Car deux têtes, c'est aussi le moyen de gueuler deux fois plus fort pour se faire remarquer. Avec un nom inspiré par une chanson de cet allumé de Roky Erickson (les acides, ça n'est pas bon pour la tête, même en binôme), on se doute que 2 Headed Dog met pas mal de rock'n'roll dans son punk, ou inversement. Et ils ratissent large au niveau du spectre sonore. Avec quatre oreilles, ils ont un certain avantage sur le vulgum pecus. Capables de vous citer du T. Rex, du Turbonegro, du Hüsker Dü ou du Sonic Youth dans le texte et la partition, il est certain que 2 Headed Dog aiment les guitares chafouines et roboratives, des guitares très rock'n'roll, qui vous entraînent dans une farandole électrique où l'omniprésence des riffs emboutis du côté de Detroit ou de Melbourne n'a rien à envier à une charge de cosaques à Borodino. Le punk'n'roll de 2 Headed Dog ressemble fichtrement à une créature née des amours illicites entre un bulldozer et un train de marchandises. Le truc qu'on n'arrête plus une fois lancé. De quoi nous rappeler les belles heures de quelques autres groupes normands, genre Fixed Up ou Backsliders. Sinon, du côté de l'état-civil, on note que 2 Headed Dog semblent décidément bien fâchés avec les chiffres, puisque, comme les « Trois mousquetaires » étaient quatre, eux sont cinq pour un quatuor, deux guitares, une basse, une batterie et un ingé-son (mais pas de raton-laveur, y a des limites au zéro pointé en maths). Sévissant depuis 2015, ils ont déjà sorti deux EP, et un album, « Under the radar », preuve qu'ils savent ruser pour atteindre les lignes ennemies et ainsi mieux envoyer la sauce et les décibels. Sans faire de prisonniers bien sûr. Les deux têtes, ça sert aussi à se débarrasser plus facilement du surplus. Il ne reste plus qu'à espérer qu'ils puissent bientôt ressortir de la niche dans laquelle ils sont enchaînés depuis trop longtemps. Une ou deux promenades par jour pour aller faire ses besoins, qui plus est avec « ausweis » obligatoire, ça ne permet pas trop de se dégourdir les papattes. Des coups à les enrager encore un peu plus, à les faire passer en catégorie 1, et à rendre jaloux le petit chienchien à son pépère Hadès.





EN



2020

The K (Liège)

Je sais, j'ai écrit « Punk en France » dans le titre de cet article, et vous allez me dire que Liège, ça n'est pas vraiment en Francie Occidentale. OK ! Je vous l'accorde. Mais bon, la Belgique, de chez moi, ça reste moins loin que Marseille ou Perpignan, et d'une, Liège, c'est en Wallonie, ousqu'on cause français (une fois), et de deux, et, sous le Directoire, jusqu'à la fin du Premier Empire, la Belgique, qui n'existait même pas encore, a été transformée en départements français (même si ça n'est pas forcément l'épisode le plus glorieux de notre histoire), et de trois. J'ajouterais, en outre, que j'aime bien la Belgique et les Belges, je n'avais donc aucune raison de me priver de vous parler de the K, un groupe au nom aussi mystérieux que le secret des bières d'abbaye locales. En fait, the K n'est pas né the K, mais the Kerbcrawlers (sorte d'homo sapiens relou qui pratique la drague en voiture pour les non anglophones). En 2010, en ayant marre de voir ce nom systématiquement écorché sur les affiches de concert, et profitant de l'arrivée d'un nouveau batteur, le groupe décide de devenir the K, ce qui, normalement, ne devrait pas poser trop de problèmes de transcription, même pour les plus nuls en orthographe. À l'époque, the K c'est le guitariste et chanteur Sébastien Von Landau, le bassiste Geoffrey Mornard et le batteur Sigfried Burroughs. Musicalement, the K ne fait pas dans la mollesse. Ici, on parle indie-rock, noise-rock, post-punk, et on pense fort à Sonic Youth, aux Melvins, à Fugazi, à Jesus Lizard, que des gens adeptes de la méthode forte pour avoiner des riffs propres à vous épiler le maillot. En 2017, on note un changement de bassiste, avec l'arrivée de Gregory Danger Mertz. Aujourd'hui, the K vient de sortir son troisième album, « Amputate corporate art », toujours sur le label liégeois Jaune Orange (vive le commerce local), comme les deux premiers. Un disque qui s'est fait attendre, cinq ans après le précédent, mais il faut dire que nos trois moussaillons sont particulièrement occupés par ailleurs, tous jouant dans d'autres petits orchestres de musique d'abattoir, Wyatt E. (doom & drone) et les excellents Cocaine Piss (scream-core) pour Von Landau, Paard, Onmens et Kapitan Korsakov (Rimsky est-il au courant ?) pour Burroughs, Daggers, King Fu et Necrodancer pour Danger, ce qui laisse peu de temps pour construire la maquette au 1/8e du cuirassé Potemkine, pour chasser les taupes de son petit jardin potager, pour se mater l'intégrale des James Bond en version turkmène, ou pour composer de quoi remplir un quadruple album. Leurs nuits doivent être courtes, mais intenses. On comprend pourquoi ils laissent traîner leurs slips n'importe où, y compris sur la pochette de leur petit dernier, sûrement pas eu le temps de l'enfiler le matin de la séance photo, alors autant qu'il serve, même si cet usage est assez éloigné de sa fonction première. The K, le groupe qui raccourcit son nom et son image. Qui raccourcit aussi l'espérance de vie de notre oreille interne, mais là, on n'y peut rien. The K, le groupe qui ne marmonne pas à l'esgourde de ses contemporains.

Crédit photo : Olivier Donnet



The SCANERS (Lyon)

La nouvelle a fini par fuiter après être longtemps restée vaguement incertaine. Les complotistes ont raison depuis le début : il est bien tombé une soucoupe volante (ou un cigare, les avis ne sont pas tranchés) du côté de Roswell le 4 juillet 1947 (Independence Day, ça ne pouvait pas être plus opportun). Mais il n'y avait pas un petit homme gris dans l'engin, il y avait un quarteron. Après avoir plaidé leur cause pendant 70 ans auprès des autorités américaines qui leur reprochaient surtout d'être entrés illégalement sur le territoire, et d'avoir foutu la frousse à tout un tas de braves péquenots locaux, y compris quelques nounours en peluche, les aliens ont fini par être relâchés, faute de trouver une raison valable de les conserver plus longtemps dans leurs chambres capitonnées. Avec toutes ces formalités et ces petites tracasseries administratives, le temps avait défilé, nous étions déjà en 2017. Ce dont nos quatre compères se moquaient comme de leur premier trou noir, se jouant du temps comme de l'espace. Forcément, ils ne sont pas foutus comme nous. Que faire une fois mis dehors sous le cagnard du désert du Nouveau-Mexique ? Aller faire la manche dans les rues de New-York ou de Los Angeles ? Peu emballés les loulous. C'est là que leur scanner interne s'est remis en marche et qu'ils ont entendu des sons jusqu'alors inconnus d'eux. Du rock'n'roll selon la terminologie locale. C'était entendu, ils feraient du rock'n'roll, et s'appelleraient les Scaners. On ne va pas s'embarrasser de conditions bassement métaphysiques non plus. Par la même occasion, les Scaners décident de se téléporter au hasard sur cette boule de matière que les indigènes appellent la Terre (non, ils ne sont pas très intelligents et ne font pas preuve de beaucoup d'imagination, il va falloir faire avec), et ils atterrissent (un chouia plus discrètement qu'en 1947, le fruit de l'expérience) à Lyon, France, Europe, etc. Un bled que personne ne connaît sur leur planète d'origine, devrait leur éviter les foules hystériques devant leur chambre d'hôtel. Mais du rock'n'roll, les terriens en ont inventé de toutes sortes, de tous genres, de tous styles, alors, que choisir ? Fidèles au chiffre 7, qui leur a plutôt porté bonheur, malgré les aléas, ils se refont un petit coup de scan, et découvrent que 1977 fut plutôt une bonne année pour le rock'n'roll, qu'on appelait punk durant ce millésime, avec de la cuisse, de la robe, de la charpente. Va donc pour du punk 77, mais avec un petit plus, on n'est pas venu jusqu'ici pour rien, une petite touche synthétique new wave foutraque qui devrait faire dresser l'oreille de quelques humanoïdes un peu plus curieux et un peu moins obtus que la moyenne. Les Scaners se donnent les moyens de leurs ambitions, acquièrent quelques gadgets musicaux, se dotent de noms autochtones, Pierre (chant et orgue, avec tout un petit bazar de zigouigouis en sus, pour en extirper des sons non autorisés par le fabricant), Dédé (guitare et theremin, un truc improbable qui joue avec les ondes), Pierrick (batterie), Tama (basse), qui se perd en route en 2019, mais est remplacé par Théo (le cinquième de la bande des quatre, tellement bien planqué dans les restes du vaisseau que personne ne l'avait remarqué, mais qui a réussi à retrouver ses compagnons de voyage, comme les chats capables de parcourir des centaines de kilomètres pour retrouver leur maître), et les voilà partis à la conquête d'un monde qui n'attendait qu'eux. Tout en se conformant aux traditions, et en empruntant les chemins balisés par les anciens. On répète, on se produit sur scène, de plus en plus loin (Europe, USA, un pèlerinage ?), avec de plus en plus de monde, et du beau (Briefs, New Bomb Turks, Radio Birdman, UK Subs, Lords Of Altamont, King Khan, Cynics, de quoi rendre jaloux ces bâtards de Vénusiens qui tournent en rond sur leur petite planète), et on sort des disques. On n'attend pas le nombre des années pour prouver sa valeur d'ailleurs, puisque la première petite galette de vinyle (on appelle ça un 7" dans les milieux autorisés) sort en octobre 2017. On a déjà perdu 70 ans entre les pattes des militaires américains, on ne va en rajouter. L'occasion, sur ce disque, de raconter son histoire (« U.F.O. crash ») et de se moquer d'un autre extraterrestre qui s'est ratatiné avant eux (« Khadafi twist »). Les amuse-gueules, c'est bien, mais ça ne remplit guère l'estomac. Pour ça, il faut passer à plus substantiel, ce qu'on appelle un album. Ni une ni deux, c'est chose faite en janvier 2018 avec le sobrement baptisé « The Scaners ». En octobre 2018, on se fait un petit trou normand avec un second EP, « Secret demo recordings », où l'on se penche un peu sur ses problèmes existentiels (« Alien burnout »). En mars 2019, « The Scaners II » remplit son office, donner une suite moins pourrie que les sequelles cinématographiques au premier album. Et cette fois-ci, on ne fait plus dans le sous-entendu, on affiche clairement ses origines extra-galactiques, « Mars attacks » dans la ligne de mire. On a la légitimité pour parler exploration spatiale (plus ou moins) planifiée. En février 2020, on sort la haute technologie de la naphtaline avec « X ray glasses : on », un nouvel EP, pour respecter la parité entre sprints et marathons. Jusqu'à la catastrophe, quand, au printemps 2020, comme tout le monde, les Scaners se retrouvent à nouveau confinés dans leur chambrette pas plus grande qu'un caisson de cryogénisation. Alien ou pas alien, c'est la même règle pour tout le monde. Quand on décide de jouer au petit dictateur sanitaire, on ne s'occupe pas d'exobiologie, ni de savoir si l'on est né sur Terre ou sur Ross 128 b. On est tous susceptibles de choper la Covid-19 paraît-il, donc, on reste claquemuré. Les Scaners, pour passer le temps, branchent leur petit équipement sur la prise du frigo ou de la machine à laver, enregistrent quelques démos, remixent quelques-unes de leurs ariettes précédentes, et sortent le tout sous forme d'un album virtuel, « 2020 proto demos and quarantine remixes ». Et ça envoie de la météorite. Déjà, en temps normal, le garage-synth-punk 2077 des Scaners ne fait pas dans la douce brise stellaire, avec ses rythmes trépidants, entre Devo et les Dickies, mais là, la rugosité tellurique en plus, ça vous provoque des ondes de choc tout le long du méridien. Comme si, après avoir passé tant de temps dans le silence spatial (ils pouvaient toujours crier, les voisins ne risquaient pas de les entendre), ils voulaient rattraper le temps perdu et faire un concours de décibels avec Ariane (un bibelot pour eux, vu le barouf du super-missile qui les a catapultés dans le vide intersidéral il y a, pfiou, une éternité d'années-lumière). À ce jour, on en est là des aventures des Scaners dans l'espace, bloqués qu'ils sont sur notre minuscule petit pois bleu. Mais on a le temps d'en reparler, ou plutôt nos descendants (pour ceux qui en ont), puisqu'ils seront encore là dans quelques siècles, leur machin spatial étant, semble-t-il, irréparable.



«J'te parle d'une ville qui à une âme, c'est Paris, Paname... La Grande D'âme !»

Bromure nous vient évidemment de la ville lumière et balance une musique Oi! à grands renfort de saxo ! Déjà auteur d'un EP, d'un split EP avec les Canadiens de Street Troopers, d'un album 33 tours (sur l'excellent label UVPR?) ainsi que dernièrement d'un nouveau split EP avec Squelette, et tous ça seulement en tous juste 4 ans d'existence. Ils sont prolifiques les chimistes de la Oi! Toujours est-il que Bromure sort du lot, par sa musique déjà, mais également par ses textes. Petit interview avec Wattie (il est toujours dans les bons coups !) en hiver 2020. Redj

Salut à tou(te)s. Tout d'abord pouvez-vous vous présenter et nous dire quand et dans quelles conditions Bromure s'est formé et pourquoi ?
Wattie : Bromure s'est formé sur les cendres du groupe Maraboots en 2016. Bromure c'est : Alex au saxophone, Nina à la basse, Nico à la batterie et moi, Wattie, au chant.

Il y a 3 membres sur 4 qui sont issus de Maraboots. Vous faites de la Oi! avec du saxo, c'est un peu dans la continuité... Pour vous, qu'est-ce qui diffère entre les 2 groupes ?
Effectivement, nous avons, à part Nina, les mêmes membres que Maraboots, qui s'est arrêté pour diverses raisons : certains membres du groupe prenant d'autres chemins dans leur vie et n'ayant plus vraiment de motivation ou envie de jouer. En revanche, Nico, Alex et moi, on avait aucune envie d'arrêter de faire de la zik ensemble donc nous avons décidé de continuer à jouer, sous un autre nom, car Maraboots sans Mathieu et Pipa à la guitare, les membres originaux, ça n'avait plus trop de sens ! Alors il y a effectivement une énorme ressemblance avec ce qu'on faisait sur la fin de Maraboots, mais aussi une différence, niveau son et paroles.

Je trouve que les textes de Bromure ne sont pas du tout axés sur les clichés Oi basique, c'est plus personnel ; et il y a aussi cette imagerie «titi parigot» de la fin 19ème / début 20ème siècle. Vous pouvez nous en dire plus ?
Oui clairement, c'était volontaire, on ne voulait pas rentrer dans le cliché du groupe Oi! qui parle que de skineries, on s'est donc orienté vers quelque chose d'autre auquel on est très attachés voire passionnés : c'est notre ville, Paris.

Vous avez sorti un EP assez rapidement. Avec le recul, vous en pensez quoi ? Le titre inédit sur le split avec Street Troopers est-il issu de la même session ?
On a toujours fonctionné comme cela, il faut battre le fer quand il est chaud, on ne laisse pas mûrir les projets. Certains peuvent trouver ça con mais moi je pense que ça permet de capturer l'état du groupe à un instant T et de voir son évolution au fil des disques, au fil des années. Tu peux voir clairement l'évolution entre le 45 tours et l'album... Oui, en effet, le titre présent sur le split avec Street Troopers est tiré de la premiere session d'enregistrement et c'est également le tout premier titre qu'on a joué ensemble !

Votre album est vraiment une très belle réussite je trouve, niveau textes, musique ou pochette. Où l'avez-vous enregistré ? Qui a réalisé les photos du recto et du verso ? Le poème «La grande d'âme» est-il de vous ?
Nous sommes très fiers de cet album. Certains pourront penser qu'il a été plus maturé que le 45 tours mais pour tout te dire, plusieurs titres ont été écrits, fignolés le jour même de l'enregistrement à Val de Fontenay chez Hybreed Studios, avec Andrew Guillotin aux manettes. C'est un bon pote, on avait deja enregistré avec Maraboots chez lui donc il connaît notre son, il sait gérer le sax, ce qui est pas évident pour un ingé son "rock". C'est notre pote Mehdi de Nantes (@kundel sur instagram) qui a fait ces magnifiques photos pour la pochette ! Oui, il s'agit du même Mehdi que "Demande à Mehdi pour le champagne" de Maraboots ! Nico a écrit le poème "La grande d'âme". Il n'était pas convaincu alors nous avons dû insister pour qu'il figure sur l'album. Aucun regret, j'ai toujours des frissons en l'écoutant !

D'où vous est venue l'idée de reprendre un titre de Sad Lovers And Giants ? C'est un groupe / style plutôt éloigné du trip zéra, donc c'est plutôt surprenant, même si le résultat est étonnement excellent !
Ça fait des années qu'une bonne partie de la bande tripe sur la cold wave, surtout Alex et Nina. Tout le monde s'y est mis progressivement et «50:50» de Sad Lovers fait partie des tubes cold qu'on écoute en fin de soirée tous ensemble ! On a décidé de le reprendre car la ligne de sax est juste mythique ! Un peu adaptée en Oi!, ça le fait !

Qu'est-ce que vous faites en dehors du groupe ? Pouvez-vous nous décrire les autres groupes dans lesquels vous jouez ? C'est pas trop difficile à jongler entre les différents projets pour les répètes et les concerts ?
Pour ma part, depuis quelques années j'ai la chance de ne faire que jouer dans des groupes, organiser des concerts, monter des tournées. À côté de ça, je fais de la sérigraphie (sous le nom de Classe Criminelle) et j'ai monté une Radio Oi! qui diffuse 24 / 24, 7 jours / 7, Droogies Radio. C'est un vrai bordel sans nom à organiser, jongler entre les groupes Lion's Law, Rixe, Faction S et Bromure, mais avec le temps c'est bien rodé donc ça le fait ! Certains groupes ont la priorité sur les autres mais on arrive à quand même tous jouer et enregistrer pas mal de trucs !

Dernièrement (enfin, avant ce merdier !), vous avez fait une tournée en Europe avec Squelette. Dans quels pays avez-vous joué ? Quels sont vos meilleurs souvenirs de cette tournée ? Combien de concerts avez-vous fait depuis le début ? Où et avec qui ?
Ça fait vraiment du bien de repenser à cette tournée avec Squelette après l'année sèche qu'on vient de se taper ! Cette tournée était géniale, un petit tour d'Europe vraiment sans accroc et juste avant le premier confinement dû au Covid 19. J'ai monté cette tournée grâce à tous les contacts accumulés durant les tournées avec mes autres groupes. Nous avons joué en Hollande, au Danemark, en Allemagne, en République tchèque, en Suisse et en France, sur deux semaines. On y a surement créé les meilleurs souvenirs de concerts pour Bromure, comme quand on avons joué au local des Ultras du Lausanne Hockey Club, ambiance de ouf ! Nous avons aussi fait une mini-tournée en Grèce, en 2019, qui reste un super souvenir !

Pouvez-vous nous en dire plus sur le split EP avec Squelette ? En 2 titres, on retrouve les 2 facettes de Bromure avec un texte plutôt axé sur le questionnement personnel et l'autre sur le décorum parisien 19ème siècle. Etes-vous d'accord avec ça ?
Cet EP avec Squelette vient sceller une amitié entre deux groupes qui sont vraiment liés depuis toujours. Nous sommes frères et soeurs du même crew, le BSC (Bastille Skinhead Crew). Pour les titres, c'est exactement ça : "Pestiféré" nous replonge dans le Paris du 14ème siècle, en plein dans la peste noire ; prédiction sur ce que nous sommes en train de vivre en ce moment ?! L'autre texte est beaucoup plus personnel, un peu crise de la trentaine, où tu en es, qu'est ce que tu fous, de quoi tu as envie ?
"C'est le moment du bilan", comme dirait Squelette.

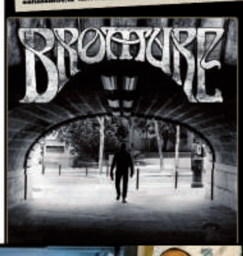
Arrivez-vous à répéter actuellement ? Est-ce qu'on arrive quand même à avoir des projets malgré tout ? Un nouvel album ou EP en prévision ?
Nous continuons à écrire des trucs chacun de notre côté, mais n'avons pas joué ensemble depuis mars 2020, depuis la tournée avec Squelette. Rien de prévu pour l'instant, on espère que tout va revenir à la normale rapidement et que cela n'aura pas fait trop de mal au groupe !

Un dernier mot ?
Merci à toi, gardez la foi, FUCK COVID !










Bromure + Squelette

Chroniques disques par Bertel

A CRAN – LP - Crom records
Nouveau groupe Oi ! parisien. Une partie des titres avait déjà circulé sur le net (enregistrés début 2019), Crom records a la bonne idée de sortir ça sur un véritable support, avec en bonus quelques titres enregistrés quelques mois plus tard. On commence par la pochette, simple mais bien efficace. Niveau zik, on a 7 titres de Oi ! française classique et hargneuse. Pas de gros son ici, ni de tempos survoltés, c'est assez épuré mais cela reste bien percutant. Pour le chant, impossible de ne pas faire le rapprochement avec le premier chanteur d'Anti Patik (sur leur démo), tellement c'est proche (bon, les moyens techniques d'enregistrement ne sont pas les mêmes !). Un début prometteur.



BLEAKNESS « A world to rebuild » - Maxi 45T
Destructure / Sabotage
Les Lyonnais (anciennement Nantais) sont productifs ! A peine un an après leur album, les revoici avec ce nouveau maxi. On y retrouve 4 nouveaux titres et deux remix de titres du précédent LP (dont une version radicalement différente de « The closing door »). Fidèle au style forgé sur leur précédentes prods, on oscille entre post punk et punk hardcore, le tout servi par un chant assez rauque. Je manque de références en la matière pour comparer ça avec un autre groupe, mais ça vaut le détour.



BONECRUSHER « Hate divides us. Music unites us » 10'' - LSM / Longshot
Pourtant fan du groupe depuis des années, je suis tombé par hasard sur ce disque, je n'étais même pas au courant qu'ils avaient sorti quelque chose depuis leur dernier album. On retrouve toujours au chant Islas, qui a pris le relais depuis quelques années du chanteur d'origine (qui joue désormais dans The Divided). Même si j'ai toujours une nette préférence pour les disques avec Raybo, l'actuel chanteur fait bien l'affaire également et ces 4 morceaux passent vraiment bien, toujours dans un style streetpunk typiquement ricain (un côté plus hardcore sur deux d'entre eux d'ailleurs, le groupe n'ayant jamais caché son amour pour une rythmique plus lourde. Je n'ai pas souvenir qu'ils soient déjà allés aussi loin dans le style). Pour les fans, un bon achat. Pour ceux qui veulent découvrir, je conseillerais davantage le deuxième et le troisième albums (« Working for nothing » & « Followers of a brutal calling »).



The CHISEL « Deconstructive surgery » - EP
La Vida Es Un Mus
La bande des Anglais de Crown Court / Arms Race / Violent Reaction… ont vraiment du mal à rester glander. À peine une partie de leurs précédents groupes splittés, ils remontent direct des nouveaux projets, The Chisel est l'un d'entre eux. On sait les gars bien ouverts musicalement. Ici ça tape dans le son anglais 80's, un côté Oi ! présent mais ça lorgne beaucoup vers le UK82. Entre les productions de chez No Future et ROT records. On attend avec impatience la suite (et des lives ?).



CONCRETE ELITE «Absolute guard» – LP
Rebellion / Oi ! The Boat
Fan du groupe depuis ses débuts, je me réjouis à chacune de ses sorties et celle-ci ne fait pas exception. On reste dans un registre identique aux précédents, un mélange de Oi !/streetpunk à la sauce US et de hardcore pour un résultat qui fait l'effet d'un bulldozer. Le chant est toujours aussi rugueux et colle parfaitement à la zik. 8 titres qui confirment que c'est l'un des meilleurs groupes Oi ! ricains actuels. Le groupe avait fait deux tournées européennes qui n'étaient (comme bien trop souvent) pas passées par chez nous. Belle présentation générale avec une face du disque imprimée. Vivement le prochain.



CUERO «Cabezabota» – LP – Mendeku Diskak
Les Basques avaient fait fort avec leur précédent maxi (et leur appellation black métal skinheads qui a bien fait parler du groupe). Ils enfoncent le clou avec ces 4 nouveaux titres. Oi ! lourde et puissante (on pense rapidement à Rixe), chant haché et brutal, refrains qui martèlent le crâne, ça ne laisse personne indifférent (en bien comme en mal). Le dessin de la pochette est bien classe et va bien avec le groupe / style. Je ne sais pas si ça tiendrait la longueur sur un album mais sur un maxi, c'est parfait.



DAGA « Veneno » - EP – Amor Y Rabia
Amor Y Rabia est un nouveau label français qui a décidé de sortir des sentiers battus et qui nous propose des groupes venus d'Amérique latine. Pour cette production, il nous propose la démo de Daga, un groupe Oi ! d'Équateur. Le son est plus que correct pour une démo (même si ça s'entend que c'est pas fait dans un gros studio), la hargne est là, la basse claque bien et le chant est bien nerveux. Pas de temps mort sur ces 4 titres, ça joue assez vite. Un bon premier jet.



Compilation DEBARQUEMENT 77 – LP
Mémoire neuve
Pour les adeptes de groupes obscurs 70's/80's, le label Mémoire Neuve est bien connu pour ses rééditions de haute volée, avec un soin particulier apporté au son et au visuel. Cette compilation ne fait pas exception. On retrouve ici les premiers groupes punk/rock normands (Le Havre, Cherbourg, Rouen et Caen), tous datés d'entre 1977 et 1980 et montrant que les jeunes gens de la région étaient très à l'écoute de ce qui se faisait de l'autre côté de La Manche. On a ici des titres inédits sur vinyle (un ou deux par groupe) de Les Modernes, Test Tübes Bébé, Bye Bye Turbin, Oenix, Vinyl Street, Scorbut, Scumbag et Pin Up's. Les enregistrements provenant de démos et de répétitions, il est évident qu'il ne faut pas s'attendre à un gros son bien clean, mais l'ensemble est plus que correct et permet de laisser une trace discographique de ces groupes plutôt précurseurs (le mouvement punk français existait bien en province et pas uniquement chez les branchouilles parisiens). Chaque groupe fait l'objet d'un petit historique dans l'insert, ce qui en fait un bel objet pour les amateurs de raretés.



DENIM « Ski Mask Justice » - EP
Contra / Discos Enfermos
Groupe autrichien pratiquant un punk binaire (avec quelques côtés Oi ! de type Rixe) avec un son en direct de la cave. Morceaux courts et agressifs. Il s'agit de la version vinyle de la démo, belle présentation (monoface avec impression sur la face vierge), mais 3 titres ça passe très vite pour se faire une véritable idée du potentiel du combo.



DESEOS PRIMITIVOS – LP – No Front Teeth
La pochette du premier EP (un rip-off des fFançais de Nana Bonnard) m'avait déjà interpellé mais c'est via un échange que j'ai pu jeter une oreille sur ce groupe avec cet album. Ils viennent d'Oakland and joue un punk rock assez percutant avec des relents punk-hardcore US bien présents. Le style et le chant féminin me font un peu penser à Generacion Suicida, Dead Hero ou Rata Negra, mais ici c'est un tantinet plus brutal dans l'ensemble. Belle pochette pour emballer tout ça. Bonne découverte.



The ELITE « Reason for my skin » - EP
Contra / Insurgence
L'artwork rappelle beaucoup les sorties Oi ! US de la fin des années 90 / début 00's sur les labels du style GMM, TKO et surtout Headache records. Cela permet de rattacher ce jeune groupe new-yorkais rapidement à ce style, mais on a une petite touche hardcore que n'avaient pas forcément les groupes de ces labels. Une bonne première sortie, le titre qui donne son nom à ce EP est une tuerie. Le groupe s'appelle désormais Violent Way, joue toujours dans le même registre et doit sortir un EP au printemps 2021.



GOLDE DE GRACIA / BLESSURE – EP
Discos Enfermos / Tough Ain't Enoug / DDT / Siete Picos
GDG nous pondent deux nouveaux titres, dans la veine de leur EP, entre punk/Oi ! et punk / hardcore avec un chant éraillé. Le tempo est sans doute un poil plus lent ici. Blessure est aussi un groupe espagnol, mais chantant en français. Cela surprend à la première écoute et on tend rapidement l'oreille pour être sûr que c'est bien en français que s'exprime la chanteuse. Leur punk rock est assez classique mais le chant et les refrains apportent une touche particulière à l'ensemble et donne envie d'en entendre davantage.



HIMNOS « Le pendu » - EP – Amor Y Rabia
Le label continue de nous proposer des groupes Oi ! d'Amérique du sud. Ceux-ci sont mexicains et on avait déjà pu les écouter sur la compil 12" qu'ils partageaient avec Lebel, Irmo et Harry May (c'était Himnos qui m'avait fait la meilleure impression sur les 4). Leur première démo avait un peu circulé sur le Net et laissait déjà augurer du bon pour la suite. Petite déception pour ce EP puisqu'on retrouve les 2 titres déjà présents sur la compilation, ainsi qu'une reprise des Redskins (bien mais sans plus, le chant est un peu trop linéaire) et un inédit pas mal du tout. La pochette est plutôt sympa. Je regrette un peu que cela soit plus lisse que la démo, qui était plus pêchue.



The JANITORS « Backstreet ditties » - LP
Rebellion records / LSM
Les Rochelais (maintenant 50% Nantais) reviennent après pas mal d'années d'absence. La dernière sortie discographique était le 10'' sur Une Vie Pour Rien ? et ceux qui avaient pu les voir en concert dernièrement avaient pu se rendre compte qu'ils avaient pas mal de nouveaux titres en stock. Ce nouvel album est dans la droite lignée du 10'', un punk 77 rageur avec toujours quelques influences early-Oi ! bien présentes. Les 10 titres passent d'une traite (avec une petite reprise d'Outcasts à mi-parcours qui va bien) et on finit sur un titre qui change un peu de registre, avec une ambiance plus sombre et des sonorités plus post-punk, mais qui le fait vraiment bien (Tino, le chanteur, réussit toujours à trouver le chant collant bien avec le style de zik – il suffit d'écouter son autre groupe, The Headliners, pour s'en rendre compte). À la fin du disque, on a juste envie de le remettre et de les (re)voir en live.



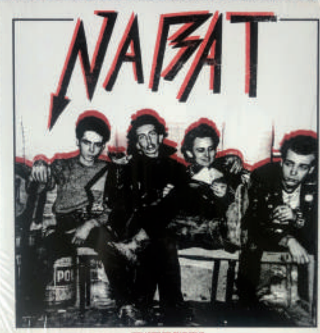
KALEKO URDANGAK «Kaleak sutan» -EP
Tough ain't enough
Je n'ai pas le souvenir qu'un groupe Oi ! basque ait autant eu le vent en poupe ces dernières années que Kaleko. Après avoir joué avec un premier chanteur pendant quelques années, ils ont explosé avec la sortie de leur premier véritable album et tous les EPs / splits qu'ils ont fait dernièrement étaient vraiment d'un très bon niveau. Ils nous proposent ici 3 nouveaux titres. Toujours une Oi! très chantante et avec les chœurs qui doivent le faire méchamment en concert. Un groupe qui est en train de devenir un des incontournables au niveau de l'Europe, attention à ne pas passer à côté.



LE MORS AUX DENTS « Toujours mille raisons de gueuler » - LP – Rusty Knife
Il s'agit d'un groupe du Pays Basque (côté français), jouant à la fin des années 1980. Leur nom était souvent associé à la « naissance » de la scène Oi! antiraciste française (avec The Abhored, Rue Raïa, Homeboys -futurs Les Partisans- notamment, c'était assez restreint à l'époque). Les titres ont pas mal circulé sous le manteau pendant des années (en cassettes au début – plus particulièrement via la compil « sauvages et prolétaires » - et sur le Net par la suite). Le Mors aux dents n'était pas un groupe skin (il suffit de voir une photo du groupe pour s'en rendre compte) mais jouait un punk très influencé par la Oi ! et les références aux skinheads sont bien présentes. Il y a eu un gros travail du label pour rendre les morceaux déjà « connus » vraiment écoutables (on comprend enfin certaines paroles !) et dépoussiérer certaines archives qui nous permettent d'avoir accès à des titres inédits jusqu'à présent. Sur ce LP, on retrouve un sélection des titres les plus directs et Oi ! mais il en existe plusieurs autres (parfois des versions différentes) qui montre une évolution plus rock par la suite (qui me fait un peu penser aux Crapauds du 13ème arrondissement parisien), que le label a eu la bonne idée de mettre sur la version cd (en plus des titres déjà présents sur le LP). Un bel hommage à ce groupe toujours resté dans l'ombre.



NABAT « 1981 Laida Bologna Demo » - LP
Punk N Vomit - Je pensais que le stock des vieux morceaux de Nabat avait été bien vidé avec les deux cds « Archivo », mais là, ces titres proviennent des archives du guitariste originel (alors que celles sorties jusqu'à présent venaient de chez Steno, le chanteur de toujours du groupe). On a ici les tous premiers enregistrements du groupe, avec les membres lookés punks et pas encore rasés. Le son dans l'ensemble est bon (en particulier pour les titres de la face A), surtout pour un enregistrement « maison » de cette période. On y retrouve la plupart des titres qui deviendront des hymnes par la suite, certains dans des versions différentes de celles connues (comme « Nichilistaggio ») et d'autres inédits à ma connaissance (« Antistalin », « Kill komeini », « Fuck religion »), le tout dans une belle pochette. Ça nous donne un bon témoignage des débuts du groupe culte de la Oi ! italienne. Toutefois, à réserver aux fans. Pour les autres, je conseillerais la réédition de la compilation « Poetere Nelle Strade » sur le même label, qui regroupe les deux premiers EPs et des titres de compilations, indispensable !



NEGATIVE VIBES « Broken minds » - LP – N.I.C.
Découvert au moment de la sortie de ce LP (le groupe avait déjà sorti un EP, mais j'étais passé à côté, malgré les conseils avisés de certains potes), ce groupe semble malheureusement être resté un peu confidentiel. Franchement dommage puisque leur hardcore est sacrément efficace (entre le hardcore new-yorkais du type les premiers Madball et des groupes comme Slapshot). Ils sont Polonais et certains membres jouent (ou ont joué?) dans le groupe Oi !/streetpunk Lazy Class. Ce disque est une bonne surprise et il passe très bien. Il semblerait que Negative Vibes aient splitté depuis.



NEW DAWN « (True) Love is forever » - LP – Age of venus - Retour aux affaires pour deux des membres de Right 4 Life (hardcore à l'ancienne de Nantes, très actif de la fin des années 90's à 2007). Il s'agit du chanteur et du guitariste, ici accompagnés du batteur de Jetsex. Ayant pas mal écouté R4L par le passé, difficile de ne pas immédiatement y penser et faire référence dès le premier morceau, la voix d'Olivier étant très reconnaissable et le style de musique assez proche. On est ici dans le hardcore dit « old school », à savoir un style assez épuré, sans influence métal, jouant vite et allant à l'essentiel. Avec cette première sortie sur un LP monoface (ben oui, il n'y a que 7 titres et ça joue vite), le groupe dispose d'une belle carte de visite. D'autres projets sont visiblement dans les tuyaux.



NÖ CLASS «Don't you worry about us!» - EP
Contra / Boot em the bump
Retour du gang skunk australien qui avait fait bonne impression avec leur premier album (et leur tout premier EP également). Toujours la même recette, un mix de punk et de Oi! avec une bonne touche de pub rock (présence d'un piano sur un titre). Les 4 titres alternent entre mid tempo efficace et titres plus pêchus avec refrains qui percutent. Le groupe tire clairement son épingle du jeu et est au dessus de la mêlée. À suivre de près.



OFF THE CLOCK « Vic city skins » - LP
Wurleybird records / Longshot / LSM
Première sortie pour ce groupe canadien. Pochette simple et rentre dedans et disque monoface avec face B imprimée, pas mal niveau présentation. Niveau zik, ça colle avec la pochette, un mix entre Oi ! à l'ancienne et hardcore/punk d'influence Negative Approach / 86 Mentality. Malheureusement ça manque un peu de pêche par moment et à la fin de l'écoute de ces 8 titres, difficile d'en trouver un qui sorte du lot. Dommage, sur le papier, ça donnait bien envie. Ils ont depuis sorti un autre 12''. Pas encore écouté mais espérons qu'ils auront trouvé le petit truc qui leur manque pour en faire quelque chose de carton.

OIL ! « Really skrewed up » - LP - Contra
Retour de ce groupe parodique de la Oi! américaine plus de 15 ans après leurs premiers disques. À l'époque, ils avaient beaucoup été comparés à Hard Skin et aux Teckels, mais version ricaine. Personnellement, je trouve ça plus lourd et pataud que les deux groupes cités précédemment, mais c'est sans doute à l'image de la Oi ! US. On reste vraiment dans la même lignée : un tempo rapide et une voix éraillée. Si les textes n'étaient pas humoristiques (« Viagra skins », « Glory of the honour », « skinheads from outerspace », …) il serait difficile de les distinguer de certains disques Oi! amércains « sérieux » tellement on en est proche musicalement. C'est donc bien fait et ceux qui avaient apprécié le premier album ne devraient pas être déçus.



RATED X « United front » - LP – Paintkiller
Pour moi, le disque hardcore de l'année 2020 ! Groupe monté de toutes pièces par Tom, un Anglais ultra actif qui a joué dans quasiment tout ce que son pays a pu avoir comme groupes de hardcore intéressants ces 10 dernières années (Arms Race, Violent Reaction, Obstruct, The Flex, True Vision, Payday, …) et qui nous avait déjà pondu un EP et une cassette très prometteurs. Le style est vraiment à l'ancienne : morceaux courts et incisifs, son sec et cru, passages ultra groovy mais très brefs… L'ensemble reste proche de ce qu'a pu faire Violent Reaction. 15 minutes de pur bonheur. Le hardcore comme il devrait toujours être : rentre dedans, bien punky et sans métal.



REVERTT – EP – Mendeku Diskak
Le Pays Basque est un bon fournisseur de groupe Oi ! et punk mais ici, c'est du hardcore pour une fois, et bonne pioche ! Un son compact et un style à la Negative Approach / 86 Mentality. Bien nerveux et bas du front, pas de temps mort, ça envoie sec. Apparemment ça vaut vraiment le coup en live. Vivement la suite.



SMERCH « Le bataillon de post skins » - LP – MLM / Streetrock music
Ne pas se fier au titre et à la pochette qui pourrait laisser croire à un groupe du style Syndrome 81. Ici, c'est Oi! russe dans ta face. On retrouve dans le groupe des membres de Nevsky Stomper et M-XVI, ce qui laisse présager qu'on ne va pas faire dans la finesse. Et c'est le cas. Une intro qui fait bien monter la température et ensuite on rentre dans le vif du sujet. Le chant rapide et brutal complète bien la musique, plutôt nerveuse. Une reprise de Camera Silens au milieu de tout ça et on obtient un disque bien rythmé qui passe tout seul.



SYNDROME 81 « Loubards sensibles » - EP
Donnez Moi Du Feu
Les patrons du punk brestois ont annoncé leur premier véritable album, qui commence à se faire attendre. Pour faire patienter, ils balancent deux nouveaux titres sur un EP. Même si pour la plupart des amateurs du groupe, ils passeront comme une lettre à la poste, il faut savoir qu'il s'agit de deux reprises de chanson française : une de Bernard Lavilliers et une de Stéphane Eicher. Et ouais, c'est comme ça à Brest en 2020, plus besoin de se cacher derrière Blitz et Negative Approach, les goûts de vieux, ça s'assume ! Petite préférence pour la face A (« Traffic ») pour ma part, j'ai pas trop accroché sur la B (« Tu ne me dois rien »). Quand à savoir si c'est fidèle aux originales, ben désolé, je ne suis pas Brestois. La pochette de Math Freak City colle bien avec l'idée.



STILL DEFIANT – LP
Rebellion records / Longshot records
Ce trio punk rock allemand nous avait pondu une démo (2019) et un EP (2020) bien sympas, en autoproduction. Malheureusement ces sorties restreintes font que ce groupe est resté assez confidentiel. Une bonne partie des titres présents sur ces deux sorties se retrouve ici compilée sur ce bel LP. Bonne idée donc ! Les Allemands pratiquent un punk rock avec des influences assez variées (Oi !, pub rock, glam, …), de façon très classique mais qui reste bien en tête. On retrouve sur cette compilation un reprise de Blitz, une d'Anti Nowhere League et ils en font également une de Eddie & The Hot Rods (malheureusement absente du disque…), si ça peut permettre de situer un peu le style. Le chant sec et rocailleux le fait bien et les refrains font mouche ! Meilleur groupe allemand actuel avec Brutal Bravo pour ma part.



ENCORE DES DISQUES DE OUF !



THE GANG BANG THERAPY « Live 6 April 2019 » - CD 8 titres (Saint Malo Rock City 2019). Déjà cité plusieurs fois dans Punkulture, ce groupe punk-rock au chant féminin en anglais de Saint-Malo continue son petit chemin, et son 4ème disque au format CD cartonné nous permet de les écouter en live. Il y a eu le 45T et les deux albums en 33T + CD, tous très bien produits, ici le charme c'est le son brut du club et l'ambiance générée au contact du public. Les Malouins s'en sortent très bien et on comprend pourquoi ils ont été invités à aller jouer jusqu'en Allemagne pour cette date à l'AJZ Bahn Damm de Wermelskirchen.

EMBUSCADE - MCD 5 titres (Autoproduit 2019). Un trio punk-Oi! normand en français efficace, pour tous les aficionados du style Hors Controle / Brigada. Première démo enregistrée par Manu au Studio Camembert.

KILLING KILLS – CD 13 titres (autoprod'). Les descendants des Dead Kennedys sont à Fougères, ils ont dû se réfugier en Bretagne, pourchassés qu'ils étaient par le FBI et Trump. Fermez les yeux et vous pourrez voir le visage de Jello Biaffra, ouvrez les et vous aurez celui de Monsieur David Biermat, plus connu précédement pour sa grosse voix au sein de AC-Déçus il y a quelques années déjà. David a laissé libre voie à sa voix et le résultat, lyrique, est grandiose, tout comme l'orchestre qui bastonne derrière lui composé de Monsieur Manu Camembert à la batterie (déjà vu derrière les fûts dans Les Jardiniers et Burn At All et à l'accordéon dans Les Clébards), de Monsieur Sylvain à la guitare (déjà vu à la basse dans Burn At All et plus récemment chez Sleazy Joke), et Saïd à la basse (déjà vu je ne sais plus où !).

FOREST POOKY « We're just killing time before we die » - MCD 5 titres (Kicking records). Projet solo folk du chanteur de Supermunk (punk mélo)

NONO FUTUR « Antisocial club » - CD 20 titres (autoproduit 2019). Projet solo et minimaliste (boite à rythme / guitare / chant) de Nono de Rouen, que vous allez kiffer si vous aimez par exemple Bonheurs Inutiles... et oui n'ayons pas peur des maux. Sur scène Nono est entouré de trois potes, Les Déglingos. Allez-y les fans de déconnades lourdes et bons jeux de mots parodiques, ce disque est pour vous.

STEFF TEJ & EJECTES « Climats » - CD 14 titres (Les disques du Tigre 2018). Rude Rock Reggae de Limoges, et depuis 30 ans en actions, pas mal. Pour vous situer, si vous aimez « London calling » ou « Sandinista » des Clash, vous ne serez pas déçus. On touche ici la quasi-perfection dans le son comme dans la diversité musicale, et la voix cassée de Stef me rappelle aussi Mr Strummer et Taï Luc.

STEFF TEJ & EJECTES « Tej in dub vol. 1 » - CD ou 33T 6 titres (Les disques du Tigre 2019). Dubs versions de folie, dès l'ouverture de quoi planer jusqu'à Kingston et London avec le titre « Limousi », qui parle pourtant de Limoges. La face B débute par 2 versions dubs de morceaux de l'album « Climats ». Très bon dans ce style pourtant pas facile.

STEFF TEJ & EJECTES « Tej in dub vol. 2 » - CD 6 titres (Les disques du Tigre 2020)

STEFF TEJ & EJECTES « Since 88 – vol. 1 » - CD 24 titres (Les disques du Tigre 2014). Stef a glissé dans l'enveloppe cette compilation des Éjectés sortie il y a quelques années à l'occasion du 25ème anniversaire ! Un disque varié et énergique qui va du ragga au ska-rock...

BONELESS « Cris intérieurs » - CD 5 titres (Trauma Social 2020). 17 minutes de punk-rock assez mélodique mais au chant puissant et aux textes en français forts. Une belle production du trio toulousain (dont l'âge va de 17 à 20 piges) et Trauma Social. C'est leur troisième disque en 4 ans, et déjà 80 dates au compteur...

ARGENT ARDENT « Séisme mental » - CD 12 titres (Milano records 2019). La petite bio qui accompagne le disque nous prévient : choc temporel, flash-back 1976. En effet, tels les premiers disques des Ramones, les douze titres mid-tempo bastonnent tranquillement et les textes en français apportent une ambiance originale qui me rappelle aussi Oberkampf du coup.

ONE WAY SYSTEM «Car bombs in Babylon» - CD 12 titres (Mass Prod'). C'est avec grand plaisir que j'ai préparé cette production, 23 ans après leur dernier disque sur le label. Il faut préciser que durant cette période le groupe a été peu productif : un album en 2000 et un CD 4 titres. Ce disque est sorti en vinyl, en 2018, en totale auto-production, il était temps de le proposer sur CD, agrémenté d'un beau livret de 28 pages.

THEE GUNLOCKS « Hate you ! » - Maxi 45T 6 titres (autoproduit 2019). Les vieux briscards de Fiction Romance (chant et guitare), Jungle Fever (batterie) et autre Haine Brigade / Sourire Kabyle (basse) se sont associés pour ce projet trash'n'roll'n'garage. Six titres qui sentent bon la violence gratuite. Mieux vaut qu'elle soit gravée sur disque que sur votre squelette fragile. Un skeud assez jouissif perso...



PIRATES OF THE PUBS « Still on the road ...» CD (Autoproduit 2019). Le disque ouvre très solennellement avec la voix superbe en tchèque de Bara, la chanteuse violoniste, mais aussitôt son mari Ondřej arrive avec sa grosse voix de marin pirate pour un titre plus rock, puis au troisième titre arrive la flûte et un titre plus Oi! Oi! Oi! Tous les ingrédients sont savamment mélangés pour nous proposer un excellent album de punk celtique, dansant, de quoi tout retourner dans le pub et oublier l'heure de fermeture réglementaire. 6 titres sont chantés en tchèque, 8 titres en anglais. Mes oreilles qui aiment les langues de l'est sont comblées. Pour couronner le tout, le digipack est splendide et le livret conséquent avec les textes et de belles photos. Notre rencontre avec les Pirates fin 2019 est arrivée grace à un échange entre les Beer Beer Orchestra et le manager tchèque Petr du label Ank (que nous connaissons depuis 1996 avec déjà des échanges Mass Murderers / Curbside ou Gunners / Squad 96) : les Beer Beer tournent en Tchéquie et en retour nous accueillons les groupes de là-bas. Une excellente découverte.



REBELLION FESTIVAL – New band stage 2020 Compilation – Double CD 51 titres (JSNTGM) - Pour la 4ème année d'affilée, Andy nous propose de découvrir les groupes qui jouent sur la 'petite' scène du festival, enfin qui devaient jouer car lorsqu'il a fait presser le disque, il savait déjà qu'il allait être annulé à cause du foutu Covid. Lorsque vous entrez au Winter Gardens, sur la gauche, dans le hall, se trouve la scène des groupes à découvrir et à l'entrée de cette salle le stand du label bien souvent tenu par Andy lui-même... Une multitude de bons groupes que l'on retrouve ici sur ces 2 CD bien remplis. Un magnifique travail de fourmi de la part du label de Blackpool



MONTY PICON «Le Sens de l'Envie» - 33T (Bim / ZT / IDO Productions) - La fanfare rock déjantée de Rennes sort un magnifique vinyle de 11 titres au sein duquel on retrouve tour à tour la richesse de leurs sauces pimentées de cuivres et percussions, avec des textes en français ou anglais, suivant qu'ils veuillent nous faire réfléchir ou danser. «Le sens de l'envie» est seulement leur troisième album en 15 années de routes, de concerts dans les rues ou festivals, sans oublier les deux «Best of» de 2007 et 2016...

DIRTY OLD MAT «Depuis que...» - 33T / CD (Baragwin Prod') - Voici le troisième album en 5 années de ce one man band, projet professionnel de Mathieu que nous avons connu avec Mass Prod' au sein de No Leader (punk/oi!), puis Dinask (rock alternatif en duo avec sa femme) et La Cuvée Du Patron (folk-celtique). L'écriture est très personnelle, tel le titre qui fait référence à l'arrivée de son petit garçon, synonyme de plus de sagesse... Mathieu enchaîne les dates aux quatre coins du pays, jusqu'à 80 par an dans les troquets comme dans les festivals ! L'un des grands voyageurs de Fougères, tout comme ses potes des Clébards que l'on retrouve pour quelques accompagnements sur l'album, ce qui rend l'écoute forte agréable.

LITIGE «En eaux troubles» - 33T (Destructure) - Punk-rock au chant féminin tirant un peu sur la pop parfois, mais toujours avec un côté hardcore, noir ou engagé pour les textes. Ce n'est pas un hasard s'ils sont chez Destructure... Conseillé par Blam-Blam...

4 WAY SPLIT - 33T (Coprod labels anglais et Mass Prod') - 4 groupes proposent chacun environ 6 minutes (3 morceaux) de punk-hardcore intense, rapide et engagé.

Ravage et Krass Kepala sont d'Indonésie, Feral State de Leicester en Angleterre et Lawfucker de Belfast en Irlande.

Un bon disque qui permet de découvrir quatre formations qui vont publier des albums prochainement je l'espère.

LAST QUOKKA «Unconscious Drivers» - 33T (Mass Prod' pour l'Europe) - Un mélange d'anarcho-punk façon The Mob (UK 80) et de modernisme, bien mis en valeur par un très bon son qui fait ressortir les mélodies de basse.

Premier groupe australien à sortir sur Mass Prod', le partenariat comprend aussi une tournée en Europe de l'ouest, dès que les retombées du Covid le permettront.

OI POLLOI «Live in Breizh» - 33T (Mass Prod' / Maloka / Deviance) - Un enregistrement réalisé avec un bon studio mobile organisé par Manu Camembert, lors de Fiesta La Mass, à Rennes, en 2015, devant 800 festivaliers.

Vous y retrouvez toute la magie des Écossais en live, la puissance de leur musique et les commentaires de leur chanteur Deek...!

BEER BEER ORCHESTRA «En cassette» - Cassette (Autoproduit / Mass Prod') - La bande des Herbiers nous propose ici 12 perles ska rock dont ils ont le secret. C'est à mon avis leur meilleur album, mais qui sort malheureusement en cette année sans concert.

On peut le comptabiliser comme leur 6ème disque. Il est disponible sur internet si vous n'avez pas de lecteur cassette, sinon achetez-la et savourez une bonne Lager ou faites l'amour en l'écoutant.

LES ZÉCLOPÉS «Live» - CD (Coprod du groupe et trois labels artisans) - Afin de célébrer leurs dix ans et tourner aussi la page avec l'ancienne formation, le combo ska-punk de Normandie a mixé ce concert enregistré au fin fond de la Bretagne, près de Quimper en novembre 2019.

Le son est très bon et l'énergie au rendez-vous. Si vous aimez Los Tres Puntos par exemple, ce groupe est pour vous. Percussions, cuivres, bons textes en français, pogos et skanks garantis !

INNER TERRESTRIALS «Heart of the Free» (Mass Prod' / Maloka / etc.). 1er album depuis le décès de Paco en 2015, même si Ben était déjà derrière les fûts depuis 2013. On y retrouve tous les ingrédients qui nous font aimer le trio de Londres : ska-punk-dub, avec l'apport de passages funk et jazz encore plus marqués que sur le «Tales of Terror» sorti en 2012. Le son est énorme, résultat de la collaboration avec Tristan Mazire (de Paris, ex-musicien de Guarapita). Pour les dessins, ils ont cette fois été tous réalisés par Eric Tapage, lui aussi de Paris.





DIRTY FONZY « The sky can't fall on us / Still the worst » - Double 33T + Double CD (auto-prod / Pollux asso) - Les gars de Albi / Toulouse nous proposent un sacré beau disque. Vous connaissez déjà sûrement leur style punk-rock mélodique et rapide au chant en anglais. Ils fêtent leur 15 ans avec leur premier vinyle et se payent même le luxe d'un double (même si je n'ai pas compris puisque les deux auraient pu tenir sur un seul niveau durée...). 17 titres au total, qui vont vous donner la pêche si vous en manquez en cette triste période de morosité.



FREDDO « Capharnaüm » - CD 15 titres (Auto-produit) - Chanson engagée style Les Clébards que l'on retrouve d'ailleurs aux manettes de cet album (Manu au studio Camembert) et en invités sur quelques titres. Un bon skeud sous une belle pochette.

MANA – CDR 4 titres (autoprod') - Une 1ère démo bien enregistrée dans le style métal-punk pour ce trio qui vient des Deux-Sèvres. Nous attendons l'album.

Mr TONO « Ta gueule » CDR 5 titres (autoprod') - La suite du projet solo de Tibo, enregistrée en 2019. Depuis, ils répètent à quatre. Un groupe de la région de Caen à découvrir dès que possible sur scène.

Du bon punk-rock en français.

CRUDE OIL « S/T » - CD 13 titres (Onde Sonore) - 4 jeunes mecs du sud de la Manche nous propose un rock-grunge-punk en anglais, 12 titres.

SNAPPY DAYS « S/T » - CD 14 titres (Warm Machine) - 14 titres de punk-rock mélo en anglais, belle énergie. J'aime les titres les plus rapides.

LOS (K)SOS « Dans l'urne jusqu'au cou ! » - CD 13 titres (auto-prod') - Purée ! Sortir son 1er album en plein milieu du 1er confinement, fallait vraiment pas avoir de bol. 7 zicos de Saint-Etienne qui nous balancent un bon ska-punk !

THE ETERNAL YOUTH « Nothing is ever over » - CD 8 titres (TFT / Kickin / Opposite / Omnivox) - Grosse prod' pour ce 2nd album du groupe de Caen qui me rappelle les Samiam ou Hüsker Dü. Depuis, Fra le chanteur a rejoint Burning Heads...

KEYJANE « Nevrocity » - CD 6 titres (auto-prod') - Rock énervé / hard. Peu à voir avec le punk mais une belle énergie pour le groupe de la région nantaise. À voir sur scène, c'est certain.

IN HUMANKIND'S DEATH WE TRUST ! « La main du mort » - CD 6 titres (auto-prod') - Le gang de Brest, dans lequel nous retrouvons de vieilles connaissances, sort un beau 6 titres en digipack qui sent bon la sueur et la rage !

CAUSA NOSTRA « Grève générale » - CD 12 titres (General Strike) - Un punk-Oi! en français et italien d'une puissance impeccable pour vos matins au réveil difficile. C'est en vieillissant que l'on fait les bons punks, la preuve avec ce jeune groupe dont la moyenne d'âge doit être pas loin des 50 piges. À découvrir de toute urgence.

SYSTEM OF SLAVES « S/T » CD 4 titres (auto-prod') - 1ère démo pour ce groupe métal-punk du sud du Pays-de-Galles dans lequel on retrouve l'immanquable Paul Payne à la guitare, accompagné ici par sa femme au chant ! Efficace, oh que oui !

NOISS « Deafening E.P. » - MCD 5 titres (Minimal Chords) - Les gars de Chambéry jouent un punk-rock-grunge énergique et la production est soignée. En plus du groupe, ces acharnés sont impliqués en orga de concerts, dans la publication d'un fanzine, une émission de radio, un réseau local de distribution de disques....

Rendez-vous au prochain numéro ! Votre DJ Vince.

Des nouvelles de nos ami.e.s !

Damned ! Une chape de plomb sanitaire et une dictature en marche ont pris, au nom de la santé et de la lutte contre l'infâme virus, nos existences en otage et ont neutralisé une grande partie de la vie culturelle, sociale, associative, musicale et amicale ! Entre confinement et pénitence, masques obligatoires et contrôle généralisé, couvre-feu additionnel et névrose obsessionnelle, la tyrannie de papier et de PV s'est installée ! Pendant ce temps, que deviennent nos ami.e.s et qu'est ce qui bouge encore dans l'underground punky fantôme près de chez moi ?

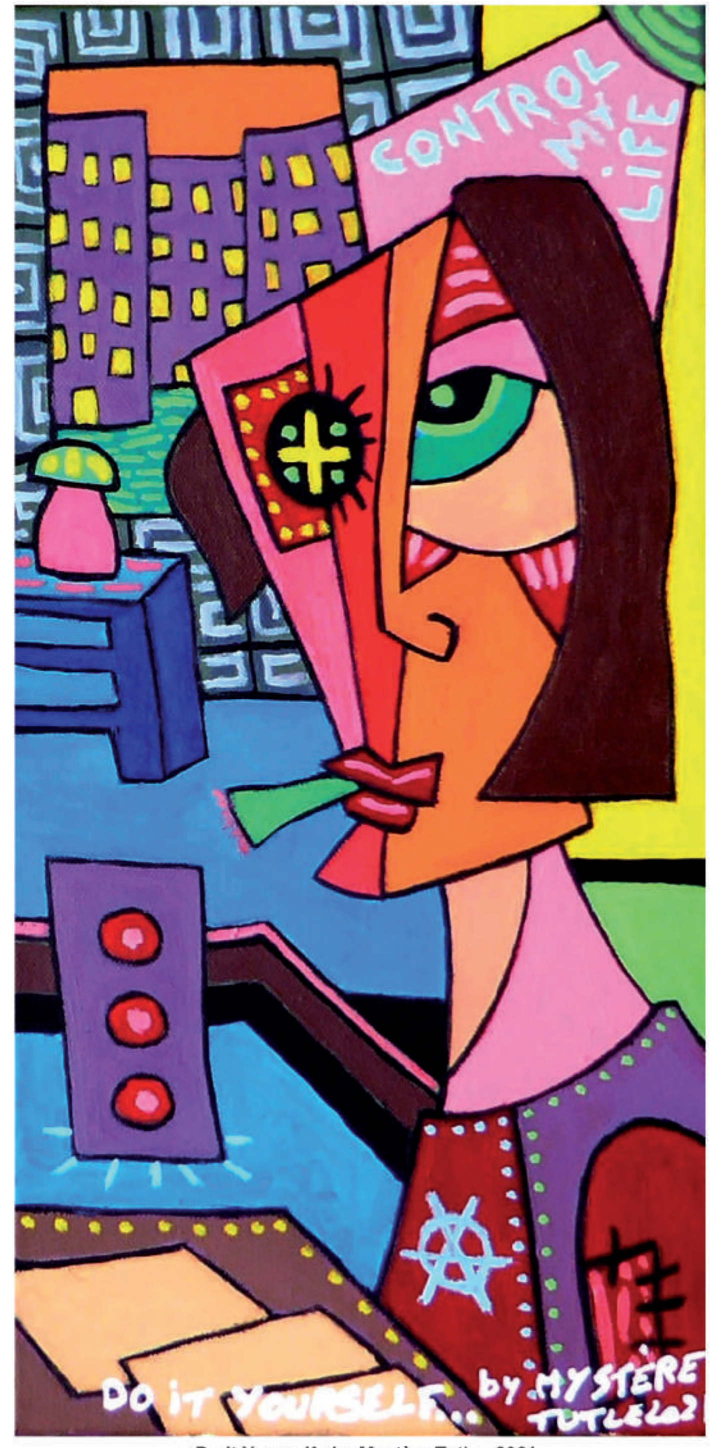
Tout d'abord j'aimerais vous donner des nouvelles de Thierry de **REST** qui anime depuis 1999 le fanzine «punk-rock» **Rotten Eggs Smell Terrible** (autrement dit le REST). Ces derniers temps il est apparu avec un supplément **REST** chez **Kraspek**, le fanzine brestois (qui d'ailleurs tire sa révérence avec ce numéro étrangement consacré au métal !). Notre ami est aussi apparu sous le nom de Tiery Savalas en compagnie d'Elga Ruine dans un nouveau zine au nom qui claque : **Couvre Feu**. Alors attention il s'agit d'un skinzine fait par deux gars qui disent ne pas être skins ! Pour Elga Ruine, je ne connais pas son parcours mais quand Thierry de **REST** était étudiant à Toulouse dans la seconde partie des années 80, les skins le prenaient pour un punk, les punks pour un skin et pour les psychos je ne sais plus trop... Eh oui ! L'homme de l'Aveyron est aussi inclassable que fantomatique et quand il est devant son ordinateur (il réalise toutes ses interviews par mail), il a parfois des visions ! Ainsi, dans le **REST** 34, dans une interview de Lili Z (chanteuse guitariste de Chrome Reverse) réalisée avant les élections de 2017, il évoquait la possibilité de l'arrivée d'un régime totalitaire suivi d'un couvre-feu ! Bon, régime totalitaire, ça se discute, mais le couvre-feu est effectif, c'est indéniable ! Et donc le nom de Couvre Feu s'est imposé à Elga et TDR ! Sous-titré «skinzine désabusé, joyeux et chamailleur», le zine photocopié est rempli d'histoires de skineries et d'interviews de figures marquantes comme Aurélie du fanzine Apatride ou Daniel de **Chéribibi**. Cela brasse large aussi dans les chroniques sur le punk Oi! et c'est même instructif pour quelqu'un comme moi qui n'en écoute pas (et qui parfois a les cheveux longs !).

Et Thierry de **REST** ne s'arrête pas là puisqu'il lance à la face du monde son nouveau né : **Délit Niouses**, un mini-zine, format 15cm sur 15. Cela lui permet de publier des interviews d'avant la crise du Covid, réalisées à l'origine pour le futur **REST** 38, et il a ajouté des expérimentations d'écriture punk... Tout ça pour dire que Thierry de **REST** arrête le fameux **Rotten Eggs Smell Terrible** ! Le monde n'est plus le même et Thierry envisage de faire autre chose dans le fanzinat et aussi de continuer Couvre Feu, avec son ami Elga Ruine (qui n'est autre que Gaël de Bière Sociale).

J'évoquais l'ami Daniel **Chéribibi**, aussi à l'aise pour donner des interviews que pour en réaliser micro au poing, eh bien il est de retour avec sa «revue» **Chéribibi** n°11. En couverture, il a mis les femmes pirates ! Notre ami Daniel, intellectuel de gauche, skinhead «situationniste» et spirit of 69 chevillé au coeur et au corps, propose 132 pages de haute volée ! Pas beaucoup de punk-rock dedans (à part une interview des Toy Dolls) mais des interviews fleuves qui abordent la politique par le prisme du culturel et même du sport (Daniel est passionné par les sports de combat)! On y croise donc, entre autres, une boxeuse écrivaine actrice (Aya Cissoko), une chanteuse soul (Martha Reeves) ou encore un ex-guitariste du **MC5** (Wayne Kramer) qui parlent de leurs visions de la société et de la vie. Peu d'allusions à la situation actuelle vu que, comme souvent avec **Chéribibi**, les interviews datent un peu, mais Daniel, fort d'une distribution en librairie, promet d'adopter un rythme annuel de sortie pour sa revue ! Quant aux femmes pirates, Daniel y consacre plus d'une trentaine de pages en évoquant films, bouquins ou BD sur le sujet dans une (quasi ?) exhaustivité qui impressionne le dilettante que je suis.

Coxs a tenu la basse dans La Fraction pendant quelques années et s'est investi dans la distribution ambulante de zines, dans l'organisation de **Bar Zines** et même dans l'ouverture du **Fanzinarium** à Paris 20e ! Elle vient aussi de sortir le numéro E de **La Bête**, son fanzine au format A5, avec une longue interview entre filles de Catimini, rédactrice en chef d'Abus Dangereux. Ah ! Un peu de vision féminine dans l'activisme fanzinesque, cela fait du bien ! Le zine compte aussi différents collages et expérimentations diverses (Mystère Tutle dit que cela lui fait penser un peu au défunt Hara Kiri en moins trash !). Il y a un papier sur le Brest underground par Ronan Kraspek (alias Arnaud Monnet) qui nous parle de la vie d'avant la crise et d'avant la fermeture obligatoire des lieux de vie.

Avec toutes ces lectures, c'est bien d'avoir des disques à écouter, n'est ce pas ? Et bien, **Litige**, groupe de filles de Lyon avec un garçon à la guitare, n'a pas hésité à sortir son abum «En eaux troubles» en 33T, chez Destructure, après le 1er confinement. C'est toujours un punk-rock léger et rapide qui prédomine, même si les paroles sont un peu plus dures. Evidemment elles ne peuvent pas «défendre» leur album sur scène où elles font des merveilles, notamment avec leur chanteuse bondissante Louise ! Elles jouent *«Cet esprit de prédation dans les institutions»* avec conviction et détermination... Ah ! je suis fan de **Litige** depuis leur concert au (regretté) Petit minou à Brest, où elles partageaient l'affiche avec **Happy Home Makers** (et oui, être fan d'**HHM** me permet de découvrir plein de groupes, de lieux et de personnes au fil du temps et de l'espace...**HHM**, c'est un peu mon punk tour opérator à moi !). Destructure, qui s'était déjà illustré en sortant les disques du **Better Off Dead** de la chanteuse guitariste Kroquett, récidive en annoncant la sortie de l'album de **Mary Bell**, groupe de filles de Paris (avec un garçon à la basse). Pour ceux qui ne connaissent pas **Mary Bell**, c'est du punky-girly-grungy anglophone hanté et énervé ! Power girls now !



«Do It Yourself» by Mystère Tutle - 2021

Et puisque je ne parle que de ce que font les ami.e.s, j'aimerais signaler que j'ai été impressionné par la compil internationale **Girlz Disorder** sortie par Mass Prod' (33T, CD et bandcamp). Une vraie claque et une note d'espoir avec tous ces groupes féminins (sans aucun garçon nulle part, strictly girly) du monde entier, qui ramonent leur punk rock (sur la face A) et éructent leur punk hardcore (face B). Une nouvelle preuve, à l'heure actuelle, que le punk n'est pas seulement un objet d'études universitaires et autres (et que sa place n'est pas seulement au musée pour des commémorations énervantes...). Eh oui, le style, l'esprit DIY punk restent bien vivants, même si comme le constate Bob Hoss de General Strike : ce qui vend le mieux acuellement sur le marché du disque punk-rock, c'est la réédition des classiques du genre !

Question rééditions : Nineteen Something a mené de main de maître la réédition vynilique des 30 cm des **Thugs**, et le combo angevin fait à nouveau l'actualité puisque qu'une passionnante bio signée Patrick Foulhoux vient de sortir. Cela s'appelle «Radical history», c'est publié chez Le Boulon avec une préface de Virginie Despentes ! Le son, la musique et l'esprit du groupe y sont décortiqués avec les témoignages des musiciens et des proches du groupe... Perso, je ne me lasse pas de faire tourner les disques des **Thugs** sur ma platine et je pense à Marsu qui trouve que les rééditions CD avec bonus chez Crash disques suffisent ! Non Marsu ! Nous, nous aimons ces rééditions vyniliques à l'identique sorties chez Nineteen Something, qui permettent de trouver facilement tous les disques des Thugs dans leur forme originale à un prix correct et avec un son analogique.

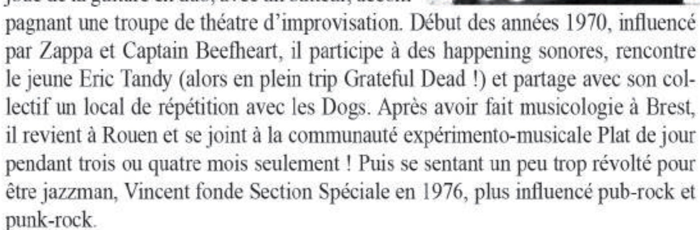
Contingent est un groupe bruxellois punk-rock qui a splitté en septembre 1980, juste après l'enregistrement de leur album ! Du coup, les bandes sont restées longtemps inédites jusqu'à sa parution en 33T chez Poch rec. et Danger rec. en 2015. Cette fois-ci, leur EP, qui lui était sorti en 1980, est enfin réédité et il y a ce morceau «Police Control» qui résume bien l'oppressivité de l'époque actuelle : *«Il y a trop de flics ! Trop de contrôles ! Personne dehors ! Peur de quoi ? Ce monde malade sait que j'en ai marre ! Il se peut bien qu'un jour il saute ! POLICE CONTROL POLICE CONTROL !»* Ah ! C'est trop bon et c'est réédité par Belgian Waffles.

J'aimerais aussi vous donner des nouvelles du légendaire guitariste parisien Fred Terrible, l'homme qui m'a mis sur la piste du REST en 2005 ! Fred a multiplié les expériences musicales au 21e siècle et a émergé avec le punk-wave francophone d'**Operation S** et le garage sixties francophone des **Terribles**. Depuis, il a continué les collaborations diverses et variées avec notamment deux groupes références du néo punk 77 de ce siècle : **Périphérique Est** et **Dérapage** ! Là, il sort sur son label, Les Disques à Rebours, l'album dix titres (qui tourne en 45T) de son nouveau groupe, **The Suttles**, enregistré en juillet 2020. Mais attention, surprise ! Il s'agit d'un disque envoûtant de power-pop-rock'n'roll majoritairement anglophone, qui ferait penser un peu à l'esprit de certains disques de chez Closer rec., le fameux label havrais des 80's (qui a d'ailleurs fait un retour remarqué dans les années 2010). J'en vois déjà qui me brandissent un carton «Hors sujet»! Ok, mais sur le disque il y a ce morceau en français, «Pied au plancher», qui tranche sur le reste et qui est le seul à être dans l'esprit déchaîné et le son énervé de **Périphérique Est / Dérapage**. Les paroles sont terribles et leurs sens restent parfois obscurs, mais j'ai noté le *«J'arrive pas à comprendre ! J'arrive pas à piger ! Tout s'est passé si vite (...). Quand est ce qu'on remet ça ? Quand est ce qu'on te revoit ? Crois pas que tu vas t'en tirer comme ça !... Tout ça commence à me casser les pieds ! Pied au Plancher !»*. Des paroles qu peuvent s'interpréter de plusieurs façons. C'est notamment un hommage à Max, guitariste rythmique de **Périphérique Est** tragiquement decédé dans un accident de voiture il y a quelques années, mais j'y vois aussi l'urgence d'un groupe qui balance son disque au milieu de notre vie sous cloche, débordant d'envie de brûler à nouveau les planches !

En conclusion, **Les Thugs** chantaient *«The show must go on»* et là, crac, plus de concerts agités ! Plus de vie rock'n'roll dans la cité ! L'underground est à terre et le rouleau-compresseur de la grosse cavalerie médiatique en profite ! **Les Thugs** se demandaient aussi «Where is the party ?» et là, crac, faire la fête fait de vous un délinquant (voire pire) ! Et puis croit-on encore aux «Lendemains qui chantent» ? Malgré tout, je me dis aussi que *«Anyway I'm a dreamer must they say I'm a loser !»*... Alors tenons le coup et continuons d'agir et de vivre avec la flamme de nos passions-rébellions !

BLAM BLAM - Rennes, janvier 2021

Olivensteins : disparition du guitariste Vincent Denis



Dans le Punkulture 6, je m'étais enthousiasmé pour l'incroyable retour des **Olivensteins**, en live et sur disque (formidable album « Inavalable » sur Smap Records en 2017) ! Le chanteur Gilles Tandy, le guitariste Vincent Denis et leurs amis revisitaient alors leurs classiques, qu'ils soient estampillés Olivensteins, **Gloire Locales**, **Rythmeurs** ou **Gilles Tandy** solo, et proposaient leurs nouvelles compositions de rock'n'roll francophone inspiré et léger. Oui mais voilà, le discret et néanmoins légendaire guitariste Vincent Denis vient de nous quitter en ce mois tristounet de janvier 2021, victime d'une crise cardiaque à 66 ans. Même s'il était un peu dans l'ombre des frères Tandy, Vincent était le moteur musical des Olivensteins et des Rythmeurs. Pas besoin d'euthanasie pour lui donc ! À la place, voici un petit hommage dans Punkukture 8 !

Né en 1954, Vincent, petit-fils de peintre et fils de psychiatre, commence la guitare à Rouen, à l'age de six ans, avec un cousin musicien de jazz. À l'adolescence, ses goûts le portent vers la musique contemporaine et le free jazz. Il joue de la guitare en duo, avec un batteur, accompagnant une troupe de théatre d'improvisation. Début des années 1970, influencé par Zappa et Captain Beefheart, il participe à des happening sonores, rencontre le jeune Eric Tandy (alors en plein trip Grateful Dead !) et partage avec son collectif un local de répétition avec les Dogs. Après avoir fait musicologie à Brest, il revient à Rouen et se joint à la communauté expérimento-musicale Plat de jour pendant trois ou quatre mois seulement ! Puis se sentant un peu trop révolté pour être jazzman, Vincent fonde Section Spéciale en 1976, plus influencé pub-rock et punk-rock.

En 1978, l'aventure Olivensteins commence sous forme de répétitions impromptues (le batteur des Dogs est parti au service militaire) et avec un Gilles Tandy de 17 ans qui, après avoir pris le micro pour la première fois pour chanter « Steppin stone » à la manière de Johnny Rotten, « crache » les mots écrits par son frère Eric. Le concept du groupe est bien connu : de l'outrage et encore de l'outrage ! Et le but sera atteint avec une poignée de concerts provocants et un 45T mythique sur Mélodies Massacre avec ses deux tubes underground : « Fier de ne rien faire » et « Euthanasie ». Vincent Denis est bien sûr à la guitare (et son frère Romain à la batterie) mais il bidouille aussi en échantillonnant le cosmic explorer de Sun Ra (solo live de synthétiseur Moog de près de 20 minutes en face B du 33T des nuits de la fondation Maeght volume 1) avec un fil légèrement extensible relié au bras de la platine et un magneto K7 pour créer des bruitages fameux !

L'ouragan Olivensteins ne dure pas deux ans ! Pris en tenaille entre les imprécations et menaces du bon docteur *« il n'y a pas de drogués heureux »* Olivensteins et les applaudissements des skins relous et des étudiants d'extrême droite (émoustillés par le fameux *« Pétain Darlan c'était le bon temps »* pris au 1er degré), le groupe se sépare en janvier 1980 lors d'une nuit « non romantique » devant plus de 1000 personnes !

Vincent s'investit un temps dans les **Coolies** puis retrouve Gilles Tandy, tout juste ex-Gloires Locales, pour lancer les Rythmeurs où il compose en solo sur un rythme plus détendu et avec des paroles envoûtantes : *« Pourquoi se mettre à l'abri ? Je n'ai pas peur d'être maudit ! »* (Smap Records, encore lui, a ressorti les enregistrements en vinyle et CD avec moults bonus !). Après la fin des Rythmeurs, Vincent continue les expériences musicales diverses et Gilles opte pour une «carrière solo» avec le fameux 33T chez New Rose «La colère monte» en 1986.

Vincent retrouve ensuite en 1989 son chanteur préféré avec la formation **Gilles Tandy et les Rustics** qui sortira un album en 1991 avant de se séparer en 1994 !

L'histoire aurait pu se conclure avec la compilation sortie sur Born Bad en 2011, mais les Olivensteins (Parisiens désormais) font un fameux retour, inespéré et flamboyant ! Vincent était impressionnant sur scène de décontraction et de précision, capable de passer du punk-rock à du Byrds en l'espace d'un riff. Il ne boudait pas son plaisir d'être de retour dans l'action musicale ! Perso, j'ai été emballé par l'album « Inavalable », où les Olivensteins jouent un rock francophone de haute volée, sans essayer de la rejouer à la 1978-1979, maniant toujours si bien l'ironie, quitte à reprendre les Rythmeurs à leur compte !

« Fini tous les ressentiments j'ai décidé d'être charmant ! Plus de rancoeur on joue au joli cœur ! ». Salut à toi Vincent ! BLAM BLAM février 2021 - Rennes

LA BALLADE DES REDBONES

par Mumu

Les redskins de Bordeaux ont fait parler d'eux des années 1990 à début 2000. En bien comme en mal. Pour ma part, dans les années 1990, j'avais entendu qu'il n'y avait plus un seul bonehead sur la ville grâce à eux, je trouvais ça plus que cool. Entretien en visio/petit apéro avec Denis (ou Denise, ou Denis « crevard tattoo »), acteur de ces folles années (et merci à nos conjoints respectifs sans qui ça n'aurait pas été possible étant l'un et l'autre super branché en informatique…).

Denis est tout droit sorti de la banlieue bordelaise, d'une famille coco depuis plusieurs générations. Les fêtes de l'huma il connait, il baigne dedans depuis tout petit (et il y croit encore). Il est devenu redskin car c'était le truc le plus radical pour combattre les fachos.

Ses années rock'n'roll ont commencé après Camera Silens, fin 1980 début 1990 en lycée pro avec les Bérus qui passent à la radio. Puis vint la fin de l'alterno suivi de la mode du ska festif… Ensuite il fait l'armée puis devient cordonnier. Et parallèlement, après dix ans de rugby, il choisit le rock'n'roll…

Pour les banlieusards c'était tout un périple de se rendre en centre-ville, après avoir lu le fanzine « Club et concert » pour connaître les dates et lieus de soirées (à l'époque pas d'internet ou de tél portable), pour traîner dans les bars ou autres endroits de références créés par les anciens rockeurs de la ville. On y faisait plein de rencontres, des fois ça se passait bien, des fois ça se passait mal… Il y avait des concerts presque tous les soirs, dans divers styles (reggae, punk, Oi !...), plein de monde, les rebeus écoutaient du rock. Le lieu culte c'était le Jimmy (le CBGB français). Par la suite, il y a eu le Koslow tenu par un couple de gothiques qui ont su évoluer vers le punk et la Oi !

Pendant ses périples en ville, Denis rencontre d'autres reds et réalise qu'il n'est pas tout seul avec ses convictions. Du coup, il s'installe en centre-ville et il se rase le crâne (les reds portent plutôt un plateau). Sans boulot, sans thune et gaucher… Par paresse aussi…, compliqué de jouer d'un instrument, il passe donc au chant dans Harakiri, puis Los Foiros et enfin dans Komando Crevard (il se murmure qu'il serait actuellement sur un nouveau projet, à suivre !...). Los Foiros est son groupe de cœur, celui qui a eu une plus grande histoire et un certain succès. Mais comme pour beaucoup de groupes, ça a été intense, trop intense et ça s'est fini dans la souffrance… Mais grâce à la musique, il voit d'autres choses, bouge partout en France et même dans le sud de l'Espagne avec Los Foiros, 10h de route, traversée du désert pour jouer dans une énorme boîte de nuit ! Il créé des liens aux Tanneries à Dijon, en Bretagne au Wagon, à l'Usine à Genève, à Saint Romain le noble près d'Agen, à Toulouse, au Barricata à Paris…

Paris où il monte régulièrement en train (depuis il est tricard à la SNCF) car c'est la grande période Brigada Flores Magon. (Petite aparté sur la Brigada, quand on me fait découvrir le groupe en 2001, la claque ! Enfin de la bonne Oi ! française ouvertement antifa avec des textes engagés !).

La ville est un énorme terrain de jeux qui élargit ses connaissances musicales, c'est la capitale (note de l'intéressé : « Pendant la seconde guerre mondiale, Bordeaux était la capitale de la France libre ! ») ! C'est aussi là-bas qu'il rencontre une bonne bande de branquignoles (spéciale dédicace à la BRS), avec qui il se lie d'amitié, au grand désespoir des nombreux trous du cul qui compose le milieu skin. De plus, les redbones étaient jumelés aux reds de Nantes (la Naoned Red Army), de jeunes gremlins, à peine majeurs, qui foutaient le bordel un peu partout. Forcément, ils étaient faits pour s'entendre !!!

Il y a aussi les grandes fêtes internationales et indépendantistes de Bilbao au Pays basque sud, tous les ans au mois d'août, avec feux d'artifices et concerts antifas pendant une semaine. C'est le Koh-Lanta du punk, un vrai challenge pour tenir jusqu'au week-end de concerts avec entre-autre : Banda Bassoti, Negu Gorriak (vu pour la première fois), Loikamie, Stage Bottles… C'est un véritable échange culturel entre 500 skins antifas d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, du Pays Basque, de Catalogne, etc… et bien sûr les Bordelais, pas avares d'aventures et de nouvelles rencontres… « J'ai bossé mon Allemand, un truc de ouf ! ». Certains gardent le contact, ce qui leur permet de les faire jouer sur Bordeaux par la suite.

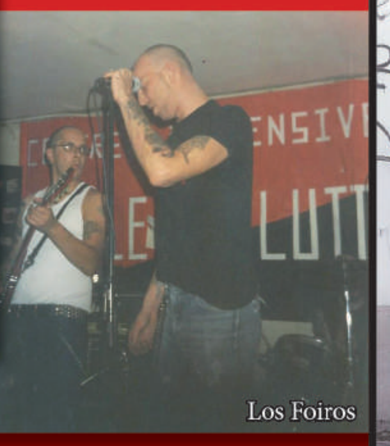

Hara Kiri



Bilbao


Los Foiros

Los Foiros


Los Foiros





Pour en revenir aux redbones, c'est une nana qui les avait surnommés comme ça en voulant les insulter. Elle (et beaucoup d'autres) trouvait leur attitude trop extrême, trop violente, semblable à celle de boneheads. Effectivement, ils n'étaient pas trop dans le compromis !!!
À l'époque la devise était plutôt « Avec nous, contre nous, mais pas sans nous » !!! Au-delà de la règle des trois B et « sexe, drogue et rock'n'roll ».

Quand je lui pose la question sur la mauvaise réputation qu'ils avaient par rapport à certains punks et skins SHARP, il m'explique avec malice que le SHARP est un mouvement qui vient des States, qu'eux ne sont pas des Américains et surtout que beaucoup d'anciens fafs français portaient des patchs et badges du SHARP pour se redonner une identité dans le milieu skinhead sans pour autant se mouiller : « J'suis pas communiste », « J'suis pas faf ». De leurs côté, les reds portaient aussi des symboles SHARP mais avec la faucille et le marteau, par provoc, pour faire chier et surtout pour être sûr de ne pas être confondus.

Pour les punks, ils traînaient dans les rues de Bordeaux avant les reds, qui étaient dans leur coin en banlieue. « On s'est détesté, on s'est foutu sur la gueule, c'était comme ça. Mais depuis 20 ans ça a changé, on se mélange, même si on n'aime pas tous les punks ». Bordeaux était une des seules villes où les punks et les skins se mélangeaient, ce qui en surprenait plus d'un ! C'est même chez les punks qu'il a trouvé sa femme, c'est pour dire ! Mais tout cela ne s'est pas fait en un jour…

Puis je lui demande qu'il me raconte quelques anecdotes. Il me répond qu'à un moment, quand tu es un drogué du rock'n'roll et de la Oi! et que tu es entouré d'une bande de sacrés spécimens, tu fais parler de toi… « Grâce à nous, il y en a qui auront plein d'histoires à raconter… ». Et comme le disait Xaï : « Notre vie est un éternel sketch ».

Par exemple, la fois où Denis est parti tout seul, tel un aventurier, en voiture avec des SHARP, à Beauvais, pour le Oi! en France. Il s'est retrouvé dans un tout autre univers, la Oi! du nord, et il s'est senti bien seul. Du coup, il s'est comporté comme un punk en volant plein de camemberts et a vomi du blanc partout ! Les skinheadgirls de ménage (ndlr le milieu skin de base était pas mal macho…) ont dû faire la gueule…

Ou encore à Dijon, chez le petit David qui hébergeait Klasse Kriminale et qui les a gentiment invités (ils se sont incrustés…). Après une bonne nuit de bringue, sur le matin, ils décident de ranger leur bordel. « Grand Y . » trébuche et se retient au rideau qui sépare la chambre du salon en emportant tout sur son passage, l'ordinateur, la tour de CDs… Et il s'est retrouvé sur le lit avec Klasse Kriminale qui n'avaient pas dû beaucoup dormir et qui ont halluciné !...

De mon côté, j'ai eu la chance de croiser cette équipe de redbones allumés à maintes reprises, en concert à Toulouse, puis à Genève où Denis montait chanter « Adjudant Chanal » avec la Brigada. Puis, je les ai accompagnés en concert à Bordeaux pour voir GBH, ensuite Bacchus Temple Addict et Les Apaches après avoir fait l'apéro au « Petit rouge ». J'étais pas peu fière, entourée de Denis, grand Y., Rico et Davide dans les rues de Saint Michel. Aussi à Paris, Ménilmontant, puis Saint Romain le noble et l'épisode de la salle de bain (private joke) !

La bande a fini par se dissoudre d'elle-même pour le plus grand plaisir de tous ses détracteurs, même si certains se côtoient toujours !

Pour ce qui est de la scène d'aujourd'hui, Denis ne sort plus tous les week-ends, mais est toujours motivé ! Il n'est pas du tout réseaux sociaux mais lit toujours des fanzines (BRA, la France aux Nantais, Punkulture !), va en concert, même s'il y a moins de lieux (actuellement, l'Antidote est LE lieu underground à Bordeaux), et il fréquente toujours ses vieux potes, qu'ils soient punk, skin ou « ultra marine », et la relève bien sûr.

Les mots de la fin : « Les Bordelais, souvent copiés mais jamais égalés, soit on nous aimait, soit on nous détestait… Il y en a peut-être plus qui nous détestaient ! »

« L'habit ne fait pas le moine, le tatouage ne fait pas le guerrier, et la réputation, on en a qu'une, celle qu'on mérite ! »

Longue vie à la Oi! positive ahahahahahah !!!

















2 pages extraites de «Mirador, tête de mort» de David Cenou aux éditions La boîte à bulles


NOUS SOMMES
LES ROIS DANS
UNE JUNGLE
DE
LAIDEUR
NUIT APACHE
BÉRURIER NOIR
SUR LES TOITS
pochoir: bb Coyotte -1988-
texte: bérus!
2 TONE
LA BOMBE ET MOA !!
PARABELLUM
EN CONCERT!
SCULTZ EN PLEINE FORME...
WELL, ET DIRE QUE J'AI TOUJOURS PENSÉ DE TOI QUE TU ÉTAIS UN POURRI DE SOCIALISTE!! PARDON, DARLING!! NOUS DEUX, C'EST QUAND TU VEUX !!!
HÉ! HÉ! J'ASSURE!!
François M.
LA COHABITATION A RÉCONCILIÉ MAGGOÏ ET TONTON ...
Texte + dessin = bb Coyotte
~Bébé Coyotte~

BB COYOTTE



BANG!
AAHHH!!! HARD CORE!!! JE CRAQUE!!! GRAOURG!!
-BB Coyotte-
FLITOX?! FLITOX!
TATOUAGE
Reçu : 80 F
THE 1000 EYES OF DR MABUSE
(Les 1000 yeux du Dr Mabuse)
Genre : Thriller.
Réalisateur : Fritz LANG.
PUR PUNK
MARCHE MO
pour le CANNAB
"NI PUTES, NI SOUMISES !
Compilation de
SOLIDARITE
avec
le peuple palestinien
Guerre en Irak
Bombardements
Intérêts pétroliers
Recours à la force
Embargo
Blocus
Orphelins
Hypocrisie
Bombes intelligentes
Impérialisme
STOPPONS LA GUERRE
- bb Coyotte - 1983/2003 -
BÉRURIER NOIR
PROUD TO BE A DIRTY PUNK
Piss OFF!!
Fuck off!!
Get Back! Bastard!
Fier d'être un sale Punk!!
- Blast of Punk Style - dessin : bb Coyotte - 1983 -
BAISER À LA MORT
- BB Coyotte -
FINIRA PAS!


MASS PRODUCTIONS
www.massprod.com